MAR 29 1928

e Année. N° 5. 1er Mars 1928.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
dame de Staël. . .	*Lettres à Benjamin Constant.* — I	5
adimir d'Ormesson.	*La Confiance en l'Allemagne?* — I.	27
dora Duncan. . . .	*Pages de deuil*	58
ette.	*La Naissance du Jour* (fin)	76
is Batiffol.	*Les Idées de la Révolution sous Louis XIV.* .	97
rre Frédéric. . . .	*Ta Main gauche...* — I.	121
urice Caullery. . .	*La Sécrétion interne et l'Endocrinologie*	155
ner L. Rice.	*La Machine à calculer* (fin)	177
ert Flament	La Quinzaine : *Tableaux d'Alger*	200
Albert-Petit	La Vie littéraire : *Les Livres d'histoire.*	220

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1928 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1928

La **Revue de Paris** *publiera prochainement*

Le Tzar noir

par PAUL MORAND

L'ex-Détenu 299

par JOHN GALSWORTHY

des Poèmes

de la Comtesse de NOAILLES

Les Mémoires du Général Castelnau

La Renaissance nègre aux États-Uni

par FRANCK SCHOELL

La Religion orthodoxe en Russi

par l'abbé CH. QUÉNET

Le Mouvement des Idées en Angleterre

par HILAIRE BELLOC

General
Terg
8

LETTRES DE MADAME DE STAËL

À

BENJAMIN CONSTANT

Le drame poignant et prolongé qui détermina la vie spirituelle et sentimentale de deux des noms littéraires les plus célèbres du début du XIXe siècle est loin encore d'avoir épuisé l'intérêt du public lettré et des érudits.

Le procès Staël-Constant est toujours en suspens et les pièces que nous sommes aujourd'hui en mesure de joindre en original au dossier de cette cause célèbre possèdent un intérêt indiscutable. Elles versent un peu de lumière sur certains côtés, restés encore obscurs, de la vie de ces deux individualités liées et divisées en même temps par leur esprit et par leur sensibilité.

Malgré de patientes et savantes recherches, cette période de la vie de Constant est encore ignorée, ou du moins mal connue. L'origine de ce malentendu doit être recherchée dans l'attitude de Sainte-Beuve envers la mémoire de Constant, ou même, plus exactement, dans ce qui détermina Sainte-Beuve à prendre cette attitude. M. Rudler[1] a su distinguer avec sagacité les vraies causes qui ont amené Sainte-Beuve non pas à faire revivre le vrai Constant mais à créer une légende Constant : légende littéraire, légende domestique et légende politique.

La vénération que madame de Staël avait inculquée à sa fille était la meilleure garantie de ce que la vérité serait obscurcie pour la postérité. « L'idole de la famille de Broglie » devait être sans taches et les torts, si torts il y avait, devaient être attribués à un autre; cet autre fut Constant. Or, la documentation, ou plutôt les lacunes de la documentation de Sainte-Beuve sont intimement liées à la famille de Broglie. Ce qui n'émanait pas de cette source fut passé au

1. G. Rudler, *La Jeunesse de Benjamin Constant*, Paris, Armand Colin, 1909, Introduction, *passim* et du même auteur : « Un portrait littéraire de Sainte-Beuve », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, avril-juin 1905, p.177-202.

1er Mars 1928.

crible d'une critique sévère — le résultat en a été la légende Constant que tout le monde connaît.

Il faut du reste le reconnaître, Sainte-Beuve ne demandait qu'à être circonvenu; il négligea maintes sources qui étaient à sa portée. Il ne s'adressa ni à la sœur ni au frère de Benjamin Constant, il ne s'adressa surtout pas à la veuve de Constant. Il la connaissait pourtant. Ne prononce-t-il pas à son sujet ces paroles peu respectueuses dans une lettre adressée à Juste Olivier : « Madame Benjamin Constant s'inquiète peu de son mari, perd ses papiers et ne réclamera sans doute rien : elle est toujours bergère à soixante-douze ans. »

Cette remarque malicieuse n'est pas justifiée, car madame de Constant était loin d'être médiocre. Elle a su être une amie dévouée et attachée envers celui auquel on se plaisait à appliquer le dicton : « sola inconstantia constans ». Et c'est à elle que nous devons le peu que nous possédons de documents originaux sur les relations de madame de Staël et de Benjamin Constant. Soyons-en lui reconnaissants.

Georgine, Charlotte, Augusta, comtesse de Hardenberg, fille du comte Hans, Ernst de Hardenberg, conseiller intime de légation, et de son épouse née baronne de Wangenheim, naquit à Londres le 29 mars 1779. Son avenir s'annonçait favorable, si ce n'est exceptionnel : son parrain et ses marraines furent le Roi et la Reine d'Angleterre et la Princesse de Galles.

Comme Benjamin et comme madame de Staël, elle fut un enfant gâté, et, comme eux, elle eut une vie tourmentée. Mais sa nature était autre; elle n'était pas née pour une vie tragique...

Mariée très jeune à un haut fonctionnaire de la Cour de Brunswick, M. de Marenholz, homme débonnaire mais de beaucoup son aîné, elle ne fut point heureuse en ce premier mariage, et après la naissance d'un fils, l'unique enfant qu'elle eut, elle chercha une consolation dans une vie très mondaine.

C'est en 1793 qu'elle rencontra Benjamin à la Cour de Brunswick, où il remplissait à contre-cœur les fonctions de chambellan et où, par surcroît, il venait de tenter une expérience malheureuse de la vie conjugale. Charlotte s'attacha à lui profondément; pour Constant ce ne fut qu'une rencontre passagère qui commença à lui peser bien vite et qu'il oublia bientôt. Dès qu'il se fut libéré des liens conjugaux, il n'eut d'autre souci que de rechercher un autre joug qui décidât sa vie. Elle-même divorça bientôt après, pour se remarier quatre ans plus tard avec un jeune émigré français, le vicomte Alexandre Maximilien Dutertre, mais ce ne semble avoir été qu'un mariage de dépit.

Au demeurant, elle continua à être attachée à Constant et si l'on considère ce qu'elle eut à endurer par lui, on ne peut se refuser à reconnaître la force de son sentiment. Certes, nous chercherions en vain en elle les traits d'une épouse passionnée, mais sa patience et son affection réussirent à vaincre la passion et l'attraction spirituelle d'une femme qui lui était supérieure de tant de manières. Si l'on

accorde aujourd'hui tant de bonnes paroles à M. Rocca qui lui fait contre-partie dans cette étrange complication sentimentale, il n'est que juste de lui reconnaître une patience et un dévouement peu communs.

Madame Dutertre divorça d'avec son second mari en juin 1807, ce mariage n'avait du reste jamais été reconnu par l'église catholique à laquelle appartenait son second mari, M. de Marenholtz étant encore vivant. Elle se maria avec Constant l'année suivante, le 5 juin 1808. Benjamin était encore loin d'avoir aplani toutes les difficultés qui compliquaient sa liaison orageuse avec madame de Staël. Soit amour-propre de la part de madame de Staël, soit pour toute autre raison, l'amante passionnée ne voulait pas se séparer de « son Benjamin ». Trois ans s'écoulèrent avant que Constant réussît à se libérer du joug de son amie et pendant ces trois années madame Constant se résigna courageusement à jouer le rôle humiliant d'épouse non avouée. En 1811, enfin, les époux partirent enfin pour l'Allemagne; Benjamin s'installa à Göttingue où il se consacra à son ouvrage « De la religion », pendant que madame de Staël errait à travers l'Europe.

Le fruit de ses années de recueillement furent pour Benjamin la révélation de son talent d'écrivain politique, talent qui le plaça immédiatement au premier rang des publicistes de l'Europe.

Madame Constant accepta avec calme cette nouvelle popularité qui valut à son mari des orages politiques pour le moins aussi graves que l'avaient été les orages sentimentaux. Elle n'était point jalouse de sa gloire littéraire et politique, pas plus qu'elle n'avait été jalouse de ses succès auprès des femmes. Elle le laissa partir pour suivre l'étoile éphémère de Bernadotte, elle le laissa tout seul à Paris lors de la première Restauration et des Cent Jours. Blessée peut-être de son inconstance, elle cherchait des consolations autre part. Mais lorsqu'elle lui fut vraiment nécessaire, elle le rejoignit, lors de son éloignement de la France en 1816, et alla même jusqu'à braver l'opinion de sa famille. Nous en avons la preuve dans une lettre de son frère Charles de Hardenberg écrite en 1816 : « Je te demande pardon, lui écrit-il, de ma boutade contre ton Benjamin; je ne pensais pas à mal. Nous savons bien qu'il n'est pas Bonapartiste, mais il est aussi peu Bourboniste ».

Lors de leur retour en France, Charlotte partagea sans murmurer les déboires politiques qui étaient réservés à l'attitude intransigeante de son mari. Engagé dans une lutte d'une rudesse peu commune, Constant courait des risques auxquels sa femme aimait à s'associer; nous en citerons un exemple.

En 1820, Constant entreprit avec Lafayette un voyage électoral. Après une visite assez tumultueuse au Mans, Lafayette retourna à Paris. Les époux Constant, au contraire, continuèrent le voyage et se rendirent à Saumur. Voici la description de la deuxième soirée qu'ils y passèrent, et dont il existe un récit manuscrit dans les archives de Charlotte.

La scène se passe pendant le dîner; au milieu du repas des cris se

font entendre, on se précipite dans la cour. « Le bruit qui se faisait dehors, écrit le narrateur, était vraiment épouvantable. Les sabres traînant sur le pavé, les coups violents que l'on frappait sans cesse dans la porte pour l'enfoncer, les horribles cris : « Mort à Benjamin » Constant! Il nous faut sa tête, ouvrez-nous : nous n'en voulons » qu'à lui », et dans le lointain, les cris « aux armes » : tout cela produisait un vacarme à ne pas s'entendre dans la maison.

« Dans le premier instant, ne voyant que le danger que courait M. Constant, si ces forcenés parvenaient à enfoncer la porte, je lui proposai de le faire évader en escaladant des murs de jardin du côté opposé au tumulte. Mais il repoussa cette idée comme indigne de lui. Madame Constant, elle-même, dont la grande âme était si bien assortie à celle de son époux, me dit en me pressant le bras et avec un accent qui ne sortira jamais de ma mémoire; « Non, monsieur, mon mari ne peut fuir d'une manière aussi honteuse; quelque chose qu'il arrive, il doit rester ici ». Je ne pus qu'applaudir à cette courageuse résolution, et, comme tout le monde, je ne m'occupai plus que des moyens de défense ».

Vingt-cinq ans plus tard, quinze ans après la mort de son mari, madame Constant habitait toujours la maison conjugale que Constant avait achetée en 1815; malgré son grand âge (elle avait soixante-seize ans), elle était encore jeune de cœur et d'esprit. Elle s'intéressait encore à la politique et c'est Pagès, qu'elle logeait lors de ses séjours à Paris, qui la tenait au courant des événements. D'une main un peu tremblante elle copiait elle-même de petites poésies et composait des vers — c'était le goût de l'époque. Mais où sont les neiges d'antan? Où sont les doux visages rondelets et roses de nos grand' mères, si bonnes si aimables; gracieuses vieilles dames parfumées à la lavande, aux belles boucles argentées — et le grand bonnet de tulle et de dentelles qui entourait comme d'une auréole ces figures sentimentales du siècle passé?

Hélas! ce bonnet blanc fut la cause de la mort de Charlotte. Il prit feu, elle s'était trop approchée d'une lumière; effrayée elle descendit en toute hâte l'escalier en appelant au secours; le courant d'air aviva les flammes et, lorsqu'on réussit à les éteindre, il était trop tard. Elle succomba quelques jours après, le 22 juillet 1845.

Nous ne saurions mieux terminer ces quelques pages que par les lignes suivantes que nous trouvons dans une lettre que lui adressait Pagès de Toulouse le 10 septembre 1835 :

« Vous ressemblez aux hirondelles qui ne connaissent plus leurs enfants quand elles les ont chassés du nid. Il vous faut une autre nature d'affection, et si vous aimez votre fils, c'est à la façon d'une maîtresse. Vous l'aimez parce qu'il est beau, qu'il a de belles manières, des succès auprès des femmes. Mais, Dieu me le pardonne, vous ne vous êtes jamais avisée de l'aimer par la bonne raison que vous êtes sa mère. Je ne sais dans quel moule on vous jeta; et comme je n'ai vu personne qui vous ressemble, je me figure que ce moule est cassé. »

M. de Marenholz, fils du premier lit de madame Constant, grand maréchal et conseiller intime du roi de Hanovre, accourut à la nouvelle de cet accident, il avait emmené son fils — père de madame de Nolde — avec lui, et ce furent eux qui ramenèrent ce qu'ils purent (ce qui ne leur fut pas réclamé par les héritiers de Constant) en Allemagne. C'est parmi les archives de Charlotte que nous avons trouvé les lettres qu'on va lire. Comment y sont-elles parvenues? C'est une question à laquelle, malheureusement, nous n'avons pas pu trouver de réponse dans les archives de la famille Marenholz.

La correspondance de madame de Staël avec Benjamin Constant n'a jamais été publiée, elle n'existerait même pas, dit-on. En voici les raisons : au lendemain de la mort de madame de Staël, sa fille, la duchesse de Broglie, reçut de Benjamin Constant toutes les lettres que sa mère avait écrites à Benjamin. Telle est la tradition ; on ajoute même que cette correspondance a été entièrement détruite par M. le duc de Broglie. A une demande que madame de Nolde avait adressée il y a vingt ans au comte d'Haussonville, il fut répondu qu'il n'existait pas de lettres de Constant dans les archives de Coppet.

Pourtant, en 1879, Strodtmann publiait la traduction de onze lettres de madame de Staël à Constant et aujourd'hui nous sommes en mesure d'en donner une vingtaine de nouvelles qui ne sont connues jusqu'à présent que par une traduction anglaise publiée il y a vingt ans [1]. Voilà des lambeaux de cette correspondance qui existent encore [2].

Il serait donc permis de supposer que malgré tout son bon vouloir Constant ne put remettre toutes les lettres qu'il possédait à la famille de madame de Staël. A en juger par les documents connus cela ne faisait pas de doute à l'époque. Nous possédons les témoignages des principaux intéressés. A la mort de Constant, Albertine de Broglie adressa à Charles de Constant une lettre, dans laquelle elle réclamait les lettres de sa mère, s'il s'en trouvait dans une caisse que tout le monde savait avoir été déposée par Benjamin chez sa cousine Rosalie de Constant.

« Il doit exister à Lausanne une caisse de papiers de M. Benjamin Constant qui contient peut-être des lettres de ma mère, écrit madame de Broglie. J'ai un papier de M. Constant qui ordonne que toutes ces lettres me soient remises, je vous demande en ami (*sic*) de vous informer en quelles mains se trouve cette caisse, si je puis avoir toute confiance qu'elle est à l'abri de toute indiscrétion et que la volonté de M. Cons-

1. « *Madame de Staël and Benjamin Constant.* » *Unpublished Letters together with other Mementos, etc.*, G. P. Putnam's Sons, New York and London, in-12, 1907.

2. Tout récemment M. Mistler a publié dans la *Revue de Paris* deux lettres de Benjamin Constant à madame de Staël et de nombreuses lettres de celle-ci à Benjamin Constant. Ces lettres nous ont été conservées grâce à la police autrichienne qui a intercepté les lettres de Constant et a pris une copie de celles de madame de Staël. Voir également Jean Mistler « *Madame de Staël et Maurice O'Donnel* », Paris, Calmann-Lévy, 1926, p. 99, à 107.

tant sera accomplie. Mademoiselle Rosalie a peut-être là-dessus quelques notions? J'ignore si M. Constant a d'autres parents rapprochés à Lausanne. Si vous aviez connaissance d'un autre endroit où l'on pourrait trouver des papiers de M. Constant, vous me feriez plaisir de m'en prévenir. Je vous prie de ne parler à personne du sujet de cette lettre. J'ai la confiance que vous ne me trouverez pas indiscrète ».

Mais déjà six jours avant, Rosalie avait reçu une lettre de madame Constant au sujet de cette même caisse. « Je vous demande avec instance, écrivait Charlotte, de conserver encore la caisse confiée à votre garde et contenant des papiers qui ne doivent tomber entre les mains de personne ».

On peut supposer avec raison que cette dernière lettre était justement inspirée par une appréhension de l'intervention de la famille de Broglie, mais cette caisse pouvait-elle contenir des lettres de madame de Staël?

Cela n'est guère probable. Benjamin, qui avait remis à la famille de madame de Staël toutes les lettres qu'il avait reçues d'elle, n'aurait certainement pas caché à dessein ces quelques lettres qui nous sont parvenues, si elles s'étaient trouvées dans une caisse dont tant de personnes avaient connaissance. Si elles ont échappé à la restitution et, partant, à la destruction, ce doit être que Benjamin lui-même ne put les retrouver.

Pons, qui se fait l'écho des on-dit de l'époque, raconte que Benjamin avait vendu toute la correspondance amoureuse de son amie à la duchesse de Broglie. Ce propos n'est pas confirmé, mais on sait d'une autre source que madame de Broglie fit abandon d'une créance de sa mère à Benjamin Constant. Il se peut que de cette rumeur on ait conclu à la vente des lettres. La créance de madame de Staël ainsi abandonnée ne peut être que celle dont parle le curieux arrangement que le lecteur trouvera dans le présent recueil et toutes les lettres que nous publions, sauf quatre ou cinq, se rapportent justement à cette affaire. Il est peu probable que Constant ne les ait pas rendues à dessein, au contraire l'abandon de la créance expliquerait son désir de les ravoir pour les rendre.

Toujours est-il que Constant les rechercha jusqu'en 1828; il écrit notamment à madame Récamier :

« Je voudrais aussi vous demander un petit éclaircissement sur un fait dont j'ai toujours oublié de vous parler; quoiqu'il soit bien ancien, j'espère que vous n'en avez pas perdu la mémoire. Avant mon retour à Paris je pris, en 1817, la liberté de vous prier de retirer d'une malle de papiers quelque chose que j'avais écrit dans un temps où j'étais bien malheureux et que je ne voulais pas que d'autres vissent. Vous eûtes cette bonté. Dans cette malle étaient des lettres de notre amie, qui ne devaient être vues de personne. Ne vous avais-je pas prié de les retirer aussi? Le fait est que je ne les ai pas retrouvées. Depuis la déplorable mort du pauvre Auguste[1] j'aurais besoin de ces lettres

1. Auguste de Staël, fils aîné de madame de Staël.

pour en montrer quelques parties au duc de Broglie et à sa femme; soyez assez bonne pour me dire si vous les avez. »

Il est donc certain que Benjamin recherchait ces lettres et qu'il ne les avait pas encore retrouvées en 1828. Peut-on supposer qu'elles aient pu se trouver chez Rosalie, alors que Constant alla la voir en 1824, lorsqu'il fut obligé de prouver sa nationalité française et vérifia tous les papiers confiés à Rosalie?

Pareille supposition n'est guère probable; il ne nous reste donc qu'une seule hypothèse que nous appelons du nom de la personne qui la rapporte : Coulmann. Voici ce qu'il écrit à ce sujet.

« Un des soins du duc de Broglie à la mort de madame de Staël fut de rentrer en possession des lettres émanées d'elle. M. Constant avait fidèlement remis toutes celles qui lui avaient été adressées et qui étaient encore en ses mains; mais le sort se joue aisément de nos prévoyances. Il se trouva que, dans la crise du 20 mars, M. de Constant avait expédié à Bruxelles une malle, contenant ses papiers les plus chers et les plus compromettants, à un banquier, qu'il pria de les lui garder, et que, dans ce trouble des événements, il oublia complètement le nom de ce banquier. Je sus d'autant mieux la chose que, passant, quelques années après, en Belgique, pour me rendre en Alsace, M. de Constant me donna le nom de plusieurs banquiers de Bruxelles, chez lesquels il me pria d'aller pour m'informer de celui qui avait reçu le dépôt. Je ne pus découvrir le véritable dépositaire. Il avait lui-même presque oublié la malle en question dans son grenier, et attendait sans y penser qu'on la lui réclamât. Ce ne fut qu'après avoir appris par les journaux la mort de Benjamin Constant qu'il crut devoir faire parvenir le dépôt à sa veuve[1] ».

Malgré toute la circonspection dont il faut user envers pareilles affirmations, lorsqu'elles ne sont pas appuyées de documents contemporains, il nous semble peu probable que ce témoignage ait été fabriqué de toutes pièces.

Coulmann se documentait justement auprès de madame Constant, source négligée par Sainte-Beuve. Pour la notice qu'il écrivit sur Benjamin Constant en 1831 et qui est un des rares écrits de l'époque qui aient encore conservé de la valeur, madame de Constant alla jusqu'à lui confier le « Journal Intime ». Il est probable qu'elle lui fit voir la plus grande partie des documents qu'elle possédait. D'autre part ce témoignage est corroboré par la date des lettres qui font partie du fond Marenholz. Toutes sauf quatre se rapportent à l'époque mouvementée des années 1814-1816. Coulmann était du reste au courant des efforts que la famille de Broglie tentait pour rentrer en possession des lettres de madame de Staël.

Quoi qu'il en soit, la correspondance que madame de Nolde publie aujourd'hui resta dans sa famille. Son père, petit-fils de Charlotte,

1. Coulmann, *Réminiscences*, Paris, Michel Lévy frères, 3 vol. 1862, 1865, 1869, t. III, p. 78-79.

en dispersa plusieurs numéros par des cadeaux faits à des amis amateurs d'autographes ou critiques littéraires [1], mais les plus précieux lui sont restés.

L'héritage de Charlotte, qui fut gardé après la mort du père de madame de Nolde par sa mère, fut partagé entre son frère et elle. M. de Marenholz reçut la correspondance de madame de Staël ainsi que plusieurs autres documents se rapportant à Constant et à Charlotte; madame de Nolde reçut une autre correspondance féminine adressée à Benjamin et dont elle n'a pu jusqu'à présent identifier l'auteur.

Il y a déjà vingt ans madame de Nolde résolut de livrer cette correspondance au public. Pourtant, M. d'Haussonville s'y opposa et elle se rendit à ses raisons en ne faisant paraître qu'une traduction anglaise de cette correspondance. Aujourd'hui on ne pense plus commettre d'indélicatesse envers la famille de madame de Staël en publiant ces documents en original. Les vies de madame de Staël et de Benjamin Constant sont tellement liées l'une à l'autre qu'il est nécessaire d'étudier leurs caractères l'un par l'autre. Déjà Sismondi écrivait : « On n'a point connu madame de Staël, si on ne l'a pas vue avec Benjamin Constant. Lui seul avait la puissance, par un esprit égal au sien, de mettre en jeu tout son esprit, de la faire grandir par la lutte, d'éveiller une éloquence, une profondeur d'âme et de pensée qui ne se sont jamais montrées dans tout leur éclat que vis-à-vis de lui, comme lui aussi n'a jamais été lui-même qu'à Coppet. Quand, après la mort de madame de Staël, je l'ai vu si éteint, j'aurais à peine pu croire que ce fût le même homme. » Ce jugement consigné dans une lettre intime est considéré comme définitif par Coulmann et par Sainte-Beuve lui-même; faudrait-il se résigner à ne pas connaître les physionomies spirituelles de ces deux esprits exceptionnels faute de documents? Nous ne le pensons pas, et nous espérons que la présente publication contribuera à faire sortir des archives qui le gardent si jalousement jusqu'à ce jour, cet autre document humain, le vrai « Journal Intime » de Benjamin Constant.

Les documents que nous publions aujourd'hui se trouvent chez M. de Marenholz, au château de Gross-Schwülper, que Benjamin visita une fois avec Charlotte en septembre 1813.

1. La publication de Strodtmann intitulée « *Frau von Stael und Benjamin Constant, nach bisher ungedruckten Briefen derselben geschildert* » (madame de Staël et Benjamin Constant, d'après des lettres inédites de celle-ci) fait partie de son ouvrage *Dichterprofile*, Stuttgart, 1879, 2 vol.; elle occupe les pages 3 à 42 du tome II. Elle contient douze documents provenant des archives Marenholz, l'auteur ne le dit pas mais y fait une allusion (p. 5). Strodtmann n'a pas dû les rendre à M. de Marenholz, car ils n'existent plus dans ses dossiers. Madamede Nolde, lors de la publication anglaise de cette correspondance, recourut à l'intermédiaire des journaux pour ravoir ces lettres dispersées. Elle n'en a pu retrouver qu'une seule (notre n° 2) qu'elle a rachetée chez un antiquaire de Berlin en 1906.

Afin de mettre sous les yeux du lecteur toutes les lettres de madame de Staël se rapportant à cette époque, nous retraduisons (sauf la lettre unique qui a été retrouvée, et qui est donnée dans son texte original) celles des lettres qui ont été publiées en traduction allemande par Strodtmann.

PAUL-LÉOPOLD LÉON

I

Fulde, ce 5 décembre 1803.

Je prie Benjamin de me rappeler, si jamais je me retrouve paisible à Paris, que je lui donne le droit absolu de m'empêcher de faire toute démarche depuis la plus petite jusqu'à la plus importante qui pourrait compromettre en rien mon repos et surtout celui de mon généreux ami.

II[1]

Cher ami, réjouissez-vous si la providence décide que je vous précède dans la tombe; après la perte de mon père il m'eût été impossible de supporter la vôtre. — Je rejoindrai cet homme admirable que vous avez aimé et je vous attendrai là avec un cœur à qui Dieu pardonnera parce qu'il a beaucoup aimé. — Attachez-vous à mes enfants, je leur demande dans ce billet que vous leur montrerez d'aimer en vous celui que leur mère a si profondément aimé! — Ah, ce mot aimer qui a fait notre sort, que signifie-t-il dans l'autre vie? Le créateur de mon père est un être tout[2] bon, mon ami, priez-le, c'est par lui que les morts se communiquent aux vivants, — Vous savez que par une suite des arrangements que nous avons faits ensemble une maison rue des Mathurins achetée par M. Fourcault[3] sous le nom de madame de Nassau[4] nous appartient à tous les deux avec cette condition que le revenu

1. Ce billet est le brouillon du document qui suit et qui présente un texte légèrement remanié. Madame de Staël a dû sentir la nécessité de supprimer une phrase peu délicate. Cette lettre publiée en traduction allemande par Strodtmann (*op. cit.*, II, p. 16) a été rachetée par madame de Nolde en 1906.

2. « Tout » récrit sur « trop » biffé.

3. Fourcault (*ou* Foncault) de Pavant, notaire à Paris de madame de Staël et de Benjamin Constant.

4. Madame de Nassau, née de Chandieu, tante de Benjamin Constant.

en est à vous, et le fonds après vous à ma fille. S'il vous convenait de la vendre, vous en replaceriez l'argent d'une manière qui aurait l'approbation des tuteurs de mes enfants, mais le revenu vous en appartiendra toujours, jusqu'à votre mort.

Adieu, cher Benjamin, j'espère au moins que vous serez près de moi quand je mourrai; hélas, je n'ai pas fermé les yeux de mon père, fermerez-vous les miens?

NECKER STAËL DE HOLSTEIN

Ce 1er octobre 1804 (Coppet).

Le fonds que vous laisserez à ma fille n'entre point dans le partage entre mes trois enfants.

III

Suite de mon testament adressé à Benjamin Constant[1].

Ce 1er octobre 1804, Coppet [2].

Cher ami, réjouissez-vous si la providence décide que je vous précède dans la tombe, après la perte de mon père il m'eût été impossible de supporter la vôtre. — Je rejoindrai cet homme admirable et je vous attendrai là avec un cœur à qui Dieu pardonnera ses fautes, je l'espère, parce que ce cœur a beaucoup aimé. — Attachez-vous à mes enfants; je leur demande dans un [3] billet que vous leur montrerez d'aimer en vous celui qui a été un si fidèle ami de leur mère. —

Par une suite des arrangements que nous avons faits ensemble je déclare qu'une maison rue des Mathurins dont la moitié a été achetée par M. Fourcault sous le nom de Madame de Nassau, votre tante, vous appartient (la moitié qui n'est pas à M. Fourcault) votre vie durant; vous en laisserez le fonds à ma fille après vous, sans que cela puisse entrer dans le

1. Ce codicille est écrit sur papier timbré à l'effigie du canton de Vaud.

2. Necker mourut le lundi 9 avril 1804 lors du séjour de madame de Staël à Berlin. Madame de Staël revint précipitamment à Coppet où elle resta pendant tout l'été et l'automne. Elle rédigea durant cette période la notice *Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*. C'est donc quelques jours avant son départ pour l'Italie que madame de Staël écrivit ce codicille.

3. « Un » récrit en surcharge sur « ce ».

compte du partage de ma succession, et si vous jugiez à propos de vendre cette moitié du consentement des tuteurs de ma fille, vous en placeriez le capital d'une manière solide, mais le revenu vous en appartient et doit vous en appartenir pendant votre vie.

ANNE-LOUISE-GERMAINE NECKER, STAËL DE HOLSTEIN

IV[1]

Entre les soussignés, madame la Baronne de Staël-Holstein, et monsieur Benjamin Constant de Rebecque. Il a été convenu ce qui suit[2] :

Madame la Baronne de Staël Holstein ayant prêté diverses sommes à monsieur Benjamin Constant de Rebecque, et ces sommes ayant été prêtées à différentes époques, en partie pour l'usage personnel de monsieur Benjamin Constant, et en partie pour des choses relatives à madame la Baronne de Staël, ni les capitaux ni les intérêts ne peuvent être calculés d'une manière précise :

Cependant les soussignés voulant régler cette affaire convenablement et à leur satisfaction mutuelle, monsieur Benjamin Constant de Rebecque s'est engagé et s'engage vis-à-vis de madame la Baronne de Staël Hosltein, née Necker, et[3] ce pour une somme de quatre-vingt mille francs[4] de France, laquelle sera payable au décès seulement de mon-

1. Cet accord est écrit sur papier timbré à l'effigie du canton de Vaud. Il est en entier de la main de Benjamin Constant, sauf la signature de madame de Staël et l'addition qui sont de sa main.

2. Dans le but de régler ses affaires pécuniaires avec madame de Staël, Benjamin Constant séjourna à Coppet de la fin janvier à la fin mars 1810. Au point de vue juridique ce curieux « accord de volonté » n'est certes pas valable, les femmes ne jouissant pas à cette époque de la pleine capacité juridique dans le canton de Vaud. Cette question mise à part, l'accord soulève encore maintes difficultés quant à sa qualification juridique. Est-ce une donation (des intérêts) ou un prêt? Lorsque des difficultés surgirent par la suite entre madame de Staël et Benjamin Constant, celle-ci s'adressa à un jurisconsulte de Lausanne, Louis Sécrétan, homme de confiance de la famille Necker qui n'hésita pas à conclure à la nullité de l'accord.

3, Les quatre mots : « née Necker et ce », grattés et récrits.

4. Les mots : « quatrevingtmille », (*sic*), ont été écrits après coup, ils se placent difficilement dans le blanc qui leur était destiné.

sieur Benjamin Constant pour capitaux et intérêts présents et futurs jusqu'à cette époque.

Madame la Baronne de Stael Holstein accepte ce mode de paiement, déclarant que la susdite somme remplit le montant de ses diverses créances jusqu'à ce jour, et que le présent acte est substitué à tous autres précédents quelconques, de manière qu'il ne puisse par personne être rien demandé à monsieur Benjamin Constant de Rebecque, tant qu'il vivra, pour capitaux et intérêts présents et futurs, pour quelque cause que ce soit.

Monsieur Benjamin Constant de Rebecque s'engage vis-à-vis de madame la Baronne de Staël Holstein à faire de la présente obligation la première clause de son testament, et à déposer copie dudit testament entre les mains de madame la Baronne de Staël Holstein, ou de telle autre personne qu'elle désignera, ainsi qu'à prévenir madame de Staël dans le cas où les circonstances relatives aux autres individus intéressés à ce testament exigerait qu'il fût changé dans ses autres clauses, bien entendu que ces changements n'en apporteraient aucun à l'obligation que contracte par le présent acte monsieur Benjamin Constant de Rebecque, pour lui et ses héritiers, envers madame la Baronne de Staël Holstein.

En foi de quoi nous avons signé le présent sous seing privé, pour avoir force exécutoire, promettant de nous y conformer et renonçant à toute loi ou convention à ce contraire. Et tous billets, reconnaissances et autres titres quelconques, de quelque date qu'ils soient, jusqu'à ce jour (notamment un billet de dix-huit mille francs, portant promesse d'hypothèque sur le domaine de Vallombreuse, en date du[1] septembre 1805), sont déclarés nuls, et monsieur Benjamin Constant de Rebecque en est déchargé.

Fait double à Coppet ce vingt et un mars 1810.

NECKER, BARONNE STAËL DE HOLSTEIN
BENJAMIN CONSTANT DE REBECQUE

Le présent écrit est nul si monsieur Benjamin Constant a des enfants.

1. Un blanc dans l'original.

V

[Stockholm] ce 17 avril [1813][1].

J'ai vu M. de Wangenheim[2], singulier sort que celui qui nous a rapprochés. — Je lui remets ces lignes pour vous. J'ai reçu une lettre de vous et de Villers avant que la communication fût interrompue; quand en recevrai-je maintenant? C'est toujours Copenhague qui me paraît le meilleur, et bientôt Doxat et Divett[3]. — Ce que je ne conçois pas c'est comment votre goût pour les lettres ne s'est pas manifesté plus tôt et comment il ne se manifeste pas à présent. — Je ne parle en aucune manière de moi, mais de vous. Comment les Doxat ne vous tentent-ils pas? enfin que faites-vous de votre rare génie? Ce qui vous manque c'est de la décision, et moi depuis que j'en ai je m'en trouve très bien. — Je ne demande rien en mon nom, mais ne pouvez-vous rien faire de vous-même? — Ah! quand une fois j'allais de Coppet à Lausanne vous rechercher chez Rosalie[4], avais-je attendu que vous m'en priassiez? Mais je manque à ma résolution, se plaindre que vos mouvements ne soient pas spontanés n'est-ce pas empêcher qu'ils le soient? Albert[5] est parti pour Stralsund. — L'écrit de Wilhelm[6] en français vous est-il parvenu? J'attends Auguste[7] à chaque instant et dès qu'il sera arrivé j'irai à la campagne des Casenove[8]. —

1. Arrivée à Stockholm le 24 septembre 1812, madame de Staël y séjourna jusqu'à son départ pour Londres (juin 1813).

2. Probablement un parent de Charlotte de Constant dont la mère était née Wangenheim. Constant entretenait des relations avec lui et le revit en 1813 dans l'entourage de Bernadotte (cf. « Journal intime » éd. Mélégari, p. 136).

3. Banquiers suisses installés à Londres.

4. L'épisode auquel madame de Staël fait ici allusion est conté tout au long dans une lettre de Rosalie de Constant à son frère, Charles.

5. Albert de Staël, second fils de madame de Staël, prit du service chez le Prince Royal de Suède (Bernadotte) et le suivit en campagne d'Europe. Il fut tué en duel (voir *infra*).

6. Wilhelm de Schlegel, ami de madame de Staël; il s'agit de sa brochure sur « Le système continental » qui fut publiée à Stockholm.

7. Auguste de Staël, fils aîné de madame de Staël.

8. Le deuxième feuillet de la lettre a été découpé à la hauteur de la phrase qui subsiste, le reste manque sans qu'on puisse dire si la lettre se terminait ou continuait.

VI[1]

Ce 20 mai [Stockholm].

Depuis deux mois je n'ai rien eu de vous, depuis deux ans je ne vous ai pas vu. — Vous souvenez-vous de votre affirmation que nous ne serions pas séparés l'un de l'autre?

Je puis bien vous le dire, vous avez laissé échapper une belle carrière, sans parler de tout le reste; et moi, que m'adviendra-t-il dans l'isolement de mon esprit? A qui puis-je parler, et comment me soutiendrai-je moi-même? Mon fils aîné est avec moi, il est nommé secrétaire de légation aux État-Unis, je l'accompagne chez les Doxat où il passera quatre mois avec moi à la campagne. — Albert[2] est chez son protecteur, — Wilhelm[3] aussi. Il reviendra auprès de moi, mais entre temps son absence a pour effet de me faire sentir encore plus seule. — Ma fille est charmante, elle vous écrira de Goth(embourg). Ce sera son dernier adieu, ainsi que le mien; mais j'espère encore que vous éprouvez le besoin de nous revoir et de ne pas laisser périr ce que Dieu vous avait donné.

Dites à Villers que son frère a été de nouveau fait prisonnier par les Cosaques, qu'il a été ramené à Moscou et jeté en prison ou peut-être envoyé en Sibérie. Il devait faire intercéder pour lui auprès de l'Emp[ereur] Alexandre; j'ai écrit de mon côté à Moscou, mais il a mal agi et, là-bas, on est sévère envers soi et envers les autres. — Je ne sais rien au sujet de sa femme, ni de ses enfants, mais je m'en informerai par écrit.

J'irai chez les Doxat et j'y resterai et attendrai, ou j'y mourrai peut-être; qui sait ce que Dieu exigera de nous? — J'ai toujours des lettres de vous auprès de moi, je n'ouvre jamais mon secrétaire sans les prendre à la main; je contemple l'adresse. Tout ce que j'ai souffert par ces lignes me fait frissonner et, pourtant, je voudrais en recevoir de nouveau. Mon père, vous et Mathieu[4] demeurez dans une partie de mon cœur qui est fermée à jamais, — j'y souffre toujours et malgré

1. Documents Strodtmann.
2. Second fils de madame de Staël.
3. Wilhelm de Schlegel.
4. Mathieu-Jean-Félicité, d'abord comte, puis duc de Montmorency (1767-1826), un des amis les plus fidèles de madame de Staël. Cf. Paul Gautier, *Mathieu de Montmorency et Madame de Staël*, Paris, Plon, 1908.

tout, — j'y suis morte et j'y vis — et si je périssais dans les flots, ma voix appellerait ces trois noms dont un seul m'a été funeste. — Est-il possible que vous ayez tout ainsi brisé? Est-il possible qu'un désespoir comme le mien ne vous ait pas retenu? Non, vous êtes coupable, et votre admirable esprit me fait encore illusion. — Adieu, adieu! — Ah! puissiez-vous concevoir ce que je souffre! Mandez quelques lignes à Fanny, — il est terrible de ne rien savoir de vous! Adieu.

VII

Ce 3 août 1813. Doxaville [Londres].

Je ne sais si ma lettre vous est parvenue, je risque celle-ci par l'occasion d'un grand voyageur à Prague[1]. Comme il s'en suivra, je crois, la paix, ceux qui voudront voyager le pourront, mais ceux qui le pourront, le voudront-ils[2]? Ce que je puis dire c'est que dans la maison[3] que j'habite le talent est très apprécié, l'argent qu'on y dépense est d'un tiers en dessus de partout ailleurs, mais voilà tout. Je vous ai mandé que j'ai vendu ma robe[4] quinze cents livres, c'est assez bien pour une qui n'est pas selon la coupe du pays. — C'est par Vienne sous l'adresse de M. de Friez et à madame d'Amplainville (?)[5] chez MM. Doxat qu'il faut m'écrire si toutefois vous m'aimez encore. Moi je n'ai pas changé, vous avez perdu mon bonheur, mais je ne nie pas votre puissance. — Serait-il possible d'aller à Berlin même pour madame Olive[6], elle n'y passerait que pour vous revoir. — Mais qui peut savoir ce que vous voulez? Au moins tout ce que vous aviez imaginé pour vous servir de prétexte est faux, vous le savez à présent. — Dieu vous bénisse; ma fille est bien[7], je

1. Le Congrès de Prague eut lieu en août 1813.
2. Il s'agit de Constant lui-même.
3. « La maison » pour le pays, l'Angleterre.
4. « Ma robe » pour mon ouvrage. Il s'agit du livre « De l'Allemagne » que madame de Staël publia en Angleterre chez le libraire Murray.
5. « Amplainville » mot indéchiffrable, — peut-être est-ce sous ce camouflage signifiant « en pleine ville » que madame de Staël se faisait adresser ses lettres.
6. Olive probablement pour madame de Staël elle-même. Madame (ou mademoiselle) Olive est le nom de la femme de chambre de madame de Staël [v. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, Paris, Garnier s. d., vol. IV, p. 372].
7. Albertine de Staël.

doute qu'elle puisse s'établir ici, il y a tant de femmes et tant d'argent. — Dans tous les cas j'y reste deux ans; écrivez-moi. — Ah! ne vous reverrai-je jamais?

VII

Ce 30 novembre [1813, Londres] [1].

Enfin après trois mois de silence un mot de vous à ma fille m'est arrivé, il était du 12 septembre et c'est hier que je l'ai reçu. — Mais ce matin Schlegel m'écrit du 30 octobre qu'il ne vous a point trouvé à Göttingue; — se peut-il que vous n'ayez pas été rejoindre le prince Royal [2]? Il vous estime tant, il a une si belle perspective et si conforme à nos sentiments! Ne ferez-vous donc rien de vous, de ce vous si supérieur que vous m'avez ôté? — La seule action de votre vie aura été contre moi. — Certes vous revoir serait renaître, mais où et comment? Je ne demanderais pas mieux que d'aller à Berlin le printemps prochain, mais votre situation ne rend-elle pas tout difficile? Il faut pourtant se revoir avant de mourir. — Moi et mon livre nous avons un grand succès ici [3], mais j'ai le cœur toujours oppressé. — Jamais je ne respirerai, tout est gâté, tout est perdu pour moi, par vous, par vous! Dieu vous le pardonne! — Je ne crois pas que ce pays convienne à ma fille. Ce pauvre Albert [4], ne l'avez-vous pas pleuré? Je ne voudrais pas mourir sans vous avoir revu, sans avoir encore parlé comme je parlais.

1. A la quatrième page se trouve calligraphiée d'une autre main l'adresse : « Monsieur, Monsieur Benjamin Constant ».

2. Benjamin Constant rejoignit le Prince Royal de Suède (Bernadotte) en novembre 1813 et demeura en relation avec lui durant toute la campagne de France, jusqu'à la capitulation de Paris (31 mars 1814). Il se joignit, bien qu'avec beaucoup de réserve et sans se donner entièrement, à l'intrigue qui poussait Bernadotte vers le trône impérial. Ce fut là le premier déboire de Constant en politique.

3. Le succès de l'ouvrage de madame de Staël (*De l'Allemagne*) fut effectivement considérable. Dès l'abdication de Napoléon il y eut une nouvelle édition chez Paschoud et ultérieurement une édition simultanée à Londres, Paris et Berlin.

4. Albert de Staël, fils cadet de madame de Staël, né en 1796, servait dans la cavalerie suédoise. Il semble avoir suivi son colonel et pris du service dans l'armée russe. Une querelle de jeu amena un duel dans lequel Albert eut la tête tranchée.

Mais je voudrais mourir après; — car vous m'avez détruite au fond de l'âme et vous me détruiriez encore. Adieu, adieu! — Je suis toujours ce que j'étais et vous pouvez encore vous dire que je n'ai versé de larmes que sur le sort de mon malheureux enfant et sur vos lettres. — Le reste est un nuage, mais la vraie vie est une douleur. — Adieu, écrivez-moi donc à présent chez M. de Rehausen, ministre de Suède. Il n'y a rien à craindre; je ne conçois pas ce qui vous empêche de communiquer avec moi par la Hollande chaque semaine.

IX

Ce 12 décembre 1813 [Londres].

Ah pourquoi Albert[1] n'est-il pas avec vous? J'ai été bien émue de vous savoir auprès du Prince[2]; vous avez vu par ma lettre précédente que tel était mon désir. — Hier Lord Liverpool[3] m'a dit qu'il avait lu un projet d'adresse du prince aux Français qui était la plus belle chose qu'il eût vu de sa vie. — Le plus difficile néanmoins reste à faire, car il serait fou d'espérer qu'on puisse renverser l'homme malgré la nation. — L'opposition ici est mécontente du titre de prince souverain donné au Stathouder; en effet on se persuade trop que le mot de république est de mauvaise compagnie et le paysan ivre de Luther[4] est bien près à se rejeter de l'autre côté. Prenez garde qu'il ne nous arrive pas — *sic vos non vobis.* — Cependant ce pays est admirable, il y a un fonds de liberté chez les ministres comme chez les Whigs. Tout, hors la cour, en est pénétré. Je voudrais bien causer avec vous et il me semble que de Hollande vous pourriez aisément faire une course ici. — Enfin faites ce qui vous convient et ne perdez plus vos rares talents, c'est tout ce que je désire. — Si vous voulez faire publier ici votre ouvrage sur les religions je vous propose un bon arrangement avec les libraires d'ici pour vous imprimer. — Au reste je ne vais sur rien qu'en tremblant avec vous; vous me

1. John, Albert Rocca, deuxième mari de madame de Staël; il l'accompagna pendant son voyage à travers l'Europe.
2. Bernadotte.
3. Lord Liverpool, premier ministre depuis 1812.
4. Apologue de Luther employé dans le sens de l'incertitude de l'opinion publique qui chancelle de droite à gauche comme un paysan ivre.

doute qu'elle puisse s'établir ici, il y a tant de femmes et tant d'argent. — Dans tous les cas j'y reste deux ans; écrivez-moi. — Ah! ne vous reverrai-je jamais?

VII

Ce 30 novembre [1813, Londres][1].

Enfin après trois mois de silence un mot de vous à ma fille m'est arrivé, il était du 12 septembre et c'est hier que je l'ai reçu. — Mais ce matin Schlegel m'écrit du 30 octobre qu'il ne vous a point trouvé à Göttingue; — se peut-il que vous n'ayez pas été rejoindre le prince Royal[2]? Il vous estime tant, il a une si belle perspective et si conforme à nos sentiments! Ne ferez-vous donc rien de vous, de ce vous si supérieur que vous m'avez ôté? — La seule action de votre vie aura été contre moi. — Certes vous revoir serait renaître, mais où et comment? Je ne demanderais pas mieux que d'aller à Berlin le printemps prochain, mais votre situation ne rend-elle pas tout difficile? Il faut pourtant se revoir avant de mourir. — Moi et mon livre nous avons un grand succès ici[3], mais j'ai le cœur toujours oppressé. — Jamais je ne respirerai, tout est gâté, tout est perdu pour moi, par vous, par vous! Dieu vous le pardonne! — Je ne crois pas que ce pays convienne à ma fille. Ce pauvre Albert[4], ne l'avez-vous pas pleuré? Je ne voudrais pas mourir sans vous avoir revu, sans avoir encore parlé comme je parlais.

1. A la quatrième page se trouve calligraphiée d'une autre main l'adresse : « Monsieur, Monsieur Benjamin Constant ».

2. Benjamin Constant rejoignit le Prince Royal de Suède (Bernadotte) en novembre 1813 et demeura en relation avec lui durant toute la campagne de France, jusqu'à la capitulation de Paris (31 mars 1814). Il se joignit, bien qu'avec beaucoup de réserve et sans se donner entièrement, à l'intrigue qui poussait Bernadotte vers le trône impérial. Ce fut là le premier déboire de Constant en politique.

3. Le succès de l'ouvrage de madame de Staël (*De l'Allemagne*) fut effectivement considérable. Dès l'abdication de Napoléon il y eut une nouvelle édition chez Paschoud et ultérieurement une édition simultanée à Londres, Paris et Berlin.

4. Albert de Staël, fils cadet de madame de Staël, né en 1796, servait dans la cavalerie suédoise. Il semble avoir suivi son colonel et pris du service dans l'armée russe. Une querelle de jeu amena un duel dans lequel Albert eut la tête tranchée.

Mais je voudrais mourir après; — car vous m'avez détruite au fond de l'âme et vous me détruiriez encore. Adieu, adieu! — Je suis toujours ce que j'étais et vous pouvez encore vous dire que je n'ai versé de larmes que sur le sort de mon malheureux enfant et sur vos lettres. — Le reste est un nuage, mais la vraie vie est une douleur. — Adieu, écrivez-moi donc à présent chez M. de Rehausen, ministre de Suède. Il n'y a rien à craindre; je ne conçois pas ce qui vous empêche de communiquer avec moi par la Hollande chaque semaine.

IX

Ce 12 décembre 1813 [Londres].

Ah pourquoi Albert[1] n'est-il pas avec vous? J'ai été bien émue de vous savoir auprès du Prince[2]; vous avez vu par ma lettre précédente que tel était mon désir. — Hier Lord Liverpool[3] m'a dit qu'il avait lu un projet d'adresse du prince aux Français qui était la plus belle chose qu'il eût vu de sa vie. — Le plus difficile néanmoins reste à faire, car il serait fou d'espérer qu'on puisse renverser l'homme malgré la nation. — L'opposition ici est mécontente du titre de prince souverain donné au Stathouder; en effet on se persuade trop que le mot de république est de mauvaise compagnie et le paysan ivre de Luther[4] est bien près à se rejeter de l'autre côté. Prenez garde qu'il ne nous arrive pas — *sic vos non vobis.* — Cependant ce pays est admirable, il y a un fonds de liberté chez les ministres comme chez les Whigs. Tout, hors la cour, en est pénétré. Je voudrais bien causer avec vous et il me semble que de Hollande vous pourriez aisément faire une course ici. — Enfin faites ce qui vous convient et ne perdez plus vos rares talents, c'est tout ce que je désire. — Si vous voulez faire publier ici votre ouvrage sur les religions je vous propose un bon arrangement avec les libraires d'ici pour vous imprimer. — Au reste je ne vais sur rien qu'en tremblant avec vous; vous me

1. John, Albert Rocca, deuxième mari de madame de Staël; il l'accompagna pendant son voyage à travers l'Europe.
2. Bernadotte.
3. Lord Liverpool, premier ministre depuis 1812.
4. Apologue de Luther employé dans le sens de l'incertitude de l'opinion publique qui chancelle de droite à gauche comme un paysan ivre.

paraissez un de ces beaux terrains du royaume de Naples minés en-dessous par le volcan. Quoique le pays soit admirable, il me semble qu'Albertine ne s'y plaît pas et tous les maris sont absents. — Nous irons à Berlin donc quand on le pourra, c'est-à-dire, je crois, dans 18 mois. — Mackintosh[1] se rappelle à vous et vous avez des amis de collège en Écosse, à ce qu'il dit, qui ont gardé une haute idée de vous. Mon ouvrage a un succès inouï ici; qu'en dit-on en Allemagne? Au reste on a mieux à penser. — J'ai écrit à [2] rappelez-moi au souvenir du général Löwenhielm[3].

X

[Londres], ce 8 janvier 1814[4].

Non, certes, je ne vous oublie pas; je voudrais le pouvoir, car je porte une douleur au fond de l'âme que la distraction peut bien étouffer pour quelque temps, mais qui se réveille aussitôt que je suis seule. C'est celle du bonheur irrémédiablement perdu! Si vous aviez le caractère de l'ami qui m'est fidèlement dévoué[5], j'aurais été trop heureuse; je ne le méritais pas? Vous revoir serait renaître pour mon esprit et pour une faculté d'espérer qui s'est éteinte en moi avec tout le reste. J'irai au continent si vous ne venez pas ici, il me semble qu'on peut le faire à présent, mais qui sait ce qui adviendra du monde : la liberté court autant de danger d'un côté comme de l'autre, mais avant tout il est nécessaire que celui qui est en dehors de la nature humaine[6] ne la gouverne plus. J'ai remis un mémoire qui m'a été envoyé par Schlegel au

1. Le célèbre Sir James Mackintosh, camarade de collège de Benjamin Constant à Edimbourg, cf. G. Rudler, *la Jeunesse de Benjamin Constant*, Livre II, chapitre I.

2. Mot illisible.

3. Écrit au haut de la première page en face de la date. Il s'agit du comte Gustave Löwenhielm qui suivit Bernadotte dans la campagne de 1813 et qui fut un de ses collaborateurs les plus appréciés.

4. Documents Strodtmann. Bien que Strodtmann ne mette pas de crochets, ils sont absolument nécessaires, car en janvier 1814 madame de Staël n'aurait jamais risqué de mettre Londres en toutes lettres même si, comme c'est le cas pour cette lettre, elle la confiait à un « voyageur ».

5. M. Rocca.

6. Napoléon.

ministre ici, il était écrit comme tout ce qui vient de vous[1]. Je ne crois pas que ce style, cette fermeté, cette clarté de langage se retrouvent nulle part ailleurs. Vous étiez né pour le plus haut rang, si vous aviez connu la fidélité envers vous-même et envers les autres.

Je vous enverrai par Schlegel des recommandations pour Villers[2], mais je confie cette lettre à un voyageur et je ne veux pas manquer cette occasion. M. Achard[3] m'a promis de régler les affaires de Marianne[4]. Quant à votre achat, il n'avait pas reçu d'ordre à ce sujet. Les fonds ont haussé, mais pour ceux qui croient à la paix, il est probable qu'ils hausseront encore.

Avez-vous vu la préface de mon livre? et savez-vous l'effet de cette préface sur le continent? Si vous vouliez vendre vos ouvrages ici, je pense pouvoir vous être utile en ceci et ce qui se réfère à la politique des événements aurait une grande valeur. Je partirai pour la Grèce quand je vous aurai revu, le poème « Richard » est mon dernier souvenir. Ah! Benjamin, vous avez dévasté ma vie! Pas un seul jour ne s'est écoulé depuis dix ans sans que mon cœur n'ait souffert par vous et, pourtant, je vous ai tant aimé! C'est cruel, laissons cela, mais jamais je ne pourrai vous pardonner, car jamais je ne pourrai cesser de souffrir. Le pauvre M. de Narbonne[5], il n'était que léger, mais il s'est aussi précipité dans la ruine.

Tâchez de me mander vos plans exactement, les miens tiennent beaucoup à Albertine; que doit-il advenir d'elle? Jusqu'à présent ce qui s'est présenté ne lui plaît pas; et ce pays est curieux. Ah! le terrain mouvant de cette vie est une

1. Il s'agit sans doute du mémoire conservé en Suède et publié en traduction suédoise par M. Schinkel *Minnen ur Sveriges nydre historia* [Souvenirs sur l'histoire moderne de Suède].

2. Charles Villers avait des difficultés pour être maintenu à la chaire de philosophie qu'il occupait à l'Université de Göttingue. Madame de Staël intercéda pour lui auprès du Régent de Hanovre [cf. Haussonville, *Madame de Staël et Monsieur Necker*, Paris, Calmann Lévy, 1926, p. 412 note].

3. Jacques Achard-Bontemps, genevois, associé à la maison de banque Doxat et Divett.

4. Marianne, deuxième femme de Juste Constant, père de Benjamin.

5. Louis, comte de Narbonne Lara (1755-1813), tardivement rallié à Bonaparte; il fut son aide de camp; nommé en 1813 au gouvernement militaire de Torgau, il succomba, une des premières victimes, à une épidémie de typhus.

chose pénible, et rien n'a de durée que la douleur! Écrivez-moi.

XI

[*Lettre d'Albertine de Staël.*]

Ce 10 janvier 1814 [Londres].

Je suis bien heureuse, cher ami, de nous sentir plus rapprochées de vous; nous pourrons avoir des lettres souvent. D'ailleurs, depuis que vous êtes de ce côté du monde libre, je me crois tout près de vous. Il n'y a plus que la mer entre nous et elle au moins n'empêche pas de s'écrire et de se dire ce qu'on pense. Je passe ma vie avec des gens qui vous ont connu, Sir James Mackintosh, etc. J'ai tant de plaisir à parler de vous, je ne peux pas voir votre écriture ou entendre de vos nouvelles sans une émotion qui ne vient pas seulement de l'affection que j'ai pour vous mais de tous les souvenirs et de toutes les impressions d'enfance; vous êtes pour moi bien plus qu'une personne, il me semble que vous avez emporté une quantité de choses que je ne retrouverai qu'en vous revoyant. J'aurais cependant peur de vous lorsque je vous verrai; je crains que vous ne trouviez pas ce que vous espériez de moi. Mais pour ma mère le bonheur serait complet, elle n'a[1] aucune liaison, ni dans la société, ni dans la famille, qui puisse seulement vous rappeler un moment; elle y gagne peut-être, car elle travaille beaucoup plus, mais vous manquez à son existence. Je respecte et j'admire ce pays-ci beaucoup quoiqu'il ne réponde pas à mon idéal; mais on a tort de ne pas y être heureux, je sens parfaitement que si je valais mieux je m'y trouverais mieux. Nous avons des espérances superbes, on ne parle ici que de la contre-révolution. Notre situation n'est plus si simple qu'elle l'était, car ma mère souffre de voir les alliés en France et les Autrichiens à Coppet. Elle est fixe dans les mêmes opinions et tout le monde tourne autour d'elle, ce qui fait qu'elle a l'air de changer lorsqu'elle est la seule personne invariable. En arrivant ici elle se trouvait ministérielle; à présent, elle se trouve près de l'opposition, elle a pourtant dit et pensé les mêmes choses. Fanny[2] a perdu

1. Le « n'a » corrigé de la main de madame de Staël.
2. Fanny Randall, amie de madame de Staël et institutrice d'Albertine.

sa sœur et se trouve sans argent à Vevey donnant des leçons pour vivre, cela fait une pitié affreuse. Quand je compare le château de Coppet à ceci, je me trouve bien isolée, il n'y a pas dans tout ce pays-ci une personne qui m'intéresse autant qu'un seul de nos amis dispersés. Écrivez-nous souvent; Schlegel[1] est ébloui de sa place, il n'est pas en faveur mais il est auprès d'un prince et c'est tout ce qu'il lui faut; il écrit rarement et il ne nous dit guère que ce qu'il y a dans les gazettes. Adieu, cher ami, écrivez-moi et mettez Bertichon[2] en vedette à cause du respect que vous me devez depuis que j'ai seize ans.

XII

10 janvier 1814 [Londres].

Je vous ai écrit par un voyageur allant en Hollande hier[3] de manière que je n'ajouterai que quelques lignes à celles d'Albertine. — Ma santé est très mauvaise et c'est bien moi qui pourrais mourir. — Vous m'avez appris à ne plus croire à rien de durable dans ce monde et tout est songe depuis que je ne conçois plus rien ni à vous ni à moi. Car, se peut-il qu'un tel homme ait méprisé une telle affection et qu'une telle femme n'ait pas su se faire aimer, quand elle aimait du plus profond de son être? mais laissons cela. Vous passiez, dit Mackintosh, pour l'être du monde le plus extraordinaire à Edinbourgh et en effet je pense que vous l'êtes dans tous les sens. Tout ce que vous dit Albertine est vrai, vous voyez qu'elle a de l'esprit et de la grâce, avec cela elle est belle mais elle a de l'indolence et je ne sais si elle se fera sentir par les autres. — Je vous envoie une lettre pour le comte de Munster[4] dont Villers[5] fera ou non usage à son choix. — A-t-il des nouvelles de son frère, je m'y intéresse et je pourrais écrire

1. A. W. Schlegel était au service de Bernadotte et fut employé pour la rédaction de ses proclamations [cf. L. Pingaud, *Bernadotte, Napoléon et les Bourbons*, Paris, Plon 1901.]

2. Diminutif d'amical Albertine.

3. Il s'agit de la lettre du 8 janvier 1814.

4. Probablement le futur Guillaume IV, troisième fils de George III roi d'Angleterre, créé duc de Clarence et de Saint-Andrews et comte de Munster en 1789.

5. Charles Villers, auteur et philosophe, traducteur et vulgarisateur de la philosophie de Kant dans les pays latins.

pour lui à M. de Balaschoff[1], ministre de la police russe, s'il y avait lieu et que l'on me donnât les renseignements nécessaires. — Il faut tâcher de s'aider dans ce monde avant que d'en partir. — N'avez-vous donc aucune idée de la probabilité de la contre-révolution et pensez-vous que le cours des choses à cet égard nous épargnera? Les hommes de ce parti[2] sont ici assez polis pour moi mais je me connais et je les connais et s'il n'y a pas de conditions nous serons Lord Russel et Lord Sidney. — Je suis étonné que vous ne soyez pas resté auprès du Prince royal; c'est lui que je voudrais pour Guillaume Trois. Vous me paraissez bien isolé à Hanovre pour un tel moment. — Enfin tâchez de savoir ce que vous voulez faire, alors je m'arrangerai pour vous voir quelque part. Mon projet était d'aller en Écosse cet été, de faire imprimer la vie politique de mon père l'autre hiver et de partir au printemps de 1815 pour Berlin et de là pour le midi par la Suisse s'il n'y a pas de France. Mais... mais... mais... Enfin que faites-vous, tâchez donc de le savoir? écrivez-moi chez M. de Rehausen, ministre de Suède[3].

(*A suivre.*)

1. Madame de Staël écrit Badaschoff, il s'agit en réalité de Balaschoff, Alexandre Dimitriévitch (1770-1837), grand maître de la police à Moscou (1804), membre du Conseil de l'Empire (1er janvier 1810). Attaché à la personne d'Alexandre Ier (1814-1815). En cette qualité il accompagna son souverain dans la campagne de France.

2. « De ce parti » dans l'interligne.

3. Sur la première page en face de la date.

LA CONFIANCE EN L'ALLEMAGNE?

Plus encore qu'un choc d'intérêts le conflit franco-allemand est un choc d'opinions. Car les difficultés réelles qui existent entre la France et l'Allemagne se trouvent commandées, accrues, nourries, par un antagonisme psychologique.

Le 21 janvier 1927, la *Germania*, organe du parti du Centre, publiait un important article consacré aux rapports franco-allemands.

L'opinion française est craintive, — disait, en substance, le publiciste allemand; — toutes les difficultés viennent de là. Rien ne le prouve mieux que l'attitude française vis-à-vis de l'occupation rhénane. Dans le désir que manifeste l'Allemagne de voir libérer ses provinces occupées, le Français distingue des intentions belliqueuses. La crainte de l'Allemagne se réveille avec force. On croit que, redevenue maîtresse de ses frontières occidentales, l'Allemagne se tournera vers la Pologne pour imposer par les armes la rectification de ses frontières orientales. Aussi le peuple français — qui ne veut pas la guerre — s'accroche-t-il à l'occupation comme à la dernière garantie qui lui reste contre la guerre. Malgré Locarno, malgré Thoiry, un fossé se creuse chaque jour davantage entre la France et l'Allemagne. *Ce fossé ne peut être comblé que par la confiance en l'Allemagne.*

Les termes de cet article m'avaient frappé. Quelles que soient les objections qu'appelle la façon trop sommaire avec laquelle le journaliste allemand a marqué le caractère de la méfiance française, nul doute qu'il y ait dans ce raison-

nement une grande part de vérité. Reprenant le thème proposé, j'indiquais dans le *Temps*[1] quelques-unes des raisons pour lesquelles quantité de Français sérieux, animés d'une bonne volonté indiscutable, formulaient néanmoins de graves réserves à l'égard des dispositions conciliantes du Reich. Je disais que les Allemands ne se doutaient pas à quel point cette interrogation — qui leur paraît, à eux, incompréhensible — « L'Allemagne veut-elle sincèrement la paix? » dominait nos conversations et que trop de faits concouraient à justifier cette incertitude. L'article ne fut pas sans causer quelque émotion à Berlin. On s'étonna de son ton pessimiste. On se scandalisa de trouver des mots si crus sous la plume d'un Français connu pour le concours modeste, mais loyal, qu'il apporte à la politique de rapprochement. Puis on se prit à penser que ces notions de « méfiance » et de « confiance » jouaient peut-être un rôle plus décisif qu'on ne le jugeait *a priori*. On se demanda si ce n'était pas en elles qu'il fallait chercher, en effet, le secret des lenteurs qui transformaient parfois la politique Briand-Stresemann en un ouvrage de Pénélope. Les peuples se prêtent toujours réciproquement les plus malveillantes intentions. Mais si ces hostilités ne dissimulaient que des craintes? Mais, sous ces disputes et ces grands mots, s'il n'y avait, en fin de compte, qu'un malentendu dirimant? Problème capital. C'est un fait qu'on l'a pris en considération Outre-Rhin. Dans la presse, dans les entretiens privés, les mots de « confiance » et de « méfiance » reviennent souvent. Ils servaient de thèmes au discours que M. Stresemann prononçait hier au Reichstag.

Instituer un débat sur les conditions de la confiance ou de la méfiance franco-allemandes, c'est frapper au cœur même du problème de la paix. Est-ce à dire qu'entre la France et l'Allemagne les difficultés matérielles n'existent pas? Sottise. Ces difficultés existent. Elles sont ardues, pressantes. Le temps en vaincra quelques-unes. Toujours il en subsistera. Mais supposez qu'une atmosphère de confiance réelle s'établisse progressivement entre la France et l'Allemagne (comme cela s'est produit de 1900 à 1912 entre la France et l'Angleterre). Supposez que les risques d'une guerre franco-allemande

1. 3 mars 1927.

soient de moins en moins consistants; qu'on puisse les assimiler, un jour, aux précautions normales que les Amirautés ou les États-Majors français et britanniques prennent les uns contre les autres, les rapports politiques franco-allemands ne seraient-ils pas changés du tout au tout? Les difficultés exceptionnelles ou permanentes qui mettent aux prises Français et Allemands ne se trouveraient-elles pas considérablement réduites? Tout motif de discussion ne serait certes pas exclu entre les deux pays. Mais dans la vie des peuples, comme dans la vie des hommes, la tranquillité béate n'a pas de place. Qu'importe, si l'on éliminait de ces divergences le venin qui les rend funestes pour la paix?

Locarno n'avait pas d'autre sens. Reconnaissons-le. L'intention des hommes d'État qui avaient imaginé et conclu ce pacte était précisément d'introduire les questions les plus brûlantes d'Europe dans une atmosphère de confiance. Locarno, station d'hygiène, pourrait-on dire. Si importants que soient les résultats déjà recueillis grâce à cette cure, elle n'a pas suffi — et comment pourrait-il en être autrement dans un espace si court? — à établir entre l'opinion française et l'opinion allemande une détente psychologique telle que les préventions réciproques soient réellement dissipées. Les politiques des deux pays sont encore hésitantes, ballottées entre le courant des nécessités qui les rapprochent et le courant des opinions qui les contrarient. La méfiance et la suspicion restent tenaces. Le moindre incident surgit-il qu'aussitôt les passions se réveillent pour l'exploiter. C'est le devoir de ceux qui consacrent leurs efforts à consolider la paix de reprendre inlassablement ce problème central de la « confiance franco-allemande ». C'est leur tâche de l'analyser, de le fouiller, d'aller patiemment, à travers les difficultés et les idées toutes faites, jusqu'au fond, jusqu'à la substance même du conflit. C'est leur force d'avoir foi dans le caractère patriotique de ce travail.

Dans une petite ville d'Alsace, où je n'étais pas retourné depuis la guerre, j'ai vu, l'an dernier, un monument que des parents désolés ont élevé à la mémoire de leur fils, tombé glorieusement en et endroit. Tandis qu'un jeune soldat agonise, de la main il cherche à retenir une Victoire voilée

qui semble déjà s'évanouir dans l'espace. Sur le marbre le sculpteur a gravé ces mots, tirés de l'*Hélène* d'Euripide : « Ô vous Grecs, et vous malheureux Phrygiens, vous êtes morts pour un fantôme sur les rives du Scamandre. »

Que de fois n'ai-je pas pensé à cette inscription en écoutant parler Français, Allemands; en lisant cette presse, puis cette autre? Quels que soient les intérêts différents, les tempéraments plus différents encore, toutes les raisons profondes, valables, qui séparent la France de l'Allemagne et qui, après la plus atroce des guerres, composent une paix si tourmentée, l'on ne peut songer sans frémir que deux grands peuples vivent côte à côte; que, dans ces peuples, il y a des millions et des millions d'êtres qui ne demandent qu'à voisiner paisiblement; et pourtant, qu'au-dessus d'eux, comme des courants insaisissables, des forces se heurtent au nom même de ces peuples et de ce qu'ils tiennent, de part et d'autre, pour bien, pour juste et pour vrai...

I

UN DÉBAT SUR LA CONFIANCE FRANCO-ALLEMANDE

En terminant l'article que je consacrais dans le *Temps* au problème de la « Confiance en l'Allemagne », j'invitais la *Germania* à poursuivre le débat. La *Germania* a répondu. Trois grands articles ont successivement paru, traitant, avec un haut souci de loyauté, le problème de la « confiance et de la méfiance » franco-allemandes. A leur tour d'autres organes se sont emparés de la question. Dressons l'inventaire de ces idées. En donnant la paroles à nos anciens adversaires, nous serons mieux placés pour discuter leurs arguments et faire connaître notre pensée.

Si donc un Allemand nous parlait — j'entends un Allemand réaliste, homme d'affaires ou homme de pensée, rallié à la politique que caractérise le nom de M. Stresemann — voici, en substance, le langage qu'il tiendrait :

« L'opportunité d'un rapprochement entre l'Allemagne et la France ne fait plus de doute aujourd'hui. Tous ceux chez nous qui portent une certaine responsabilité sont acquis à

cette politique. Sur cinq Allemands, quatre le reconnaissent franchement. Les récalcitrants croient encore nécessaire de dissimuler leur adhésion sous des réserves. Mais déjà ils ne se servent plus des invectives qui, hier encore, leur étaient familières. En Allemagne, le procès du rapprochement est gagné.

» Ce qui nous dicte cette attitude, ce n'est pas de la « francophilie », c'est la froide reconnaissance des lois qui commandent la reconstruction rationnelle de l'Europe. L'entente entre la France et l'Allemagne, servant de base à l'action combinée de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, constitue le fond même d'une Europe ordonnée, et l'unique condition de cet ordre. Le rapprochement franco-allemand n'est plus, à l'heure actuelle, un problème de politique extérieure. Car c'est de la France et de la France seule que dépend son succès ou son insuccès. Ces dispositions — nous le savons — vous inquiètent. Nos facultés d'oubli, notre désir d'entente vous sont suspects. Plus que jamais, le *Timeo Danaos* est votre règle. Héritiers de la grande Révolution, savez-vous que vous représentez aujourd'hui pour nous — et pas seulement pour nous — le peuple le plus obstinément conservateur qui soit au monde? Si, à Genève, dans la salle de la Réformation, l'on distribuait les sièges selon la gamme des idées, c'est à l'extrême droite que l'on irait vous chercher. Tout vous effraye; tout vous paraît susceptible de porter atteinte à vos biens, à vos droits, de compromettre votre sécurité... Danton disait : « De l'audace, et toujours de l'audace. » Voilà un cri politique que vous vous plaisez à célébrer, mais auquel vous n'obéissez plus. Votre sécurité, dites-vous? La sécurité hermétique? Existe-t-elle ici bas? Seul, celui qui ose, gagne ce pari continuel qu'est la vie.

» Une pensée vous hante : l'Allemagne a-t-elle vraiment « enterré » ses pensées guerrières? Veut-elle la paix sincèrement? Nous vous répondons : Oui. Oui, avec force. Oui, avec netteté. Oui, sans réserves. Si nous renonçons à la guerre, ce n'est pas cependant par résignation de petits bourgeois. Vous ne nous croiriez pas si nous le disions. Ce n'est pas, non plus, parce que nous faisons le calcul innocemment machiavélique que la paix mieux encore que la guerre nous procurera

l'hégémonie. Nous prenons l'Europe au sérieux, voilà tout. Nous croyons à l'opportunité d'un esprit « européen »; à la nécessité de nous grouper pour faire face aux périls de demain. Nous sommes en présence de cette alternative : Ou des guerres perpétuelles entre nations européennes, c'est-à-dire ruine commune, servitude commune. Ou solidarité, sécurité européenne, c'est-à-dire travail commun, prospérité commune. Or, nous nous sommes décidés pour l'Europe.

» Une telle perspective ne vous satisfait pas cependant. Vous objectez que nous ne sommes pas des alliés sûrs. Oubliez-vous notre conduite à l'égard de l'Autriche-Hongrie? Si nous encourons un reproche, c'est d'avoir poussé trop loin la fidélité à l'alliance austro-hongroise, de ne pas l'avoir suffisamment tempérée par la critique. Au surplus, n'oubliez pas que nous constituons nous-mêmes une « fédération »; que l'idée d'une communauté dont les parties sont à la fois autonomes et liées nous est depuis longtemps familière.

» Dans la plupart des cas, la défiance française ne s'applique pas à des réalités, mais à des fantômes. Prenons, entre mille, un exemple. Au cours de sa déclaration ministérielle le chancelier Marx indiqua « qu'à l'avenir les fils » de toutes les classes du peuple devaient contribuer au » recrutement de la Reichswehr ». — Simple énoncé d'un principe démocratique. Que fit de cette déclaration l'un des plus sérieux journaux de Paris? Le commentaire suivant : « M. Marx s'est prononcé pour le rétablissement » du service militaire obligatoire pour tous... » Telle est la continuelle équivoque qui empoisonne nos relations. Nous sommes désarmés. C'est un fait. Un fait qui peut passer pour la huitième merveille du monde, quand on pense à tout ce qui a été dit, écrit, sur notre « militarisme » forcené, notre « bellicisme » traditionnel... Mais le Français ne le croit pas. Il se tourmente lui-même, il nous tourmente, il tourmente l'Europe avec cette manie du doute, qui est indigne d'une puissante nation, et ce doute lui inspire une attitude politique qui, si elle se prolongeait, irait à l'encontre d'une sécurité bien comprise. Faut-il que ce soit la Yougoslavie qui donne des leçons politiques à sa grande protectrice? Considérez l'accord hongro-yougoslave. N'est-il pas infini-

ment plus profitable à la sécurité future de la Yougoslavie que le maintien d'une suspicion rigide à l'égard de la Hongrie? Et pourtant Dieu sait si, hier encore, Hongrois et Serbes se trouvaient près les uns des autres... L'Allemagne a tiré de la guerre qu'elle a perdue un bénéfice d'une si grande valeur que, pour son avenir et son expérience, il contrebalance presque ses pertes. C'est qu'elle a acquis la certitude que des généraux, fussent-ils de géniaux chefs d'armée, sont mauvais conseillers en politique. Le progrès humain s'achète cher. Mais la séparation radicale entre la sphère de puissance dévolue aux militaires et celle dévolue aux hommes d'État est une loi qui s'inscrit désormais au répertoire des lois fondamentales d'un État moderne... Cependant la France attribue l'arrêt qui s'est produit dans la politique de rapprochement à l'esprit « militariste » qui persisterait en Allemagne. Ce n'est pas notre propos de défendre toutes les mesures qui ont été prises par nos chefs militaires dans ces dernières années. Nous serons les derniers à contester que bien des choses restent à améliorer. Mais nos militaires ont-ils pu arrêter ou même faire dévier l'action de notre politique? Oui, l'envoi de grenades en Russie, en 1923, qu'on nous reproche toujours, constituait une belle sottise... Aujourd'hui nous le comprenons et nous l'accordons. Mais, en toute justice, remémorons-nous l'état d'esprit qui régnait de part et d'autre en 1923. C'était l'année de la Ruhr... La politique française, à cette époque, n'a-t-elle pas commis, elle aussi, certaines erreurs?... On nous reproche encore nos organisations de droite, nos associations militaristes. Éternel cercle vicieux. Ces manifestations sont autant les effets que les causes de l'attitude française à notre égard. D'ailleurs les associations — surtout les extrémistes — ont déjà perdu beaucoup de terrain et cependant les premiers bourgeons de l'entente franco-allemande poussent à peine... Vous dites couramment en France : « Passe pour le peuple allemand. Nous lui ferions encore » confiance. Mais les nationalistes qui le mènent? Qu'il » vienne un chef, un vrai chef, saisissant les rênes dans son » poing, et toute la nation emboîtera le pas comme en 1914. » L'histoire du Reich, depuis 1918, montre ce que cette affirmation a de gratuit. Nous n'avons pas manqué de

candidats à la toute-puissance. Et si jamais occasion fut favorable pour ces ambitieux, n'était-ce pas pendant les sombres années de l'inflation, période catastrophique où il semblait que l'Allemagne s'enfonçât dans l'abîme et courût vers des épreuves pires que celles qu'elle venait de subir? Que sont devenus pourtant nos Hilter, nos Eberhardt, nos Reventlow, tous ces « héros »? Qu'est devenu Kapp, lorsqu'il a tenté son grand coup? Qu'est devenu Ludendorff, jadis si glorieux, et dont le pitoyable isolement inspirerait presque de la pitié aujourd'hui? Non. Tout cela n'est pas sérieux; comme n'est pas sérieux non plus l'argument qui consiste à prétendre que c'est la présence dans le Cabinet d'Empire de quatre ministres nationalistes qui paralyse la politique de rapprochement. Ceux qui connaissent MM. von Keudell, Schiele, Hergt et Koch souriront... Dès le lendemain de l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations, et de la rencontre de Thoiry, un recul très net s'est manifesté dans l'opinion et dans la politique françaises, *et pourtant, à cette époque, il n'y avait aucun représentant du parti nationaliste dans le gouvernement du Reich.* En réalité, la France traverse une crise d'hésitation, de défiance pathologique. Tout lui est prétexte à procrastination. Elle s'en va répétant que l'Allemagne ne voit dans Locarno que des profits à retirer; que Locarno ne constitue pas « une fin », mais « un moyen ». Affirmation gratuite, ou, peut-être inconsciemment, dérobade. Le discours de M. Stresemann à Oslo a parfaitement rétorqué cette objection. Pour les Allemands, autant que pour les autres peuples, la paix est une fin en soi; peut-être l'est-elle plus encore pour nous que pour autrui, puisque nous sommes seuls désarmés en Europe. Il est absolument faux de prétendre — et sur ce point grâce aux documents qui se publient çà et là on commence à l'entrevoir un peu partout — il est absolument faux de prétendre que les hommes d'État qui gouvernaient l'Allemagne sont seuls responsables de la guerre. Mais les expériences de cette guerre n'ont pas passé sur le peuple allemand sans laisser de traces. Nous savons aujourd'hui quelle erreur profonde ce fut, non de provoquer la guerre — car nous ne l'avons pas provoquée — mais de ne pas tout faire, tout tenter, coûte que coûte, pour

empêcher qu'elle n'éclatât... Nous avons suffisamment confiance en nous pour être sûrs que la paix peut nous procurer le bien-être et l'influence politique auxquels tout naturellement nous aspirons. « Aucun homme d'État respon- » sable en Allemagne ne songe à une guerre, soit à l'Est, soit » à l'Ouest », a pu s'écrier notre ministre des Affaires étrangères au Reichstag, *et tous les partis l'ont applaudi, sans qu'une seule protestation, sans qu'une seule réserve s'élevassent.* Oui, Locarno, c'est-à-dire la vraie paix, représente pour nous, une fin en soi, une fin suffisante. Reconnaissez pourtant que la résolution d'achever cette œuvre était moins facile à prendre pourl'Allemagne que pour la France, puisque les Français agissaient en vainqueurs, que le traité de Versailles leur avait procuré et garanti ce qu'ils ambitionnaient et que le règlement des vieux comptes franco-allemands assurait à la France la satisfaction de ses exigences. Les Français, qui sont moins nombreux que les Allemands, devraient se rendre compte, néanmoins, que c'est grâce à une coalition mondiale, telle que l'histoire n'en a jamais connu de semblable et telle qu'elle n'en reverra sans doute jamais, qu'ils ont remporté une victoire qui leur a permis d'ordonner l'Europe selon leurs conceptions et leurs intérêts. Malgré ces circonstances exceptionnelles, l'Allemagne a volontairement reconnu à Locarno l'état de choses existant. N'admettrez-vous pas, dès lors, que le chemin de Locarno était plus facile à prendre pour vous que pour nous? La France se faisait confirmer, par un acte consenti, les avantages qu'elle avait recueillis par la force? L'Allemagne, au contraire, devait renoncer, *urbi et orbi*, aux espoirs, aux sentiments, aux ressentiments qui l'animaient. Le rude chemin de Locarno, l'Allemagne pourtant l'a choisi. Elle y est désormais engagée. Et voilà qu'elle se demande à présent si, par malheur, elle ne s'y trouverait pas seule?... »

***

Je me suis efforcé de résumer, d'une façon impartiale, — en traduisant, parfois, mot à mot les passages les plus significatifs — le point de vue allemand en regard de la politique

de Locarno. Il ne s'agit évidemment là que d'un exposé schématique. On pourrait citer bien d'autres arguments. Néanmoins leurs germes sont tous contenus dans ces lignes.

Si donc l'on veut analyser le problème de la confiance, *tel qu'il est conçu Outre-Rhin*, il faut le décomposer, semble-t-il, en six propositions :

a) L'Allemagne — c'est-à-dire l'Allemagne qui gouverne, ou si l'on préfère, les Allemands responsables, réalistes, qui constituent la majorité actuelle de l'Allemagne — veut sincèrement vivre en paix; mais la France ne le croit pas.

b) L'Allemagne est d'autant plus sincère dans le désir de paix qu'elle manifeste aujourd'hui, que, hier non plus, elle n'a pas « voulu » la guerre; mais la France ne le croit pas.

c) L'Allemagne se considère comme désarmée et comme soustraite à l'influence militariste; mais la France ne le croit pas.

d) L'Allemagne a donné jusqu'au sacrifice la plus grande preuve de ses dispositions pacifiques en allant à Locarno; mais la France ne le croit pas.

e) L'Allemagne, tout entière, souhaite le rapprochement avec la France; mais la France ne le croit pas.

f) L'Allemagne désire que cette politique de rapprochements accomplisse tous les jours des progrès; mais la France ne le veut pas.

Les points de discussion étant ainsi posés, creusons plus avant le problème.

II

LE PROBLÈME DE LA RESPONSABILITÉ

« Si vous consentiez à admettre que nous ne sommes pas les seuls responsables, en Europe, du déclanchement de la guerre; que cette guerre est née d'une situation politique où les systèmes s'affrontaient, où des forces étaient depuis longtemps lancées les unes contre les autres; si vous consentiez à admettre que la Russie a ordonné sa mobilisation générale avant nous, vous finiriez par vous guérir de la hantise du « seul péril allemand » et vous considéreriez l'Allemagne,

l'Europe, la paix, sous un jour qui permettrait à vous-mêmes et aux autres de respirer plus librement. »

Tel est le raisonnement que tient l'Allemagne. Il est le reflet — modéré — de ses intimes convictions. Il s'allie sans doute aussi avec ses intérêts. L'écarter brusquement? Prenons garde.

Pas de question plus brûlante — et plus vaine — que celle des origines et des responsabilités de la guerre. Chaque peuple défend sa conviction et la défendra toujours. Mais il appartient à ceux qui ont la conscience nette de faire preuve, en écoutant autrui, de cette liberté d'esprit qui est la garantie même de leur bonne foi. Or la conscience française est nette. Si dans les dernières années de la paix, la France, à son corps défendant, a dû renforcer ses moyens de défense militaire, c'est que la continuelle augmentation des armements de l'Allemagne lui commandait ce déplaisant devoir. Son action diplomatique s'est sans cesse exercée dans un sens conciliateur et modérateur. En vain chercherait-on à nier ces faits ou à les travestir. Nous pouvons attendre sereinement le jugement de l'Histoire.

Mais ces vérités irrécusables signifient-elles que la responsabilité de l'Allemagne seule soit engagée dans le déchaînement du cataclysme européen? Signifient-elles qu'il y ait eu, de la part de l'Allemagne et de l'Allemagne seule, comme d'aucuns le croient et le répètent, une volonté cruellement arrêtée de déclancher la guerre au jour X et à l'heure H? Déchirons ces images d'Épinal. Elles ne sont pas dignes de notre innocence. La responsabilité austro-hongroise égale la responsabilité allemande, si même elle ne la domine pas. L'idée de guerre a mûri au Ball-Platz, et dans les conseils de François-Joseph autant, sinon plus, que dans les conseils du Kaiser. Les hommes d'État de la vieille Monarchie dualiste avaient failli à leur rôle historique de médiateurs et d'agents suprêmes de la civilisation entre les races qu'ils administraient. A tout prix ils cherchaient à soustraire un empire, dont ils n'avaient su ni comprendre le sens, ni satisfaire les aspirations, aux révolutions qui le menaçaient de toutes parts. L'assassinat de l'archiduc leur en fournit l'occasion. On tenta, par un coup désespéré, de sauver dans les

duretés de la guerre ce qu'on n'avait pu sauver dans les libertés de la paix. L'empire des Habsbourg, la vieille Europe, sont morts en 1914 d'un manque de libéralisme. Voilà la leçon qu'il faut rappeler aux étourdis qui jettent le libéralisme par-dessus bord et feignent de le considérer comme la source de tous les désordres. Cela dit, l'Allemagne a commis l'insigne faute de ne pas arrêter son alliée, comme elle l'avait fait en 1913. Elle a commis la faute inexcusable de laisser sonner l'heure où la lutte du pangermanisme contre le panslavisme allait se régler non plus avec des notes, mais avec des canons. Lutte du pangermanisme contre le panslavisme. Oui. Lutte dont les origines sont lointaines et que la guerre de Crimée, puis le changement dynastique de Serbie, puis l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, puis la guerre des Balkans avaient, depuis longtemps, préparée. Mais provoquée, précipitée en juillet 1914 par la politique austro-allemande. L'incroyable ultimatum à la Serbie est un fait. La soumission de la Serbie est un fait. La mobilisation autrichienne, première en date des mobilisations européennes et l'invasion de l'armée autrichienne en Serbie, sont des faits. Contre ces faits, toutes les exégèses contradictoires peuvent s'user...

Fidèle à son alliance avec la Russie, la France a été entraînée dans le conflit. Supposons, par impossible, que nous ayons renié notre parole et que nous nous soyons désolidarisés du Cabinet de Saint-Pétersbourg dans la dernière semaine de juillet 1914; une guerre germano-austro-russe ne nous eût pas moins atteints quelques jours plus tard. L'Angleterre, incertaine, neutre, hermétique jusqu'au 1er août, a bien dû, elle aussi, prendre la décision pour ainsi dire immédiate d'intervenir. Prétendre que le conflit austro-russe, — dès lors que l'Allemagne ne faisait pas le possible et l'impossible pour l'enrayer — pouvait se localiser et se réduire à une guerre austro-serbe, voire austro-russe, c'est négliger systématiquement tout ce qui s'était passé en Europe depuis dix ans. Et la diplomatie tapageuse et puérile de Guillaume II. Et le refus par l'Allemagne des avances britanniques. Et la politique navale de Tirpitz. Et Tanger, Agadir, etc. Pourquoi cette constante initiative de l'Allemagne en matière de

désarmement sinon pour faire pencher la balance, le jour à ses yeux inévitable, où les circonstances déclancheraient en Europe la guerre du pangermanisme contre le panslavisme, allié paradoxal de l'Angleterre? En réalité l'assassinat de l'archiduc fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. « C'est l'heure de mater une bonne fois ces maudits Serbes et de montrer que nous ne tolérerons plus de coups portés à l'unité et au prestige de l'empire », s'est dit l'Autriche-Hongrie. « C'est l'heure d'en finir avec cette bataille diplomatique qui se livre depuis dix ans, de faire respecter la puissance allemande et de rompre les tentatives d'encerclement par lesquelles on prétend nous empêcher de conquérir dans le monde la place à laquelle notre force nous donne droit », s'est dit l'Allemagne. — « C'est l'heure de résister énergiquement aux perpétuels défis de l'Autriche et de maintenir la force et la dignité de l'idée slave », s'est dit la Russie. — « C'est l'heure de subir le choc inévitable que la politique et les préparatifs de l'Allemagne ne nous ont que trop laissé prévoir depuis dix ans », s'est dit la France. — Seule l'Angleterre ne s'est rien dit. Et plus que n'importe quelle parole, c'est probablement ce silence qui a permis à la guerre d'éclater. Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont lu, dans le numéro du 15 août 1927, l'étude que M. Elie Halévy a consacrée à la publication des documents anglais relatifs aux origines de la guerre. Rien de plus décisif, à mon sens, que la conclusion de cette étude. M. E. Halévy a parfaitement défini ce qui constitue, à nos yeux, la responsabilité de l'Allemagne et les limites de cette responsabilité. Quand l'opinion française affirme que l'Allemagne porte la responsabilité de la guerre, peut-être ce jugement s'exprime-t-il d'une façon un peu sommaire et serait-il nécessaire de tenir compte de certains faits adjacents. Mais la vérité populaire ne traduit que le solde des vérités diplomatiques. Et ce solde est un passif qui s'inscrit au compte de l'Allemagne.

Dès lors du raisonnement que nous prêtions tout à l'heure aux Allemands, si nous pouvions ne retenir que cette idée : l'Allemagne nous invite à réviser notre jugement sur les responsabilités de la guerre pour dissiper nos préventions

et ramener un peu de confiance entre elle et nous — nul doute que cette manière de présenter les choses offrirait un sérieux intérêt psychologique. Mais elle se heurterait pourtant à des objections considérables. Car pourquoi le Reich surarmait-il depuis dix ans? Pourquoi les discours étincelants du Kaiser? Et l'épée, et la poudre sèche? Pourquoi le refus d'intervenir à Vienne? Le refus de provoquer une conférence internationale? Le refus d'aller à la Haye?

Non. Ce qu'il faut dire aux Allemands, calmement, sans violence, pour qu'ils reconnaissent la sincérité de notre langage, c'est que la responsabilité de la guerre réside surtout dans l'esprit qui animait les dirigeants des deux empires; dans cette sorte de « mystique » qu'ils se plaisaient à entretenir autour d'eux, et qui avait conduit l'Europe à pratiquer une politique que les uns faisaient pour se hausser et les autres pour se défendre. Pris individuellement, il est possible que le Kaiser, les chefs militaires et civils qui gravitaient autour du trône, fussent des hommes sincères, que la fièvre belliqueuse n'excitait pas. Un Allemand qui connaissait bien Guillaume II et qui parlait de lui avec plus de pitié que de rigueur, m'a dit un jour : « Vous avez cru que son principal défaut était l'autoritarisme; quelle erreur! Son principal défaut était la faiblesse... » Faiblesse trompeuse pourtant, car le peuple allemand ne connaissait — et nous ne connaissions avec lui — qu'un empereur cuirassé, brandissant le glaive dans son poing, toujours prêt à rappeler que la force constituait l'argument suprême. Au lieu de mettre franchement au service de la paix la puissance dont elle disposait en Europe, l'Allemagne l'a mise au service d'une politique de prestige. Voilà sa plus grande faute. L'exaltation de l'idée de guerre et du droit des forts sur les faibles l'ont conduite à violer la Belgique et à qualifier un traité signé par elle de « chiffon de papier ». De tels actes pèsent longtemps sur ceux qui les ont commis. Aussi, quand telle ou telle manifestation nous apprend qu'il subsiste Outre-Rhin trop d'Allemands qui célèbrent l'ancien esprit qui animait l'empire et qui aspirent à le rénover, il ne nous est pas possible de conserver notre sérénité.

***

Que l'Allemagne se contracte devant l'accusation dont elle a été l'objet; qu'elle proteste avec passion et cherche à montrer des mains nettes, c'est là une attitude qui ne manque ni de dignité ni de valeur morale; elle prouve que les Allemands sentent tout le poids du problème moral de la paix et de la guerre. Nous devons accueillir avec la gravité qu'elle mérite la déclaration qu'a faite le Chancelier Marx en novembre 1927 et d'où il ressortait que la protestation de l'Allemagne ne dissimulait aucune tentative de se dérober aux obligations nées pour elle du traité qu'elle avait signé, mais que seul le sentiment de l'honneur l'inspirait.

C'est un signe des temps — et sans doute le plus encourageant de tous — que l'importance chaque jour grandissante que le facteur purement moral prend dans les controverses internationales. Cette disposition d'esprit — plus sûrement que des lois économiques encore obscures ou que des systèmes diplomatiques encore fragiles — viendra peut-être à bout de la vieille morale léonine. Le fait que chaque peuple écarte avec indignation l'idée de responsabilité ne suffit pas, cependant, à supprimer la réalité. Personne n'a voulu la guerre, affirme-t-on. Néanmoins la guerre fut. C'est qu'elle était inévitable, disent les Allemands. Inévitable?... Qui démêlera jamais les sombres malentendus de cette époque? Rappelons le mot profond de Jacques Rivière : « Les Allemands ont raison; cette guerre leur a été imposée. Par qui? Par eux-mêmes... »

Au surplus, j'ai lu, comme tout le monde, le remarquable ouvrage que M. Raymond Poincaré a récemment fait paraître sous le titre *l'Union Sacrée* et qui évoque, heure par heure, l'agonie de juillet 1914. Entre tant d'autres, une chose frappe, dans ce récit haletant : tandis que les chancelleries communiquaient entre elles plusieurs fois par jour, jamais, ou presque jamais, un télégramme ne répondit à un télégramme. Paris, Londres, Pétersbourg, Berlin, Vienne s'interpellaient sans cesse, mais dans un enchevêtrement tel que les suggestions se croisaient sans parvenir à se joindre. Perpétuellement dépassées par les faits, les propositions des

uns, celles des autres perdaient leur sens, ou tout au moins leur force, à peine étaient-elles lancées dans les airs. Fugue d'idées pourrait-on dire, qui, hélas, trouva sa résolution dans la guerre. Ces circonstances matérielles n'ont certes pas suffi à déterminer le cataclysme. Dans une large mesure elles l'ont cependant déclanché. Lorsqu'un incident porte au paroxysme l'inquiétude de l'Europe, la première garantie de paix, c'est que les dirigeants responsables se réunissent pour chercher ensemble les remèdes propres à calmer la crise. On ne vantera jamais assez les avantages qu'offre, dans cet ordre d'idées, le Conseil de Genève. Par un mécanisme normal, il pare automatiquement l'atroce danger des négociations « fuguées ». La Société des Nations n'apporterait-elle que cette innovation diplomatique à l'Europe et au Monde, qu'il faudrait encore la considérer avec gratitude.

***

La question de la responsabilité de la guerre, qui divise irrévocablement Français et Allemands, est si pesante, si chargée de sentiments et d'idées qu'elle se trouve posée à l'origine de toutes nos difficultés, et à l'origine même du problème de la confiance. Il est aussi difficile d'échapper aux discussions qu'elle propose qu'il est vain d'espérer que les générations vivantes pourront arriver à des conclusions acceptées par les deux parties. D'ailleurs, s'il est vrai que la parole du chancelier Marx ne saurait être mise en doute et si nous reconnaissons la valeur morale de la protestation des Allemands qui, émus dans leur conscience d'hommes et de chrétiens, supportent mal le poids de la plus terrible responsabilité des temps modernes, nous croyons qu'il est encore trop d'Allemands qui sont surtout guidés par le souci d'affaiblir la portée du traité de paix ou de justifier l'injustifiable conduite de l'ancien gouvernement impérial.

Vigny a écrit ces vers :

> Les deux sexes mourront chacun de son côté...

Français, Allemands vivront, mourront, avec les certitudes pour lesquelles ils ont souffert au delà de ce que l'on

croyait possible de souffrir. Il est inutile que les hommes de ces générations sacrifiées cherchent à se convaincre réciproquement. Il serait fou qu'ils crussent que de telles discussions servent la paix. N'effleurons qu'avec précaution de tels sujets. Abordons-les le moins souvent possible. Il s'agit de recréer la paix en partant du présent.

Facile à dire, objectera-t-on en France. Mais comment n'être pas inquiété par ce présent? En matière de désarmement, de politique nationaliste, d'associations militaires ou militaristes, de politique extérieure, nous ne rencontrons chaque jour que des raisons de suspicion. La confiance en l'Allemagne? A moins d'être aveugles, pouvons-nous l'accorder? L'Allemagne se plaint que nous ne croyions pas en elle. Mais le moyen de croire en elle, quand nous constatons chaque jour ce que nous constatons?

III

LE PROBLÈME DE L'INFORMATION INTERNATIONALE

« Mais le moyen de croire en elle, quand nous constatons chaque jour ce que nous constatons? » Petite phrase naturelle, raisonnable, à l'abri, semble-t-il, de toute critique... Qui de nous ne l'a prononcée maintes fois? Elle pose pourtant le problème le plus grave et le plus décevant des temps modernes; celui dont on pourrait presque dire qu'il commande la guerre et la paix. J'entends le problème de l'information internationale.

Dans *La Trahison des Clercs*, M. Julien Benda a analysé avec une remarquable pénétration ce qu'il appelle « le perfectionnement moderne des passions politiques ».

Alors que l'histoire, — écrit-il, — est remplie jusqu'au XIXe siècle de longues guerres européennes qui laissèrent la grande majorité des populations parfaitement indifférentes, en dehors des dommages matériels qu'elles leur causaient, on peut dire qu'aujourd'hui il n'est presque pas une âme en Europe qui ne soit touchée, ou ne croie l'être, par une passion de race ou de classe ou de nation et le plus souvent par les trois.

Si juste que soit cette observation d'où se dégage tout un

ordre de phénomènes psychologiques et politiques considérables, peut-être comporte-t-elle, cependant, je ne sais quoi de trop absolu. Est-il vrai que « pas une âme ne soit touchée en Europe, ou ne croie l'être, par une passion de race?... » — Considérons la France, puique, aussi bien, c'est la France que nous connaissons le mieux et qui nous occupe. Le nom de « Français » représente, pour chaque habitant de la France, une sorte de « capital » dont il a conscience d'être copropriétaire. Que ce capital soit menacé et tous les Français se dresseront pour le défendre. Cette passion nationale qui se rencontre, à un égal degré, chez tous les peuples de l'Europe Contemporaine, je reconnais qu'elle a fait, en profondeur, depuis la Révolution française, un progrès singulier et que ces passions « sont devenues bien plus purement passionnelles ». Je reconnais aussi que la « susceptibilité dont se revêt le sentiment national en devenant populaire est une chose qui rend la possibilité des guerres plus grande aujourd'hui qu'autrefois » et que, « avec une conscience qu'on n'avait jamais vue », chaque peuple maintenant s'étreint lui-même et se pose contre les autres, dans sa langue, dans son art, dans sa littérature, dans sa philosophie, dans sa civilisation, dans sa « culture ». Le patriotisme est aujourd'hui l'affirmation d'une forme d'âme contre d'autres formes d'âmes. Oui, ces faits psychologiques se manifestent, d'une façon permanente, et plus ou moins consciente, dans les élites intellectuelles et politiques. Il est exact que sous l'empire d'une émotion ils se propagent dans l'ensemble de la Nation et qu'ils s'y trouvent par conséquent en puissance; mais peut-on dire, en dehors des circonstances exceptionnelles qui déclanchent ces réactions psychologiques, que la « forme d'âme » d'une masse, comme la masse française, ou, en d'autres termes, les éléments de notre patriotisme, soient *a priori* tournés contre d'autres formes d'âmes, contre d'autres patriotismes? Sincèrement, je ne le crois pas. Il faut des chocs violents pour déterminer ces crises. Il faut surtout que des influences s'exercent *dans un certain sens et avec une certaine continuité.* C'est ici qu'intervient un facteur qui a bouleversé les conditions politiques de la vie internationale; qui constitue, tant que ses périls ne seront pas

dénoncés, corrigés, le fléau des temps modernes, je veux dire : l'action qu'exerce la presse sur l'impressionnabilité et la susceptibilité des masses.

***

On a dit que « l'opinion publique » en France, c'était vingt personnes à Paris. Ajoutons deux zéros et nous aurons largement servi la vérité. Car la province peut avoir telle ou telle tendance particulière; du point de vue extérieur, c'est Paris seul qui compte et qui dirige. Albert Thibaudet le dit très bien dans sa spirituelle *République des Professeurs :* la province a beaucoup de journaux; mais — à quelques brillantes exceptions près — pas de journalistes. Dès lors se rend-on compte de l'incomparable pouvoir qu'exercent quelques dizaines de journalistes et de politiciens dans une nation, de l'influence dont ils disposent sur l'opinion, et par ricochet, sur le gouvernement de cette nation? N'envisageons pas ici le rôle de la presse dans la politique intérieure du pays (si tant est que l'on puisse disjoindre politique intérieure et politique extérieure). Considérons seulement son action dans l'ordre extérieur. « Le moyen d'accorder confiance à l'Allemagne — faisions-nous dire tout à l'heure au Français-type — quand nous constatons chaque jour ce que nous pouvons constater? » Et inversement : « Comment accorder notre confiance à la France, dit l'Allemand, quand nous constatons chaque jour ce que nous pouvons constater? » Or que constate le Français et que constate l'Allemand? Rien — ou quasi rien — par lui-même. Voisins et prodigieusement intéressés à se pénétrer, c'est un fait que le Français est aussi loin de l'Allemand et l'Allemand du Français que si l'un habitait ce pôle-ci et l'autre ce pôle-là. Il n'y a pour ainsi dire pas de Français qui aillent en Allemagne. Il y a en revanche, beaucoup d'Allemands qui viennent en France. Mais ceux-ci n'y connaissent pas de Français, et ne s'arrêtent qu'à la superficie presque toujours mensongère des choses. Quand un Français précise : il se passe Outre-Rhin *ceci* ou *cela* qui justifie ma défiance (et vice versa), *ceci* et *cela* ne peut donc lui avoir été révélé

que par une information de presse, et par un commentaire de son journal. Ceci ou cela, ce n'est donc pas le *fait* tel qu'il s'est produit, tel qu'il a jailli des circonstances qui l'ont déterminé, mais tel qu'il est interprété par celui qui le rapporte et qui a charge de le commenter. Mais parce que ce mécanisme est licite et qu'aucun autre procédé d'information ne saurait lui être substitué, s'en suit-il qu'il n'offre aucun danger? Voilà la question bien posée.

L'organisation de la presse diffère selon chaque pays. En Allemagne, chaque journal représente une nuance politique, un parti, et certains partis ont à leurs ordres une presse considérable (comme la presse nationaliste dirigée par l'industriel Hugenberg). En France, la presse se divise en deux types : la presse dite d'information — qui compte les plus gros tirages — et se teinte de nuances politiques assez diluées. La presse politique, dont chaque organe défend une doctrine, un parti, des intérêts. C'est elle, en définitive, qui crée l'opinion. Supposons qu'en matière de politique extérieure, toute la presse, quelle qu'elle soit, conçoive son rôle et le remplisse tel qu'idéalement il devrait être conçu et rempli : les faits survenus seraient objectivement rapportés. On s'efforcerait d'en expliquer le sens et la portée. On les commenterait en dégageant le point de vue de la partie adverse et, le cas échéant, s'il s'agit d'intérêts opposés, en mettant en relief les points de friction et les possibilités d'accord. Cette méthode escamoterait-elle les difficultés? Assurément pas. *Tout au contraire elle les ferait apparaître sous leur vrai jour.* Mais elle en extrairait le venin.

En réalité que se passe-t-il? Les journaux du type politique reçoivent leurs informations étrangères par des agences télégraphiques et par des correspondants personnels. Les rédactions tiennent-elles compte de ces renseignements? Bien entendu. Mais, en premier lieu, dans les innombrables nouvelles qui leur parviennent, elles font un choix et ce choix est toujours dicté par des préoccupations de parti. En second lieu, les correspondants, qui d'une manière générale ont peu d'indépendance vis-à-vis de leurs directions, et moins encore d'autorité sur elles, n'envoient que des commentaires susceptibles d'être publiés, c'est-à-dire déjà accordés au ton et aux

principes directeurs du journal. Car l'on peut presque dire, que *ce ne sont pas les nouvelles qui font le journal, mais le journal qui fait les nouvelles.*

Que de fois n'ai-je pas entendu, dans une conversation privée, un correspondant de presse appréciant un fait politique d'une manière toute différente du commentaire qu'il en avait donné la veille. Lui fait-on observer ses contradictions? Sa main esquisse un geste las... « Que voulez-vous, dit-il, il faut bien « leur » envoyer ce qu'ils veulent[1]. »

« Ils », ce sont, alors les cinq ou six journalistes, hommes politiques, brasseurs d'affaires, publicistes de profession, qui « font » le journal et, par cet organe, soutiennent, défendent telle politique, tel intérêt, telle industrie, parfois telle ambition; parfois encore telle rancune. En Allemagne, ce sont des groupes qui dirigent. En France, des individus. Certes on accorde à la politique extérieure une place prépondérante. *Mais elle est faite d'avance.* Dans un cadre nettement établi et rigide, les nouvelles viendront s'ajuster. Si l'organe est nationaliste, on les accommodera à la sauce nationaliste; radical-socialiste, à la sauce radicale-socialiste; socialiste, à la sauce socialiste. S'il est de ton modéré, on mettra le moins possible de piments. S'il est violent, on en répandra partout. Parvient-il une information qui « sert » la ligne politique du journal? Vite, on s'en empare goulûment. Même si le fait auquel elle s'applique est de minime importance, elle figurera en gros caractères, suscitera un « leader article », permettra un triomphe facile. Arrive-t-il, au contraire, une information qui contrarie la doctrine en honneur, on la fera paraître le plus discrètement possible; en mettant, parfois, sa véracité en doute; si même on ne la passe pas simplement sous silence. Chaque matin il faut servir au public ce qu'il aime. La courbe du chiffre de vente est le régulateur des nouvelles.

1. Le correspondant d'un des grands journaux d'information de Paris, de tendance nationaliste qui envoie à sa rédaction des dépêches assez vives de ton en matière de politique franco-allemande, est en même temps correspondant d'un périodique cartelliste pur, où il publie des articles d'un ton absolument différent. Or, par définition, cet observateur est chargé d'observer... Quelle est donc l'observation où il a mis sa sincérité? Celle qui conclut, dans le journal nationaliste à la méfiance, ou celle qui conclut, dans le périodique cartelliste, à la confiance?... Ce cas est loin d'être isolé.

C'est ainsi que la politique extérieure se transforme en publicité. Car nous vivons sous le signe de la publicité. Nous sommes dominés, pénétrés, envahis par ses procédés commerciaux. Nos idées sur l'Europe et sur le monde sont régies par les mêmes réflexes qui nous font acheter du savon Cadum ou du chocolat Menier.

Certes, il est des journaux d'une valeur intellectuelle et morale supérieure, et qui ne tombent pas, ou qui tombent le moins possible, dans ces errements. On y a le souci des intérêts nationaux et tout ce qui s'y écrit n'est inspiré que par lui. Il est également quelques spécialistes de la politique étrangère, écrivains chevronnés, doués, souvent, du plus grand talent, rompus aux affaires internationales, qui sont pour l'opinion et parfois pour les gouvernements eux-mêmes des guides qualifiés. Mais le nombre de ces spécialistes est restreint. Seul un public déjà très informé — déjà spécialiste lui-même — suit leur travail. Prise dans son ensemble, l'opinion publique ne les lit qu'irrégulièrement ou ne les lit pas du tout. Car les matières qu'ils traitent sont difficiles et exigent une information quotidienne.

Mais à côté de cette aristocratie, que dire alors de ces faiseurs d'articles, qui, trempant leur plume dans le fiel, s'évertuent soir et matin, à exciter les peuples les uns contre les autres? Que dire de ceux qui, confondant leur idéologie propre et la réalité, s'appliquent obstinément à maintenir la politique sur des plans imaginaires? Que dire de ceux qui ne pensent qu'à assouvir leurs rancunes? Ou à faire des mots sur les sujets les plus graves, un calembour étant plus facile à trouver qu'une idée juste? Que dire de ces petites feuilles où trop de gens puisent leurs informations et qui sont à la vérité ce qu'un marchand de Lourdes est au surnaturel? Que dire surtout de l'ignorance qui s'y étale? Les guerres passées — y compris la dernière guerre — ont été des guerres de chancelleries. Je dis que les guerres futures seront des guerres de journalistes. Des bataillons de porte-plumes se livrent déjà aux grandes manœuvres. On dirait que rien n'arrête ces Horaces et ces Curiaces en pantoufles, ni les souvenirs d'hier ni les perspectives de demain. Les peuples veulent-ils la guerre? Folie. Le peuple français ne veut

pas plus la guerre que ne la veut le peuple allemand. Les gouvernements veulent-ils la guerre? Absurdité. Le gouvernement français et le gouvernement allemand portent sur leurs épaules les lourdes responsabilités de la paix. Mais ces journalistes veulent-ils la guerre? Évidemment non. Je me demande pourtant ce qu'ils pourraient bien écrire si, les uns et les autres, ils ne la craignaient pas.

Nous sommes accoutumés à tenir pour vrai tout ce que nous apprend notre journal. Mais si ce que nous apprend ce journal n'était pas « vrai »; si nous ne vivions qu'au milieu de demi-vérités, pires que des mensonges? Si la plupart des informations sur lesquelles nous fondons notre opinion n'étaient que des informations tendancieuses, déformant les faits plus encore qu'elles ne les révèlent? Des exemples? Je pourrais en citer des centaines[1]. J'ai, sur ma table, un dossier

1. A vrai dire, il s'en présente quotidiennement dans la presse allemande, comme dans la presse française. Je citerai trois cas à titre de démonstration :

1° Au moment des fêtes célébrées à Berlin pour l'anniversaire du maréchal Hindenburg, un informateur qualifié confie à des journalistes français : « L'impression des milieux diplomatiques à Berlin est que cette manifestation n'est pas d'essence militariste, mais simplement nationale. » Ce propos est répété au correspondant à Paris d'un grand organe nationaliste allemand. Celui-ci envoie aussitôt à son journal un télégramme — qui paraît en gros caractères — commençant par ces mots : « L'ambassade de France à Berlin considère que la manifestation Hindenburg est une manifestation militariste... »

2° Quand le Parlement international s'est réuni en août dernier, à Paris, M. Lœbe, président du Reichstag, a pris la parole et a prononcé un discours très commenté. Le lendemain je rencontrais l'un de mes amis, homme doué d'un remarquable esprit d'équilibre et parfaitement ouvert aux questions étrangères. Il me dit : « Vraiment ces Allemands sont impossibles. J'ai beau être tout disposé à appuyer la politique de rapprochement, comment ne pas être arrêté par les déclarations, réellement inadmissibles comme celles que M. Lœbe vient de se permettre de faire à la tribune du Sénat...? » Mais où avez-vous donc lu ce que M. Lœbe a dit, demandai-je? Mon ami me tendit un grand journal conservateur où il était imprimé en toutes lettres, que M. Lœbe avait « réclamé, comme un droit, l'évacuation immédiate de la Rhénanie ». Or j'avais précisément dans ma poche, le numéro du *Temps* qui reproduisait *in extenso* les paroles de M. Lœbe. Voici, dis-je à mon ami le texte exact du discours qu'a prononcé le Président du Reichstag : « Il manque au monde l'exemple d'actions provoquant l'admiration et l'émulation. Si, par exemple, la France disait à l'Allemagne : « Vous nous avez donné maintenant votre garantie de paix, et nous avons la sécurité. Par conséquent, à partir du 1er janvier 1928, il n'y aura plus de soldats français en Allemagne, car un peuple voulant vivre en paix avec un autre ne peut pas lui imposer sa suprématie militaire. » Sans doute cet acte ne découle-t-il pas du texte des accords de Locarno, mais il découle de

bourré de pièces accablantes. Presse allemande, presse française, j'ai fait cette expérience, à propos de tel ou tel événement, telle ou telle négociation, de rapprocher les commentaires allemands et les commentaires français, ou encore de rapprocher entre eux les commentaires de l'une des deux presses. Quand on s'est livré, pendant quelques mois, à ce travail, on a perdu toute illusion sur la vérité telle qu'on la trouve dans les journaux et qu'on l'enseigne chaque jour aux masses. Prenez, par exemple, la récente discussion de nos lois militaires. La presse allemande présente les faits de telle manière que le bourgeois de Stettin ou de Nuremberg s'indigne devant les « préparatifs militaires » de cette nation de « guerriers » qui ne pense qu'à dépenser en armements les milliards que lui versent les contribuables allemands. « Alors que l'Alle-

la confiance et de l'espérance éveillées par ces accords; ou bien si l'Allemagne, de son côté, disait à la France : « Nous vous donnons notre parole que nous n'armerons plus en secret et que nous élèverons nos générations nouvelles dans l'esprit de paix, car nous comptons que notre désarmement ne fait que précéder le désarmement général » : ou bien encore si l'une des puissances navales qui ont participé à la conférence de Genève annonçait que, malgré l'échec de cette conférence, elle allait procéder à une réduction spontanée de 20 p. 100 de ses armements navals. Voilà l'exemple d'actions hardies qui ranimeraient la confiance et l'espérance. » « Rien dans ces paroles n'est outrageant pour nous, conclut mon ami. On peut les considérer comme utopiques, pas comme offensantes. J'ai été trompé. »

3° En novembre dernier, un grand organe conservateur du midi de la France publiait un résumé du discours que le chancelier Marx venait de prononcer et où ce dernier s'efforçait visiblement de corriger l'impression désastreuse provoquée par le discours de Tannenberg. Des paroles du chancelier d'empire, empreintes de modération et parfaitement correctes, il ressortait ceci : c'est que l'Allemagne, en n'acceptant pas le verdict allié dans la question des responsabilités de la guerre, cherchait à défendre son honneur, mais ne cherchait pas à éluder les obligations nées pour elle de sa défaite. Cette déclaration, si importante, méritait d'être sérieusement notée par nous. Que fit le journal méridional? Il mit comme « chapeau » à ce résumé : « Le chancelier Marx prononce un discours injurieux contre la France et inacceptable pour nous ».

Comment s'étonner quand ces pratiques se trouvent *quotidiennement* renouvelées, que des lecteurs de parfaite bonne foi, pères de famille tranquilles qui ne désirent que vivre pacifiquement dans leur foyer, vous disent avec résignation — comme le disait, précisément, à cette époque, un « abonné » de ce journal du midi : « Alors, il va falloir repartir?... » Dans le fond de leur province, sans aucun contact avec le dehors, intoxiqués — et comment ne le seraient-ils pas? — par une presse dont le moins qu'on puisse dire est que sa légèreté est coupable — ils vivent dans l'attente d'une guerre de revanche déclanchée par l'Allemagne qu'on leur montre comme inévitable et très prochaine...

magne est désarmée, la France reste armée jusqu'aux dents et s'arme chaque jour davantage. Elle veut entretenir en Europe les disciplines militaires favorables à son hégémonie. Il y a longtemps que Karl Marx l'avait dit : il faudrait remplacer les trois mots hypocrites : Liberté, Égalité, Fraternité, par la seule formule qui illustre vraiment le tempérament des Français : Artillerie, Infanterie, Cavalerie ». Ou encore : la France a ameuté l'opinion publique mondiale à propos des abris bétonnés qu'elle a découverts en Prusse orientale et qui peuvent contenir, au maximum, 1 200 hommes. Mais pendant ce temps-là elle trouve tout naturel d'élever sur sa frontière de l'est le plus gigantesque système de fortifications qu'une nation ait encore imaginé... Ainsi les contribuables allemands devront se saigner aux quatre veines pendant des générations pour que la France puisse bâtir des forteresses, des tanks et des sous-marins... Malheureuse Allemagne! La république de Libéria est-elle jamais tombée aussi bas! « Pauvre France, entonne de son côté une certaine presse française, pauvre France! réduite à l'état du Monténégro d'avant guerre. Pauvre France qui « démissionne » avec sa marine mutilée, son armée qu'on disloque, sa frontière ouverte. Et tandis qu'on démantèle ainsi la patrie, l'Allemagne s'arme jusqu'aux dents. Elle prépare méthodiquement sa revanche. L'armée allemande est la seule force digne de ce nom en Europe, » etc. Il existe une autre méthode, plus habile, plus sournoise aussi, qu'emploient certains journaux pour incliner et orienter la pensée et le jugement du public. On publie des récits, dépourvus de caractère politique, mais qui éveillent ou qui entretiennent le *mépris* à l'égard du voisin. Constamment utilisé avant la guerre par la presse allemande, ce procédé avait provoqué et généralisé en Allemagne cette sorte de dédain railleur vis-à-vis de la France, qui fut l'un des éléments les plus dangereux de l' « esprit de guerre » en Allemagne. La presse nationaliste d'Outre-Rhin n'a pas renoncé à ces pratiques. Mais elles ne sont pas en honneur dans la seule presse allemande. Peut-on même parler de « méthode et de procédés » qui supposent un plan bien arrêté et n'est-ce pas plus simplement de paresse qu'il s'agit? On suit la ligne de moindre résistance; on spécule sur les

habitudes d'esprit du lecteur; on cherche à lui être agréable en lui donnant l'illusion qu'il appartient au « peuple élu ». Au surplus les faits qu'on rapporte n'ont souvent qu'une importance relative. C'est par les journaux français que l'Allemagne apprend parfois tel événement qui s'est produit chez elle (comme le fameux discours du général Mudra[1]).

Et c'est ainsi que, sur tous les sujets, dans tous les domaines, à propos de chaque événement, le dialogue, ou plutôt les deux monologues, se poursuivent, toujours aigris, toujours haineux, dans des fractions importantes des deux presses. Ces deux presses se connaissent, mais elles font comme si elles ne se connaissaient pas. Un rédacteur nationaliste s'indignera contre les violences de son confrère étranger. Mais lui-même proférera les mêmes violences et les trouvera légitimes. Circuit fermé. La paix y résistera-t-elle? Car ces quelques publicistes qui jettent chaque jour un fagot sur le feu exercent leur influence sur un nombre considérable de lecteurs. Ils font l'opinion. Ils provoquent les discours politiques; ce sont eux qui donnent l'aliment aux polémiques officieuses et officielles. Les gouvernements sont obligés de les écouter, et, dans une large mesure, de les suivre. Dès lors un second circuit se produit. Car les publicistes reprennent les thèmes qu'ils ont inspirés, en faisant mine de les découvrir. Les voilà autorisés à lancer double ration sur la flamme... A son tour, la flamme plus vive provoque de nouveaux commentaires officiels. Mais, encore une fois, la paix y résistera-t-elle?

Le moindre inconvénient de ces pratiques n'est pas qu'elles frappent de paralysie les gouvernements. Alors qu'une politique serait profitable, les réactions de l'opinion ignorante interdisent pourtant de la mettre en œuvre. Quand le temps a fait évoluer les esprits, les circonstances ne sont plus les mêmes. Trois ans perdus de Cannes à Locarno. Vingt mois perdus de Thoiry à hier où MM. Briand et Stresemann ont repris, de tribune à tribune, leur conversation. Qu'on ne me dise pas : vous exagérez. Je n'exagère rien. Je reste très au-dessous de la vérité. Qu'on ne me dise

1. Quand un journal accorde trois lignes au compte rendu du Congrès du parti du Centre et deux colonnes à celui du parti « Deutschnational », y a-t-il proportion équitable?

pas encore : Voudriez-vous chloroformer la presse? N'est-ce pas le premier de ses devoirs, cependant, que de signaler les faits qui sont de nature à nous inquiéter? A quels réveils nous conduirait un aveuglement béat? Il ne s'agit pas de chloroformer la presse. Qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne dis pas. Je voudrais seulement qu'une certaine presse eût de son rôle une idée plus sérieuse, plus objective, plus noble. Avant d'éduquer l'opinion, que ceux qui prétendent l'éduquer, s'éduquent. Qu'ils considèrent les responsabilités redoutables qu'ils assument en rédigeant leurs « papiers », sur un coin de table, dans une atmosphère de passion, au milieu des rires et des quolibets; qu'ils songent aux répercussions qu'aura un « mot » qui « frappe bien », une formule à « l'emporte-pièce », un jugement propre à fasciner le public, toutes ces légèretés implacables.

Il y a plus encore. Car la passion s'excuse; mais certaines pratiques ne s'excusent pas. J'aborde ici un sujet pénible. Mais il est des errements qu'il faut avoir le courage de stigmatiser. Toute la presse, grâce à Dieu, n'est pas vénale. Mais il y a trop de vénalité dans la presse. Il est inadmissible, redoutable, que ce maître souverain de l'opinion qu'est le journal soit trop souvent lui-même un serviteur salarié. Quand cette servitude s'exerce au profit d'un parti, d'un groupe, d'une personnalité du pays, passe encore. Quand elle s'exerce au profit d'intérêts étrangers, je dis qu'il y a là une pratique scandaleuse. Or il est des gouvernements qui ont besoin, pour leur politique, parfois pour leurs profits, de créer ou de maintenir tel ou tel courant d'idées, telle ou telle atmosphère dans un pays plus puissant qu'eux, plus riche aussi, susceptible de leur ouvrir des crédits ou de leur assurer des fournitures. Dès lors, il s'agit pour eux de disposer d'échos sonores dans ce pays. Il est possible que ces contrats obscurs ne contrarient pas directement les vrais intérêts nationaux; mais ils en faussent la vision. Ils contribuent à maintenir dans une atmosphère de crainte, poussée parfois jusqu'à la panique, des problèmes qui se régleraient plus vite et plus aisément si on les envisageait avec sang-froid. Parfois encore, certains pays dont l'action ou les arrière-pensées sont nettement orientées contre nos

intérêts ou contre les intérêts de nos alliés et qui trament contre l'ordre établi d'étranges intrigues, n'hésitent pas à s'assurer des « neutralités » bienveillantes, voire des appuis. On assiste à de singulières campagnes; on remarque des silences plus singuliers encore... Le seul remède à ces maux divers, c'est d'assurer matériellement, socialement, l'indépendance souveraine de la presse. D'aucuns, qui lisent vite, concluront que je dresse un réquisitoire contre elle. Quelle erreur! Je dresse bien plutôt un réquisitoire contre le public qui n'a pas encore assigné à la presse, à ceux qui se consacrent à elle, le rôle éminent qui leur revient dans la société moderne. Il existe un décalage entre la place que la presse devrait occuper dans la hiérarchie sociale, intellectuelle du monde moderne, et la place qu'elle occupe effectivement. La presse vit mal. Les journalistes — sauf quelques rares vedettes — plus mal encore. L'épithète même de « journaliste » a je ne sais quoi qui rend un son assez médiocre. Car, par un curieux paradoxe, le lecteur qui fait pleine confiance à son journal en particulier, méprise la presse en général. Ce sont là des absurdités. Absurdités dont nous risquons de mourir. Il faut que la presse soit riche pour être sûre. Il faut que les classes dirigeantes la soutiennent, non pas accidentellement, égoïstement, aux échéances politiques; mais d'une façon permanente, désintéressée, et cela pour que la société civilisée, ou soi-disant telle, dispose de moyens d'information dignes d'elle. La profession de journaliste doit être considérée comme l'une des plus éminentes qui soient. *Mais elle ne doit pas être ouverte à tous.* S'il est une profession au monde qui exige une élite intellectuelle et morale, c'est celle-là. On trouvera cette élite si l'on a de la mission de la presse dans le monde une conception vivante; si l'on consent les sacrifices pécuniaires nécessaires; si des hommes épris de bien public, indépendants dans leur fortune, se tournent eux aussi vers la presse et n'hésitent pas à lui consacrer leur intelligence, leur cœur, leur temps. Dans cet ordre d'idées, peut-être y a-t-il une politique, ou plus exactement une éthique nouvelle à concevoir. Les dangers que présente pour la paix du monde une information internationale défectueuse, conçue avec légèreté, sinon avec mauvaise foi; les garanties qu'of-

frirait, au contraire, pour cette paix, une information internationale consciencieuse, objective, ces dangers, ces garanties sont tels qu'ils autorisent à mettre à l'ordre du jour de l'Europe la question cardinale de l'inter-information. Je prétends que nous ne mesurons pas à sa taille l'action qu'exerce l'information dans notre vie sociale; que nous conservons de la presse une idée individualiste entièrement dépassée par les faits et par les conditions du monde moderne. Une conférence de la Presse s'est déjà tenue à Genève. Le mal a donc été ressenti. Précieux indice. Sur cette pierre, il faut construire. Nous avons besoin d'une législation de l'information internationale. La liberté de la presse, c'est très bien. Mais la liberté de la paix, c'est encore mieux. Or il n'est pas sûr que ces deux libertés coïncident. Je considérerais comme très opportune la création à Genève d'une sorte de tribunal permanent de la Presse. Je voudrais qu'à ce tribunal les semeurs de « fausses nouvelles » pussent être déférés; leur cas jugé, des sanctions prises contre eux. Je verrais avec satisfaction une grande agence d'information internationale se créer à Genève, en marge de la Société des Nations, indépendante d'elle, mais en liaison avec elle, dont les administateurs seraient recrutés dans l'élite intellectuelle et morale de chaque pays. Je voudrais enfin qu'un mouvement d'esprit fût organisé qui pourchassât implacablement les journalistes trop légers — ou trop timides — qui, dans leurs informations internationales, offenseraient la vérité. *Ainsi se créerait peu à peu une moralité de l'information, indispensable à notre vie sociale et psychologique.*

Ces réflexions scandaliseront peut-être. Qu'importe, si les ayant lues, on médite sur l'angoissant problème qu'elles soulèvent? La France, l'Allemagne ne connaissent d'elles que des images qu'elles tirent de leur propre imagination. La guerre, nécessairement, a simplifié à l'excès ces images. Elle les a, en outre, si j'ose dire, dramatisées. Le Français, l'Allemand sont différents. La France, l'Allemagne ont des intérêts distincts. La folie, c'est de prétendre que le Français se calque sur l'Allemand et l'Allemand sur le Français; que les intérêts de la France coïncident partout et toujours avec les intérêts de l'Allemagne. Il faut d'abord

que les deux nations admettent qu'elles sont particulières. Puis qu'elles s'admettent. Or, à l'heure ou nous sommes, Français et Allemands ne s'admettent pas. Si les deux presses s'employaient à faire triompher cette admission réciproque, la cause la plus lourde du malaise franco-allemand disparaîtrait. *Les neuf dixièmes des difficultés qui nous accablent proviennent d'une information tendancieuse. La méfiance qui envenime les rapports de peuple à peuple est due plus souvent à la façon dont les faits sont rapportés, interprétés, qu'à ces faits eux-mêmes.* Les nations se disputent la plupart du temps dans la nuit. « L'Europe a succombé en 1914 sous une avalanche de fausses nouvelles », a pu écrire l'un des témoins les plus illustres de cette tragique période, M. Jules Cambon[1]. Les risques de guerre sont devenus plus nombreux et plus graves depuis que les nations entières sont prises à témoin et compromises dans ces malentendus. Car la dignité entre en jeu. L'honneur national s'exaspère. Et les gouvernements ne sont bientôt plus que des huissiers.

***

Ayant dit ce que nous suggéraient les campagnes systématiques qui ne tendent qu'à exaspérer le débat franco-allemand, nous serons plus à l'aise pour dire maintenant, en nous plaçant du seul point de vue français, ce que nous pensons des obstacles réels que soulève le problème de la « Confiance en l'Allemagne ». Car, en dehors de toute polémique passionnelle, il faut reconnaître, avec calme, mais avec gravité, qu'un certain nombre de faits inquiètent justement les Français. La France marquerait moins d'hésitation, elle serait moins précautionneuse dans sa politique extérieure, si elle pouvait nourrir cette « confiance » qui est la condition de tout effort créateur. Mais une telle confiance, ayons la franchise de dire qu'elle ne l'a pas, ou qu'elle ne l'a pas suffisamment.

1. Préface écrite pour la publication faite dans l'*Europe Nouvelle*, du 31 décembre 1927, des « origines de la guerre d'après les documents allemands », par Ed. Vermeil.

Pourquoi? Je distingue quatre raisons, ou, plus exactement, quatre groupes de raisons.

1° La France n'a pas confiance dans le désarmement de l'Allemagne;

2° La France n'a pas confiance dans les associations qui fourmillent Outre-Rhin et qui y entretiennent un esprit militariste, sinon l'esprit même de la revanche;

3° La France n'a pas confiance dans les nationalistes allemands, qui contrôlent une grande part de la presse; contribuent à la majorité parlementaire; participent au pouvoir;

4° La France n'a pas confiance dans l'adhésion de l'Allemagne à l'ordre que les traités ont établi en Europe. Elle n'a pas confiance dans la volonté de l'Allemagne de ne pas faire valoir un jour ou l'autre ses revendications par les armes.

Tels sont, croyons-nous, les quatre points qui régissent le problème de la confiance ou de la méfiance franco-allemandes.

WLADIMIR D'ORMESSON

(*A suivre.*)

PAGES DE DEUIL[1]

C'est chez le musicien Hener Skene que je trouvais alors le plus d'affection et d'aide morale.

Son caractère avait ceci d'étrange qu'il méprisait le succès et l'ambition; il adorait mon art et son plus grand bonheur était de jouer pour moi. De tous mes admirateurs il fut certainement le plus sincère et le plus fervent. C'était un merveilleux pianiste, aux nerfs d'acier. Il lui arrivait souvent de jouer toute la nuit pour moi; une nuit c'étaient les symphonies de Beethoven, une autre nuit le cycle entier de l'*Anneau*, de l'*Or du Rhin* au *Crépuscule des Dieux*.

En janvier 1913 nous fîmes ensemble une tournée en Russie. Ce voyage fut marqué par un étrange incident. A notre arrivée à Kieff un matin, à l'aube, nous prîmes un traîneau jusqu'à l'hôtel. J'étais encore plongée dans un demi-sommeil quand soudain je vis, de chaque côté de la route, très distinctement, deux rangées de cercueils; c'étaient des cercueils d'enfants. Je saisis le bras de Skene.

— Regardez, — dis-je, — tous les enfants, tous les enfants sont morts!

Il me rassura :

— Mais il n'y a rien.

— Quoi! vous ne voyez pas?

— Non : il n'y a rien que la neige, des talus de neige de

I. Voir sur les Mémoires d'Isadora Duncan, d'où ces pages sont extraites, la note placée en tête de *Un voyage en Grèce* dans la livraison du 15 février.

chaque côté de la route. Quelle étrange hallucination! C'est la fatigue.

Ce soir-là, pour me reposer et calmer mes nerfs, j'allai prendre un bain russe. En Russie les salles où se prennent les bains de vapeur comportent de longues tables de bois sur lesquelles on se couche. J'étais étendue sur une de ces tables et la femme de service venait de sortir de la pièce, quand subitement la chaleur m'incommoda si fortement que je perdis connaissance et tombai de la table, sur le dallage de marbre.

On me retrouva évanouie et l'on dut me transporter à l'hôtel. Un médecin diagnostiqua une légère commotion cérébrale.

— Vous ne devez à aucun prix danser ce soir : température élevée.

— Mais j'ai horreur de désappointer le public, — dis-je, et j'insistai pour qu'on me laissât partir pour le théâtre.

Le programme était consacré à Chopin. Vers la fin du spectacle je dis tout à coup à Skene :

— Jouez la *Marche funèbre.*

— Pourquoi? — demanda-t-il. — Vous ne l'avez jamais dansée.

— Je ne sais pas, jouez-la.

J'insistai si bien qu'il finit par accepter et je dansai ce soir-là la *Marche funèbre.* J'imaginai une créature qui porte dans ses bras son enfant mort d'un pas lent, d'un pas hésitant, vers le Lieu de Repos. Je dansai la descente au tombeau et l'envol de l'esprit, s'échappant de sa prison de chair, et montant, montant vers la lumière — la Résurrection.

Quand j'eus fini et que le rideau tomba, il se fit un étrange silence. Je regardai Skene. Il était mortellement pâle et tremblait. Il prit mes mains dans les siennes. Elles étaient glacées.

— Ne me demandez plus jamais de rejouer cela, — implora-t-il. — J'ai senti passer la mort. J'ai respiré l'odeur des fleurs funéraires, — des fleurs blanches, — et j'ai vu des cercueils d'enfants, des cercueils.

Nous étions tous deux tremblants et sans force, et je crois que nous eûmes ce soir-là un étrange pressentiment de ce qui devait arriver.

Quand nous revînmes à Paris en avril 1913, Skene rejoua pour moi la *Marche funèbre* au Trocadéro, à la fin d'une longue suite de danses. Après un silence religieux où le public semblait comme frappé d'effroi, des applaudissements frénétiques éclatèrent, des femmes pleurèrent, d'autres étaient bien près de l'attaque de nerfs.

Peut-être le passé, le présent et l'avenir sont-ils comme une longue route. Au delà de chaque tournant la route continue, mais nous ne pouvons la voir, et nous appelons cela l'avenir. Mais l'avenir est là, déjà, qui nous attend.

Après la vision de Kieff je commençai à avoir l'étrange pressentiment d'un malheur qui venait et j'en fus toute déprimée. Je donnai mes représentations à mon retour de Berlin, et de nouveau je fus hantée par l'idée de composer la danse de l'être qui s'avance dans la vie et qu'un terrible coup du sort abat soudainement; puis l'être blessé se relève et renaît, peut-être, à un nouvel espoir.

Mes enfants, qui étaient restés avec Élisabeth pendant ma tournée en Russie, me furent amenés à Berlin; ils étaient florissants de santé et de gaieté et dansaient autour de nous; ils étaient la joie en personne. Nous revînmes tous ensemble à Paris, dans ma grande maison de Neuilly.

Une fois de plus, je me retrouvais à Neuilly avec mes enfants. Souvent, du balcon, je contemplais à son insu Deirdre qui composait des danses de sa façon. Elle dansait aussi des poèmes qu'elle avait faits; je revois la silhouette enfantine dans le grand studio bleu; j'entends la douce voix puérile disant : « Maintenant, je suis un oiseau et je monte très haut, très haut dans les nuages » et « maintenant je suis une fleur, je regarde l'oiseau monter et je me balance sur ma tige... comme cela... » Devant sa grâce exquise et sa beauté, je me disais parfois qu'elle réaliserait un jour mon école telle que je l'avais rêvée. Elle était ma meilleure élève.

Patrick aussi commençait à danser, sur une étrange musique de sa composition, mais il ne voulait jamais recevoir aucune leçon. « Non, répondait-il avec dignité, Patrick danse seul les danses de Patrick. »

Dans cette maison de Neuilly, travaillant au studio, lisant de longues heures dans la bibliothèque, jouant au jardin avec

mes enfants ou leur apprenant à danser, je me sentais très heureuse et je craignais que de nouvelles tournées ne vinssent encore me séparer de mes enfants. Ils étaient plus beaux chaque jour et il me devenait chaque jour plus difficile d'avoir le courage de les quitter. J'avais toujours prophétisé qu'un grand artiste viendrait, qui réunirait le génie musical à celui de la danse, et en regardant danser mon petit garçon il me semblait parfois qu'il serait cet artiste capable de créer la danse nouvelle issue d'une musique nouvelle.

J'étais attachée à ces enfants adorables non seulement par les liens poignants de la chair et du sang, mais par d'autres plus hauts, surhumains presque, par les liens de l'Art. Ils aimaient tous deux passionnément la musique et suppliaient souvent qu'on les laissât entrer au studio quand Skene jouait ou que je travaillais; alors ils demeuraient là si graves et l'expression de leur petite figure était si intense que je craignais parfois l'excès même de cette émotion pour de si jeunes êtres.

Je me souviens d'un après-midi où le grand artiste Raoul Pugno jouait du Mozart. Les enfants entrèrent sur la pointe des pieds et se tinrent immobiles de chaque côté du piano tant qu'il joua. Quand il eut fini, tous deux passèrent leur tête blonde sous ses bras et le regardèrent avec une telle admiration qu'il s'écria, surpris :

— D'où viennent ces anges, ces anges de Mozart?

Alors ils rirent et grimpèrent sur ses genoux, et cachèrent leur figure dans sa barbe.

Je regardais le groupe admirable qu'ils formaient avec une tendre émotion. Qu'aurais-je éprouvé si j'avais su combien ces trois êtres étaient près de ce pays des ombres « d'où nul voyageur ne revient jamais »?

Ceci se passait en mars. Je dansais alternativement au Châtelet et au Trocadéro; tout semblait me sourire et pourtant je souffrais continuellement d'une étrange angoisse.

Une fois de plus, une nuit, au Trocadéro, je dansai la *Marche funèbre* de Chopin que Skene jouait à l'orgue : cette fois encore je sentis sur mon front comme un souffle glacé et je respirai le parfum insistant des blanches tubéreuses et des fleurs funéraires. Deirdre, petite silhouette adorable, toute blanche

dans la loge centrale, éclata soudain en sanglots comme si son petit cœur allait se briser. « Pourquoi, dit-elle, ma maman est-elle si triste? » C'était la première note, si faible encore du Prélude à la Tragédie qui devait tuer pour moi tout espoir de bonheur sur terre, à jamais. Il est des douleurs qui tuent, même alors qu'on semble vivre encore. Le corps continue à se traîner sur les misérables routes de la vie, mais l'esprit est anéanti, pour toujours. J'ai entendu des gens dire que la douleur ennoblit; tout ce que je peux dire c'est que les derniers jours que j'ai vécus avant que le coup ne m'atteignît, sont les derniers de ma vie spirituelle. Depuis je n'ai plus eu qu'un désir... fuir... fuir... fuir cette horreur, et ma vie n'a plus été, en somme, qu'une succession de départs sans raison. J'ai été le triste Juif errant, le Hollandais volant, bateau fantôme sur une mer fantôme.

Par d'étranges coïncidences les événements psychiques ont parfois des reflets dans le monde des choses matérielles. Quand Poiret dessina pour ma maison de Neuilly un appartement exotique et mystérieux, il avait voulu sur chaque porte d'or une double croix noire. Je n'avais d'abord vu là qu'une idée originale, mais peu à peu ces petites croix noires m'impressionnèrent étrangement.

Comme je l'ai déjà dit, en dépit de toutes les apparences de bonheur que présentait alors ma vie, j'étais sous l'empire d'une angoisse singulière, d'une sorte de pressentiment funèbre. Une nuit je m'éveillai en sursaut, épouvantée. A la faible lueur d'une veilleuse je vis émerger de la double croix qui faisait face à mon lit une figure drapée de noir qui s'approcha de moi et me regarda longuement avec des yeux pleins de pitié. Pendant quelques instants je fus paralysée d'horreur, puis je donnai toute la lumière et le fantôme disparut, mais cette curieuse hallucination, la première de ce genre que j'aie eue, se renouvela plusieurs fois encore.

J'en fus si troublée qu'un soir, à un dîner donné par mon aimable amie, madame Rachel Boyer, je lui confiai mes inquiétudes. Elle se montra fort alarmée, et, avec son bon cœur ordinaire, elle voulut à toute force téléphoner immédiatement à son médecin, « car, dit-elle, vous devez certainement avoir les nerfs malades ».

Le jeune et charmant docteur René Badat arriva. Je lui décrivis mes visions.

— Vous souffrez évidemment de surmenage, — me dit-il. — Il faut aller passer quelques jours à la campagne.

— Mais je suis tenue par contrat à donner des représentations à Paris, — répondis-je.

— Alors, allez tous les jours à Versailles, c'est si près qu'il vous sera possible de vous y rendre en auto, et le grand air vous remettra.

Le lendemain, j'annonçai notre départ à la gouvernante des enfants. Elle en fut enchantée.

— Versailles fera beaucoup de bien aux enfants, — dit-elle.

Nos valises étaient faites et nous étions prêtes à partir quand je vis apparaître à la grille et lentement s'avancer dans le sentier une mince silhouette vêtue de noir. Était-ce une vision encore, était-ce la même figure qui émergeait la nuit des doubles croix noires? Cette fois, elle s'avança vers moi.

— Je me suis échappée pour venir vous voir, — dit-elle, — j'ai rêvé de vous dernièrement, et j'avais besoin de vous voir.

Alors, seulement, je la reconnus. C'était l'ancienne reine de Naples. Quelques jours avant je lui avais conduit Deirdre. J'avais dit à l'enfant :

— Deirdre, nous allons voir une reine.

— Oui, alors je dois mettre ma robe de fête, — avait-elle répondu. Elle appelait ainsi une petite robe que Poiret avait faite pour elle; une jolie chose compliquée et toute brodée.

J'avais passé quelque temps à lui apprendre à faire une vraie révérence de cour. Elle était ravie. Mais, à la dernière minute, elle éclata en sanglots et dit : « Oh! maman, j'ai peur d'aller voir une vraie reine. »

Peut-être la petite Deirdre croyait-elle qu'elle serait obligée de faire son entrée dans une vraie cour, comme celle des féeries, mais quand, dans la maison en bordure du Bois, elle se trouva devant une femme exquise, avec les cheveux blancs tressés en couronne sur le sommet de sa tête, elle essaya bravement de faire sa révérence et tout à coup courut se jeter en riant dans les bras royaux grands ouverts. Elle n'avait plus peur de cette reine, si bonne et si gracieuse.

Ce jour-là, quand elle vint dans ses voiles de deuil, je lui annonçai notre départ pour Versailles et je lui en dis la raison. Elle proposa de nous accompagner. « Ce sera pour moi une véritable escapade », dit-elle.

Pendant la route, d'un geste très tendre, elle attira tout à coup mes deux petits dans ses bras et les serra sur son cœur, mais quand je vis les deux têtes blondes enveloppées dans le voile noir, je sentis de nouveau cette étrange angoisse qui m'avait si souvent opprimée.

A Versailles, nous prîmes gaiement le thé avec les enfants et je ramenai la reine de Naples chez elle. Je n'ai rencontré nulle part une nature aussi exquise, un esprit plus compréhensif et plus fin que chez la sœur de l'infortunée Élisabeth.

Quand je m'éveillai le lendemain dans l'admirable parc de l'hôtel Trianon, toutes mes frayeurs, tous mes pressentiments s'étaient évanouis. Le docteur avait raison, c'était du grand air que j'avais besoin. Hélas! si les chœurs de la tragédie grecque avaient été là, ils auraient pu citer en exemple l'histoire de l'infortuné Œdipe, et chanter comment, en essayant de fuir le malheur, il nous arrive de marcher droit à sa rencontre. Si je n'avais pas été à Versailles pour échapper aux pressentiments de mort qui m'accablaient, les enfants n'eussent peut-être pas, trois jours après, trouvé la mort sur cette même route.

Je me rappelle si bien cette soirée! Je dansai comme je n'avais jamais dansé! Je n'étais plus une femme mais une flamme de joie, un embrasement! les étincelles qui fusent, la fumée qui tourbillonne. Il montait du cœur du public comme un adieu. Après une douzaine de rappels, je dansai pour finir le *Moment musical*, et une voix chantait dans mon cœur *La Vie et l'Amour*, et l'extase infinie : tout cela était à moi pour que j'en fisse don à ceux qui en avaient besoin. Puis soudain il me sembla que Deirdre était assise sur une de mes épaules et Patrick sur l'autre, en équilibre parfait, dans une félicité absolue, et comme je tournais la tête en dansant, tantôt à droite, tantôt à gauche, je voyais leurs visages clairs, leur sourire d'enfants, et mes pieds ignoraient la fatigue.

***

Une grande surprise m'attendait après cette représentation. Lohengrin, que je n'avais pas vu depuis son départ pour l'Égypte, quelques mois auparavant, parut dans ma loge. La façon dont j'avais dansé ce soir-là et notre rencontre semblaient l'avoir profondément ému. Il proposa de nous rejoindre pour le souper dans l'appartement d'Augustin à l'Hôtel des Champs-Élysées. Nous rentrâmes, nous attendîmes devant la table mise. Les minutes passèrent — une heure passa — il ne vint pas. Cette façon d'agir me jeta dans un état d'extrême nervosité. J'avais beau savoir qu'il n'avait pas fait seul ce voyage en Égypte, j'avais éprouvé une grande joie à le revoir car je l'aimais toujours et il me tardait de lui montrer son fils devenu en son absence robuste et superbe.

Trois heures sonnèrent, et comme il n'était toujours pas là, amèrement désappointée, je quittai l'hôtel pour rejoindre mes enfants à Versailles.

Après l'émotion du spectacle et l'épuisante nervosité de l'attente, je me sentais rompue, et, à peine étendue, je m'endormis profondément. Je fus éveillée de bonne heure, le lendemain matin, par les enfants qui entraient, suivant leur habitude, et bondissaient sur mon lit avec des éclats de rire. Alors, comme de coutume, nous déjeunâmes ensemble.

Patrick était plus turbulent que jamais; il s'amusait à renverser les chaises et c'était à chaque fois de nouveaux cris de joie. Alors advint une chose singulière. Le soir précédent, quelqu'un dont je n'ai jamais su le nom, m'avait envoyé deux magnifiques exemplaires reliés de Barbey d'Aurevilly. J'étendis la main et pris un de ces volumes sur la table qui était à côté de moi. J'allais gronder Patrick de faire trop de bruit quand, ayant ouvert le livre au hasard, mes yeux tombèrent sur le nom de « Niobé » et je me mis à lire. La nurse elle-même disait : « Patrick, ne faites pas tant de bruit; vous ennuyez votre maman. »

C'était une femme douce et bonne, la plus patiente du monde, et elle adorait les enfants. « Oh! laissez-le, dis-je; pensez à ce que serait l'existence sans leur bruit. » Et la pensée me vint : « Comme la vie serait vide et sombre sans eux, car

plus que mon art et mille fois plus que l'amour d'aucun homme, ils l'ont remplie et comblée de bonheur. » Je continuai ma lecture.

Puis je fermai le livre, car une crainte soudaine me serra le cœur. J'ouvris les bras, j'appelai à moi les deux enfants; et tandis que je les étreignais, je sentis soudain des larmes me monter aux yeux car je me rappelai chaque mot et chaque geste de ce matin-là. Que de fois, dans les nuits sans sommeil, n'ai-je pas revécu chacune de ces minutes, me demandant en vain pourquoi quelque vision ne m'avait pas avertie de ce qui allait arriver.

C'était une matinée paisible et grise. Les fenêtres étaient ouvertes sur le parc, où les arbres se couvraient de leurs premiers bourgeons. Je sentais pour la première fois de l'année le torrent de joie qui nous pénètre aux premières douceurs du printemps; entre les délices printanières et la contemplation de mes enfants, si roses, si beaux, si heureux, je ressentis une telle émotion que je sautai de mon lit et commençai à danser avec eux, dans une tempête de rires. La nurse nous regardait en souriant. Soudain une sonnerie de téléphone. C'était la voix de Lohengrin me demandant de le rejoindre en ville avec les enfants. « Je désire les voir. » Il ne les avait pas vus depuis quatre mois.

J'étais enchantée à la pensée que cela amènerait la réconciliation tant souhaitée, et, tout bas, j'annonçai la nouvelle à Deirdre.

— Oh! Patrick, — s'écria-t-elle, — où crois-tu que nous irons aujourd'hui?

Que de fois j'entends la voix enfantine : « Où crois-tu que nous irons aujourd'hui? »

Mes pauvres, mes frêles, mes beaux enfants! Si j'avais su quel sort vous attendait! Où, où êtes-vous allés ce jour-là?

La gouvernante dit :

— Madame, je crois qu'il va pleuvoir, peut-être feraient-ils mieux de rester ici.

Que de fois, comme dans un horrible cauchemar, ai-je entendu son avertissement et me suis-je maudite de ne l'avoir pas compris! Mais je pensais que la rencontre avec Lohengrin serait tellement plus simple si les enfants étaient là.

Dans l'automobile, pendant cette dernière course de Versailles à Paris, tenant les petits êtres dans mes bras, j'étais remplie d'une nouvelle espérance, d'une nouvelle confiance dans la vie. Je savais que, quand Lohengrin verrait Patrick, il oublierait tous ses ressentiments contre moi et je rêvais que notre réconciliation allait nous permettre de réaliser quelque chose de grand.

Avant de partir pour l'Égypte, Lohengrin avait acheté un grand terrain dans le centre de Paris avec l'intention d'y construire un théâtre pour mon école. Un théâtre où se rencontreraient tous les grands artistes du monde. Je pensais que la Duse trouverait là un cadre approprié à son art divin, et que Mounet-Sully pourrait y réaliser l'ambition depuis longtemps caressée de jouer la *Trilogie* d'*Œdipe* : *Antigone*, *Œdipe-Roi* et *Œdipe à Colone* à la suite.

Je remuais tous ces projets pendant cette course vers Paris et mon cœur se réjouissait de ces espérances artistiques. Il était écrit que ce théâtre ne serait jamais construit, que la Duse n'aurait jamais un temple digne d'elle, et que Mounet-Sully mourrait sans jamais avoir pu réaliser son désir de donner la *Trilogie*. Pourquoi l'espérance de l'Artiste n'est-elle jamais ou presque jamais qu'un rêve déçu?

Tout se passa comme je l'avais prévu. Lohengrin fut enchanté de revoir son petit garçon, et Deirdre, qu'il aimait tendrement. Nous déjeûnâmes gaiement dans un restaurant italien de spaghetti arrosés de Chianti, en causant de l'avenir du merveilleux théâtre.

— Ce sera le Théâtre d'Isadora, — dit Lohengrin.

— Non, — répondis-je, — ce sera le Théâtre de Patrick, car Patrick est le Grand Précurseur qui créera la Danse de la Musique future.

Quand le déjeuner fut fini, Lohengrin dit :

— Je me sens si heureux aujourd'hui, pourquoi n'irions-nous pas au Salon des Humoristes?

Mais j'avais une répétition. Alors Lohengrin emmena notre jeune ami H. de S..., qui était avec nous, et je retournai à Neuilly avec les enfants et la gouvernante. Quand je fus devant la porte, je dis à la nurse :

— Voulez-vous rentrer avec les enfants et m'attendre?

Mais elle dit :

— Non, madame, je crois que nous ferions mieux de rentrer. Les petits ont besoin de se reposer.

Alors je les embrassai en disant :

— Je rentrerai bientôt moi aussi.

Et en partant ma petite Deirdre appuya ses lèvres sur le carreau. Je me penchai et baisai la glace à la hauteur de ses lèvres. Le froid du verre me fit une étrange impression.

J'entrai dans l'immense atelier. Ce n'était pas encore l'heure de la répétition. Je pensai à me reposer en attendant et montai à mon appartement où je m'allongeai sur le divan. Il y avait là des fleurs et une boîte de bonbons que quelqu'un m'avait envoyée. J'en pris un et le mangeai paresseusement en songeant : « Après tout, je suis très heureuse, peut-être la plus heureuse femme du monde. Mon Art, le succès, la fortune, l'amour, mais par-dessus tout mes beaux enfants. »

Je continuais à savourer avec indolence mes bonbons, me souriant à moi-même et pensant : « Lohengrin est revenu, tout ira bien », quand parvint à mes oreilles un cri étrange, qui n'avait rien d'humain.

Je tournai la tête, L... était là, chancelant comme un homme ivre. Ses genoux fléchirent, il s'affaissa devant moi, et de ses lèvres j'entendis ces mots :

— Les enfants, les enfants sont morts!

Je me rappelle qu'un calme étrange s'empara de moi; dans ma gorge je sentais une brûlure comme si j'avais avalé des charbons ardents. Mais je ne comprenais pas. Je lui parlais très doucement, j'essayais de le calmer; je lui disais que cela ne pouvait pas être vrai.

Puis d'autres personnes arrivèrent, mais je ne pouvais imaginer ce qui était arrivé. Puis un homme, avec une barbe noire; on me dit que c'était un docteur.

— Ce n'est pas vrai, — dit-il, — je vais les sauver.

Je le crus, Je voulais le suivre; mais on m'en empêcha. Je sais maintenant qu'il n'y avait plus aucun espoir; on craignait que ce choc ne me rendît folle, mais j'étais en proie à une sorte d'exaltation. Je voyais tous les gens autour de moi qui pleuraient, mais je ne pleurais pas. J'éprouvais au contraire un désir immense de les consoler. Quand je me reporte à ce

moment-là, je ne puis comprendre l'étrange état d'esprit où j'étais. Était-ce une suprême clairvoyance? Avais-je conscience que la mort n'existe pas, que ces deux petites images de cire n'étaient pas mes enfants, mais seulement leur enveloppe brisée? Que les âmes de mes enfants vivaient dans un nuage de lumière, mais vivaient pour l'éternité? Deux fois seulement retentit le cri de la mère que l'on entend à la naissance et à la mort.

Car, lorsque je sentis dans mes mains ces petites mains froides qui jamais plus ne presseraient les miennes en retour, j'entendis mes cris, ces mêmes cris que j'avais entendus à la naissance de mes enfants. Pourquoi les mêmes? Puisque l'un est le cri de la joie suprême et l'autre celui de la douleur. J'ignore pourquoi, mais je sais qu'ils sont les mêmes. N'est-ce pas que dans tout l'univers il n'y a qu'un grand cri contenant la Douleur, la Joie, l'Extase, l'Agonie, le cri maternel de la création!

Que de fois il nous arrive, au cours d'une promenade matinale, de rencontrer le sombre et sinistre défilé d'un enterrement chrétien : nous frissonnons en pensant à tous ceux que nous aimons, et nous écartons la pensée qu'un jour nous serons les pleureurs d'un cortège identique.

Depuis ma plus tendre enfance j'ai toujours ressenti une grande antipathie pour tout ce qui touchait aux églises ou au dogme. La lecture d'Ingersoll, de Darwin et de la philosophie païenne a fortifié cette antipathie. Je suis contre le code moderne du mariage et j'estime que l'idée moderne des funérailles est d'une horreur et d'une laideur barbares. Comme j'avais eu le courage de refuser le mariage et de refuser que mes enfants fussent baptisés, ainsi je refusai d'admettre la mascarade de ce qu'on appelle les funérailles chrétiennes. Je n'avais qu'un désir, c'est que cet horrible accident fût transformé en beauté.

Le malheur était trop grand pour les larmes. Je ne pouvais pas pleurer. Une foule d'amis venait à moi en pleurant. Une foule de monde se tenait dans le jardin et dans la rue en pleurant, mais je ne voulais pas pleurer, j'aurais seulement voulu que tous ces gens en noir venus pour montrer leur sympathie fussent transformés en beauté. Je ne me mis pas en noir.

Pourquoi changer de vêtements? J'ai toujours pensé que le deuil était absurde et inutile. Augustin, Élisabeth et Raymond me comprirent : ils élevèrent dans mon studio un amoncellement de fleurs; et quand je repris conscience de la réalité la première chose que j'entendis fut l'orchestre Colonne jouant les magnifiques lamentations de l'*Orphée* de Glück.

Mais comme il est difficile de changer en un jour les instincts de laideur et de créer de la beauté! Si j'avais pu faire ce que je voulais, il n'y aurait pas eu de ces sinistres hommes en chapeaux noirs, ni de corbillards, ni aucune de ces inutiles et laides mômeries qui font de la mort une horreur macabre au lieu d'une exaltation. Que l'acte de Byron brûlant le corps de Shelley sur un bûcher près de la mer fut splendide! La civilisation ne me laissa que le choix inférieur du crématorium.

Comme j'aurais aimé, en quittant les restes de mes enfants, et de leur douce gouvernante, un geste suprême de noblesse, un ultime rayonnement. Le jour viendra où l'intelligence du monde finira par se révolter contre les affreux rites de l'Église et ordonnera pour les morts quelque cérémonie vraiment belle. Déjà le crématorium est un grand progrès sur l'horrible habitude d'enfouir les cadavres. Beaucoup de gens sont sans doute de mon avis, je fus critiquée et condamnée par maints chrétiens orthodoxes qui jugèrent qu'en désirant dire adieu à mes bien-aimés dans l'Harmonie, dans la Couleur, la Lumière et la Beauté, en portant leurs corps au crématorium au lieu de les déposer dans la terre pour qu'ils y fussent dévorés par les vers, j'étais une femme épouvantable, une femme sans cœur. Combien de temps devrons-nous attendre pour que règne parmi nous l'intelligence dans la Vie, dans l'Amour et dans la Mort.

J'arrivai dans la lugubre crypte du crématorium et je vis devant moi les cercueils qui contenaient les têtes blondes, les mains jointes, frêles comme des fleurs, les petits pieds rapides des seuls êtres que j'aimais. Tout cela allait être livré aux flammes. Bientôt émouvante poignée de cendre, tout cela demeurerait ici, pour toujours.

Quelquefois j'ai l'impression que les morts ne vont pas dans une contrée lointaine, ni ne voltigent invisibles parmi

nous. J'ai le sentiment qu'au moment de la mort ils pénètrent en nous, prennent possession de nous, nous habitent, et s'ils sont assez puissants nous subjuguent. Ou bien nous les dominons, les gardant dans les profondeurs de notre subconscient et ne leur permettant que parfois d'en sortir. D'où vient l'enfant? De la mère, et peut-être en mourant l'enfant retourne-t-il se réfugier en sa mère pour ne manifester que de temps en temps sa présence.

Notre chair n'est peut-être qu'une demeure assez vaste pour abriter bien des hôtes qu'on ne soupçonne pas. Ils habitent dans le subconscient, quand le corps est assez riche pour les nourrir, et chaque jour ils cherchent à s'imposer. Mes enfants que j'ai tant pleurés, pour lesquels je me suis tant lamentée sont peut-être en sûreté en moi-même et me disent : « Pourquoi ne voulez-vous pas nous entendre? Nous vous dirions des choses bien plus belles que celles que vous savez. » Mais mon démon à moi est fort, il est méchant, robuste, puissant, peut-être criminel et prend toute la place, tous les gestes, toute la voix pour lui seul.

Je revins à mon studio de Neuilly. J'avais vaguement le dessein de mettre fin à mes jours. Comment pouvais-je continuer à vivre après avoir perdu mes enfants? Mais les petites filles de mon École m'entouraient. Elles me disaient : « Isadora, vivez pour nous : ne sommes-nous pas aussi vos enfants? Et leurs voix éveillèrent en moi le désir de calmer le chagrin de ces autres enfants qui pleuraient de tout leur cœur la mort de Deirdre et de Patrick. Si le malheur m'avait atteinte plus tôt dans l'existence j'aurais pu le surmonter; s'il était venu beaucoup plus tard, il n'aurait pas été aussi terrible, mais alors, dans la plénitude de mon énergie, il ébranla complètement mes forces. Si seulement un grand amour m'avait enveloppée et emportée au loin! Mais Lohengrin ne répondait pas à mon appel. Raymond et sa femme Pénélope partaient pour l'Albanie, où ils devaient travailler parmi les réfugiés. Ils me persuadèrent d'aller les rejoindre là-bas. Je partis avec Élisabeth et Augustin pour Corfou. Quand nous arrivâmes à Milan pour passer la nuit, je me retrouvai dans la même chambre où j'avais souffert pendant plusieurs heures, quatre ans auparavant, pour la naissance de petit Patrick,

et maintenant il était né, il avait paru avec son visage d'ange, tel que je l'avais rêvé à Saint-Marc, et il était parti.

Quand je regardai de nouveau les yeux sinistres de la dame du portrait qui semblait me dire : « N'en est-il pas ainsi que je vous l'avais prédit; tout ne mène-t-il pas à la mort? » Je ressentis une si violente horreur que je me précipitais hors de ma chambre et suppliais Augustin de me conduire dans un autre hôtel.

Nous prîmes le bateau de Brindisi et peu après, par un délicieux matin, nous arrivâmes à Corfou. La nature entière était heureuse et souriante, mais je ne trouvais en elle aucune consolation. Ceux qui étaient avec moi m'ont dit depuis que, pendant des jours et des semaines, je ne savais que rester assise, les yeux fixés devant moi. Je ne me rendais pas compte du temps; j'étais entrée dans une contrée lugubre et grise, où n'existait aucune volonté de vivre ou de bouger. Quand on est frappé par une profonde douleur, les gestes, les mots s'évanouissent. Comme Niobé, changée en pierre, je demeurais immobile et j'attendais l'anéantissement de la mort.

Lohengrin était à Londres. J'avais l'idée que, s'il venait me rejoindre, je pourrais échapper à cet horrible et mortel coma. Peut-être si je sentais autour de moi des bras chauds et aimants, reviendrais-je à la vie.

Je demandai un jour que personne ne vînt me déranger. Dans ma chambre aux rideaux tirés, je m'étendis sur mon lit avec mes mains croisées sur la poitrine. J'étais arrivée au dernier degré du désespoir, et je répétais sans cesse un appel à L... : « Viens, j'ai besoin de toi, je meurs. Si tu ne viens pas, j'irai rejoindre les enfants », et je répétai les mêmes mots comme une sorte de litanie.

Quand je me levai, je m'aperçus qu'il était minuit, et là je m'endormis d'un sommeil douloureux. Le matin suivant, Augustin m'éveilla en m'apportant un télégramme :

Pour l'amour de Dieu, envoyez-moi des nouvelles d'Isadora, je pars pour Corfou. — L...

Les jours qui suivirent j'attendis à la clarté des premières lueurs d'espérances qui brillaient dans mes ténèbres.

Un matin, L... arriva, pâle et agité. « Je te croyais morte »,

dit-il, et alors il me dit que l'après-midi où, dans l'ombre, j'avais murmuré mon appel, je lui étais apparue dans une sorte de vision vaporeuse, au pied de son lit, en lui disant les mots exacts que j'avais tant répétés : « Viens, viens. J'ai besoin de toi. Si tu ne viens pas, je meurs. »

Quand j'eus la preuve de ce lien télépathique entre nous, j'eus aussi l'espoir que, par un geste spontané d'amour, le malheur du passé pourrait être racheté, que je pourrais de nouveau sentir en moi l'appel de mes enfants revenus sur terre pour me consoler. Mais cela ne devait pas être. Mon attente et ma douleur étaient trop intenses pour Lohengrin. Un matin, il partit brusquement sans avertir. Je vis le bateau s'éloigner de Corfou, et je compris qu'il était à bord. Le navire disparut sur les eaux bleues, et une fois de plus je me trouvai seule.

Alors, me parlant à moi-même, je me dis : « Il faut, ou bien que je quitte cette vie immédiatement, ou bien que je trouve le moyen de vivre malgré cette constante angoisse qui me dévore nuit et jour. » Car chaque nuit, éveillée ou endormie, je revivais la terrible et dernière matinée, j'entendais la voix de Deirdre : « Devine où nous irons aujourd'hui? » J'entendais la gouvernante dire : « Madame, il vaudrait peut-être mieux qu'ils ne sortent pas aujourd'hui », et je m'entendais moi-même répondre, épouvantée : « Vous avez raison. Gardez-les, bonne nurse, gardez-les, ne les laissez pas sortir aujourd'hui! »

Raymond vint d'Albanie. Il était, comme d'habitude, plein d'enthousiasme :

— Le pays tout entier est en pleine détresse. Les villages sont dévastés; les enfants meurent de faim. Comment peux-tu rester ici dans ton chagrin égoïste? Viens nous aider à nourrir les enfants, à donner du courage aux femmes.

Son plaidoyer fut efficace. Je remis ma tunique grecque et mes sandales et je suivis Raymond en Albanie. Il avait conçu une façon fort originale d'organiser un camp de secours pour les réfugiés Albanais. Il allait au marché de Corfou, achetait de la laine brute, la chargeait sur un petit vapeur qu'il avait loué et la transportait à Santa Quaranta, port principal des réfugiés.

— Mais Raymond, — lui dis-je, — comment vas-tu nourrir tous ces affamés avec de la laine brute?

— Attends un peu, — me dit-il. — tu verras. Si je leur apportais du pain, cela ne serait que pour un jour; mais je leur apporte de la laine et je travaille ainsi pour l'avenir.

Nous abordâmes sur la côte rocheuse de Santa Quaranta où Raymond avait organisé un centre. Une affiche disait : « Ceux qui veulent filer de la laine, recevront une drachme par jour. »

Une longue file de pauvres femmes maigres et affamées, fut vite formée. Avec la drachme, elles recevaient du maïs, que le gouvernement grec vendait dans le port.

Puis Raymond, dans son petit bateau, retourna à Corfou. Il commanda à des charpentiers de lui faire des métiers de tisserand et de retour à Santa Quaranta demanda ceux qui voulaient tisser de la laine pour une drachme par jour?

Les affamés accoururent en foule. Pour les modèles, Raymond s'inspira des dessins de vases grecs anciens. Bientôt il eut toute une rangée de femmes qui travaillaient près de la mer et il leur apprit à chanter suivant la cadence de leur métier. Les dessins, une fois tissés, formaient de magnifiques couvertures que Raymond envoya vendre à Londres avec 50 p. 100 de bénéfice. Avec ce profit, il installa une boulangerie qui vendit du pain blanc 50 p. 100 meilleur marché que le gouvernement grec ne vendait le maïs et ainsi, il fonda son village.

Nous vivions sous une tente au bord de la mer. Chaque matin, au lever du soleil, nous plongions et nous nagions. De temps à autre, Raymond avait un excédent de pain et de pommes de terre; nous allions alors dans les villages situés sur les collines et nous distribuions le pain aux affamés.

L'Albanie était un pays étrange et tragique. Il y avait là le premier autel élevé à Jupiter tonnant, qui fut appelé ainsi parce que, dans ce pays, hiver comme été, il y a de continuels orages et des pluies violentes.

Nous parcourions le pays sous la tempête en tuniques et en sandales et je trouvai qu'il est plus agréable de sentir la pluie vous ruisseler sur le corps que de se promener en imperméable.

Je fus témoin de bien des scènes tragiques. Une mère, assise sous un arbre avec son bébé dans les bras et trois ou quatre petits enfants grimpant sur elle, tous affamés et sans asile. Leur maison brûlée, le père et le frère tués par les Turcs, les troupeaux volés, les récoltes détruites et la pauvre mère était là avec les enfants qui lui restaient. C'est à de tels malheureux que Raymond distribuait ses sacs de pommes de terre.

Nous revenions au camp épuisés, mais un étrange bonheur pénétrait en moi. Mes enfants étaient partis, mais il y en avait d'autres, affamés et souffrants; ne devais-je pas vivre pour ceux-là?

C'est à Santa Quaranta où il n'y avait pas de coiffeur, que je coupai mes cheveux pour la première fois : je les jetai à la mer.

Quand ma santé et mes forces revinrent, cette vie parmi les réfugiés me devint impossible. Il y a une grande différence entre la vie d'un artiste et celle d'un saint. Ma vie d'artiste se réveillait en moi. Il était impossible, je le sentais, avec mes moyens limités, d'arrêter ce flot de misère que représentaient les réfugiés albanais.

ISADORA DUNCAN[1]

(Traduction de M. JEAN ALLARY.)

1. *Copyright by Gallimard.*

LA NAISSANCE DU JOUR[1]

Nous aimons, colons éparpillés sur la côte, les dîners impromptus, parce qu'ils nous réunissent pour une heure ou deux et parce qu'ils ne violent pas la paix de nos demeures, le secret de notre vie d'été qui ne comporte point de réunions d'après-midi ni de goûters à cinq heures. Le protocole de la saison veut qu'un caprice unanime, plutôt qu'une amicale préméditation, règle nos rapports. Une invitation à huitaine nous trouvera hésitants, évasifs : « Ah! je ne sais pas si je suis libre... Justement le gars Gignoux doit nous mener à la Seyne... » Ou bien nous travaillons, ou nous projetions d'aller « justement » en forêt manger du gibier braconné...

Le hasard, d'habitude, confie notre vœu de sociabilité brève à une voix, on ne sait d'avance laquelle. C'est celle du Grand Dédé, c'est le petit fifre nasillé de Dorny, le bâillement boulimique de Daragnès qui soupire : « Il fait creux... » Il faut aussi que la demie de sept heures ait sonné au clocher bulbeux, qu'une dernière flammèche du couchant, dansant au ventre des siphons, rejaillisse dans l'œil vert et sorcier de Segonzac, et que des façades roses des maisons du quai, plus chaudes que l'air rafraîchi, sorte une vague odeur de pain. Une voix nonchalante s'élève :

— Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir à manger chez la Lyonnaise?

Personne n'a bougé, et pourtant la réponse arrive, chargée de précisions surprenantes.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier, 1er et 15 février.

— Rien. Des tomates, et du jambon de pays.

— Chez nous, il y a une grosse mortadelle, et du beau gorgonzola, — murmure une petite voix douce qui est celle de la violoniste Morhange. — Mais ça ne fait pas assez pour tous...

— Et *ma* soupe de *mes* oignons gratinée, c'est de la crotte de bique, alors? — crie Thérèse Dorny.

Segonzac alors se lève, ôte de son chef un chapeau de feutre antique :

— Mes bons messieurs, mes bonnes dames, c'est-i qu'eune virée jusqu'à chez moué vous ferait peûr? Je ne sons qu'un simple pésan, j'ons ce que j'ons, mais foi de manant, j'ons le quieur sur la main et la main partout...

Le Ravissant est encore à son jeu favori d'imitateur que des pieds muets, chaussés d'espadrilles, courent, et que jambon de pays, tomates et pêches, fromages, tartes de frangipane, saucisson façonné en gourdin, pains longs qu'on étreint comme des enfants volés, soupière chaude liée dans une serviette prennent avec nous, sur deux ou trois voitures, le chemin raviné de la colline. La manœuvre nous est familière. Vingt minutes plus tard, la table dressée sous un toit de clayonnage nous fait fête, et le vert clair-de-lune d'anciens feux de bâbord, haut pendus aux branches, coule onctueux sur la feuille convexe des magnolias.

Ainsi étions-nous hier soir, en haut de la colline. L'échancrure de mer, en bas, retenait une laiteuse clarté qui n'avait plus sa source dans le ciel. Nous distinguions les lumières du port, immobiles, et leur reflet tremblant. Au-dessus de nos têtes, entre deux flambeaux, une longue grappe de raisin mûrissant oscillait, et l'un de nous détacha un grain blond :

— On vendangera tôt, mais maigrement.

— Mon métayer dit que nous ferons tout de même dix hectos, — affirma Segonzac avec orgueil. — Chez vous, Colette?

— Je compte un tiers de récolte, il n'a pas assez plu et c'est de la très vieille vigne : dix huit cents à deux mille.

— Deux mille quoi?

— Litres; mais je n'en ai que la moitié pour moi.

— Feu de Dieu, ma bonne fille, vous allez vous mettre marchande!

— Mille litres! — soupira avec accablement Suzanne Vilbeuf, comme si on la condamnait à les boire.

Elle portait une robe à ramages de fleurs sur un fond noir, une étoffe villageoise d'Italie qu'elle avait taillée à la mode de l'ancienne Provence, et personne ne pouvait expliquer pourquoi elle semblait déguisée en gitane.

L'air fleurait l'eucalyptus et les pêches blettes. Des bombyx et de délicats papillons des groseilliers crépitaient, brûlés, dans les calices des photophores. Hélène Clément, patiente, sauvait les moins atteints du bout d'une fourchette à pickles, puis par pitié les donnait au chat.

— Ah! une étoile filante...

— Elle est tombée sur Saint-Raphaël...

Nous avions fini de manger, et presque de parler. Un grand cruchon de verre commun et bleuâtre, à ombilic saillant, se traînait paresseusement autour de la table et saluait, sans se soulever, pour emplir encore nos verres d'un bon vin de Cavalaire, jeune, à arrière-goût de bois de cèdre, dont la chaleureuse vapeur réveillait quelques guêpes. Notre sociabilité, contentée, était tout près de rendre sa place, par droit de marée régulière, à notre insociabilité. Les peintres, assommés de soleil, eussent cédé à une torpeur enfantine, mais leurs femmes, reposées l'après-midi dans une paix de harem, tournaient de grands yeux vers le golfe et fredonnaient tout bas.

— Après tout, — risqua l'une d'elles, — il n'est jamais que dix heures moins le quart.

— « Valsez, jolies gosses! » — chanta un soprano timide, qui s'en tint là.

— Si Carco était ici... — dit une autre voix.

— Carco ne danse pas. Ce qu'il nous faudrait, c'est Vial.

Sur quoi, il y eut un très court silence et Luc-Albert Moreau, agité de la crainte qu'on ne me fît du mal, s'écria :

— C'est vrai, c'est vrai, il nous faudrait Vial! Mais puisqu'il n'est pas là, n'est-ce pas... Eh bien, il n'est pas là, voilà tout!

— Il prépare son exposition de blanc et ses soldes en articles de ménage, — dit avec dédain Thérèse, qui, cherchant à louer « une petite boutique rigolote » convoite le magasin parisien de Vial.

— Il est à Vaison, derrière Avignon, — dit Hélène Clément.

Mes amis la regardèrent sévèrement.

Elle tenait les yeux baissés, et nourrissait de phalènes grillées, sur ses genoux, le chat noir qui ressemblait à un congre.

— C'est bon pour le faire crever, — lui remontra Morhange, vindicative. — N'est-ce pas, madame Colette?

— Mais non, pourquoi? C'est gras et rôti. Naturellement je ne ferais pas griller exprès des papillons pour les chats, mais on ne peut pas empêcher les bombyx de courir aux photophores.

— Ni les femmes d'aller danser, — soupira en se levant un long paysagiste. — Allons, un tour chez Pastecchi! Mais on rentre de bonne heure?

Une des jeunes femmes jeta un « Oui! » aigu comme un cri de cavale, des phares tournoyèrent sur la vigne, foudroyant çà et là un cep de mercure, un chien de sel, un livide rosier terrifié. A Luc-Albert prosterné en suppliant devant une petite automobile ancienne et butée, Thérèse Dorny jeta en passant :

— Il ne tire pas, ce soir, ton Mirus? — et nos rires descendirent la côte, à la file, portés par de discrètes voitures au point mort.

A mesure que nous nous rapprochions de la mer, le golfe s'étoilait davantage. Contre mon bras nu, je sentais le bras nu d'Hélène Clément. Depuis le départ de Vial, je ne l'avais revue que sur le quai, chez le libraire, à l'heure du marché, à l'heure de la citronnade, et jamais seule. Dans les premiers jours de la semaine, elle me témoignait un empressement, une déférence équivalents à des « Eh bien?... Eh bien?... qu'avez-vous fait? Quoi de nouveau?... » auxquels je n'avais rien répondu. Elle s'était — je le croyais — résignée, et songeait — mais comment ai-je pu le croire? — à autre chose... Son bras nu, dans l'ombre, se plia sous le mien.

— Madame Colette, vous savez, — chuchota Hélène, — je ne le sais que par une carte postale.

— Quoi donc, mon enfant?

— Et c'est une carte postale de ma mère, qui est avec papa à Vaison chez ma grand'mère Clément, — poursuivit-elle en enjambant ma question. — Avec ma famille, ils se connais-

sent. Mais j'ai pensé que je pouvais ne pas le dire tout à l'heure... que c'était mieux... Je n'ai pas pu vous consulter là-dessus avant dîner.

Je pressai le bras nu, frais comme le soir :

— C'était mieux.

Et j'admirai qu'elle sût si bien ce qui est mieux, ce qui est moins bien, j'admirai son visage plein de projets, tourné vers les événements, les arrivées, les embarcadères, qu'elle doit à son âge et son obstination.

Lorsque la nuit se ferme, réduisant la mer à son langage de clapotis, claquements de gueule, mâchouillement obscur entre les ventres des bateaux amarrés, l'immensité marine à un petit mur noir, bas et vertical contre le ciel, le scandale du bleu et de l'or à des feux de jetée, le négoce à deux cafés et à un petit bazar noctambule, alors nous découvrons que notre port est un tout petit port. Quand nous passâmes, un yacht étranger, en bonne place à ras de quai, exhibait sans pudeur ses cuivres, son électricité, son pont en bois des îles, son dîner cerné d'hommes au torse nu, de femmes en robes basses à grands rangs de perles, ses serveurs immaculés et qui semblaient tous vierges. Nous nous arrêtâmes pour contempler l'arche magnifique, apportée par la mer indulgente et que la mer allait reprendre, quand ces gens auraient jeté par-dessus bord leur dernière pelure de fruit et pavoisé l'eau de leurs journaux flottants.

— Vé, dis, passe la cigarette, — leur cria du quai un garçon en savates.

Un des passagers exposés se tourna pour toiser l'enfant perché sur la passerelle, et ne répondit pas.

— Vé, dites, à quelle heure c'est que vous faites l'amour? Si c'est tard, j'ai peur de pas pouvoir rester jusque-là...

Il s'envola, récompensé par nos rires.

Cent mètres plus loin, dans l'aisselle de la jetée, Pastecchi tient bal et débit de boissons. Le coin est bon, garé du vent. Il est beau, puisqu'il regarde à la fois un pan de mer prisonnière, les tartanes relevées de bandes peintes, et les maisons plates à base épatée, d'un lilas tendre et d'un rose de tourterelle. Un petit homme éreinté, qui a l'air paresseux et qui se repose rarement, veille sur la nudité d'une salle rectangulaire,

comme s'il était chargé d'en écarter toute parure. On n'y voit pas une guirlande aux murs, pas un bouquet sur le coin du comptoir, ni une couleur neuve, ni un jupon de papier autour des ampoules électriques. Comme dans une chapelle mortuaire pour pauvres, c'est sur le catafalque que s'amasse un faste de fleurs et de surperfluité. Je nomme catafalque le piano mécanique. Il est ancien, éprouvé par le temps, d'un noir de vieux frac, mais il n'est aucun de ses panneaux qui n'encadre, peints au naturel, Venise, le Tyrol, un lac sous la lune, Cadix, des glycines et des rubans bleus. Il avale, par une mince bouche bordée de cuivre, des jetons de vingt centimes, et les rend au centuple en polkas métalliques, en javas de fer-blanc terne, trouées de grands trous de silences phtisiques. C'est une musique creuse, d'une rigueur si funèbre que nous ne la supporterions pas sans danseurs. Dès que les premières mesures précipitent, dans le coffre, un effondrement rythmé de vieux sous, de morceaux de verre et de peignes de plomb, un couple, deux couples, dix couples de danseurs tournent, obéissants, et si l'on n'entend pas glisser les semelles de chanvre, on perçoit le bruissement soyeux des pieds nus.

J'écris danseurs, et non danseuses. Elles sont, à la Jetée, une minorité négligée. Jolies, hardies et le cou rasé, elles apprennent des touristes le chic de la jambe hâlée et du foulard sans pareil. Mais quand « l'étrangère » vient au bal, le soir, en espadrilles, la fille du pays chausse son pied nu de souliers vernis.

Nous nous serrâmes tous, sur les bancs de bois chancelants, autour d'un marbre fendu. Encore fallut-il que de jeunes ouvriers de l'usine et deux marins reculassent, pour nous faire place, leurs reins de matous et leurs verres pleins d'anis. Hélène Clément cala son épaule nue, sa hanche et sa longue jambe contre une jeune bête de mer polie comme un bois précieux, avec la sécurité d'une fille qui ne s'est jamais trouvée, au creux d'un chemin désert, à trois pas d'un inconnu muet, immobile et les mains ballantes. Quelques hommes tiennent pour impudence, chez Hélène, ce qui n'est que pureté persistante. Elle se releva promptement, et se remit aux bras du matelot bleu, qui dansait à la mode d'ici, c'est-

à-dire sans paroles, lié à sa danseuse d'une étreinte ensemble étroite et impersonnelle, et portant haut son visage où rien ne se lisait.

Autour d'un si beau couple tournaient, sous le châtiment de l'exécrable illumination, quelques habitués de la côte, deux Suédois, — mari et femme, frère et sœur? — tout en vermeil pâle des chevilles aux cheveux, des Tchéco-Slovaques massifs, traités selon le minimum de ciselure corporelle, deux ou trois Allemandes nouvelle manière, maigres, demi-nues, noiraudes et chaudes à l'œil, autant de taches colorées sur un fond sombre d'adolescents sans linge, le cou pris dans un mince tricot noir, de matelots bleus comme la nuit, de débardeurs de tartanes épais et légers en airain rougeâtre, héros de la danse... Ils valsaient entre eux, sous l'attention impure d'un public venu de loin pour les voir. Deux amis, jumeaux par la stature, par les pieds déliés, la similitude du sourire, qui ne daignaient pas, de tout l'été, inviter une « garce de Paris » vinrent se reposer près de nous, acceptèrent du grand Dédé qui les admirait une bouteille de gazeuse, répondirent, à une question indiscrète : « Nous dansons nous deux parce que les filles elles dansent pas assez bien », et s'en allèrent renouer leurs bras, mêler leurs genoux.

Une brune frénétique aux cheveux droits, en fichu jaune, venue telle quelle, en automobile, d'une plage voisine, trinquait du ventre avec un distant ouvrier, qui la tenant aux reins semblait ne pas la voir. Un noir jeune homme enchanteur, en chemise de pilou gris déchirée, comme chevillé à un autre jeune homme fin, vide, immatériel, plus blanc à cause d'un foulard rouge serré en haut du cou sous l'oreille, nous jetait en passant des regards de défi, et un mulâtre en forme de marteau, — les épaules démesurées, la taille à passer dans une jarretière, — portait sur son cœur, soulevé de terre, un enfant presque endormi de giration, qui laissait baller sa tête et pendre ses bras...

Point d'autre vacarme que celui du billon, de la vaisselle et des dominos moulus ensemble dans le piano mécanique. On ne vient pas à la Jetée pour causer, ni même pour se saoûler. A la Jetée, on danse.

Les fenêtres ouvertes laissaient entrer l'odeur des cosses

de melon flottantes sur l'eau du port; entre deux moitiés de tangos, un long soupir annonçait qu'une vague, née au large, achevait de mourir à quelques pas de nous.

Mes jeunes compagnes regardaient tourner les couples mâles. Dans leur excès d'attention, je pouvais lire ensemble la défiance et le penchant qu'elles ont pour les énigmes. Le grand Dédé, rapetissant son œil vert, prenait un calme plaisir, penchait de côté la tête, disait de temps en temps :

— C'est joli... C'est joli. C'est déjà gâté, mais c'est joli. L'été qui vient, en 1926, ils danseront parce que Volterra les regardera danser.

La petite tzigane Vilbeuf tournoya à son tour comme une corolle. Nous nous gardions de parler, étourdis de tournoiement et de déplaisante lumière. Le vent de la danse collait au plafond un voile de fumée qui essayait, à chaque pause, de redescendre, et je me souviens que j'étais contente de ne presque pas penser, d'acquiescer à la musique concassée, au petit vin blanc de l'année qui tiédissait sitôt versé, à la chaleur grandissante, qui s'enrichissait d'odeurs... Le gros tabac triomphait, puis reculait devant la menthe verte, qui s'effaçait sous un rugueux relent de vêtements trempés dans la saumure; mais au passage un torse brun, gaîné d'un petit justaucorps de tricot sans manches, fleurait par-dessus tout le copeau de santal, et la porte battante de la cave libérait la vapeur du vin égoutté sur le sable... Une bonne épaule d'ami m'étayait, et j'attendais que la satiété me rendît la force et l'envie de me lever, de retourner vers mon royaume exigu, vers les chats anxieux, la vigne, les noirs mûriers et le nocturne cristal voûté qui les couve... Je n'attendais que cela... encore une minute, et je m'en vais... que cela, vraiment...

— Y a pas, — dit une jeune femme couleur de cannelle, — c'est Vial qu'il nous aurait fallu, ce soir.

— Ramène-moi chez moi, Hélène, — dis-je en me levant, — tu sais bien que je ne peux pas conduire la nuit.

Je me rappelle qu'elle me conduisit très doucement, en évitant les pierres et les trous qui nous sont familiers, et qu'elle orienta ses phares, à l'arrivée, de manière qu'ils éclairassent l'allée. En chemin, elle me parla bal, température et vicinalité

sur un ton si contenu, si gros de sollicitude et de prévenance que lorsqu'elle se risquait à me demander d'une voix émue :

— Est-ce que ça ne fait pas trois ans qu'on n'a comblé ces deux trous-là?

J'étais tentée de lui répondre :

— Non, merci, Hélène, je n'ai pas besoin de ventouses ce soir, et la potion bromurée est inutile.

Je la devinais pleine de zèle et de soins, comme si elle eût palpé sur moi une meurtrissure indolore, un sang répandu que moi-même je ne sentais pas. C'est pour la remercier que je lui dis, quand elle courut ouvrir ma grille qui n'a point de serrure, tandis que je déposais à terre ma brabançonne âgée :

— Tu étais superbe ce soir, Hélène, encore mieux que le mois dernier.

Elle se tint toute droite de fierté devant les phares :

— Oui? Je sens que c'est vrai, madame Colette. Et ce n'est pas fini! Ça ne fait que commencer. Je crois...

Elle levait le doigt comme un grand ange de combat, debout au centre d'un halo blanc. A bout de mystère elle tourna la tête vers le « Dé »...

— Ah oui?... — fis-je vaguement, et je me hâtai sur l'allée, avec une sorte de répugnance de tout ce qui n'était pas mon gîte, l'accueil des bêtes, le linge frais, une caverne de silence... Mais Hélène s'élança, me saisit au coude, et je ne vis plus, devant nous, que deux ombres démesurées d'un bleu d'encre, qui couchées et rampantes sur la terre, se brisaient au pied de la façade, l'escaladaient verticales et gesticulaient sur le toit :

— Madame, c'est fou, c'est stupide, mais sans raison aucune j'ai une... j'ai un pressentiment... comme un grand espoir... Madame, je vous suis très dévouée, vous savez... Madame, vous comprenez tout...

Sa longue ombre donna à mon ombre plus courte un baiser incohérent qui tomba quelque part dans l'air, et elle me quitta en courant.

***

« Je viens de classer des papiers dans le secrétaire du cher papa. J'y ai trouvé toutes les lettres que je lui écrivais de la

Maison Dubois après mon opération, et tous les télégrammes que tu lui envoyais pendant la période où je ne pouvais lui écrire. Il avait tout gardé, que j'ai été émue! Mais, me diras-tu, c'est tout naturel qu'il ait conservé cela. Pas si naturel, va, tu verras... Les deux ou trois courts voyages que j'ai faits à Paris pour te voir, avant sa mort, quand j'en revenais je retrouvais mon cher Colette diminué, creusé, mangeant à peine... Ah! quel enfant! Quel dommage qu'il m'ait autant aimée! C'est son amour pour moi qui a annihilé, une à une, toutes ses belles facultés qui l'auraient poussé vers la littérature et les sciences. Il a préféré ne songer qu'à moi, se tourmenter pour moi, et c'est cela que je trouvais inexcusable. Un si grand amour! Quelle légèreté! Mais, de mon côté, comment veux-tu que je me console d'avoir perdu un ami aussi tendre?... »

Une pluie douce tombe depuis deux heures, et va cesser. Déjà tous les signes célestes se disputent la fin de l'après-midi. Un arc-en-ciel a tenté de franchir le golfe; rompu à mi-chemin contre un solide amas de nuages orageux, il brandit en l'air un reste merveilleux de cintre dont les couleurs meurent ensemble. En face de lui, le soleil, sur des jantes de rayons divergents, descend vers la mer. La lune croissante, blanche dans le plein jour, joue entre des flocons de nues allégées. C'est la première pluie de l'été. Qu'y gagnera la vendange? Rien. Le raisin est quasi mûr. La petite aurore me le livre froid, perlé, élastique et giclant sucré sous la dent...

Les pins filtrent l'ondée ralentie; en dépit de leur baume, des orangers mouillés et de l'algue sulfureuse qui fume en bordure de mer, l'eau du ciel gratifie la Provence d'une odeur de brouillard, de sous-bois, de septembre, de province du Centre. La grande rareté qu'un horizon brumeux sous ma fenêtre! Je vois le paysage trembler, comme à travers une montée de larmes. Tout est nouveauté et douce infraction, jusqu'au geste de ma main qui écrit bleuâtre, geste depuis si longtemps nocturne. Mais il fallait bien fêter à ma manière la pluie, — et puis je n'ai de goût, cette semaine, que pour ce qui ne me plaît guère.

L'averse se retire sur les Maures. Tous les hôtes de ma

maison chantent la fin du mauvais temps. Une action de grâces, fleurie de « Peuchère! » de « Dieu garde! » et de « Jésus, je succombe! » s'envole de la cuisine. La chatte, au bord d'une flaque, cueille des gouttes d'eau dans le creux de sa petite main de chat et les regarde ruisseler, ainsi ferait, jouant avec son collier, une jeune fille... Mais le Matou, qui avait oublié la pluie, ne l'a pas encore reconnue. Il l'étudie, assis sur le seuil, parcouru de frissons. Un vague sourire commence à paraître sur son pur et stupide visage. Si le mauvais temps persévérait, il ne manquerait pas de s'écrier, tout rayonnant de suffisance : « J'ai compris! Je me souviens! Il pleut. » Quant à cette grande bringue désossée, sa fille, — qu'on appelle, en mémoire d'une époque où elle avait six semaines, la Toute-Petite — par pluie ou soleil, elle chasse. Elle est chargée de meurtres, et peu liante. Sa fourrure, plus claire qu'un sang bleu comme le sien ne l'autorise, est pareille à la gelée blanche sur un toit d'ardoises. Une capiteuse odeur de sang d'oiseau, d'herbe foulée et de grenier chaud la suit, et sa mère s'écarte d'elle comme d'un renard.

Que je demeure seulement une huitaine de jours sans écrire, ma main désapprend l'écriture. Depuis huit ou dix jours, — exactement depuis le départ de Vial, — j'ai eu beaucoup de travail, — il est plus juste d'écrire : j'ai beaucoup travaillé. Le fossé mitoyen qui draine les eaux superflues de l'hiver, je l'ai approfondi, curé. « Vé, ce n'est pas a saison! » me reprochait Divine. Mentionnons encore un sarclage pénible en terre dure, le rinçage des dame-jeannes en verre clissé. J'ai aussi huilé, passé à l'émeri les cisailles à vendange. Trois journées de grande chaleur nous ont retenus près de la mer, dans la mer, heureux sous sa courte houle fraîche et lourde. A peine séchés, nos bras et nos jambes se couvraient d'un givre de sel fin. Mais, atteints, domptés par le soleil, nous sentons qu'il ne nous vise plus des mêmes points du ciel. A l'aube, ce n'est plus l'eucalyptus qui devant ma fenêtre divise, au sortir de la mer, le premier segment du soleil, c'est un pin voisin de l'eucalyptus. Mais combien sommes-nous à voir le jour paraître? Ce vieillissement de l'astre, qui chaque matin abrège sa course, demeure secret. Il suffit à mes camarades parisiens, et aux Parisiens qui ne

sont pas mes camarades, que le couchant emplisse longuement le ciel, occupe et couronne l'après-midi...

Parlerai-je de deux excursions qui nous virent, nombreux et gais, contents de partir, plus contents de revenir? J'aime ces vieux villages provençaux qui épousent la pointe de leurs collines. La ruine y est sèche, saine, dépouillée d'herbe et de moisissure verte, et seul le géranium-lierre, fleuri de rose, pend à la noire oreille béante d'une tour. Mais en été je me lasse vite, à m'enfoncer dans les terres; j'ai tôt soif de la mer, de l'inflexible suture horizontale, bleu contre bleu...

Je crois que c'est tout. Vous trouvez que c'est peu? Peut-être ne vous trompez-vous pas. Peut-être suis-je impuissante à vous peindre ce que moi-même je ne démêle pas clairement. Je confonds parfois silence et grand bruissement intérieur, assitude et félicité, et c'est presque toujours un regret qui m'arrache un sourire. Depuis le départ de Vial, je m'applique beaucoup à la sérénité, et naturellement je ne lui apporte que des matériaux de bonne origine, les uns pris dans un passé frais encore, les autres dans mon présent qui s'éclaire, — les meilleurs je te les mendie, ma très chère. De sorte que ma sérénité, édifiée sans génie spontané, a la figure non point factice mais laborieuse des œuvres où on met trop de conscience. Je lui crierais : « Allons! enivre-toi! Titube! » si j'étais certaine qu'elle aura le vin gai.

Quand Vial était ici, pendant deux étés consécutifs, sa présence... Non, je parlerais mal de lui. Je te remets le soin, ma compagne subtile, de louer un Vial que tu n'as pas connu.

« *Je te quitte pour aller jouer aux échecs avec mon petit marchand de laine. Tu le connais. C'est ce petit gros homme vilain qui vend tristement toute la journée des boutons et de la laine à repriser, et il ne dit pas un mot. Mais, ô surprise! il joue finement aux échecs. Nous jouons dans son arrière-boutique où il y a un poêle, un fauteuil qu'il m'avance, et sur la fenêtre qui donne sur une courette, deux pots de géraniums très beaux, de ces géraniums incompréhensibles qu'on trouve dans les pauvres logis et chez les garde-barrières. Je n'ai jamais pu avoir les pareils, moi qui leur donne l'air, l'eau pure et qui*

fais tous leurs caprices. Je vais donc jouer très souvent chez mon petit marchand de laine. Il m'attend fidèlement. Il me demande chaque fois si je veux une tasse de thé, parce que je suis « une dame » et que le thé est une boisson distinguée. Nous jouons, et je pense à ce qui est emprisonné dans ce petit gros homme. Qui le saura jamais? Cela me rend curieuse. Mais je dois me résigner à ne jamais le savoir, encore bien contente d'être certaine qu'il y a quelque chose, et d'être seule à le savoir. »

Goût, divination du trésor caché... Sourcière, elle allait droit à ce qui ne brille que secrètement, eau qui languit loin de la lumière, filon dormant, cœurs à qui toute chance d'éclosion est retirée. Elle écoutait le liquide sanglot, le long tintement souterrain, le soupir...

Ce n'est pas elle qui eût brutalement questionné : « Vial, tu t'es donc attaché à moi? » De pareils mots flétrissent tout... Eh quoi, des regrets? Ce garçon ordinaire? Il n'y a point de castes en amour. Demande-t-on à un héros : « Petit marchand de laine, m'aimez-vous? » Pousse-t-on, avec cette hâte, toutes choses vers leur fin? Quand je me levais, petite fille, vers sept heures, éblouie que le soleil fût bas, que les hirondelles se tinssent encore en file sur la gouttière et que le noyer ramassât sous lui son ombre glaciale, j'entendais ma mère s'écrier : « Sept heures! mon Dieu qu'il est tard! » Je ne te rejoindrai donc jamais? Libre, volant haut, elle nomme l'amour constant, exclusif : « Quelle légèreté! » et puis dédaigne de s'expliquer longuement. A moi de comprendre. Je fais ce que je peux. Il serait grand temps de l'approcher autrement que dans l'amitié que je professe pour des travaux sans urgence ni grandeur, et de dépasser ce que nous appelions autrefois, enfants irrévérencieux, « le culte de la petite casserole bleue ». Elle ne saurait se contenter — ni moi — de savoir que parfois je contemple, je caresse tout ce qui passe par mes mains. D'autres jours, je me vois poussée hors de moi-même et forcée de concéder une large hospitalité à ceux qui, m'ayant cédé leur place sur la terre, ne se sont qu'officiellement immergés dans la mort. L'onde de fureur qui monte en moi et me gouverne comme un plaisir des sens : voilà mon père, sa blanche main italienne tendue

vers les lames, refermée sur le poignard à ressort qui ne le quittait pas. Mon père, encore, la jalousie qui me rendit, autrefois, si incommode... Docilement, je remets mes pas dans la trace des pas, à jamais arrêtés, qui marquaient leur chemin du jardin au cellier, du cellier à la pompe, de la pompe au grand fauteuil comblé de coussins, de livres écarquillés et de journaux. Sur cette voie foulée, éclairée d'un rayon fauchant et bas, le premier rayon du jour, j'espère apprendre pourquoi il ne faut jamais poser une seule question au petit marchand de laine, — je veux dire Vial, mais c'est le même parfait amant, — pourquoi le vrai nom de l'amour, qui refoule et condamne tout, autour de lui, est « légèreté ».

Je me souviens d'un soir, — il y a tantôt huit jours, et c'est le soir qu'Hélène me ramena du bal — où je crus laisser sur le chemin, aux bras de l'ombre d'Hélène refermés sur les épaules de mon ombre, devant nous, un reliquat qui ne lui était pas précisément destiné, mais dont il importait que je me défisse, — vieux réflexes, servitudes, aberrations inoffensives...

Hélène partie, j'ouvris sur la vigne la porte de l'enclos, et j'appelai les miens : « Miens! » Ils accourent, baignés de lune, pénétrés des baumes qu'ils prennent aux perles de la résine, aux menthes velues, divinisés par la nuit, et je m'étonnai une fois encore que, si libres et si beaux, maîtres d'eux-mêmes et de cette heure nocturne, ils choisissent d'accourir à ma voix...

Puis je rangeai la chienne dans son tiroir de commode ouvert, et j'installai devant moi, sur mon lit, la table bassette aux sabots de caoutchouc, j'orientai l'abat-jour de porcelaine, dont le feu vert répondait, de loin, à la lampe rouge que Vial allumait dans le « Dé ».

— Vous êtes feu de bâbord, et moi de tribord, — plaisantait Vial.

— Oui, — répondais-je, — nous ne regardons jamais l'un vers l'autre.

Puis je décoiffai la pointe d'or adoucie d'un de mes stylographes, le meilleur coureur, et je n'écrivis pas. Je me laissai panser par la nuit qui se fait longue. Plus longue encore sera la nuit prochaine, et la suivante. Les nuits, les corps

s'étirent, la fièvre d'été les quitte. Et je me disais que, si je me fiais aux apparences, — la nuit noire, la solitude, les bêtes amies, un grand cercle de champs et de mer tout autour — j'étais désormais pareille à celle que je décrivis maintes fois, vous savez, cette femme solitaire et droite, comme une rose triste qui d'être défeuillée a le port plus fier. Mais je ne me fie plus à mes apparences, ayant connu le temps, où, tandis que je peignais cette isolée, j'allais page à page montrer mon mensonge à un homme en lui demandant : « Est-ce bien menti? » Et je riais, en cherchant du front l'épaule de l'homme, sous son oreille que je mordillais, car incurablement je croyais avoir menti... Mordant le bout croquant et frais de l'oreille, pressant l'épaule, je riais tout bas. « Tu es là, n'est-ce pas, tu es là? » Déjà je ne tenais qu'une fallacieuse épaisseur. Pourquoi fût-il resté? Je lui inspirais confiance. Il savait qu'on peut me laisser seule avec les allumettes, le gaz et les armes à feu.

La grille a chanté. Sur l'allée, où l'eau du ciel fume en épousant la terre chaude, une jeune femme marche vers ma maison, en secouant au passage les grands plumages pleureurs des mimosas.

C'est Hélène. Depuis le départ de Vial, elle ne nous rejoint plus au bain du matin, où elle rencontre, malgré la protection dont je la couvre, quelques froids visages, car je compte, parmi mes amis, des êtres d'une simplicité redoutable, qui entendent mal le son des paroles, ayant reçu mission d'entendre cheminer les pensées.

Hélène va partir bientôt pour Paris. Quand j'en ai donné la nouvelle, la petite voix de Morhange m'a seule répondu :

— Ah! tant mieux, cette bringue!... Je ne l'aime pas, elle n'est pas bonne.

J'ai insisté pour connaître la raison d'une si vive antipathie.

— Non, elle n'est pas bonne, — dit Morhange. — Et la preuve, c'est que je ne l'aime pas.

***

Un grand vent s'est levé sur le soir. Il a séché la pluie, emporté les grosses outres molles des nuages ballonnés, por-

teurs de bénigne humidité. Il souffle du nord, parle de sécheresse, de neige lointaine, d'une saison rigide, invisible, déjà installée là-haut sur les Alpes.

Les bêtes, assises, le regardent gravement passer sans fin au delà de la fenêtre noire... Peut-être qu'elles pensent à l'hiver. C'est le premier soir que nous nous réunissons en cercle plus serré. Les chats m'attendaient sous l'auvent de roseaux, quand je suis rentrée. J'ai dîné chez mes voisins d'en face, couple jeune qui bâtit son nid avec une solennité religieuse. Ils sont si émus encore de leurs nouveaux biens que je me hâte de les laisser seuls, afin que derrière moi ils puissent reprendre le compte de leurs trésors acquis, et s'aventurer parmi leurs convoitises frémissantes.

Après le dîner, on apporte dans la salle basse, sous le plafond de grosses solives, un berceau vide, qu'on emplit d'un petit enfant rond et rose comme un radis, fait à sa mesure. Alors je sais qu'il est dix heures et je rentre chez moi.

Hélène n'est pas restée longtemps cet après-midi. Elle venait m'annoncer qu'elle prenait la route, comme elle dit, dans sa voiture cinq chevaux, en compagnie d'une camarade capable de la relayer au volant et de changer une roue.

— Vial ne bouge pas de Paris, madame Colette. Il travaille comme un cheval à sa grande affaire des Quatre-Quartiers... J'ai ma police, — ajouta-t-elle.

— Pas trop de police, Hélène, pas trop de police...

— N'ayez pas peur! Ma police, c'est papa, et il pilote Vial dans des petits chemins... Vial aura besoin de papa, l'hiver prochain, si le ministère ne tombe pas, parce que papa est camarade de collège avec le ministre... Le tout est que le ministère ne tombe pas avant que les Quatre-Quartiers aient mis Vial à la direction de leurs ateliers...

Elle me serrait les mains, et il lui échappa un mot de passion :

— Ah! Madame, j'aimerais tant l'aider!

Elle aura Vial. J'ai essayé, ces derniers jours, de lui conseiller la prudence dans la poursuite, — c'est « dignité » et non « prudence » que je pensais — et un style stratégique différent. Mais elle a balayé mes avis d'un grand geste de son bras nu, et elle hochait la tête à grands hochements

assurés. Alors j'ai bien vu que je n'y connaissais rien. Elle a une manière de me dire : « N'ayez pas peur! » qui est tendre et superbe. Pour un peu elle ajouterait : « Du moment que vous n'êtes plus dans le voisinage de Vial, j'en fais mon affaire. »

Depuis deux ou trois semaines, je me suis parfois reposée sur la fierté de pouvoir, si je voulais, nuire. « Je m'en arrangerais encore », disait Vial sourdement. Nous nous vantions tous les deux. Hélène aura Vial, et ce sera justice, — ma main ne partait-elle pas pour écrire : et ce sera bien fait?...

Il vente, dehors, sans une goutte d'eau. J'y perdrai le restant de mes poires, mais la vigne alourdie se moque du mistral. « *Auras-tu hérité de mon amour pour les tempêtes et tous les cataclysmes de la nature?* » m'écrivait ma mère. Non. Le vent, d'habitude, me gêne pour penser, me détourne du présent, et me rebrousse dans le sens unique du passé. Mais ce soir le présent ne se raccorde pas, par une articulation aimable, à mon passé. Depuis le départ de Vial, il me faut, de nouveau, prendre patience, avancer sans me retourner, et ne faire volte-face qu'à bon escient, dans six mois, dans trois semaines... Quoi, tant de précautions? Oui, tant de précautions, et la crainte de toute hâte, et une lente chimie, soignons les crus de mes souvenirs.

Un jour je me verrai humant l'amour dans mon passé, et j'admirerai les grands troubles, les guerres, les fêtes, les solitudes... L'amer avril, son vent fiévreux, son abeille prise à la glu d'un bourgeon brun et son odeur d'abricotier fleuri agenouilleront devant moi le printemps lui-même tel qu'il fit irruption dans ma vie, dansant, en pleurs, insensé, meurtri à ses propres épines... Mais je songerai peut-être : « J'ai eu mieux. J'ai eu Vial. »

Vous vous étonnerez : « Comment, ce petit homme, qui a dit trois paroles et s'en va? Vraiment, ce petit homme, oser le comparer à... » Cela ne se discute pas. Quand vous vantez à une mère la beauté d'une de ses filles, elle sourit en elle-même parce qu'elle pense que c'est la laide qui est la plus jolie. Je ne chante pas Vial sur un mode lyrique, je le regrette. Oui, je le regrette. Je n'aurai besoin de le grandir que quand

je le regretterai moins. Il descendra — ma mémoire ayant achevé son capricieux travail qui ôte souvent à un monstre sa bosse, sa corne, efface un mont, respecte un fétu, une antenne, un reflet — il descendra prendre sa place dans des profondeurs où l'amour, superficielle écume, n'a pas toujours accès.

Alors je penserai à lui en me répétant que je me suis dessaisie de lui, que j'ai donné Vial à une jeune femme, d'un geste qui avait, ma foi, une belle allure de faste et de gaspillage. Déjà, si je relis ce que j'ai écrit il y a tantôt quinze jours, j'y trouve Vial mal peint, avec une exactitude qui appauvrit son contour. En ces jours passés je pensais beaucoup à Vial. Aujourd'hui, je pense bien plus à moi, puisque je le regrette... O cher homme, notre amitié difficile est encore trébuchante, quel bonheur!...

Laisse-moi, ma très chère, jeter encore une fois mon cri... Quel bonheur! C'est fait, je me tais. A toi de me rappeler au silence. Parle, près de mourir, parle au nom de ton protocole inflexible, au nom de la vertu unique que tu nommais « le véritable comme-il-faut. »

« *Eh bien non, je t'ai trompée, pour avoir la paix. La vieille Joséphine ne couche pas à la petite maison. J'y dors seule. Epargnez-moi, tous! Ne venez pas me raconter, toi et ton frère, des histoires de cambrioleurs et de mauvais passants. En fait de visites nocturnes il n'y en a plus qu'une qui doit passer mon seuil, vous le savez bien. Donnez-moi un chien, si vous voulez. Oui, un chien cela va encore. Mais ne m'imposez pas, la nuit, d'être enfermée avec quelqu'un! J'en suis à ne plus supporter chez moi le sommeil d'un être humain, quand cet être humain je ne l'ai pas fait moi-même. Ma morale à moi me le défend. C'est le dernier démariage que de bannir de chez soi, surtout d'un petit logis, le lit défait, un seau de toilette, le passage d'un individu — homme ou femme — en chemise de nuit. Pouah! Non, non, plus de compagnie nocturne, de respiration étrangère, plus cette humiliation du réveil simultané! Je choisis de mourir, c'est plus convenable.*

» *Et ayant fixé mon choix, je suis toute à la coquetterie. Tu te souviens qu'à l'époque de mon opération, je m'étais fait faire*

deux grandes blouses de lit, en flanelle blanche? Je viens, avec les deux, d'en faire confectionner une seule. Pourquoi donc? Mais, pour m'ensevelir. Elle a un capuchon, garni de dentelle autour, de la véritable dentelle de fil, — tu sais si j'ai horreur de toucher de la dentelle de coton. La même dentelle aux manches, et autour du collet (il y a un collet). Ce genre de précautions fait partie de mon sentiment du strict comme-il-faut. J'ai déjà assez de regret que Victor Considérant ait cru devoir donner, à ma belle-sœur Caro, un magnifique cercueil en bois d'ébène, avec des poignées d'argent, qu'il avait fait tailler sur mesures pour sa propre femme. Mais celle-ci, enflée, n'y put entrer. Ma grande bête de Caro, épouvantée d'un pareil cadeau, l'a donné à sa femme de ménage. Que ne me l'a-t-elle donné à moi? J'aime le luxe, et vois-tu comme j'aurais été bien logée là-dedans? Ne va pas t'impressionner de cette lettre, elle vient en son temps, elle est ce qu'il faut qu'elle soit.

» Combien ai-je encore devant moi de parties d'échecs? Car je joue encore, de loin en loin, avec mon petit marchand de laine. Il n'y a rien de changé, sauf que c'est moi maintenant qui joue moins bien que lui, et qui perds. Quand je serai devenue trop impotente et disgracieuse, je renoncerai à cela comme je renonce au reste, par décence. »

Il fait bon prendre une pareille leçon de maintien. Quel ton! Je crois l'entendre, et me redresse. Fuis, mon favori! Saute la fenêtre, et ne reviens que méconnaissable. Tu m'abuserais vingt fois avant que de la tromper, elle, mais quand même purge ta peine, rejette ton apparence. Quand tu me reviendras, il faut que je puisse te donner, à l'exemple de ma mère, ton nom de « Cactus rose » ou de je ne sais quelle autre fleur en forme de flamme, à éclosion pénible, ton nom futur de créature exorcisée.

La lettre que je viens de recopier, elle l'écrivit d'une main encore libre. Ses plumes pointues griffaient le papier, elle faisait grand bruit en écrivant. Le bruit de cette lettre, où elle se défendait — où elle nous défendait — contre la prison, la maladie et l'impudeur, dut emplir sa chambre d'un grattement de pattes d'insecte furieuses. Pourtant au bout des lignes les derniers mots descendent, attirés par une pente

invisible. Si brave, elle a peur. Elle songe à la terrible dépendance, à toutes les dépendances; elle prend la peine de me mettre en garde... Le lendemain, une autre lettre d'elle me suggère délicatement des compensations, des échanges : une charmante histoire de folle avoine dont les barbes, dardées à droite, dardées à gauche, prédisent le temps, succède à l'admonition. Elle s'exalte en contant la visite que lui fit, pendant une de ses mauvaises somnolences empoisonnées de digitale, sa petite fille G...

» ... *Huit ans, ses cheveux noirs tout emmêlés, car elle avait couru pour apporter une rose. Elle restait sur le seuil de ma chambre, aussi effrayée par mon réveil que par mon sommeil. Je ne verrai rien avant ma mort d'aussi beau que cette enfant interdite, qui avait envie de pleurer et tendait une rose.* » D'elle, de moi, qui donc est le meilleur écrivain? N'éclate-t-il pas que c'est elle?

L'aube vient, le vent tombe. De la pluie d'hier, dans l'ombre, un nouveau parfum est né, ou bien c'est moi qui vais encore une fois découvrir le monde et qui y applique des sens nouveaux?... Ce n'est pas trop que de naître et de créer chaque jour. Elle est froide d'émotion, la main couleur de bronze qui court, s'arrête, biffe, repart sur le papier bleu pâle, froide d'une jeune émotion. L'avare amour ne voulait-il pas, une dernière fois, m'emplir le creux des paumes d'un petit trésor racorni? Je ne cueillerai plus que par brassées. De grandes brassées de vent, d'atomes colorés, de vide généreux, que je déchargerai sur l'aire, avec orgueil...

L'aube vient. Il est courant qu'aucun démon ne soutient son approche, sa pâleur, son glissement bleuâtre; mais on ne parle jamais des démons translucides qui l'apportent amoureusement. Un bleu d'adieux, étouffé, étalé par le brouillard, pénètre avec des bouffées de brume. J'ai besoin de peu de sommeil; la sieste, depuis plusieurs semaines, me suffit. Quand l'envie de dormir me ressaisira, je dormirai d'une manière véhémente et saoulée. Je n'ai qu'à attendre la reprise d'un rythme interrompu pendant quelque temps. Attendre, attendre... Cela s'apprend à la bonne école, où s'enseigne aussi la grande élégance des mœurs, le chic suprême du savoir-décliner... Une lettre, la dernière, vint vite après

la riante épître au cercueil en bois d'ébène... Ah! cachons sous la dernière lettre l'image qui l'accompagne : une tête à demi vaincue qui tournait de côté et d'autre, sur l'oreiller, son col sec et son impatience de pauvre chèvre attachée court... La dernière lettre, ma mère en l'écrivant voulut sans doute m'assurer qu'elle avait déjà quitté l'obligation d'employer notre langage. Deux feuillets crayonnés ne portent plus que des signes qui semblent joyeux, des flèches partant d'un mot esquissé, de petits rayons, deux « oui, oui » et un « elle a dansé » très net. Elle a écrit aussi, plus bas « mon amour » — elle m'appelait ainsi quand nos séparations se faisaient longues et qu'elle s'ennuyait de moi. Mais j'ai scrupule, cette fois, de réclamer pour moi seule un mot si brûlant. Il tient sa place parmi des traits, des entrelacs d'hirondelle, des volutes végétales, parmi les messages d'une main qui tentait de me transmettre un alphabet nouveau, ou le croquis d'un site entrevu à l'aurore sous des rais qui n'atteindraient jamais le morne zénith. De sorte que cette lettre, au lieu de la contempler comme un délire confus, j'y lis un de ces paysages hantés où, par jeu, l'on cacha un visage dans les feuilles, un bras entre deux branches, un torse sous des nœuds de rochers...

Le bleu froid est entré dans ma chambre, entraînant une très faible couleur carnée qui le trouble. Ruisselante, contractée, arrachée à la nuit, c'est l'aurore. La même heure demain me verra couper les premiers raisins de la vendange. Après-demain, devançant cette heure, je veux... Pas si vite, pas si vite! Qu'elle prenne patience, la faim profonde du moment qui enfante le jour : l'ami ambigu qui sauta la fenêtre erre encore. Il n'a pas, en touchant le sol, abdiqué sa forme. Le temps lui a manqué pour se parfaire. Mais que je l'assiste seulement et le voici halliers, embruns, météores, grappe, livre sans bornes ouvert, musique, navire, oasis...

COLETTE

LES IDÉES DE LA RÉVOLUTION SOUS LOUIS XIV

Entre les deux règnes les plus autoritaires peut-être de l'ancien régime, celui de Louis XIII, où a gouverné le cardinal de Richelieu, et celui de Louis XIV, qui a réalisé le mieux ce qu'on appelle « la monarchie absolue », s'est produit un mouvement démocratique peu connu, très avancé d'idées et sur lequel des documents nouveaux vont nous permettre d'apporter quelque précision.

Ce mouvement démocratique n'est pas à ce point une surprise dans notre histoire. Il semble qu'il y ait eu au cours de chaque siècle en France une heure où l'on ait vu apparaître brusquement des théories antimonarchiques hardies de contrôle du pouvoir par les représentants de la nation, de vote des lois et des impôts par eux, de souveraineté appartenant non au roi mais au peuple. Les États Généraux de 1356, ceux de 1484, les temps troublés de la Ligue, avaient entendu exposer des principes de ce genre avec une force qui ne laisse pas de doute sur la netteté des idées de ceux qui les exprimaient; comme si, sous les événements apparents qui entraînaient le royaume vers une centralisation monarchique de plus en plus marquée, il y eût une sorte de courant souterrain, parallèle, de conceptions libérales contraires, surgissant de temps à autre, puis disparaissant, sans doute parce que ces conceptions n'étaient pas encore réalisables. La Fronde a été une de ces heures, avec cette particularité qu'à mesure qu'on se rapproche de 1789, la similitude avec les idées de la Révolution s'accuse davantage.

***

Les historiens, aujourd'hui, considèrent avec quelque négligence les événements de la Fronde, en raison, peut-être, de ce que ceux-ci n'ont abouti à rien. Les contemporains n'ont pas été de cet avis. Ils ont été effrayés de ce qui se passait sous leurs yeux et ils l'ont dit. Ils y ont vu une menace de bouleversement général, d'un changement profond dans l'État que Chapelain qualifiait de « tragique et désastreux »; d'une « révolution », même, et ils ont écrit le mot : Mazarin le met dans ses Carnets et la noblesse le répète dans une requête de 1651, ajoutant que cette « révolution » l'entraînera toute dans « la ruine publique », prescience de ce qui devait arriver à cette noblesse en 1793. Le public, lui, a eu le sentiment d'un « péril national », chose nouvelle, à cette date, en France.

Était-ce l'influence de ce qui se passait en Angleterre qui déterminait ces impressions pessimistes? Peut-être. L'opinion remarquait en effet qu'outre-Manche un peuple s'avisait de renverser un roi de son trône. Si les plus craintifs ou les plus optimistes feignaient de penser qu'en France le mouvement de la Fronde ne pourrait aller si loin et n'amènerait que quelque simple « réformation » anodine, peu inquiétante, madame de Motteville, plus troublée, répondait que cette prétendue « réformation » pourrait tout aussi bien être funeste à l'État et qu'elle « portait même en conséquence la *destruction de la monarchie* », expression grave qui révélait le travail se faisant peu à peu dans les esprits. Le président de Mesmes n'était-il pas hanté de semblables préoccupations, lorsqu'il disait en regardant Louis XIV jeune jouer dans une cour du Palais-Royal : « Pendant que ce jeune prince joue là-bas, il perd une couronne! »

Le premier sentiment du public en apprenant les tragiques événements de la révolution d'Angleterre avait été d'abord l'indignation. Il s'était montré outré de ce qu'il appelait les « excès » et les « emportements » des Anglais. Il avait parlé de « barbarie pleine d'horreur ». L'exécution de Charles Ier, audace étonnante pour le temps, avait déconcerté. On l'avait qualifiée d' « énormité », de « crime », de « parricide horrible et détestable révélant une férocité inouïe ». Montglat et

d'Ormesson écrivaient qu'ils en avaient « frémi d'horreur », que c'était « un exemple épouvantable », et ils avaient raison, et Anne d'Autriche avait raison aussi lorsqu'elle ajoutait, parlant à son entourage, comme nous le rapporte madame de Motteville, « que c'était un coup qui devait faire trembler les rois! »

Le premier mouvement de surprise passé, la foule en effet se prit à réfléchir. La royauté n'était donc pas une institution à ce point sacro-sainte qu'on pût porter la main sur elle! On examina, nous dit Guy Joly, les raisons qui avaient amené de pareilles catastrophes, les excès, les abus du pouvoir, la tyrannie royale, et alors, ajoute-t-il, « le peuple tomba imperceptiblement dans le sentiment dangereux qu'il était naturel et permis de se défendre, puis de s'armer contre la violence des rois ». Qu'était donc cette liberté dont on parlait tant en Angleterre et au nom de laquelle s'accomplissaient des événements si redoutables? N'était-elle pas à ce point imaginaire, que, pour l'acquérir, on allât jusqu'à « tremper les mains sacrilèges dans le sang innocent du roi légitime », ainsi que l'écrivait Jean Vallier? S'il en était ainsi, tous les rois de l'Europe étaient donc menacés! La suppression de la monarchie en Grande-Bretagne apprit qu'il était possible de se passer d'une institution jugée, jusque-là, par les peuples, la clef de voûte nécessaire de tout édifice politique. (On ne songeait pas aux Provinces Unies et à la Suisse, cas trop spéciaux). Si la royauté devenait quelque part « à charge et contraire à la liberté, sûreté et intérêt public de la nation », n'était-il pas préférable de s'en défaire, comme en Angleterre, et de confier le gouvernement à des assemblées représentatives? Ainsi, peu à peu, les idées françaises des XIVe, XVe, XVIe siècles revenaient.

La pensée d'imiter l'Angleterre se fit jour d'abord faiblement, puis plus hautement. Les gens modérés la signalèrent imprudemment les premiers en voulant mettre en garde contre les dangers qu'elle représentait. Le mal, écrivait Mathieu Molé à Dupuy, parlant des troubles de la Fronde, commence en France comme il a commencé de l'autre côté du détroit : il suivra les mêmes voies. Au cours des séances tumultueuses du Parlement de Paris, des magistrats invoquèrent l'exemple

de ce qui se passait sur les bords de la Tamise. Dans ses Carnets, Mazarin trahit l'inquiétude qui commence à le prendre de voir se reproduire en France le drame dont Charles Ier a été la victime. On connut ses appréhensions. Ses ennemis les exploitèrent. Le cardinal de Retz déclara publiquement que, si le duc de Beaufort voulait être Fairfax, lui était prêt à être Cromwell, fanfaronnade, d'ailleurs vaine, plutôt que réalité possible, mais c'était déjà trop que de le dire.

Le chemin était tracé. L'opinion suivit.

***

On sait comment des difficultés financières inextricables ont provoqué, sous la régence d'Anne d'Autriche, des troubles intérieurs qu'en d'autres temps il eût été aisé de surmonter mais que des circonstances politiques spéciales aggravèrent ici comme à plaisir.

Le pouvoir se trouvait entre les mains de ce qu'un auteur du temps appelait « une reine espagnole méprisée et un ministre italien haï... deux étrangers, nés sujets du roi d'Espagne, gouvernant l'État ». De ces deux étrangers, l'un, la reine Anne d'Autriche, nerveuse, impulsive, réclamait par emportement des mesures d'énergie qui ressemblaient à des violences, et, celles-ci échouant, l'autre, Mazarin, lui, au contraire, intelligent, souple, mais connaissant mal la France et sans énergie, décidait des concessions qui avaient figure de capitulations lamentables où l'autorité royale s'avilissait. Tous deux avaient appelé au ministère des financiers maladroits, comme l'étranger Particelli d'Emeri, ou incompétents, comme le maréchal de La Meilleraye. Des mesures fiscales vexatoires irritèrent le public, des répressions mal conduites provoquèrent des manifestations, puis les faiblesses pitoyables du pouvoir, capitulant, soulevèrent des cris indignés et ainsi le terrain se trouva préparé au mouvement de révolte des esprits propice à l'éclosion des idées de réformes audacieuses. On parla de « tyrannie », de « despotisme ». La presse, devant la timidité du pouvoir, qui n'était plus en mesure d'arrêter la licence des libelles, se donna libre carrière.

Après s'en être pris aux ministres, causes du mal, elle nomma le personnage au nom duquel tout se faisait : le roi! C'était le roi qui devenait oppresseur de ses sujets, « un tyran »! Entraîné par l'impunité et l'excitation collective des foules, on osa écrire que si le roi, encore enfant, était « un incapable », un « innocent », il n'y avait qu'à l'envoyer dans un cloître, en faire un moine, curieuse réminiscence des temps reculés du pré-Moyen âge. Le maître des requêtes Lefèvre d'Ormesson n'exprimait-il pas d'ailleurs une tendance analogue lorsque du haut d'une fenêtre du Palais-Royal, voyant le jeune Louis XIV, âgé de cinq ans, passer dans le jardin, entouré de prosternements, il disait : « J'admirai comme volontairement chacun se soumettait à un enfant à la bavette »?

Un pamphlet audacieux parut en 1652, *la Franche Marguerite*, qui marqua le point où la pensée du public maintenant s'aventurait. L'auteur déclarait que le respect des peuples à l'égard d'une tyrannie à laquelle ils n'osaient pas le refuser était le seul fondement sur lequel s'appuyaient ceux qui empêchaient les justes plaintes des sujets de s'exprimer, pour ne laisser dire que ce qui plaisait aux caprices des gouvernements. Les hommes, ajoutait l'auteur, acceptaient l'autorité des lois, mais seulement tant que celles-ci leur paraissaient raisonnables. Ils admettaient le pouvoir d'un souverain, mais uniquement jusqu'à la limite au delà de laquelle l'on voudrait les empêcher de faire entendre leurs justes plaintes. Un roi pouvait commander à un peuple mais à condition de ne pas le tyranniser. Dès lors qu'il entendait maltraiter ses sujets, abuser de leur apparente insensibilité, il ne restait plus à ceux-ci qu'à dire que l'injustice les lassait et qu'ils n'étaient plus en état de rien supporter. C'était la révolte!

L'attaque fut accentuée. Un autre écrit, la *Réponse du curé au marguillier*, discuta la conception du pouvoir royal telle qu'elle se développait. Parlant des anciennes traditions, des usages séculaires, de ce qu'on appelait les lois fondamentales du royaume, l'auteur déclara qu'à côté du monarque, existaient en France « des lois et des citoyens ». Or, le cas échéant, les citoyens pouvaient avoir à défendre ces lois et à se défendre eux-mêmes. Ils n'avaient qu'un moyen à cet

effet : la rébellion. Celle-ci était donc légitime. Le *Flambeau d'État*, autre libelle, affirma : « Il n'est point de peuple qui n'ait le droit de se faire justice lui-même, quand on refuse de la lui faire! » Le *Point de l'Ovale* développa la thèse que le parti qui s'appuyait sur les lois n'avait, pour renforcer celles-ci, qu'à recourir à « l'émeute générale » et le *Raisonnable plaintif sur la dernière Déclaration du Roi* résuma la théorie de l'insurrection; du moment, disait l'auteur, que le roi n'avait pas pitié de son peuple, que celui-ci n'avait à attendre de son souverain ni protection, ni justice, le lien naturel entre l'un et l'autre était brisé : ils revenaient tous deux à l'état primitif, à « la matière première ». Si le roi ne voulait pas céder, c'était un litige dont la procédure comportait pour le peuple un soulèvement devant aboutir à une décision qui appartenait au sort des armes, « selon la volonté de Dieu! »

Il ne faut pas croire que ces idées ne fussent que le fait de folliculaires isolés, obscurs, mal écoutés. Elles étaient l'expression de courants d'opinion réels, se répandant peu à peu, dans la bourgeoisie, dans le peuple et trouvant leur écho autour du roi, de la reine, de Mazarin, par les bouches les plus autorisées, quoique avec les précautions oratoires nécessaires. L'avocat général Talon, dans un discours qu'il prononçait au Palais-Royal en février 1651 devant Louis XIV, Anne d'Autriche, les ministres, parlait des cas où « les peuples, lorsqu'ils sont dans l'oppression et qu'ils ne sont pas écoutés dans leurs réclamations, ont coutume de se plaindre, même quelquefois de se soulever ». Il ajoutait que, certes, personne n'avait « l'intention de changer le gouvernement de l'État, ni d'attaquer la monarchie ». Mais il ne semblait pas remarquer qu'exprimer de pareilles éventualités, c'était les faire naître dans certains esprits qui n'y songeaient pas, ou les développer dans d'autres qui y pensaient.

La théorie de la révolte contre le roi une fois posée comme légitime, on produisit des arguments pour l'autoriser. Le roi, soutint-on, étant un enfant, ses ministres des « fous furieux », il était nécessaire de ne pas laisser le pouvoir entre les mains de « débiles et de déments ». On se préoccupa d'enlever au pouvoir ses moyens de répression. Un conseiller au Parlement, M. Chevalier, osa proposer, le 15 mars 1649, de « raser la

Bastille », symbole et instrument, à ses yeux, de la tyrannie, et un écrivain se laissa aller à écrire : « En matière de soulèvement on n'est coupable que d'avoir trop de modération... C'est une folie au pauvre peuple de se laisser sucer jusqu'à la dernière goutte de son sang, pendant qu'il ne tient qu'à lui qu'il ne s'engraisse de celui des tyrans. Les sujets n'ont jamais meilleure justice que lorsqu'ils se la font eux-mêmes », ce qui devait être le langage de 1792.

***

La première proposition concrète à réaliser qui fut émise fut d'abord de limiter «la pleine puissance et autorité royale». Le système de la monarchie absolue, écrivit-on, avait fait son temps : il était désormais impraticable en France. « La puissance absolue écrivait l'auteur du *Raisonnable plaintif*, n'est pas compatible avec nos mœurs ». Déjà condamnée au XVIe siècle par un avocat général célèbre, grande lumière de l'ancien Parlement, M. de Pibrac, « elle devait être rejetée ». Il faut, ajoutait le folliculaire, que le pouvoir se trouve contenu par des conseils, qu'il cesse d'être arbitraire et despotique. Mais alors, objectera-t-on, le roi ne sera plus roi, il ne sera qu'un simple magistrat ! On acceptait la conséquence. « Nous répondrons que nous ne disputons pas du nom ni des termes, mais que nous travaillons à la définition et à l'établissement solide et légitime de la chose. » Dans un lit de justice du 31 juillet 1648, un avocat général avança que jadis les volontés des rois n'étaient rendues exécutoires qu'après avoir été « souscrites en l'original » par tous les grands, princes, officiers de la couronne, et que maintenant c'était au Parlement à exercer cette prérogative. Au Parlement, gardien naturel des lois, des ordonnances, coutumes, pratiques et maximes du royaume de France, désignant les régents, et devant qui les rois prêtaient serment, appartenait d'être le frein naturel de l'autorité suprême.

Sur quoi, la noblesse intervenant revendiqua en sa faveur le même privilège. C'était elle seule, disait-elle, qui avait eu le droit, jadis, de souscrire les actes de l'autorité royale. Elle était la partie principale des États Généraux. Elle entourait le trône des siens, qui étaient « les plus proches de la

couronne ». Elle était donc la mieux qualifiée par ses services passés et présents, par son prestige, sa situation, pour contenir le despotisme. Mais l'opinion publique ne parut pas disposée à écouter ces doléances et à faire cas de ces prétentions. Entraînée par le mouvement, elle allait d'elle-même se porter aux extrémités.

***

La violence de la crise de l'idée monarchique en France, vers les années 1648 à 1652 est une chose singulièrement étrange! Jugements sévères sur la royauté et le roi, critiques âpres de l'institution, mépris, attaques, menaces, outrages, tout y a été. Le seul fait qu'on ait pu imprimer et colporter librement en 1652 un livret intitulé : *La décadence visible de la royauté par le peu de respect que les peuples ont pour tout ce qui vient de la part du roi*, témoigne du degré d'ébranlement que subissait la traditionnelle déférence religieuse à l'égard de l'autorité royale. Le contenu du libelle dépassait le titre. On y expliquait que le peuple n'avait plus la moindre considération pour le roi, que les lettres missives du prince étaient froidement reçues partout, ses ordres non exécutés; que s'il se présentait devant une ville, on lui fermerait les portes et que, par bravade, on ferait le contraire de ce qu'il ordonnerait.

A la cour on était averti. Le maréchal de la Meilleraye, raconte madame de Motteville, informait Anne d'Autriche que le peuple était littéralement en révolte, qu'on ne comptait plus ses insolences, ses provocations, qu'il ne faisait aucun cas des personnes royales, qu'il accueillait par des moqueries tout ce qui venait d'elles; et Conrart rapporte que, le 4 juillet 1652, dans une grande assemblée des bourgeois de Paris, à l'Hôtel de Ville, le Prévôt des marchands, ayant voulu donner lecture de deux lettres du roi, constata « qu'à chaque période de la lettre, les assistants faisaient des huées, comme l'on eût fait aux halles ».

La monarchie fut discutée par le populaire sur la voie publique. Les rois étaient-ils donc nécessaires à la France, demandait-on? Non! répondaient les libelles. L'ancienne Rome s'en était passé. Elle les avait chassés : les Français en feraient autant.

Prôner la nécessité d'un roi, disait un folliculaire, c'était défendre la nécessité d'un « fantôme qui ne servait plus que pour amuser les idiots! » Les juristes examinèrent les fondements de l'institution et conclurent à sa non légitimité. Des traités furent imprimés comme : *La Discussion des quatre controverses politiques : si la puissance des rois est de droit divin et si elle est absolue; si les rois sont par-dessus les lois; si les peuples ou les États Généraux ont pouvoir de régler leur puissance*, où les auteurs répondaient aux premières questions posées dans le titre par des affirmations contraires et émettaient les théories les plus révolutionnaires. Tout le monde se mit à nier le droit divin. On s'éleva contre la conception d'un pouvoir absolu qu'on rendait, par des exagérations calculées et des conséquences forcées, absurdes, tel ce *Dialogue d'État ou Entretien des rois Louis XI et Louis XII ès Champs Elysées*, où l'on prêtait aux deux souverains, causant entre eux, des phrases si péremptoires qu'elles paraissaient, sous la forme où elles étaient présentées, outrecuidantes. Après Dieu, disaient les deux rois, rien n'était plus grand qu'eux-mêmes; leur autorité n'avait d'autre moyen d'être maintenue que la force des armes : les meilleures assurances qu'ils pussent avoir étaient donc d'être les plus puissants : leur autorité ne relevait que de Dieu; ils n'en étaient pas responsables devant leurs peuples de qui ils ne les tenaient pas : seuls entre les humains, ils pouvaient employer la formule « tel est notre plaisir », et, comme sanction, menacer de mort ceux qui leur résisteraient, etc.

Les publicistes reprirent les théories émises aux siècles précédents. Le souverain, dirent-ils, ne tenait pas son pouvoir de Dieu et de son épée. Élu jadis par le peuple, c'était au peuple qu'il était redevable de sa prééminence. « C'est des Français mêmes, écrivait l'auteur du *Guide au chemin de la liberté*, que les rois ont reçu leur autorité : de la faire venir du ciel ou de leur seule épée, c'est s'abuser », et ceux qui le disent « se trompent ». A la longue, les détenteurs de l'autorité royale, profitant du silence des peuples, avaient pu usurper un pouvoir tyrannique sous le nom de puissance royale. Mais, du moment que le peuple avait autrefois élu le roi, il était maître de revenir sur cette élection et de reprendre ses droits. Il n'y avait pas de prescription contre ce que l'on appelait « la

liberté de la nation ». Cette liberté, la nation pouvait la revendiquer où et quand elle voudrait, sans avoir à en discuter avec personne. « Le joug des rois, s'écriait un libelliste, n'est pas une conquête de leur pouvoir, mais un pur effet d'une commission du peuple. Lorsque nous avons captivé nos libertés sous le pouvoir de cette servitude royale, nous n'avons jamais prétendu nous priver du juste droit que nous avons d'exiger justice. » Ces principes étaient si forts, ajoutait-on, qu'ils constituaient une partie de ce qu'on appelait « les lois fondamentales du royaume », lesquelles n'étaient nullement à la disposition du souverain, mais en dehors et au-dessus de lui, de telle sorte qu'il ne pouvait les modifier de sa propre autorité sans une usurpation injuste et scandaleuse.

Or, continuait-on, la nation avait des représentants pour revendiquer ces droits et les exercer : ces représentants étaient les États Généraux. Les États Généraux, émanation du peuple et tenant sa place, avaient qualité, au-dessus des rois, pour changer les lois fondamentales. Et chacun put lire librement dans les rues, au Pont-Neuf, le long du Palais, un libelle dont le titre seul était l'énoncé de la thèse : *Formulaire d'État faisant voir par la raison et par l'histoire* : 1° *que les lois fondamentales de la monarchie sont au-dessus de l'autorité des rois*; 2° *qu'il n'y a que les États Généraux qui puissent impunément enfreindre les lois fondamentales et par conséquent que l'autorité des États Généraux est au-dessus de celle des rois*; 3° *que la royauté dégénère en tyrannie lorsqu'elle attente à ces lois fondamentales*, et on réclama la convocation des États Généraux.

Toute une littérature parut afin d'expliquer l'idée qu'on devait se faire des États Généraux, de leur pouvoir. L'assemblée devait être omnipotente, trancher souverainement, sans conteste, en vertu d'une autorité illimitée. Jadis, les États, disait l'auteur de l'*Inquisition recherchant exactement ce qu'on doit faire*, avaient donné des rois à la France; ils en avaient déposé, changé, relégué. Leur puissance était aujourd'hui la même. En eux résidait le commandement suprême, autour duquel la nation devait se grouper. Et comme si l'on prévoyait déjà le mot prochain, authentique ou non, de Louis XIV : « L'État, c'est moi », on spécifiait que le roi n'était pas du tout l'État, que ce qui était l'État c'était le peuple uni

aux princes et aux parlements. L'*Exorciste de la reine* développa le thème.

Et comme, de discuter de l'origine, de la nature et de l'étendue du pouvoir de la monarchie — d'ailleurs pour tellement réduire celle-ci — à déclarer l'institution inutile ou dangereuse, il n'y avait qu'un pas, on le franchit, d'abord avec précaution, puis plus hardiment, et enfin, quand on sentit l'opinion favorable, avec assurance.

Dans les attaques qui se multipliaient depuis longtemps contre Mazarin et les ministres, on avait souvent répété que les actes inconsidérés du gouvernement « sapaient les fondements de la monarchie », « mettaient la monarchie dans le dégoût du peuple », « visaient de buter à ruiner la monarchie ». C'était familiariser les esprits avec la pensée qu'on exprimait. Le danger fut considéré comme réalisé.

Dans un pamphlet qui fit grand bruit : *Lettre d'avis à Messieurs du Parlement de Paris escrite par un provincial*, l'auteur expliqua qu'au cours du passé, nombre de rois avaient subi ce qu'il appelait des « bouleversements dans leurs personnes », qu'on en avait « critiqué, blâmé, noté d'infamie », lapidé, pendu, massacré ou chassé de leurs États. Les gens d'autrefois avaient été d'avis que quand un roi ne parlait que « de roues et de gibets », mieux valait se débarrasser de lui et le détrôner. « La plupart des révolutions, disait-on, étaient arrivées par là. » Or, la France en était à une de ces crises. S'adressant à Anne d'Autriche, le folliculaire lui faisait observer que la façon dont « le peuple n'avait plus de respect et de crainte pour le souverain était un signe du danger imminent »; lorsqu'un roi n'avait plus pour se maintenir que les piques de ses gardes, il était près de sa chute, et on annonçait la catastrophe prochaine.

Le libelle suscita une polémique ardente au cours de laquelle une dizaine de répliques parurent. Nous avons dans madame de Motteville l'écho de l'alarme que ces débats causèrent autour de la reine. « Nos rois, pourtant, écrivait madame de Motteville, qui essayait de défendre la monarchie, sont de la plus grande race du monde! Ils nous ont donné des saints! » « Le devoir nous lie à eux par des chaînes de fidélité, d'obéissance et d'amour »! Mais, ajoutait-elle, où

allait-on sinon à « la fin de la monarchie »? De son côté l'auteur du *Discours libre et véritable sur la conduite de Monseigneur le Prince* relevait que les spectacles auxquels on assistait, étaient « l'épitaphe de la monarchie », et un autre constatait que, les sujets ne regardant plus leur roi qu'avec défi, et le souverain n'étant plus le maître, ni le plus fort, « la chute du trône » était à la merci « d'une secousse ».

***

Comme pour justifier le mot de Joseph de Maistre, « qu'on n'a jamais rien fait contre les opinions, tant qu'on n'a pas attaqué les personnes », des principes les attaques passèrent à la famille royale. Des violences de presse parurent, telles que celles qui avaient été prodiguées au XVIe siècle contre Henri III et que celles qui devaient se retrouver en 1792.

Anne d'Autriche fut l'objet de l'animadversion générale. On l'injuria, on la diffama. On incrimina, naturellement, ses relations avec Mazarin, cause et point de départ de tous les troubles, et de là est née la légende du mariage prétendu de la souveraine avec son ministre. Anne d'Autriche put voir s'étaler sur les murs de Paris des placards remplis de grossièretés à son adresse. Au bout du Pont-Neuf se trouvait un poteau où tous les matins chacun pouvait lire des vers sanglants contre elle, sans que les autorités, impuissantes, pussent empêcher ces excès. Le pamphlet le plus injurieux contre la régente a été celui qui a pour titre la *Custode de la reine* — la custode étant le rideau d'un lit à colonnes du temps — on devine ce que pouvait faire dire l'auteur, dans un monologue, à ce rideau! L'auteur fut découvert, il se nommait Morlot : il avait soixante-dix ans. On l'arrêta; il fut condamné à mort, mais la foule le délivra quand on le mena au supplice.

De même qu'un siècle et demi plus tard Marie-Antoinette devait être traitée « d'Autrichienne », Anne d'Autriche fut appelée « l'Espagnole », « la Suissesse ». On l'interpella ironiquement sous le nom familier de « madame Anne ». On lui demanda ce qu'elle faisait à la tête du gouvernement, s'il n'y avait pas une loi salique en France qui interdisait aux femmes de diriger l'État. Qu'elle laissât donc aux princes et

au Parlement le soin de mener les affaires publiques et qu'elle s'en allât où elle voudrait, qu'on la renvoyât dans son apanage!

Le jeune roi Louis XIV fut pris à parti. Un libelle, le *Fourrier d'État*, lui signifia sinistrement qu'il ne pouvait avoir « de demeure fixe qu'à Saint-Denis ». Un autre faisant remarquer que « le nom de roi était devenu odieux », que pages et valets de la cour « n'osaient plus se montrer dans les rues avec leurs livrées royales », de peur de s'exposer à des sévices, déclara que tout ce qui touchait aux personnes royales était désormais impopulaire, tellement « les Parisiens jetaient mille malédictions à ce jeune monarque que peu d'années auparavant ils avaient reçu comme un présent du ciel! » Autour du trône, comme en 1789, les princes de la famille royale, irrités et inquiets, se répandaient en amères critiques contre ceux qui avaient la lourde charge de diriger l'État. Ils blâmaient tout. Le duc d'Orléans n'appelait sa belle-sœur Anne d'Autriche, lui aussi, que « l'Espagnole », parlait d'elle avec mépris. Sa fille mademoiselle de Montpensier, la grande Mademoiselle, disait que les Bourbons étaient médiocres, incapables des grandes affaires, et ne savaient pas être à la hauteur des circonstances, qu'ils ne s'entendaient qu'aux « bagatelles » : elle le savait bien, elle : « Je connais mon sang, moi qui en suis de père et de mère ». Le prince de Condé s'indignait de ce qui allait arriver à ce qu'il appelait « la maison de Bourbon »; il se répandait en menaces contre ceux qui la menaient à l'abîme. Autour d'eux, des « grands bourgeois », des parlementaires, se désespéraient. Omer Talon disait avec angoisse qu'on allait vers « quelque tragédie », que le sang royal, jusque-là respecté en France depuis le début de la monarchie, était exposé à « des dernières extrémités dont l'imagination seule était funeste! » Et enfin Anne d'Autriche étonnée demandait si on ne voulait pas « détrôner le roi son fils ». « Voilà ses mêmes mots », écrivait madame de Motteville devant qui le propos fut tenu.

Ainsi, méprisée, menacée, la royauté paraissait être près de sa chute. Songeait-on au moins à ce qui pourrait la remplacer? On y songeait et c'est ici que les similitudes avec 1789 vont sembler encore plus singulières.

***

« Je romps mon silence, écrivait, en septembre 1651, l'auteur d'un libelle, le *Solitaire aux deux désintéressés*, qui fait penser à quelque disciple de Rousseau ou de Chateaubriand, je sors de ma solitude, je quitte ma retraite de laquelle, comme d'un rocher élevé, j'avais regardé depuis quelque temps cette agitation violente de tant d'esprits si différents, et je viens apporter au *peuple* les sentiments que m'inspire la pure vérité! »

On se mit à parler au *peuple*. On l'invoqua. Le *peuple* devenait une entité nouvelle qu'on flattait. On lui disait que, s'il savait attendre, il serait bientôt « le maître de sa fortune ». « Ses yeux étaient trop ouverts » pour qu'il ne comprît pas qu'il n'était l'esclave de personne, qu'il devait revendiquer ses droits et surtout son droit essentiel, le plus naturel, et le plus nécessaire, « la liberté »! Il était « né libre »!

Le mot de « liberté » eut à ce moment une fortune considérable. Tout le monde l'eut à la bouche. Sans doute, disait l'auteur du *Guide au chemin de la liberté*, il va choquer nombre de gens : ils en prendront leur parti. La liberté est un droit imprescriptible, la servitude, au contraire, « contre la nature ». On a vu, dans le passé, des peuples qui ont préféré mourir plutôt que de subir la tyrannie : il n'y a qu'à les imiter. La liberté est la condition essentielle du bonheur, la servitude est aussi néfaste que le malheur. A Louis XIV, qui allait être le souverain que l'on sait, un magistrat du Parlement osait dire dans un grand discours, le 15 janvier 1648 : « Il importe à la gloire de Votre Majesté que nous soyons des hommes libres et non pas des esclaves! » Louis XVI n'entendra pas autre chose. Les habitants de Bordeaux révoltés faisaient graver un sceau, au revers duquel ils inscrivaient en larges lettres le mot de « liberté ». Des libelles parurent, remplis de phrases enflammées où les auteurs, se demandant si les Français étaient dégénérés de cette vigueur héroïque qui, autrefois, avait animé leurs ancêtres et si le même sang coulait dans leurs veines, s'écriaient : « Le voulons-nous? Il est temps de secouer le joug qu'on veut nous imposer! Mourons plutôt dans la gloire d'avoir bien défendu notre

liberté que sous les rigueurs insupportables de la tyrannie qu'on nous prépare! » Une députation du Parlement de Paris disait au prince de Condé le 16 avril 1649 : « L'amour de la patrie et de la liberté est un bien que l'usurpation des tyrans ne pourra nous ravir »; et l'auteur d'un libelle, devançant l'épigraphe célèbre du journal des *Révolutions de Paris* de Prudhomme en 1789, écrivait : « Les grands ne sont grands que parce que nous les portons sur nos épaules : nous n'avons qu'à les secouer pour en joncher la terre! »

« Patrie, liberté » : les mêmes mots et les mêmes sentiments qu'en 1789! On ajouta une autre expression que les gens des débuts de la Révolution ne connurent pas encore : celui de « *république* »! Montglat écrivait dans ses *Mémoires* : « On ne parlait à Paris que de liberté et de république! »

L'expression et la chose n'étaient pas à ce point ignorées au XVIIe siècle. Le cardinal de Richelieu disait déjà dans une note relative à un publiciste, Fancan Langlois, qu'il avait fait embastiller en 1627 : « Cet homme nourrit les espérances imaginaires d'une république ». Le public savait que les Napolitains soulevés avaient proclamé chez eux la république, nommé le duc de Guise leur « duce » et que celui-ci, parcourant les rues de Naples à cheval, avait crié : « Vive la république! » A Bordeaux, dans l'insurrection dont nous venons de parler, il avait été question de proclamer « la république », de l'organiser, d'étendre le régime à la France entière, et la correspondance de Mazarin, qui est pleine de détails à ce sujet, nous apprend que le projet de constitution républicaine lui avait été envoyé : Mazarin a écrit de sa main sur le document : « Déclaration pour ériger en république la ville de Bordeaux ». Une assemblée devait être élue par le suffrage universel et y détenir tous les pouvoirs.

A Paris, l'idée cheminait. Elle prit corps. Madame de Motteville nous dit que nombre de magistrats du Parlement étaient déjà acquis à la thèse de la supériorité de la république sur la monarchie; que tel d'entre eux, comme le célèbre Broussel, avait « l'esprit d'un homme né dans une république » Annibal de la Trémoille écrivait à son frère le duc, le 5 juin 1652, que beaucoup de gens, vraiment, « concluaient à faire une république », ce que confirme un mot d'Omer Talon,

qui, six mois plus tôt, en décembre 1651, signalait un parti décidé à « se cantonner dans Paris, à y faire une république et à y éteindre l'autorité royale ».

Le danger fut assez fort pour que le gouvernement s'en troublât à son tour. D'Aligre, celui qui sera plus tard le chancelier de Louis XIV pour la belle période de la pleine puissance du grand roi, avisait le secrétaire d'État Le Tellier, le 12 mai 1652, qu'on parlait par trop librement à Paris de l'idée d'une république à fonder, par imitation de ce qui se passait en Angleterre et il ajoutait : c'est « le présage indubitable d'une subversion! » Le Tellier, de son côté, avertissait Mazarin : des gens, disait-il, rêvaient de transformer le conseil des ministres, ce qu'il appelait « le ministériat », en république; et Anne d'Autriche elle-même finissait par prononcer le mot : parlant d'un conseil révolutionnaire créé par le Parlement de Paris pour réformer l'État, elle s'écriait : mais « c'est une espèce de république! »

Le populaire se mit à discuter les mérites respectifs des régimes monarchique et républicain. Mademoiselle de Montpensier se demandait avec ironie ce qu'elle deviendrait dans une république et ce que pourraient être alors ses sentiments. Au Parlement l'avocat général Omer Talon ne craignait pas de disserter sur les avantages et les inconvénients de l'un et de l'autre système, invoquant saint Thomas pour expliquer que la république comportait l'égalité des citoyens, leur vertu, un juste discernement des chefs habiles qui devraient avoir force, courage, autorité morale nécessaire. Il redoutait seulement, disait-il, que le peuple se laissât flatter par des démagogues et ne fût entraîné à la dérive. Naturellement, en raison de sa situation officielle, il ne pouvait que se montrer bon royaliste, mais quelles raisons invoquait-il en faveur de la royauté? Les rois, à son sens, agissant avec plénitude de puissance et de lumière, étaient seuls à pouvoir posséder la science de gouverner l'État, rayon de la sagesse divine! On devait admirer leur conduite sans examiner les motifs de leurs décisions et, si leurs volontés provoquaient quelque surprise, il fallait se borner à honorer leurs intentions en ne croyant pas à la légère injustes des motifs qu'on ne pouvait pas pénétrer. La défense était bien molle et presque formaliste.

Un de ceux dont on a le plus incriminé à ce moment les tendances républicaines a été le cardinal de Retz. Dans ses lettres à Le Tellier, Colbert, écho de Mazarin, insistait sur la menace que représentaient les idées du coadjuteur. « Il a, disait-il, des sentiments de république. » Il fait connaître ouvertement « ses pensées de république ». « Il est capable de perdre l'état de la monarchie. » Tous reviennent à chaque instant sur le péril de « la ruine de la monarchie », de « la perte entière de la monarchie » que constitue cet homme. « C'est l'opinion des gens de bien », disent-ils. En réponse, Mazarin recommandait de révéler au public par tous les moyens possibles les intentions criminelles de Retz, qui entendait créer « un esprit de république », et la reine Anne d'Autriche faisait dire au duc d'Orléans de se tenir en garde contre un « esprit funeste qui ne pensait qu'à la république! »

Qu'y avait-il de fondé dans ces appréhensions si vives? On a fait honneur au cardinal de Retz des idées politiques avancées qu'il a exprimées. Chacun connaît les phrases célèbres, dans lesquelles il a représenté le peuple, pendant la Fronde, cherchant à tâtons les lois, ne les trouvant pas et levant peu à peu les voiles du sanctuaire qui cachaient le mystère des droits respectifs de la nation et du roi.

Si cet esprit remarquablement intelligent, instruit, sans scrupule, familiarisé avec les idées politiques variées qui étaient courantes dans les cités italiennes de son temps, connaissait les théories démocratiques en honneur dans la péninsule, et s'ils les a exprimées dans la période qui nous occupe, c'est qu'il sentait que l'opinion leur était acquise et qu'il voulait flatter celle-ci, afin de réaliser ses intentions ambitieuses. Se promenant le 21 août 1650 dans la galerie du Luxembourg avec le secrétaire d'État Le Tellier, il expliquait au ministre que la cour avait eu de la chance, au moment de la guerre civile de 1649 et du siège de Paris par les troupes royales, que nul, dans la ville assiégée, ne sût trop bien ce qu'il voulait : il n'y avait personne d'intelligent dans la place, disait-il. Si l'on avait voulu pousser un peu les choses, il eût été facile de proclamer la république : on criait : « La République! » Et comme Le Tellier un peu sceptique objectait que l'affaire n'aurait peut-être pas marché aussi aisément, qu'il y avait encore des

gens à Paris, comme les magistrats du Parlement, ceux des autres cours souveraines, qui, par intérêt personnel, n'auraient probablement pas laissé faire, qu'au surplus les individus qui criaient « La République! » étaient certainement payés, d'où le peu de valeur de leurs convictions, Retz hochait la tête et répliquait qu'il eût suffi de se débarrasser de sept à huit individus, plus énergiques que les autres, qui, eux, sincèrement, tenaient à la monarchie et avaient assez de cœur pour la défendre, mais que le reste eût suivi, personne n'étant en mesure d'arrêter le mouvement : il eût été certainement possible de mener le peuple à la révolution. Rendant compte de cette conversation dans une lettre à Mazarin, Le Tellier ne pouvait cacher « le dégoût » que lui causait celui qu'il appelait : « ce factieux et ce républicain! »

En réalité, et malgré le sentiment de madame de Chevreuse qui jugeait Retz fait plutôt « pour être conseiller dans une république que ministre dans une monarchie », il n'y a pas de raison de beaucoup croire à la sincérité des idées démocratiques de Retz. Il n'a pu arriver à rien, il n'a exercé aucune action utile; comme disait un pape, ce n'était qu'un « brouillon ». Il n'eût pas plus fondé la république qu'il n'a assuré sa propre fortune et si, par un hasard imprévu, Louis XIV l'avait pris pour ministre, cet habile homme eût été sûrement un des meilleurs serviteurs de la monarchie absolue.

Mais il ne se trompait pas lorsqu'il croyait à un mouvement politique réel dans l'opinion. Ce mouvement s'est traduit enfin par des manifestations d'un caractère révolutionnaire si avancé qu'en fait on aurait pu se croire à deux pas des pires excès de la révolution.

***

Car on réclama du sang, des exécutions et des massacres! Des pamphlets demandèrent qu'on ne remît pas l'épée dans le fourreau « avant de l'avoir trempé dans le sang de ceux qui l'avaient fait mettre au vent! » La thèse fut soutenue qu'une « saignée » était nécessaire, « une seule mais qui fût bonne ». Il ne fallait pas se laisser arrêter par les vains scrupules de faux respects qui avaient, jusqu'à présent, ébloui les âmes

timides, mais attaquer tête baissée, en criant : « Point de quartier ! tue ! tue ! » — le cri lugubre de la Saint-Barthélemy, — sans tenir compte « ni des grands, ni des petits, ni des jeunes, ni des vieux, ni des mâles, ni des femelles, afin qu'il n'en restât pas un seul pour en conserver le souvenir ! » « Mettons l'épée au vent, s'écriait un folliculaire, et sacrifions à notre vengeance tout ce qui ne se croisera pas pour marquer le parti de la liberté », variante de la formule : « la liberté ou la mort ! » Étant donné les haines du temps, les scènes violentes qui se produisirent au Parlement, les guerres civiles qui furent le résultat des troubles, les ravages, meurtres, incendies, pillages qui sévirent autour de Paris au cours de ces guerres, il faut croire que ces pamphlets n'étaient pas que de simples jeux de littérature, mais qu'ils avaient une portée sinistre. Parmi les plus audacieux écrivains était un certain Dubosc-Montandré; le Parlement condamna ses écrits au feu, mais ne poursuivit pas l'auteur : les autorités laissaient aller !

***

A la cour, si les ministres et Mazarin ne cachaient pas leurs angoisses, Anne d'Autriche, elle, au contraire, chose singulière, ne paraissait pas à ce point inquiète. Nature instable et indolente, dépourvue d'une sensibilité trop émotive, d'une intelligence courte et sèche, elle ne semblait pas avoir conscience d'un danger tellement pressant. Madame de Motteville, qui constatait cette apathie, n'en revenait pas. Tout au plus la reine, par moments, se montrait-elle préoccupée de laisser au roi, son fils, un pouvoir aussi absolu que celui que la tradition voulait qu'il eût. Par moments, aussi, songeant au drame de l'Angleterre et pressée de chasser Mazarin, objet de l'impopularité universelle, elle répondait ne vouloir pas commettre la faute faite par le souverain de la Grande-Bretagne, qui, en sacrifiant son ministre, avait été conduit au drame où il avait péri. Elle faisait donc des rapprochements. Mais ce n'étaient là que des prétextes politiques.

La reine Henriette-Marie, sa belle-sœur, veuve du souverain anglais décapité, réfugiée à Paris, ne cessait d'appeler l'attention d'Anne d'Autriche sur la gravité d'une situation

pareille à celle dont elle avait été victime elle-même. Dans des lettres douloureuses qui révèlent une des natures les plus fines du XVIIe siècle, elle insistait sur son chagrin de ne se sentir ni écoutée, ni entendue. Elle mandait à sa sœur la duchesse Christine de Savoie : « Pour moi, qui ai vu les commencements d'Angleterre être tout comme ceux-ci, vous pouvez juger en quelle peine je peux être. J'espère que la Providence aura soin du pauvre petit roi. Je crois que Dieu veut affliger notre famille, car, si la guerre continue ici, ce pauvre royaume se perdra. Et que sera ce roi, après cela, et mon frère (le duc d'Orléans)? Ce qui me fait le plus appréhender, c'est de voir qu'ils n'aperçoivent pas leur malheur. Vous diriez que Dieu veut humilier les rois et les princes! Il a commencé par nous, en Angleterre. Je le prie que la France ne nous suive pas, les affaires allant tout de même que les nôtres. Je me tue de le dire, mais l'on ne veut pas me croire. » Et elle suppliait madame de Motteville, à qui ses fonctions à la cour donnaient l'occasion d'approcher Anne d'Autriche de répéter à la reine qu'il ne fallait pas irriter l'opinion, à moins d'avoir la puissance de la maîtriser, car le peuple était « une bête furieuse qui ne s'apprivoisait jamais ». On la trouvait exagérée, importune, elle ennuyait.

A défaut de la régente, l'opinion, au moins, réagissait-elle? Se produisait-il dans l'esprit public un mouvement de résistance contre des théories si déconcertantes pour une génération élevée dans des sentiments à ce point opposés?

Il y avait certes des défenseurs de la royauté. Ils publiaient des libelles pour répondre à ceux qui attaquaient le trône. Ils invoquaient la religion. La majesté des rois, disaient-ils, est l'image de la majesté divine. S'en prendre à l'une c'est mettre en cause la seconde. On ne pouvait être chrétien, si l'on n'était pas d'abord fidèle au roi; et un théologien expliquait la thèse sous le titre de *Maximes morales chrétiennes pour le repos des consciences dans les affaires présentes, pour servir d'instruction aux curés, aux confesseurs, aux prédicateurs.*

Au Parlement, de vieux magistrats, habitués au culte de l'autorité, de l'ordre public et du respect des lois traditionnelles, se scandalisaient de tout ce qui se passait. Dieu,

affirmaient-ils, les avait fait naître dans une monarchie. Ils étaient tenus d'honorer leurs rois. C'était un devoir pour tous de se montrer fidèles à ce qui, à travers les âges, avait fait leur force et leur honneur. Le roi était établi pour commander : le peuple pour obéir. Où allait-on avec les idées contraires? « Si le roi dépend de ses inférieurs, il n'est plus leur supérieur. Fallait-il que le prince relevât de son vassal? » Il ne pourrait qu'avilir sa dignité en l'abandonnant au choix et à la disposition de ses sujets. Et, indigné de tant de paradoxes scandaleux, librement soutenus, l'un des auteurs de ces libelles royalistes s'écriait : « Grand Dieu! qui depuis tant de siècles faites des miracles continuels pour soutenir cette monarchie, ne permettez pas qu'étant encore puissante pour faire trembler ses ennemis, elle se détruise par elle-même. Inspirez aux peuples des sentiments d'amour, de respect et d'obéissance pour leur roi! »

A côté de ces parlementaires, des militaires, comme le lieutenant-général Balthazard, cherchaient à démontrer que les droits de la couronne étaient à ce point souverains que la seule pensée de leur faire échec constituait un crime. Bien d'autres parlaient encore dans le même sens. Mais leurs plaidoyers demeuraient sans écho. On les lisait à peine.

***

Et cependant tout ce mouvement révolutionnaire du milieu du XVIIe siècle a brusquement tourné court et n'a pas réussi. Mieux, même, il a été le prélude du règne où devaient être appliqués le plus fortement les principes monarchiques autoritaires absolus. Comment expliquer un revirement pareil? Il est dû à plusieurs causes.

L'ensemble du royaume d'abord n'était certainement pas mûr pour la réalisation des théories démocratiques que nous venons de voir exprimer. Accoutumé à un état social et politique plusieurs fois séculaire, développé lentement à travers les âges, le peuple ne pouvait changer si brusquement ses habitudes et ses traditions. Il y fallait une lente préparation des esprits. Tout le XVIIIe siècle, avec le travail des philosophes et le spectacle du long règne anarchique, dans un

sens, de Louis XV, n'a pas été de trop pour amener l'opinion à l'idée de contester la nécessité d'une constitution monarchique, qui ne rendait plus les services qu'on était en droit, croyait-on, d'en attendre. La révolution, même, ne se fût peut-être pas produite à l'heure où elle a éclaté et sous la forme où elle a eu lieu, si des événements fortuits n'avaient pas précipité les faits.

Au XVIIe siècle, ensuite, ceux mêmes qui paraissaient les plus avancés avaient-ils un sens bien exact de la direction du mouvement auquel ils participaient? Le cardinal de Retz était hanté par le souvenir de la Ligue. Il croyait la recommencer, bizarre pensée! Ne s'avisait-il pas de proposer au prince de Condé de jouer le rôle du duc de Guise? Et cependant l'horizon des ligueurs était, dans un certain sens politique, singulièrement restreint.

Puis, la Fronde s'est trouvée perdue au milieu d'un flot de petits intérêts personnels, enchevêtrés, mesquins, un réseau d'ambitions égoïstes qui a entravé le mouvement et l'a arrêté. Nulle personnalité de valeur ne s'est révélée qui eût pu, par l'ascendant d'un prestige incontesté et d'une autorité morale indiscutable, s'imposer, réfréner les incohérences des médiocrités vaniteuses et entraîner la foule. Chez les anciens magistrats du Parlement, gens de procédure étroits, que Retz qualifie de « vieillards noyés ou plutôt abîmés dans les formes du Palais », trop d'âmes effrayées du déréglement de « l'ordre public » et qui avaient horreur de la « rebellion », par là peu préparées à des temps de tumulte et de révolution, étaient prêtes à tout faire pour rétablir l'autorité royale. Enfin, les princes, les gens de cour, esprits légers et irréfléchis, les femmes agitées dont Victor Cousin a écrit l'histoire, ont tenu trop de place dans un mouvement qui les dépassait et le peuple, en un temps demeuré aristocratique, n'a pas su, ou pu, se défaire d'eux.

En présence de l'anarchie, effet du désordre général, le populaire, victime de la guerre, de la famine qui suivirent, se lassa. Il regretta la paix assurée par le roi. Il soupira après l'autorité. Ses habitudes de sentiment monarchique reprirent vite le dessus et lorsque Louis XIV rentra à Paris, après les troubles, la population de la capitale, faisant sa soumis-

sion, l'acclama avec un enthousiasme qui étonna le gouvernement lui-même.

***

Or le prince qui allait — l'âge venant — prendre la direction du gouvernement de son royaume, était précisément le personnage le mieux fait pour tirer parti de cette réaction. On n'insistera jamais assez sur l'extraordinaire suggestion physique que Louis XIV a exercée autour de lui et dont son entourage, sa cour, les grands et, par eux, de proche en proche, le pays tout entier ont subi les effets. Sans être d'une intelligence à ce point supérieure, mais ayant le goût, le sens et l'instinct de l'autorité à un degré que peu de souverains ont atteint, avec son grand air froid et distant, sa majesté olympienne intimidante au possible, son talent de parler peu et justement qui glaçait l'interlocuteur, une manière de tout remarquer autour de lui, de ne pardonner jamais un manquement à ce qu'on lui devait, faculté de constance éternelle de rancune qui, pour beaucoup, comme Retz, a duré des vies entières; puis, une savante façon de mesurer à propos, ou les grâces accordées avec une courtoisie exquise, ou les sévérités dispensées avec une inflexible rigueur; Louis XIV a eu tout ce qu'il fallait pour inspirer autour de lui une sainte terreur de sa personne et le respect religieux de son autorité suprême. Il les a inspirés. La France médusée s'est soumise. Le roi lui est apparu comme une sorte de demi-dieu, que la mise en scène développée d'un cérémonial ancien, renforcé par Henri III d'usages orientaux, acheva de perdre dans une auréole de splendeur. La magnificence, les victoires, les conquêtes, qui flattaient les sujets, complétèrent ce que le retour à une discipline intérieure vigoureuse inspirait de confiance et ajoutèrent au prestige du maître, Napoléon Ier a dit : « Le peuple français n'obéit volontiers qu'aux souverains dont il est fier et auxquels il croit la force de le faire rentrer dans l'ordre s'il s'en écartait ». Peut-être pensait-il à Louis XIV. Louis XIV, en tous cas, a vérifié l'observation. Le royaume s'est incliné devant lui et le souverain en a profité, non seulement pour rétablir dans leur

pureté antérieure les conceptions idéales, chères aux juristes, qui depuis tant de siècles, autour de la couronne, travaillaient à faire triompher l'idée de « la pleine puissance royale », d'après le droit antique latin du *princeps romanus*, mais encore pour instaurer ce que les royalistes libéraux du temps de Louis-Philippe ont appelé « le césarisme monarchique », qui devait, d'ailleurs, d'après eux, achever de ruiner la monarchie. Les principes démocratiques, renouvelés sous la Fronde, des droits de contrôle du peuple sur la direction de l'État, de liberté, de représentation nationale, et le reste, s'évaporèrent au grand soleil de Versailles et nul ne s'imagina que le prince, dont la majesté souveraine symbolisait à un si haut degré le dogme de la monarchie absolue, pût seulement soupçonner l'existence de principes politiques populaires opposés aux siens. Et cependant, ces principes, il avait pu les voir imprimer de son vivant et vendre aux carrefours de sa capitale, comme il avait pu, étant enfant, entendre, sous ses fenêtres, acclamer dans les rues de Paris « la Liberté » et « la République »!

LOUIS BATIFFOL

TA MAIN GAUCHE...

Marrucine Asini, manu sinistra non belle uteris in ioco atque vino...

CATULLE

— Vous croyez qu'il pleuvra? — demanda sir Thomas Crosse.

Édith feignit d'examiner les petits nuages sombres et ronds qui voguaient à la dérive, en silence, des branches du noyer aux tuiles rouges du garage, et fondaient, lambeau par lambeau, derrière la maison de lord Carneagle.

— Je ne pourrais pas vous dire, père...

Lourds petits nuages, gonflés comme des joues de négresse, comme des voiles de bateaux pirates, et prêts à crever; la veille, il en était passé toute une flottille au-dessus de Londres; à dix heures, le matin même, une averse avait rafraîchi Park Lane.

— Cela va tomber dans l'ouest, cette fois, — reprit sir Thomas.

Ses pensées se condensèrent, tragiques.

— ... à cause de cette chaleur absurde!...

Edith s'engluait du regard au toit des Surtees-Dalrymple, où venait de se coller un pigeon.

— Le pire, — prononça-t-elle lentement, — c'est que, lorsqu'on n'est pas dans l'endroit prévu au moment voulu, on n'a pas ce qu'il faut.

Du côté de Berkeley Square, une trompe d'automobile creva le silence qui se referma aussitôt, pesante nappe de verre fondu, sur toutes les maisons de Hill Street.

— Que dites-vous? — fit sir Thomas.

Il se remit à marcher autour de la pelouse qu'empourprait un parterre de géraniums; trois maisons braquaient sur lui leurs fenêtres aveuglées par des stores; celle de lord Carneagle cachait le soleil. On connaît ses voisins dans ce quartier, on est chez soi, chacun. Pas une façade à l'alignement; des rues qui montent, descendent, tournent; des jardins de square comme des parcs seigneuriaux; des impasses qui vengent l'Angleterre de Washington en opposant aux Studebaker du Ritz des mâchoires de fer peint et un visage de brique; des garages de planches et de tôle, dédaigneusement jetés sur un des terrains les plus chers du monde; des portillons de granit faits à la mesure du gentleman en chapeau de soie; d'exquises serrures de cuivre; des bouledogues primés, sur un plateau d'asphalte; de tendres barreaux d'acier, verts, roses ou ocre; il reste entre Bond Street et Stanhope Gate quelques îlots de la sorte. La maison de lord Carneagle cachait le soleil. Une faible odeur d'herbe, d'origan, de fleurs et d'orage traînait sous le noyer, autour de la Minerve de marbre, près du coq en buis.

— Non, non, il fait trop chaud!

Sir Thomas écrasa le gravier de l'allée sous ses fortes chaussures noires.

— Est-ce ma faute si votre mère a dû rentrer en ville? Est-ce que je n'y reste pas pendant tout le mois d'août, moi?

Toujours il marchait en levant le menton, ce fameux menton en fer à repasser des mâles de la famille Crosse; il ne tournait la tête que par complaisance et comme à regret.

— J'ai même plus chaud que vous, car je porte du drap. D'ailleurs cela va tomber dans l'ouest.

— C'est ce que « vous » pensez! — dit Édith, d'une voix qui vibra.

Il n'y eut pas de réponse.

Une belle et fine race, ces Crosse. « Des hommes de qualité », prononça lord Birkenhead, d'une tribune. Sir Thomas, à trente-huit ans, avait dirigé les Travaux publics, à quarante, l'Éducation. Les ruines du parti libéral lui étaient tombées sur les épaules, des épaules en porte-manteau, doublées de

cheviote, celle de droite un peu plus haute que l'autre. A quarante-neuf ans, il soutenait encore son fardeau. L'esprit portait à gauche, l'âme à droite. Sir Thomas se fût dérobé, s'il avait cru pouvoir le faire en parfaite justice : souvent les Crosse souffrent pour que leurs actes restent parfaitement justes.

Adolescent, il passait pour un des bons latinistes du pays : à Oxford, ses condisciples de Magdalen prenaient un vers au hasard dans les huit premiers chants de l'Énéide, pour l'entendre réciter aussitôt la suite, sans hésitation. Il était aussi gardien de but dans l'équipe de football; six pieds un pouce, et une détente exceptionnelle.

Ces Latins qui divisent les Anglais en esthètes et en pompiers, l'affolaient de colère : il cherchait en lui-même et redécouvrait l'Angleterre véritable, que ne contentent ni les pompiers, ni les esthètes, ni les beaux gestes, l'Angleterre courageuse dont il chérissait les hommes pour les caractères, en regrettant tout bas qu'ils s'obstinassent à ne montrer d'eux que l'écorce la plus âpre.

De bonne heure, il avait vaincu ses travers de jeunesse; il ne disait plus de mal des Irlandais; il ne semait plus les « sub rosa », les « ex animo », les « per fas et nefas », les « ad nauseam »; aux commissions qu'il présidait, s'il glissait encore un « Spectemur agendo », un « De lana caprina rixari », c'était par plaisir de n'être point compris; dans un salon de Brook Street, de Carlton House Terrace, lorsqu'il demandait à qui parlait vie ou cœur : « Rien à ce sujet, dans le Burke? dans le Gotha, dans le Debrett, dans le Ruvigny? Rien? » personne ne sursautait. Les Crosse aiment ceux qu'ils briment. Sir Thomas rêvait de grands progrès pour les autres, et de grandes délices pour lui-même; ses moustaches en brosse commençaient à grisonner; il portait toute l'année des vêtements épais, des chapeaux de feutre gris bordés de ruban clair, d'antiques cravates déteintes. L'Europe lui était familière; il avait écrit un livre sur Pinturicchio. Il promenait sur toutes choses un regard bleuâtre, pudique, dont il retenait le feu comme une inconvenance. Il haïssait le mensonge, l'étroitesse d'esprit, les abréviations, les tricheries, ne laissait sur les tapis que la trace de ses talons et, pour lire,

appuyait fortement sur son nez de grands lorgnons d'écaille à fil noir.

— Ma chère, cela tombera dans l'ouest, ou cela ne tombera pas.

— Plût au ciel que cela tombe sur nous! — gémit Édith. — Il est positivement impossible de supporter cette chaleur.

— Pourquoi ne prenez-vous pas un bon bain froid?

— J'aurais encore plus chaud après! — cria-t-elle. — Et comment changerais-je de robe? tout est dans les malles; tout est enfermé à clef. C'est vraiment terrible de ne jamais savoir ce qui va se passer.

Elle regardait obstinément à terre; du bout de son soulier, à petits coups, elle brisa une motte détachée de la pelouse. Son profil était crispé; un morceau de dent luisait, de côté, entre les lèvres.

Au physique, Édith tenait trop de sa mère pour que sir Thomas pût l'admirer candidement : une grande fille mince, de profil régulier, aux narines un peu relevées en arrière, avec une masse de cheveux blonds taillés à la hache sur le cou. Au moral, il ne la pénétrait pas : têtue et honnête jusqu'à la méchanceté, ardente à l'équitation et à la danse, sans grande coquetterie, sans grande intelligence, tendre à ses moments perdus, bonne par distraction, à force de colère ou de mélancolie. Sir Thomas lui avait tout offert : les bals, le voyage, la solitude, la musique; il avait tout essayé : la camaraderie, l'autorité, l'inquiétude. Elle eût découragé un amant et un juge d'instruction. Parfois il ruminait : « C'est ma fille. » Sa fille? Une sauvage qu'il n'espérait plus apprivoiser; une créature de dix-neuf ans; un témoin. Se sentir étranger à son œuvre, ne cueillir, pour tant de sève, qu'un fruit maigre et bizarre, le décevait affreusement.

— Ayez un peu de patience, Édith. Dès que votre mère sera rétablie...

— Elle ne fait rien de ce qu'il faut!

— Pourquoi ne le lui dites-vous pas, ma chère Édith?

— Oo... Oo...!

Elle serrait les dents, les poings, battait de l'avant-bras, tapait du pied, sur le gravier chaud. Une goutte de sueur roula sur sa tempe.

Huit jours auparavant, Édith avait dû quitter Cowes où elle se trouvait avec sa mère; un spécialiste des reins était convoqué d'urgence à Londres.

Depuis cinq ou six ans, lady Crosse souffrait de douleurs bizarres qui lui attaquaient la vésicule biliaire, le pylore, les reins, le foie; les plus grands docteurs pouvaient seuls la soigner; ils la soignaient de telle façon que ses maux, d'un organe, passaient à un autre. Elle les endurait sans bonne grâce, consultait sans conviction, à Londres, à Bâle, à Berlin, à Paris, d'illustres savants; faisait des cures à Carlsbad, à Vittel, à Llandrindod Wells, dans des casinos et dans des villages sans nom, sur des plages, sous les pins, à la montagne, en bateau, pour revenir se reposer à Londres, chaque fois plus lasse, plus mince, plus desséchée. Ni l'esprit ni le courage ne lui manquaient; elle se servait de l'un contre les médicaments, de l'autre contre la vie, ne pensant qu'à détruire ou masquer le mauvais goût des médicaments et de la vie. L'habitude de lutter faussait tout son maintien; ses amusements prenaient un tour agressif; ses plaisirs, ses opinions ne servaient que de réactifs à son acrimonie; sa gaité même était acerbe. Elle disait : « Je crains beaucoup trop de tout perdre pour consentir encore à rien prendre sérieusement. » Les objurgations ne la faisaient point plier. Elle se laissait accuser d'être la moins sincère des femmes, et rendait leurs politesses à des maîtresses de maison extravagantes.

— A-t-elle beaucoup de fièvre aujourd'hui?

— Peut-être...

— C'est invraisemblable, pourtant...

— Rien n'est invraisemblable.

— Édith, sur quel ton...

Il vit des sourcils se froncer, s'interrompit, obliqua :

— Croyez-vous que Carpenthwaite applique réellement les prescriptions de Delbecque?

Les épaules d'Édith se levèrent.

— Et vous, père, croyez-vous aux prescriptions de Delbecque?

Il sursauta.

— Rien ne réussit... Et Carpenthwaite fait tout son possible, le pauvre garçon...

— Alors, pourquoi demandez-vous s'il applique les prescriptions de Delbecque?

— Pourquoi je demande? Je demande pour savoir. Je demande parce que cette question me soucie. Pourquoi je demande? Vous êtes étonnante, vous!

Une vieille rancune, une vague de dégoût, une odeur de renfermé lui emplit la gorge, le nez, le gonfla. Trop de questions s'étaient étouffées, trop de sentiments éteints au fond de lui. De cette masse en décomposition, lorsqu'on soulevait les couvercles, une bouffée s'échappait; mais les couvercles ne restent jamais ouverts une bonne fois.

Que n'était-il malade à la place de sa femme? La vie se traîne comme un mille-pattes, et n'est jamais ce qu'on craint ni ce qu'on souhaite.

— Carpenthwaite doit avoir fini.

— Carpenthwaite? — répéta Édith, vaguement.

Sa main s'était tendue, la paume en bas.

— Cette fois, grâce à Dieu, voici la pluie.

— Une simple averse, j'espère...

Ils franchirent, pour se mettre à l'abri, le seuil du fumoir... Lady Crosse était appuyée, jambes étendues, buste droit, contre le dossier de sa chaise-longue. Assis dans le retrait du bow-window, à contre-jour, les avant-bras portant sur ses genoux et les pieds écartés, Carpenthwaite jouait avec un porte-mine. Délicieux Carpenthwaite : fils d'un ami des Crosse, et lui-même l'ami de la famille plus encore que son médecin; quelle intelligence dans les soins qu'il donnait à lady Cynthia; sans lui, que serait-on devenu? Les vieux praticiens à cravate noire n'ont jamais le temps de soigner le moral. Des distractions et de la jeunesse, voilà ce qu'il faut.

— Comment cela va-t-il, ma pauvre Cynthia?

— Pas très bien...

Un peu d'acajou pâle tachait ses cheveux qu'elle portait abattus, tirés en travers, sur le haut du front, et ramenés comme une mèche d'homme, d'un seul côté, derrière l'oreille.

— Vous souffrez?

— Non... Carpenthwaite me trouve nerveuse. C'est tou-

jours sa chanson quand il voudrait se débarrasser de moi, m'envoyer me coucher. Il la chante aujourd'hui, parce que je l'ai empêché d'aller faire son hockey, et aussi parce que mes nerfs, en effet, ne sont pas en très bon état.

— Ce temps lourd... — suggéra sir Thomas.

— Peu importe...

Sur cette figure pâle et mince où se déformaient deux lèvres trop peintes, une expression de détresse parut. Spectacle rare. Sir Thomas en fut bouleversé.

— Que sentez-vous, Cynthia?

La bouche avait repris son pli habituel, faisait une moue désabusée. Lady Crosse se cala dans le fond de sa chaise-longue; ses doigts se refermèrent doucement sur les appuis de velours.

— Je sens, — dit-elle en souriant, — je sens que je voudrais crever des ballons, vous savez : de beaux ballons verts, jaunes, rouges, les crever à coups d'épingle, les crever...

— Oh! Cynthia, s'il vous plaît... — implora sir Thomas en tournant le dos tout d'un coup. Il gagna le fond de la pièce.

— Cynthia! — répéta un écho faible, étouffé.

Puis, très fort :

— Vous devriez l'empêcher de dire des bêtises, Carpenthwaite!...

— Merci, mon ami, — enregistra lady Crosse dans le lointain.

— Oh! — gronda-t-il, honteux, — vous me feriez employer des mots pires, quelquefois.

« Crever des ballons » : c'était tout Cynthia, ces trois mots. Toutes les choses belles et bonnes, elle les prenait entre ses doigts, les retournait, les admirait à la lueur du soleil, de la lune, des étoiles, et puis, au lieu de les aimer, d'un seul coup d'épingle, les réduisait à rien. Elle faisait comme les enfants qui cassent leurs jouets; ses jouets, c'étaient les jouets les plus sacrés de la vie, sans lesquels bientôt on ne peut plus vivre. Le malheureux Carthbrooke avait été contraint, à soixante ans, d'avouer à sa femme qu'il ne suffisait plus à leurs dépenses. Charles Trevellis n'avait tenu que trois ans! il divorçait. Mais lui, Crosse, on le ruinait par d'autres moyens, plus subtils et plus cruels : Cynthia dévastait en se pro-

menant les royaumes les plus riches; il n'en était pas où elle ne fût entrée; elle démolissait les dieux, les idoles, les ombres mêmes. Son rire corrosif brûlait tout. Longtemps sir Thomas avait lutté; il possédait de grandes ressources. C'était un constructeur : il reconstruisait. Mais la foi s'épuise comme l'argent. Il ne trouvait plus chez lui de quoi remplacer ce qu'on détruisait par jeu. Crever des ballons! C'était bien cela : une perversité de malade peut-être.

Quelques gouttes tombées d'un ciel obscur s'aplatirent sur le bord du bow-window. Sir Thomas, discrètement, jeta un coup d'œil sur sa montre : trop tôt encore.

— Un peu de violon?...

— Ne demandez rien à Carpenthwaite ce soir, — coupa lady Crosse. — Il est d'une humeur détestable.

Carpenthwaite sourit de toutes ses dents et ne dit rien. Comment faisait-il pour avoir des cheveux si merveilleusement ondulés sur le front?

Des livres, des partitions, des albums striaient la pénombre. La main de sir Thomas tomba sur Tristan. *Lento e languente.* Il lut les premières mesures, tourna la page. Le chant du prélude se fraya un passage dans sa chair. Jadis, à Bayreuth, avec Cynthia, il l'avait entendu monter. Quelle exécution!... *Molto crescendo...*

— C'est quand même bien... — Son regard tomba sur Carpenthwaite — ...cette vieille chose.

— Quelle vieille chose? — demanda Carpenthwaite en tendant la main.

Il prit la partition sur ses genoux, se mit à la feuilleter attentivement :

— Je crois bien!...

« Pourquoi donc, fut sur le point d'interroger sir Thomas, pourquoi ne jouez-vous jamais aucune de ces belles pages?... » Il ne demanda rien. Deux jours auparavant, une discussion absurde avec lady Crosse, au sujet d'Archipenko, l'avait mis hors de lui : une de ces discussions odieuses, où l'adversaire pose en principe : « Vous n'êtes pas qualifié pour discuter avec moi. » Le souvenir du débat le révoltait encore. « Je connais Archipenko beaucoup mieux que Cynthia ne connaît aucun maître. Se figure-t-elle par hasard que j'en sois encore

à William Morris, à Watts et à Brahms? Ou que je juge la sculpture d'après l'Évangile, comme un puritain de Boston? » Mais on voulait lui faire prendre des caricatures pour les jeunes formes de l'art. Pour qu'un livre fût bon, il fallait qu'il sentît le champagne; pour que la musique fût bonne aux oreilles de lady Crosse, il fallait qu'elle éclatât d'humour. La beauté fait rire! Crèvent les ballons! Carpenthwaite était le complice de lady Crosse. Délicieux, intelligent et superficiel Carpenthwaite : « Je ne lui demande pas, bien sûr, de jouer du Wagner tous les jours! » Il le suppliait, comme il suppliait Cynthia, de ne pas jouer exclusivement des marches barbares, des symphonies pour clarinettes, trombones et cornets bouchés, et cette sonatine de Respighi pleine de chattes joyeuses qui sautent sur des lames de sabre. Du moins les aurait-il suppliés, s'ils avaient pu le comprendre. « Quoi de plus rétréci, songea-t-il, que les gens résolument avancés; un esprit large... » Édith, d'une voix lugubre, l'interrompit :

— Maintenant, j'en suis certaine, il ne pleuvra pas.

— Que la pluie soit damnée! — murmura-t-il, excédé.

Une nappe de lumière coulait sur la Minerve de marbre et le plumage sombre du coq en buis. Dans la maison, un long silence. La voix d'Édith, pacifiée, remonta des ténèbres.

— Ce qu'il y a de si gentil dans les pères, c'est qu'ils vous enseignent l'usage exact des mots du bon vieux langage...

Sir Thomas s'était laissé tomber au fond d'un fauteuil. Encore vingt minutes d'attente. Il s'empara d'un magazine illustré. *Cowes. Les régates. Le yacht de lord Rothschild. Cowes. Fin de la saison. Cowes. Le prince Henry, le comte de Dumbarton et une de leurs amies. Le secrétaire du Trésor fait une promenade en automobile. Bernard Shaw accordant un entretien à la fille cadette du prince de Wittenstein-Pallavicini. Mrs. Sedgwick et ses chiens. L'arrivée de la coupe Mackay. Cowes. Au club de golf : lady Crosse, Mr. Cuthbert Stewart, le marquis...* Lady Crosse : penser qu'elle s'était fait photographier en compagnie de cet arsouille de Cuthbert Stewart; on raconterait encore qu'elle lui soufflait ses sujets de comédie. Fama malum quo non aliud velocius ullum! Sir Thomas tira sur le fil noir qui pendait à son cou et installa

ses lorgnons d'écaille sur son nez. Quelle honte! Cynthia avait soixante ans sur cette photographie : des chevilles sèches, des poignets secs, un cou sec, un nez sec. Une sèche distinction, voilà ce qui restait d'elle. L'image vacilla, se brouilla. Le regard de sir Thomas flottait dans un halo bleuté. Combien de photographies de lady Crosse on avait publié partout. « *Lady Crosse au festival Goossens* ». — « *Ce qu'Epstein dit à lady Crosse* ». — « *Lady Crosse croquant Augustus John* ». Cynthia croquant Augustus! Mais rien d'aussi blessant que les photographies de Goodwood, du Warwickshire, des champs de course, des chasses à courre, qui montraient une Cynthia en bottes ou en jambières de laine, talons bas, ceinturée à mi-cuisse, vêtue de cuir, le col relevé, tout coudes, tout nez, tout canne-parapluie! Qu'il pût exister tant d'angles dans une créature humaine ahurissait encore sir Thomas. Cynthia était adossée dans sa chaise-longue; elle crayonnait des figures sur le bord d'un journal.

— Vous avez pris vos gouttes, chère?

— J'ai pris mes gouttes.

La voix n'était pas tout à fait celle des autres jours, ni le visage. La crise, cette fois, avait-elle été plus forte? Cynthia souffrait-elle plus qu'elle ne voulait l'avouer?

— Dites-moi, Thomas...

— Chère?

— Est-il bien nécessaire que vous assistiez à ce dîner?...

Sa poitrine tout à coup devint une bouilloire.

— En fait, chère, c'est arrangé depuis si longtemps ... Si j'avais pu prévoir votre retour...

Elle s'était remise à dessiner. Sous les traits inclinés de sa physionomie, sir Thomas cherchait les lignes anciennes, les courbes charmantes et le teint de la jeunesse. Comme Cynthia lui avait plu jadis; comme il l'avait aimée, désirée! Il essaya de revoir sa bouche de jeune fille, qui n'était faite que pour prononcer « rose » ou « oh! », les deux grandes vagues chatain sur sa tête, un sweater de laine à bordure bleue qui se gonflait drôlement quand elle courait. Que c'était loin tout cela, et incroyable! Pourtant il l'avait vu. Il était amoureux de sa femme alors. « *Marrucine Asini, manu sinistra non belle uteris in ioco atque vino...* » Asinius Marrucinus,

quel larron tu deviens lorsque le vin te monte à la tête. Et quels rires, le soir où le jeune Thomas Crosse avait, dans le privé, cité ces deux vers de Catulle. « Votre dignité, Thomas, où est-elle? Thomas chéri, ne « marrucinasinez » pas!... » Le mot était très long et très difficile; on s'embrouillait, on riait de plus belle. La « marrucinasinition » de la première année... Une nuit à Cannes... Tous les hommes sont les mêmes sous le plastron. Quand leur femme ne leur plait plus... » Les amis disaient que nous faisions un joli couple... » songea Sir Thomas. Un geyser brûlant soudain lui souleva le cœur et vint frapper furieusement l'intérieur de son crâne. « Un joli couple! » N'était-ce pas la vérité la plus désespérante? Du cœur, de l'intelligence, de la foi, de la fortune, de la force : ils avaient tout possédé à eux deux, tout espéré, usé de tout. Ils avaient fait une fille, des voyages, des projets, commandé, reçu, bâti, causé; ils étaient Sir Thomas et Lady Crosse. « Voilà ce que nous faisons de la vie, et voilà ce qu'elle fait de nous! » La terre était épuisée sous eux. « Et pourtant, je n'ai rien à reprocher à Cynthia, rien. » Cette pensée dévorait sir Thomas.

— Je suppose, — dit-il en se levant, — que je ferais mieux de m'en aller.

Au milieu du jardin, le rouge des fleurs s'assombrissait; les ombres étaient vertes. Une odeur profonde noyait la pelouse et baignait le pied de la maison.

— Je regrette que vous ne restiez pas, — fit la voix de lady Crosse.

Édith bougea faiblement.

— Carpenthwaite, — dit sir Thomas gêné, — vous dînerez ici, n'est-ce pas... Oui, oui... et un peu de violon, je vous en prie. Il n'y a rien de tel. A tout à l'heure.

Après un dernier regard pour Cynthia :

— Je ne pouvais me décommander... Vraiment... Pardonnez-moi...

Les objets, dans le vestibule, étaient enveloppés de tulle jaune. Carpenthwaite restait sur le pas de la porte.

— Bien entendu, — souffla sir Thomas, — vous n'êtes pas inquiet?

Et, au butler, qui lui tendait son chapeau :

— Bates, vous mettrez un couvert pour le docteur Carpenthwaite.

La porte s'était refermée. Il aspira l'air de la rue, jusqu'au fond de sa poitrine.

***

Les nuages s'éloignaient vers le nord. Il ne pleuvrait pas. Dans une demi-heure, si tout se passait bien, sir Thomas emmènerait Grace.

Il chercha son étui à cigarettes et sentit sous ses doigts la lettre du major Devereux. Cher Archibald, un si bon garçon malgré ses crises de « Wildisme », ses manières impertinentes, sa façon, chaque fois qu'il soupçonnait dans un ménage ami quelque désaccord, de dire au mari : « Fallait prendre un pied-à-terre dans Clarges Street. » Quelle chance d'être au Touquet, de l'autre côté de la Manche! « Gardez vos esprits bien dégagés, répétait volontiers Devereux, la vie vous paraîtra toute simple. » Il n'est facile de garder ses esprits dégagés que si l'on passe huit jours chaque mois en France. Pas de procès en rupture de promesse à Paris, pas de poursuite dans les parcs, pas de lessive mondaine dans les journaux. Un pied-à-terre dans Clarges Street? Oui, un peu le document volé de Poë, si bien en vue que personne ne le voit. Aujourd'hui, il n'est pas question de pied-à-terre. Il s'agit d'aller dîner à la campagne avec Grace.

Par John Street, Queen Street, une cour, un passage, sir Thomas gagna Piccadilly qu'il traversa. Le parc s'étendait devant lui, jusqu'au palais de Buckingham. « J'arriverai juste à l'heure! » calcula-t-il en réglant son pas.

Il essaya de s'expliquer Grace. De Cowes, lady Crosse lui avait demandé de se rendre chez un couturier de Hanover Square où Édith s'habillait : affaire de robe. Il n'y connaissait rien; jamais il n'avait mis les pieds dans une maison de couture; il avait pensé à Carpenthwaite, si débrouillard, si aimable. Seul, il n'eût rien vu. Mais Carpenthwaite voyait tout : « Regardez-moi cette jeune fille! » avait-il soufflé, « N'est-elle pas ravissante? » Et déjà ce diable d'homme engageait la conversation avec Grace, sans être présenté,

comme si tous, ils avaient été de vieux amis : une troublante conversation de dix minutes. Quand sir Thomas avait dû y retourner, Grace était encore dans l'antichambre. « Tout ça, songea-t-il, c'est une malchance extraordinaire. C'est la faute de Cynthia! »

Il revit sa femme, sa figure de malade, ses yeux aigus. « J'était si tranquille... Personne ne connaît l'existence de Grace. Personne! » Douce Grace, patiente Grace. « *Quod decet honestum est, et quod honestum decet* », enseigne ce pion de Cicéron. Mais le gentleman qui vit en Cicéron, est-il juste de s'en moquer tout à fait?

L'automobile était prête, chez le loueur. « Eaton Place », fit sir Thomas comme on se jette à l'eau. A peine avait-il eu le temps de fermer les yeux, de passer sur son front son mouchoir imbibé d'eau de Cologne, la portière s'était ouverte. Une présence nouvelle, des tulles volants, un parfum léger, frais, une forme mauve emplissaient la voiture.

— Tom, quel cheik, quel rajah! Prendre un landaulet quand il fait si chaud!

— J'ai pensé, — dit sir Thomas Crosse énigmatiquement, — que nous serions mieux protégés.

Et, comme la hanche de Grace effleurait la sienne, il s'écarta d'un pouce.

Les escapades n'étaient pas son fort, ni les jeunes filles qui travaillent dans les maisons de couture. Il venait de traverser Belgrave dont cinquante maisons appartiennent à des personnes capables de reconnaître un Crosse à cent mètres, et surveillait le chauffeur comme si Chelsea, où l'automobile s'enfonçait, eût été une jungle pleine de fauves à l'embuscade.

— Oh! Tom, vieux Tom, — on le flattait d'un tapotement amical sur le dos de la main, — vous êtes si gentil de tenir votre promesse. J'avais peur que vous ne changiez d'avis au dernier moment.

— Cela n'aurait pas été juste.

Il n'aimait pas, au fond du cœur, être désigné par cette syllabe « Tom » qui ne signifie proprement rien, tandis que « Vieux Tom » amusait son oreille. « Vous êtes bon comme du bon gin! » avait déclaré Grace, et « vieux » bien entendu,

ne s'appliquait pas à sir Thomas, mais à cette charmante illusion d'amitié qu'il laissait grandir, comme un buisson, autour de lui.

— Vous avez une bien jolie robe, — crut-il devoir dire en glissant vers Grace un coup d'œil hâtif.

— Vous trouvez? — renvoya-t-elle, ravie.

Mais lui, le regard fixé au dos du chauffeur :

— Où va cet homme?

— Où lui avez-vous dit d'aller?

— Kingston.

Les sourcils de Grace se froncèrent; elle essayait de réfléchir. Les maisons de Fulham défilaient, avec une implacable régularité.

— Dites-moi, — fit sir Thomas en se penchant vers le chauffeur, — quel pont avez-vous l'intention?...

— Le pont de Putney, monsieur.

— Ensuite, par Roehampton?

— Oui, monsieur, tout droit.

Sir Thomas se rejetait en arrière, la mâchoire lourde, le bleu de son œil plus sombre.

— Vous avez l'air ennuyé... — fit Grace.

— Je n'aime pas Roehampton.

Il se trouve des gens pour revenir de Cowes, ou d'ailleurs, à l'improviste, ainsi que l'avait fait lady Crosse, pour aller au Club de Polo, et en sortir, un mois d'août comme celui-ci, juste au moment où d'autres membres du Club se promènent sur la route, en automobile.

— Je hais Roehampton, — reprit sir Thomas.

Sa voix n'exprimait pas la haine, mais la crainte, une crainte pénible, ridicule, qui le paralysait.

— Passons par Hammersmith.

Il fallut traverser Walham Green, Barons Court, longer des terrains de jeu pelés, un cimetière, trouver son chemin dans un lacis de rues tristes, désertes, inconnues. L'été, la chaleur, l'orage, et au ras des toits, le rouge violacé du crépuscule proche, pesaient d'un poids terrible sur cette partie de plaisir.

— Je regrette, — murmurait sir Thomas à chaque détour nouveau. — Cela vous est égal de passer par Hammersmith? Vraiment, Grace, je souhaite que cela vous soit égal.

Ils se perdirent, au pont, dans un flot de voitures et s'en dégagèrent à grand'peine, après Barnes. Le soleil avait disparu. Les glaces baissées laissaient entrer dans la voiture un souffle épais et tiède qui soulevait la mèche de cheveux châtains, échappée devant l'oreille, du chapeau de Grace. Entre les lignes de maisons et les groupes de cottages, des gazons, des bouquets d'arbres s'effaçaient. La vitesse et le soir faisaient, de toutes les têtes d'hommes, des taches grises sans yeux, sans nez, sans oreilles.

— On se sent plus à l'aise, ici, n'est-ce pas? — dit enfin sir Thomas.

— J'aime tant la campagne... — lui avouait-on, tout près de lui.

Et, comme la main de Grace, cette fois, se trouvait sous la sienne, l'ayant prise, sans regarder, il fut ému de la sentir fondre, petite boule fraîche, vivante, abandonnée.

— Vieux Tom, — interrogeait une voix hésitante, — est-ce vraiment vous qui avez prononcé un grand discours, à Leeds, quelque chose à propos des chemins de fer?

— Comment le savez-vous, Grace?

— Je l'ai vu, au club, dans le *Daily Mirror*.

Elle marqua un temps d'arrêt.

— J'ai même découpé la photographie. Vous étiez là, et puis le maire de Leeds, et puis des aldermen, un ministre, et puis d'autres messieurs qui avaient l'air très excité. Drôle de penser que je vous verrais réellement, quand vous reviendriez en ville...

Il regardait voler la mèche de cheveux échappée du chapeau mauve. Ne pourrait-il donc cesser d'être sir Thomas Crosse? cacher, détruire les simulacres de sa vie légale? Cette petite trahison d'un journal troublait le philtre qu'avec tant de patience et d'espoir, il avait composé.

— Je connaissais déjà Percy Wilkins, — poursuivait Grace. — Vous savez : Percy Wilkins, qui fait du « batting » pour le Surrey. Les journaux publient son portrait chaque été... Il est célèbre, lui aussi...

Elle demeurait, le regard perdu et les lèvres entr'ouvertes, mouillées de frais par une langue rose qui, de temps en temps, revenait s'y appuyer. De tout son buste mauve, à chaque

tournant de la route, à chaque oscillation, une bouffée de jeunesse s'échappait, sous le nez de sir Thomas.

— Wilkins prend le thé, quelquefois, chez mon beau-frère. Mais Wilkins, naturellement... ce n'est pas comme vous.

— Évidemment... — articula sir Thomas, en dégageant son cou de sa cravate.

Il avait détourné le chauffeur de Richmond sur Petersham, et l'automobile traversait maintenant une partie déserte du parc. « Évidemment! » Ses yeux, un instant, se fermèrent : il lui semblait qu'un destin terrible, inhumain, l'avait condamné dès l'adolescence; que, malgré ses efforts pour se rendre libre, jamais il ne serait l'égal de ce petit Wilkins qui, tranquillement, quand cela lui chantait, venait prendre le thé chez le beau-frère de Grace; et les dures heures de sa vie superbe, tout à coup, comme un ressort trop remonté, se débandèrent en lui en le blessant à l'âme de leur arête cruelle.

A Kingston, la nuit tombait.

— Où allons-nous? — interrogea Grace.

— Il y a un restaurant, au bout de Bushy Park, du côté de Teddington...

— Tom, — supplia Grace, — Tom, soyez gentil; allons à Hampton Court.

— A Hampton? — répéta-t-il effrayé. — Tout le monde va dans les hôtels de Hampton!

— Nous irons un peu plus loin, nous, Tom. Oh! laissez-vous conduire. J'aimerais tant vous montrer ma petite auberge.

Arrêtés à la sortie du pont, ils discutaient. Des phares de motocyclettes balayèrent l'automobile.

— De toute façon, il ne faut pas rester ici. A Hampton Court, puisque cela vous fait plaisir.

Grace n'était plus qu'une ombre mauve respirant dans un coin de la voiture. Tout devenait noir autour d'elle; mais, du porte-cartes, peu à peu, se dégageait, phosphorescente, une figure qui était la figure malade de lady Cynthia : sir Thomas, le cœur tordu, ferma les yeux.

— Dites-lui de continuer tout droit, — jeta Grace, — et de tourner à gauche, un peu plus loin, vers Thames Ditton.

Pour la troisième fois l'automobile franchit la rivière. Grace, penchée au dehors, guettait une lueur dans l'obscurité.

— Arrêtez! Nous y voilà!

Elle poussa une barrière, prit sir Thomas par la main et le traîna vers une rangée de tonnelles faiblement éclairées au bout d'une pente douce où l'on devait glisser, sans pouvoir se retenir, jusqu'au fond d'un enfer délicieux. Il se laissa conduire, s'assit au bord du gouffre. Des fauteuils d'osier, des tables servies étaient là, contre une balustrade blanche, crénelée d'iris et de résédas en pots. A travers les bouffées de parfum, de chaleur, de lumière, qui s'échappaient d'un bouquet d'abat-jours roses, on devinait, couché dans la nuit entre deux tapis d'herbe obscure, sous les yeux fixes, brillants des cottages, un petit bras de la Tamise où flottaient des punts vides et la chanson d'un phonographe.

— N'est-ce pas adorable? — disait Grace, ses deux paumes jointes, tendues, prêtes à applaudir. — Je savais bien que vous aimeriez ma petite auberge.

Joyeuse ombre mauve. Elle était ravissante ainsi, couronnée de cheveux légers, le front gai, la bouche sérieuse, décortiquant du bout des doigts une langoustine, dont l'écaille pourpre s'amoncelait sur le blanc de la nappe.

Sir Thomas se ramenait comme un cheval sur l'obstacle, devant cette femme qu'il avait choisie, invitée, par ennui, par lassitude, par peur du désert où pendant plusieurs années il venait de vivre. « Il faut lui parler », songeait-il gêné. « Que lui dire? Si je lui propose, à la manière d'Archibald, de passer la nuit à la campagne, elle se fâchera. » La pensée de Cynthia malade s'accrochait à lui, le tenaillait. « Grace, d'ailleurs, doit rentrer à son club. Je lui ferai comprendre combien je peux l'aider. Mais si elle s'offense en m'entendant parler d'argent? » Il se rappela les cabinets particuliers du restaurant de Bushy Park. « Se trouve-t-il ici un coin où l'on soit certain de rester seul? Le maître d'hôtel n'est pas français. » Anxieux, il interrogeait de l'œil, tour à tour, les garçons et Grace. Un masque souriant lui collait au visage. « A quoi prétend-elle? »

Grace ne prétendait à rien; elle buvait du ginger beer. La chanson du phonographe, sur l'eau, s'était arrêtée. Un éclair

s'étala derrière les ténèbres, dans le silence, et plusieurs secondes après, résonna sourdement. Sir Thomas appuya le bout de l'index et du troisième doigt sur sa gorge, dans l'échancrure du col. « Au fond, j'ignore tout d'elle, de sa conduite... Et ce qui est pire, à cinquante ans, je ne sais comment m'y prendre. » Il éprouva ce choc particulier qu'inflige la sonde d'un dentiste en décelant un trou. « A ma place, Archibald aurait depuis longtemps pris une décision. » Sir Thomas prolongeait ces affres à plaisir.

— Je me demande, — dit Grace en lui tendant une saucière, — si je peux vous poser une question...

— Pourquoi pas?

Elle lâcha sa fourchette et se recueillit.

— Est-il bien vrai qu'avant le discours de Leeds, vous ayez été chez le duc d'Argyll, en Écosse?

— Oui...

— Alors, vous avez pris vos repas avec le duc d'Argyll?

— Oui...

— Et avec la duchesse?

Un remous de honte agita sir Thomas, comme s'il avait vu le duc et la duchesse d'Argyll descendre de leur château dans ce petit restaurant, au milieu des écailles de langoustine. Les yeux de Grace se dilatèrent, ses pommettes rougirent; elle reprit sa fourchette, baissa les yeux et s'enfonça dans un monde de comparaisons fantastiques. Sir Thomas l'y laissait se débattre. Derrière elle, derrière les parois de treillage, il devinait la présence, dans une autre tonnelle, d'hommes et de femmes qui dînaient; parfois un rire, le bruit d'une assiette, le tintement d'un verre, le faisaient tressaillir; il prêtait l'oreille, laissait passer un garçon, revenait à lui-même, à son désir et à son inquiétude.

— Grace, — dit-il enfin, — c'est aussi le *Daily Mirror* qui vous a appris que j'ai été en Écosse?

— Non! — fit-elle de la tête sans lever le nez. — *Telegraph.* C'est une de mes amies qui a lu la nouvelle et me l'a...

— Ainsi, Grace, vous parlez de moi avec toutes vos amies!

Sous les doigts de sir Thomas, la table tremblait. Dans quelle aventure s'était-il lancé!

— Grace!

Elle fixait sur lui des yeux ronds où vacillait une flamme.

— Grace...

— Je ne pouvais pas savoir... — balbutia-t-elle. — Vous comprenez, quand nous avons toutes fini notre travail...

— Vous parlez de moi quand vous n'avez rien à faire, Grace.

Elle crut l'avoir blessé, acheva de se troubler et, d'un saut, vint s'asseoir à côté de lui, les mains sur ses épaules.

— Il ne faut pas croire cela, Tom, — protestait-elle. — Je parle de vous, parce que « nous » vous trouvons toutes réellement si gentil, cher vieux Tom!

« Vieux » était peut-être de trop, tout bien pesé.

L'air de la nuit lui collait aux poumons. Le sentier, le long de la berge, était noir. Noire l'eau. Une barque y glissait, chargée de formes blanchâtres, sur des reflets pâles de lumières et, plus loin, dans un tunnel de branches, trahi par le seul bruit des pagayes, un invisible canot.

— Je croyais, — dit sir Thomas en levant le menton, — que nous aurions un peu de lune. N'importe...

Il manquait d'air. Quelques étoiles, à grand'peine, soutenaient le ciel opaque, l'empêchaient d'écraser les arbres, les abat-jours roses, les fleurs, la rivière. Au fond de son antre, de nouveau, le tonnerre roulait. Une lueur jaune, au bout de l'île, découpa des troncs et des branches d'encre.

— Oh! — dit Grace en saisissant sir Thomas par le coude.

Ce contact arrêta le sang dans ses veines, dans son cœur. Ses genoux devinrent deux tiges de métal. Des résédas, des iris, un parfum montait, un parfum tenace, qui le prenait au nez, descendait dans sa bouche.

— Qu'est-ce que cela sent? — demanda-t-il d'une voix enrouée.

Il se crut soudain très malheureux, parce que personne ne lui répondait. Une bête, mollement, coula dans l'eau. Ou très heureux. Contre lui, l'ombre mauve était d'une consistance extraordinaire, et d'un toucher si moelleux qu'il n'en croyait pas le bout de ses doigts, n'osait plus bouger.

— A quoi pensez-vous? — souffla Grace contre sa poitrine.

Il essaya de la dévisager dans le noir et ne vit rien : cette

cécité lui servait d'excuse, de bandeau, lui donnait du courage.

— Je pense, — dit-il tout bas, — que vous êtes une petite chose bénie.

Grace respirait un peu plus vite. Après un long silence :

— Vous pensez cela de moi, réellement?

La sincérité de sir Thomas l'étouffait, et, sur sa bouche, à tâtons, une bouche humide.

— Suivons le sentier, — dit-il.

Que, pendant tant d'années, il n'eût pas connu un soir comme celui-ci, était incroyable. « De pareils plaisirs sont-ils anormaux? » se demandait-il, inquiet. Quelle joie étrange de faire la bête. Le lendemain, il inviterait encore Grace. Ou le surlendemain. Le sang se mettait à bouillir en lui, se répandait, eau d'une vasque, à flots doux sur sa chair triste et durcie, la pénétrait, y faisait éclore des germes comme au fond des tombeaux égyptiens ces graines oubliées depuis trente siècles; et l'aride plaine de son avenir cédait peu à peu au soulèvement d'une féconde et miraculeuse verdeur.

— Chérie!...

Un phare l'aveugla. Du talus où il avait sauté, serrant Grace étroitement par le poignet, ébloui, furieux, épouvanté soudain, il reconnut Drummond qui montait dans la voiture de sa mère, et, assise dans cette voiture maudite, la terrible vieille Mrs. Drummond, son face-à-main braqué. Grace, comme une enfant réveillée au milieu d'un cauchemar, criait d'une voix aiguë qui perçait la nuit jusqu'à Londres, jusqu'à la côte anglaise :

— N'est-elle pas hideuse? Elle me rappelle l'octopus de Brighton qui...

— Oh! taisez-vous... — gronda-t-il pris de panique.

La terre basculait, se mettait en vrille sous lui. A bout de chute, il rouvrit les yeux sur la nuit; sa main fermait encore la bouche criante; et dans son bras, contre son corps, empêtré dans les fils du lorgnon d'écaille, se collait un corps ferme, pliant et scandaleux.

Il était resté un temps infini au pied de ce talus, dans le jet infernal des phares, tenant une fille mauve par le poignet. Il avait cru ne pas devoir remettre ce dîner à plus tard. Il avait quitté lady Crosse, malade, *invitus invitam*, pour

nourrir de langoustine, à Thames Ditton, une jeune fille de Hanover Square. Déjà on parlait de lui familièrement dans un petit club de rien du tout, à Eaton Place. Après-demain sans doute on s'amuserait à ses dépens. Les femmes sont l'essence de tout le mal.

— On ne devrait jamais, — prononça-t-il dans la voiture qui fuyait droit sur Londres, — s'approcher de l'eau.

Grace, les verfs vibrants, la nuque, le front et le cou moites, les doigts noués, s'effaçait dans son coin.

— ...Ni entrer dans les parcs...

La phrase moqueuse du major Devereux lui traversa la mémoire : « Fallait prendre un pied-à-terre dans Clarges Street. » Cet imbécile d'Archibald avait-il raison? « Fallait prendre un pied-à-terre dans Clarges Street », martelait sir Thomas.

— Que dites-vous...?

— Je ne dis rien... — renvoya-t-il plein d'horreur.

Mais la phrase continua de sonner dans sa tête : il en trouvait le son odieux, exaspérant.

Ses sentiments alors se fondirent en une grande colère, dont il chargea les épaules de tous les Devereux qui courent par le monde. Il imagina les pied-à-terre de Clarges Street : de petites pièces indignes, un monte-charge dans la bibliothèque, une baignoire qui se renverse dans le mur... La baignoire d'Archibald, il fallait le reconnaître, ne se renversait pas dans le mur... Mais Devereux connaissait-il les joies d'une vie ouverte, d'une lutte publique pour le bonheur? Avec toute sa science de l'amour, savait-il ce que lui, Thomas Crosse, avait appris jadis de Cynthia? La beauté vieillit, tout vieillit, c'est la règle. Sir Thomas avait vécu comme peu d'hommes vivent. Il avait travaillé pour le pays, écrit un livre sur Pinturicchio, révéré sa femme et sa famille. Il était incapable de dire un mot à cette pauvre Grace, parce qu'elle et lui venaient de pays très différents, très éloignés l'un de l'autre, et dont les habitants n'apprennent point le même langage. Elle s'approchait de lui, petite forme mauve, et l'interrogeait... Il ne pouvait plus parler; le repentir, le remords, une sorte de désespoir impuissant, les obstacles qui, de toutes parts, s'élèvent sur la voie des plus simples jouissances, s'abattaient sur lui.

Surbiton, Raynes Park, Wimbledon, Wandsworth Common, Battersea, noirs terriers à hommes sous cette pesante nuit d'août. A Eaton Place, en descendant :

— Cher Tom, — balbutia Grace, — quand vous reverrai-je?

Il promit d'écrire, s'excusa, referma la portière.

Toutes les glaces étaient baissées, l'air pourtant stagnait dans la voiture. Pourquoi cet arrêt de la pluie aux premières gouttes? Il devait être onze heures, minuit peut-être. Au bout du monde, un dernier grondement; les étoiles s'étaient éteintes. Sir Thomas se mit à douter de l'existence de Grace. La voiture continuait de fuir, poursuivie par les feux des réverbères, et le faisait trembler. Il s'installa au milieu de la banquette, les deux bras raides, écartés de ses flancs. De troubles images tournaient sous son front, carrousel de fantômes dans une chaude vapeur fiévreuse qui les confondait toutes. Ses nerfs étaient tendus à fleur de peau; il serrait la mâchoire, souffrait bestialement.

A l'aveuglette, il glisse sur le carrelage du vestibule : Cynthia est-elle allée se coucher? Une lampe éclaire encore un coin du salon, près du bow-window.

— Est-ce vous, Thomas?

Il la devine seule, dans un fauteuil, le dos à la lumière, face à la fenêtre du jardin, à la nuit, cette même nuit chargée d'orage et de parfums violents, qui pèse ici sur les maisons de Hill Street, là-bas sur la rivière, ensevelissant partout un monde gonflé d'ennuis et de désirs...

Sir Thomas saisit la lampe.

— Vous êtes malade, Cynthia?

Ce visage de cadavre, ces yeux énormes, épouvantables...

— Cynthia, au nom du ciel...

Elle secoua la tête de droite à gauche.

— Mais, chère, vous avez l'air horriblement fatigué...

Un remords aigu le déchirait : une nouvelle crise? Elle nia encore, sans articuler un mot.

— Vous êtes sûre?

Des paupières, elle fit oui.

— Alors, Cynthia, que se passe-t-il?

— Rien, — souffla-t-elle.

— Que se passe-t-il, Cynthia? Vous n'allez pas me dire, à moi...

Il s'interrompit. Les yeux de lady Crosse étaient humides. La respiration lui manqua.

— Thomas, — implora-t-elle enfin, et ses deux mains attrapèrent la main libre de son mari, — les femmes sont si faibles...

— Si faibles? — répéta-t-il en levant la lampe plus haut.

— Oui... Cet orage... le parfum violent des fleurs...

— Cynthia!

— Un homme est là, se penche, vous embrasse, et...

Sa voix s'étranglait dans une sorte de sanglot, éclatait, désespérée, bruyante.

— ... Et on y prend plaisir!

— Quoi? Qui? Carpenthwaite?

— ... Oui.

— Oh!... — fit sir Thomas en reposant la lampe sur la table.

***

A Greenock, sur le quai noyé par la pluie, le désespoir le toucha.

Assise sur une malle, au milieu des bagages, ses mains crispées au manche jaune d'une ombrelle de jardin, la tête enfoncée dans les épaules, lady Crosse toussait.

— Je pense que je le déteste, — avait-elle avoué.

— Et moi, je pense que nous devrions partir.

— Peut-être...

— Comment, peut-être?... Nous partons pour l'Écosse demain.

Édith, debout, son chapeau de toile cirée ruisselant, montrait un sourire de condamnée.

— Tout juste l'endroit où il fallait amener mère!

Un porteur les avait conduits sur cet appontement de bois, sans abri, croyant y voir accoster le bateau de Bute; ce ne serait que le bateau suivant, dans dix mortelles minutes; ou dans un quart d'heure, cette masse blanche qui roulait encore au loin parmi les remous d'écume et de brouillard.

— Horrible temps pour le mois d'août, madame!

Pluie d'Écosse, dit-on, ne mouille pas; elle s'étalait, tiède, sur le visage tiré de sir Thomas, collant le poil grisonnant de sa moustache. Il boutonna son col plus étroitement. La Clyde, grise et verdâtre, striée de fumées sombres que traînaient à leur suite, sur chaque vapeur, les anneaux rouges, jaunes, blancs, des cheminées de tôle, oscillait tout entière sous ses yeux. En vain les essuya-t-il. Une teinte malpropre était répandue sur le monde, que cette eau ne lavait point. Dans l'épaisseur du plancher humide, sous les valises mêmes de la famille Crosse, des larves rampaient. « Pourriture!... » murmura sir Thomas. Ses lèvres gardaient un goût bizarre, auquel ressemblait peut-être celui du péché. « Elle, Cynthia, l'avoir laissé faire!... » Pour Grace, il préférait n'y point penser. Dans son dos, quelque part, une locomotive siffla. Tout suintait la malpropreté. « Ce que je veux réellement, c'est un bon bain chaud, avec une brosse dure, des saltrates, de l'alcool, et une friction au gant de crin. »

Inchmore Lodge appartient aux Crosse depuis trois générations. C'est, adossée à une colline pelée, et dominant la mer à moins d'un mille, une longue bâtisse à deux étages, en grès ferrugineux, couverte d'ardoises, formée de trois blocs à frontons triangulaires, dont le dernier s'appuie à un corps de bâtiment plus large, plus épais, surmonté d'une terrasse plate à balustrade, et, sur cette terrasse, d'une tour carrée doublée d'une tourelle. Les loggias cubiques, les doubles croisées de pierre qui partagent les fenêtres en six rectangles sombres où luisent des carreaux armés de plomb, donneraient à cette demeure l'aspect d'une sorte de caserne gothique sans le rose et le rouge de la vigne vierge, sans la grimpée de quelques glycines tenaces. Quand le soleil frais de midi éclaire la façade, rien n'y bouge : les rideaux du salon y sont incrustés, prodigieuse dentelle de Nottingham tendue dans le vide, au bout du terre-plein où parfois Édith sommeille enveloppée d'une couverture sur une chaise longue d'osier. Mais que le vent se lève entre vagues et nuages, emporte les embruns et les cris d'oiseaux, escalade cette côte encore humide. Inchmore Lodge, comme un fort, se ferme. Durant des heures, on entend, du hall, les branches

de lierre frotter sur la grande porte brune à ferrures et ses cinq ogives.

Sir Thomas aimait Bute; dans son enfance, l'île avait été pour lui celle de Crusoë sans le naufrage; elle le faisait maintenant rêver de Sainte-Hélène avec un casino. En arrivant, au lieu de projeter, comme les autres années, des visites à ses amis d'Inveraray ou de Perth, il s'était promis de ne pas quitter la place. La pluie, une pluie désespérante, l'y assiégeait; aux heures d'éclaircie, ne regardait-il pas la terre ferme, la côte du Renfrewshire, comme Ariel le paradis perdu? Pourtant, il restait.

Les fauteuils bas du fumoir, les murs épais, cette chambre aux meubles de Chippendale, dans laquelle, un soir, à quatorze ans, pour se punir d'un mensonge, il avait récité tout le troisième chant des Géorgiques, à genoux sur sa cuvette renversée; le bureau de chêne où sa mère jadis rédigeait ponctuellement chaque matin son journal intime, toute cette maison massive que le temps, une longue possession, les souvenirs et les habitudes faisaient plus dense encore, les escaliers trapus, les planchers inébranlables, lui rendaient peu à peu l'équilibre et le calme. Il posait ses larges pieds sur les marches de basalte qui réunissent les différents étages du jardin, et, rassuré sur l'avenir, s'étonnait de ce qu'un Crosse, une lady Crosse, eussent jamais pu être moins solides.

Tout de même, homme ou femme, on se souvient du serpent. Sir Thomas, à Bute, étudiait Cynthia Crosse avec l'attention neuve, la curiosité passionnée de ceux qui, venant de faire une grande découverte, en espèrent et en redoutent une autre. Ce n'était plus la Cynthia d'Augustus John, de Goossens, d'Archipenko, la sèche Cynthia des chasses du Warwickshire qu'il voyait : sous cette Cynthia extérieure, une femme apparaissait, inattendue, faite de sang, de chair, et qu'un monsieur avait, vingt ans après l'époux, trouvé bon d'embrasser sur la bouche. L'orage, les parfums violents des fleurs, excitent peut-être; ont-ils jamais fait prendre dans les bras un souillon, ou serrer de près une femme vraiment vieille?

« Quel âge a-t-elle exactement? » se demanda-t-il soudain. Il dut, à sa grande confusion, calculer, se reprendre avant

de décider : quarante-deux ans et huit mois. Ce chiffre lui parut lourd d'un immense passé, chargé d'une vie et d'un sens étonnants. Il le soupesa. Un peu de honte, de colère, d'espoir, se mêlaient aux cendres de sa passion chaque fois qu'il retrouvait, toutes proches, les lèvres trop rouges de sa femme, ces joues si tendres jadis, les cheveux teints de reflets acajou, sa nuque et son dos d'une ligne encore belle. « Elle a changé, c'est certain; mais elle vit, avec tous les attributs de son sexe; et autour de nous renaissent les tentations du monde. » Dans Inchmore Lodge, par bonheur, on pouvait se reprendre. « Je considérais Cynthia, se reprocha-t-il, comme un fait acquis. Les autres hommes la regardent comme un objet d'amour, parmi tous les objets d'amour neufs ou usés. » Pour peu, il en eût rougi. « Toutes ces questions sont extrêmement déplaisantes », conclut-il en cherchant refuge dans sa bibliothèque.

Les livres lui rappelèrent ses études : ses études, Magdalen College, et les hommes qu'il y avait connus : Devereux, qui passait pour le plus spirituel de la bande (on disait de lui qu'il finirait acteur); Surtees-Dalrymple, aujourd'hui écuyer du prince Henry; Edmund Dodge, tué dans la Somme; Lemay, parti pour l'Afrique du Sud; Brennarvon, célèbre par son mariage américain; et le freluquet Lewry Yates qui, à dix-sept ans, portait une alliance où l'on lisait : « A celles que je n'ai pas encore aimées ». Qu'était-il devenu? Rien de bon sans doute. Il comprenait Virgile pourtant, et les poètes; un jour même, après une récitation, il avait défendu Enée contre les esprits forts. « L'idée du Troyen, pensa sir Thomas, est l'idée même de l'Empire britannique : un homme qui défait Turnus a le droit de pleurer. Qui sait si lord Strathcona et Cecil Rhodes n'étaient pas, dans le fin fond, des âmes tendres? »

Dans leur armature de plomb, tous les carreaux de la fenêtre pleurent. Le terre-plein, avec sa double rangée de petits arbres en boule et son parapet de fusains, luit, au pied de la maison, sous l'invisible pluie. Du côté des communs, dans la grande rigole de grès, l'eau coule à pleins bords et rejaillit, à chaque terrasse, de sa chute; la mer verdâtre, la mer protectrice, qui veille là-bas sur Inchmore Lodge, la fera disparaître avec toutes les impuretés des

Crosse. « Et près du banc de basalte, sur la dernière pelouse, cette personne qui erre, en imperméable, n'est-ce pas ma fille? » se demanda sir Thomas. Les temps de Magdalen lui parurent fabuleux. « J'avais certainement tort, se dit-il, de trop croire au latin. » Huxley a écrit quelque part que l'allemand est, avec le latin, la base de l'anglais. Sir Thomas prit Huxley et, pendant une demi-heure, chercha la pensée, en vain. Rejeté sur un Wilhem Meister, dans une édition romantique de Francfort, il s'accrocha, dès la première page, au mot : Liebkosungen. Rien ne pouvait le dégager qu'un dictionnaire allemand; il se pencha vers le rayon des lexiques, armoire des encyclopédies, le bouleversa en pure perte, et finit par sortir, écœuré de fatigue. « Se mettrait-on à voler chez moi? » Ses soupçons lui faisaient mal. On vivait dans une contrainte abominable.

Édith, qui semblait attendre quelque chose, se plaignit enfin du climat.

— Ne pensez-vous donc jamais à maman, qui est malade?... Carpenthwaite avait conseillé de l'envoyer en Italie, cet automne...

— Laissez Carpenthwaite où il est! — coupa sir Thomas brusquement.

Les joueurs de violon, il ne les avait jamais aimés. Jouer du violon est, pour un homme, une habitude déplorable, qui vient du sud... d'Italie, a-t-on prétendu. Et Rome, qu'en ont tiré les modernes? du vin doux, des gosiers sonores, un pape?... Dans Carpenthwaite, une livre de chair, au moins, était pourrie. Sir Thomas ne permettrait plus qu'on lui parle de cet homme.

— Vous suiviez ses conseils, jusqu'ici...

— Jusqu'ici, en effet...

— Père...

Allait-elle, par des caresses, tenter de le corrompre? A l'instant, il vit toutes les femmes liguées contre l'honnêteté, contre la justice; et sa réprobation enveloppa cette fille et cette mère qui n'ouvraient la bouche que pour défendre l'impur.

— C'est un garçon intelligent, vous savez... mieux qu'intelligent.

— Que sait-elle? qu'a-t-elle vu, découvert?... — se demandait-il, pris d'une suffocation profonde.

Pendant deux jours, il regretta la simplicité de Grace. Impossible de sortir de ce malaise et, qu'on parlât de Carpenthwaite ou qu'on n'en parlât point, de ne plus penser à lui. Un matin, lady Crosse avoua qu'il lui avait écrit et qu'il désirait venir à Bute. « Lui! pensa sir Thomas. Quelle audace, quelle inconséquence!... » Et comme Édith allait recommencer à plaider, il marcha sur elle, la fit se sauver, la poursuivit à travers le hall et le fumoir, à grands pas lourds, son lorgnon d'écaille rejeté sur l'épaule, un peu rouge.

— Qu'il n'en soit plus question en ma présence!

Elle s'enferma dans sa chambre. Il voulut l'en tirer, s'excuser. Pas de réponse. Ayant fait taire ces deux femmes, il se sentit plus seul que jamais, à mille lieues des siens.

Vers le milieu de septembre, la pluie redoubla. Sir Thomas s'ennuyait à hurler; mais, comme un Crosse ne hurle pas, il marchait autour de la maison, le menton au vent, l'épaule droite un peu plus haute que l'épaule gauche, et les mains serrées derrière le dos.

— Allons à Oban, — suggéra Édith.

Trente ans plus tôt, il était monté, avec la nièce de son professeur d'orgue, sur la colline abrupte qui domine le port; la nièce de l'organiste avait cassé son parapluie et déclaré que Thomas Crosse ne comprenait rien aux femmes. Oban ne lui plaisait pas. Il consentit à suivre Édith à Great Cumbrae; un bâillon les gênait. Millport était horrible; de nouveaux cottages, construits en série, défiguraient la plage. Au retour, Rothesay, avec sa baie ronde, ses maisons carrées à trois ou quatre étages, ses clochers pointus, son amphithéâtre de collines basses, de prés, de haies, redoubla l'ennui de l'excursion. Comment pouvait-on se déranger pour voir les ruines du château, ou, à Scalpsie Bay, ce ridicule tas de pierres et de buissons dénommé : La Meule?

Du moins, à Bute, sir Thomas était-il chez lui. Vêtu de caoutchouc, il errait autour d'Inchmore Lodge, sur les bords spongieux du petit Loch Fad, dans le sable et l'herbe, dans les champs de pommes de terre, le long des escarpe-

ments volcaniques à la pointe sud de l'île. Un vague désir d'austérité, de mortification lui avait fait consigner son automobile au garage. Les gens de Bute, pour la première fois, virent un Crosse monter dans le tramway d'Etterick Bay.

On lui écrivait de Londres, il répondait évasivement ou ne répondait pas. De Grace, aucune lettre. Elle n'aurait pas, espérait-il, l'audace de le relancer. « Mais comment n'est-elle pas assez gentille pour faire au moins un essai? » Sir Thomas aimait à refuser. « Les femmes n'ont pas de cervelle! » généralisait-il. L'ombre mauve se serrait contre lui. « Celle-là n'était point sotte pourtant. » Un désir le prenait soudain de la revoir. « Ce doit être une de ces jeunes filles dont Archibald parle quelquefois, et qui n'écrivent jamais... »

A toutes les questions, à toutes les remarques, il oppose : « Nous sommes très bien ici. » L'ennui féroce dont il souffre avec Cynthia, et autant qu'elle, a les vertus du feu : purifié, il y retrouvera, juste et implacable paterfamiliàs, de nouvelles raisons d'amour. A table il s'efforce de causer, mais les amers propos d'Édith, les silences étranges et presque douloureux de Cynthia ne l'aident point.

Pauvre lady Crosse. Les tissus de ses mains et de son visage s'amincissent. Sur ses lèvres, le pli d'ironie ne disparaît pas; ses yeux expriment une souffrance vague qui se dérobe aux soins. Depuis Greenock, elle ne cesse de tousser. Sir Thomas, pour ne pas entendre et ne pas voir, retourne à sa bibliothèque.

Par hasard il y trouva son Heywood. L'exemplaire, couvert d'une méchante toile rouge, avait servi à Oxford, lorsque le jeune Crosse apprenait et jouait le rôle de sir Charles Mountford dans *Une Femme tuée par la douceur*. Le titre seul arrête sir Thomas. Il tient le petit livre dans sa main sans oser l'ouvrir. « Est-ce que je ne me conduirais pas mieux que master... master... » Il ne se rappelait même plus le nom du mari trompé. « Damnée soit cette littérature! » grogna-t-il en replaçant le Heywood sur son rayon. Dix minutes plus tard, il l'y reprenait et l'emportait dans sa chambre à coucher.

Étendu sous la couverture, il lit, à la lueur d'une lampe-veilleuse, comme un enfant lit la nuit des romans défendus et qui enseignent l'adultère.

Touching my mind, I am studied in all arts...

Ce master John Frankford, quel cuistre! Un fort en art, en tous arts. Belle garantie contre les infortunes conjugales! A mourir de rire! La tempe dans l'oreiller, il continue. Les scènes du malheureux sir Charles Mountford, que jadis il avait sues par cœur, l'ennuient. La véritable intrigue se noue autour d'Anne Frankford. « C'est que Satan l'a corrompue!... » Son époux l'avait trouvée endormie dans les bras de Wendoll, la belle et chaste Mrs. Frankford!

Astonishment,
Fear and amazement beats upon my heart,
Even as a madman beats upon a drum.

— Voilà qui est bon, presque shakespearien!

Sir Thomas relit ces lignes plusieurs fois, se soulève sur le coude, tourne la page et retombe sur son oreiller. Il se revoit dans son fumoir, la nuit de Thames Ditton, tenant la lampe au-dessus de lady Crosse; il revoit la face de cadavre, les yeux énormes. Pauvre misérable Cynthia! Lui avoir dit, à cause d'Archipenko, des mots blessants! La forcer, quand elle tousse et maigrit, à rester en Écosse, pour cette histoire grotesque de baiser! Il l'enverra en Italie. L'image d'un Amalfi mi-réel, mi-chimérique, l'envahit, vaste bouffée d'un chloroforme lumineux; dans cette buée, des femmes d'une nonchalance angélique défilent au ralenti; elles s'arrêtent, les mains aux hanches, un genou rond, suspendues en l'air; et l'ombre qu'elles dessinent sur la mer, dans la clarté de la lune, est mauve.

A huit heures, en se réveillant, sir Thomas vit son pot d'eau chaude qui l'attendait. Campé devant la glace, il fit mousser sur sa figure le savon à barbe. Les coins de la bouche présentaient au rasoir de particulières difficultés. « *Dissembling lips, you suit not with my heart.* » Il enfonça la langue sous sa joue gauche, essaya de se rappeler les vers qui, la veille, lui avaient plu et, n'y parvenant point, alla, le côté droit de la figure encore couvert de savon, prendre le Heywood sous l'oreiller... « *Even as a madman beats upon a drum...* » Le Heywood restait ouvert sur le lit. En s'essuyant la figure, sir Thomas y jeta encore les yeux, au hasard :

Oh! pour racheter mon honneur,
Voici ma main, à couper, voici mes seins...

Sous ses paupières une caricature se formait : Cynthia, en robe noire de Reville, chapeau demi-deuil, gants de chevreau glacé à revers, offrant sa poitrine à brûler, réclamant l'estrapade. Il éclata de rire, très haut, et soudain se tut, cacha le Heywood. On avait frappé à la porte.

— Entrez, Bates.

Tout le jour, il se plut à garder son pardon, comme on tient en réserve un cadeau dans un tiroir. « Je leur dirai : l'Italie vous est ouverte, mes chéries. Allez, amusez-vous... Je leur dirai... » Pas avant le lendemain.

Jamais, depuis deux mois, il n'avait été d'aussi bonne humeur. Le soir, il consacra une demi-heure à sa toilette et, au moment de se coucher, se souvenant de l'exemplaire de Heywood, le prit : « Allons remettre ceci en place. »

La bibliothèque d'Inchmore Lodge se trouve au rez-de-chaussée. Pour y descendre, sir Thomas devait passer devant la porte de lady Crosse; au moment où il sortait de chez lui, cette porte, d'un mouvement lent, épouvantable, comme un énorme bouclier devant l'ennemi, se mit à tourner sur ses gonds : « Il y a quelqu'un chez ma femme! »

Le couloir n'était éclairé que par la lumière diffuse des deux chambres, reflétée sur le mur et sur le plafond. Sans qu'on vit encore paraître personne derrière le battant, la porte continuait de tourner. Sir Thomas, immobile, tendit le menton à le décrocher, à forcer les muscles. Il n'osait avancer ni reculer, attendait la catastrophe.

Ce n'était qu'Édith; elle refermait la porte, s'avançait, égarée; sa face ruisselait.

Il peut paraître ridicule à un sir Thomas Crosse d'être rencontré, après minuit, dans un couloir obscur, lisant *Une Femme tuée par la douceur*. Son premier mouvement fut de glisser le Heywood dans sa poche; sa robe de chambre n'avait pas de poche. Il mit les mains, et le Heywood, derrière son dos.

— Entrez dans ma chambre, — souffla-t-il.

Cette Edith chez lady Crosse, à cette heure... Encore la coalition des femmes et leurs desseins obscurs...

— M'expliquerez-vous...

Un sanglot lui coupa la parole. Édith s'adossait à la porte, une affreuse mèche en travers du front, ses narines retroussées en arrière, pitoyable.

— Édith, ma chérie, je ne veux pas que vous pleuriez...

Elle n'entendait rien. Sa bouche grimaçait.

— Ma chérie, je voudrais que vous me disiez...

Au prix d'un effort pénible, la voix brouillée par les larmes :

— Carpenthwaite... — expectora-t-elle.

De saisissement il demeura muet. Ne parlait-on que de Carpenthwaite dans Inchmore Lodge, la nuit, et de ce maudit baiser? Le sang, peu à peu, se remit à circuler dans ses veines. Il voulut prendre Édith par les poignets, mais ne put le faire à cause du Heywood. Devant ses yeux tremblait une tache rouge, celle des géraniums dans le jardin de Hill Street, le soir où Carpenthwaite...

— Eh bien, dites...

— Il ne se décide pas. Vous lui avez fait peur...

— A quoi ne se décide-t-il pas, Carpenthwaite? — pressa-t-il d'une voix blanche, et les mains crispées, derrière son dos, sur le livre.

— Il me l'avait juré, dans le jardin, la veille de notre départ, en m'embrassant...

— Il VOUS a embrassée, Carpenthwaite?

— Naturellement, — explosa Édith, — il l'a fait, le sot animal. Qu'est-ce que vous pensiez qu'il ferait?

Sir Thomas baissa les paupières, serra la mâchoire pour se donner le temps de comprendre. Il lui semblait que Carpenthwaite était là, devant lui, embrassant plusieurs femmes à la fois, toutes les femmes! Non, rien qu'Édith. Il étendit vers elle sa main libre toucha l'épaule; et le sanglot, qu'il perçut alors chez cette enfant d'ordinaire si distante, était le premier aveu d'une étrangère.

Durant les minutes qui suivirent, pour la première fois aussi, sir Thomas douta de son intelligence, de lui-même, de tout. Qu'un Carpenthwaite songeât à sa fille, il ne s'en apercevait pas. Sa femme, au contraire... « La nuit de l'orage c'était d'Édith qu'elle me parlait. Et moi, comme toujours,

je me suis fâché. Ce petit joueur de violon!... Ils m'ont cru opposé au mariage. Aussi pourquoi ne me dit-on rien chez moi? » Il se vit poursuivre sa fille à travers le hall, s'entendit crier, devant sa femme : « Qu'il n'en soit plus question! » La honte fut si forte qu'il faillit courir sur-le-champ présenter ses excuses.

Devant lady Crosse, le matin, en arpentant le boudoir :

— J'ai beaucoup réfléchi, — conclut-il. — Palerme est l'endroit rêvé pour vous et pour Édith. Cette fille n'en peut plus. Elle veut un violoniste. Eh bien, elle l'aura.

De son fauteuil, lady Crosse le regardait, surprise par cette volte-face; à son tour, et tout haut, elle doutait de Carpenthwaite.

— Chère, pour l'amour du ciel, ne jugez pas cet homme. Faites plutôt comme Pilate; battez Pilate dans son propre bassin. Prenez à Glasgow le train de sept heures. Promis?

Elle se mordait l'intérieur des joues, sans répondre. Il se pencha sur elle, la baisa au front, et comme elle se dérobait, lui secoua les coudes.

— Cynthia...

Elle haussait les épaules.

— Ne sentez-vous pas, chère, que Dieu nous montre la voie? Le temps est venu, chère... Promis?

Bien sûr, c'était promis. Elle avait de si étranges idées sur la vie, la pauvre Cynthia!

Un sentiment de délivrance, la joie de renaître, un peu d'apitoiement, masquaient le désir honteux de sir Thomas d'envoyer sa femme très loin, pour la guérir. Il déposait le fardeau, sa toge et son hermine de juge, il partait en vacances. « Comment permettre à Édith de pleurer toute les nuits? Je la marierai! » Édith et Cynthia prendraient le train de sept heures. « Moi, je passerai une nuit à Edinburgh. » Déjà lui souriait la marchande de journaux du North British Station Hotel : « Bonjour, sir Thomas! » Sur Prince's St Street, la grande porte est ouverte; des automobiles attendent. Voici Londres, Park Lane le matin, d'autres femmes souriantes, jeunes, de la bonne musique, cet excellent Devereux, Grace toute mauve, les sorties libres... « Notre Sauveur lui-même nous ordonne d'aimer. Il l'a dit cent fois...

et que chacune de nos mains ignore ce que l'autre... »

Le bout de son pied, discrètement, s'était mis à battre le tapis sur un rythme de marche; une joie maligne d'enfant montait à sa gorge :

Lalanky bum, falanky bum...

Et lady Crosse, soudain, se sentit embrassée par un homme qu'elle reconnaissait à peine, cet époux que l'ennui depuis deux mois rongeait, ce gentleman au visage grave, aux manières pudiques...

Rum tum taddles...

... qui, maintenant quittait le boudoir, son lorgnon d'écaille sur le nez, les mains dans les entournures du gilet, en fredonnant d'une voix étranglée, d'une voix de ventriloque :

Rum tum taddles,
Lalanky Roodle do!...

PIERRE FRÉDÉRIX

(*A suivre.*)

LES SÉCRÉTIONS INTERNES

ET

L'ENDOCRINOLOGIE

Dans les domaines qui sont au front d'attaque de la recherche scientifique, certains problèmes ont le privilège à la fois de passionner les hommes de laboratoire et d'intéresser directement la masse du public. De ce nombre est, au moment présent, l'étude des sécrétions internes, l'endocrinologie. Elle est d'une importance essentielle pour le physiologiste et le médecin et elle jette un jour suggestif sur une série de questions primordiales pour la biologie générale et qui doivent retenir l'attention de tout esprit cultivé. Essayons donc de faire saisir, dans un raccourci rapide, les principaux aspects de ce chapitre moderne de la physiologie et de faire apercevoir les perspectives qu'il découvre.

***

Pour poser la question, le mieux est encore de remonter à ses origines. Si l'on fait abstraction d'intuitions plus ou moins précises de lointains précurseurs, on peut dire que l'histoire des sécrétions internes commence avec notre grand physiologiste Claude Bernard et sa magnifique découverte de la fonction glycogénique du foie. A côté, en effet, de la sécrétion de la bile qu'il déverse dans l'intestin, c'est-à-dire à l'extérieur, le foie met en réserve dans ses cellules, sous la forme insoluble de glycogène, ou amidon animal, du sucre, qu'il restitue, d'une façon continue, au sang, c'est-à-dire au milieu

intérieur, de façon à y maintenir constant le taux de ce sucre ou glucose. Cette constance, est un des éléments fondamentaux du fonctionnement de l'organisme. Ainsi, à côté de sa sécrétion externe, la bile, le foie déverse dans le milieu intérieur, le glucose; celui-ci est, comme Claude Bernard le déclarait dès 1855, une sécrétion interne, ou endocrine. De ce fait positif, désormais incontestable, Claude Bernard a rapproché immédiatement le rôle probable et jusque-là mystérieux d'une série d'organes, tels que la rate, les ganglions lymphatiques, les capsules surrénales, la glande thyroïde, qui ont une structure glandulaire, mais sont dépourvus de conduit excréteur et, en même temps, sont abondamment irrigués de sang. Il lui est apparu qu'ils devaient, eux aussi, déverser dans le sang un produit spécifique et qu'ils avaient la signification de glandes à sécrétion interne. C'est ce que l'avenir a pleinement vérifié.

Les sécrétions internes, quelles qu'elles fussent, devaient, dans l'esprit de Claude Bernard, servir essentiellement à maintenir la constance du sang, c'est-à-dire du milieu intérieur, dans lequel baignent et vivent les éléments anatomiques qui constituent l'organisme. Nos cellules sont extrêmement fragiles, extrêmement sensibles à toutes variations des conditions qu'elles rencontrent; mais, dans l'organisme normal, elles sont soustraites à ces variations par la constance du milieu intérieur, barrière interposée entre elles et le dehors. D'autre part, la composition de ce milieu intérieur dépend directement de leur fonctionnement propre, des produits qu'elles y rejettent comme résultat de leur activité vitale. On peut dire, par conséquent, qu'en un certain sens, toute cellule joue le rôle de glande endocrine, ne serait-ce que par l'acide carbonique, résultat ultime de sa respiration, et l'on sait que la teneur du sang en acide carbonique est le régulateur extrêmement délicat et précis du fonctionnement des centres nerveux respiratoires. On voit, par là, l'extension énorme que prend théoriquement la notion de sécrétion interne; c'est en elle que se résume tout l'équilibre fonctionnel de l'organisme et que réside la base de l'harmonie si parfaite entre ses parties. Mais, à côté de ces propriétés communes à tous les éléments cellulaires, il y a, dans certains points déterminés de l'organisme, des appareils spécialisés, en qui

s'est concentrée la production de substances définies, ayant, une fois produites, un rôle bien précis.

C'est à ces appareils et à ces produits définis qu'on réserve plus particulièrement le nom de sécrétions internes ou endocrines. Ainsi limité, le champ de l'endocrinologie est encore immense.

***

Née en 1855, avec Claude Bernard, l'endocrinologie a pris son essor dans les dix dernières années du XIXe siècle et l'on peut admettre, avec Gley, que cet essor a été, pour une large part, déterminé, à ce moment, par le retentissement des expériences de Brown-Séquard sur les effets d'injections d'extraits de glandes génitales. Opérant sur lui-même, Brown-Séquard, — qui avait alors soixante-douze ans, — avait cru ressentir de ces injections, au moins momentanément, un retour de vigueur considérable, et l'on comprend aisément combien des résultats de cet ordre, annoncés par un savant de valeur reconnue, devaient attirer l'attention des physiologistes et du public, sans parler des railleries faciles qu'ils provoquaient. De ces expériences, très contestables en elles-mêmes d'ailleurs, Brown-Séquard tirait une conséquence nouvelle dans la physiologie. C'est que les produits de sécrétion interne, issus des organes et véhiculés par le sang, exerçaient à distance des actions déterminées sur d'autres éléments de l'organisme. Par là, suivant sa propre expression, ils rendaient, à distance, les tissus et les organes « solidaires les uns des autres par un mécanisme autre que le système nerveux. »

Jusque-là, le système nerveux était l'unique coordinateur envisagé entre les parties de l'organisme; c'est par son intermédiaire qu'on concevait qu'elles réagissaient toutes aux excitations diverses; Brown-Séquard dégageait donc là une importante notion nouvelle, celle de corrélations d'ordre chimique et non plus nerveux, réalisées, non par le trajet des nerfs, mais par la voie sanguine ou humorale.

Et, comme les extraits d'organes fournissaient un moyen de faire pénétrer et agir les diverses substances endocrines, au point de vue pratique, une méthode nouvelle s'ouvrait

pour l'expérimentateur, une thérapeutique nouvelle pour le médecin, l'opothérapie. Il n'est donc pas surprenant que cette idée ait eu un retentissement rapide, considérable et fécond. Elle éclairait, en même temps, d'une vive lumière nombre de questions restées obscures ou délaissées, à la fois dans le domaine de la physiologie proprement dite et dans celui de la pathologie.

Mais il ne peut être question ici de faire un historique détaillé et, après avoir marqué les origines, voyons immédiatement, sur des exemples, les principaux résultats obtenus.

***

Les conceptions esquissées ci-dessus seront, me semble-t-il, bien illustrées, tout d'abord, par le cas de la substance qui a reçu le nom de sécrétine. C'est un produit de sécrétion interne déterminant, par voie humorale, la sécrétion du suc pancréatique.

La digestion des aliments résulte de l'action successive d'une série de sécrétions glandulaires, salive, suc gastrique, suc pancréatique, suc intestinal, agissant chacune à son tour par ses ferments propres. Les aliments, sortant de l'estomac par le pylore, forment une bouillie, le chyme, à réaction nettement acide, en raison de l'acide chlorhydrique existant dans le suc gastrique. On reconnut, vers 1895, dans le laboratoire de Pavloff, à Pétrograd, que l'arrivée de ce chyme acide dans le duodénum, déclanche la sécrétion du suc pancréatique. L'interprétation, qui se présenta d'abord à l'esprit des physiologistes, fut que cette action résultait d'un réflexe nerveux dont on se mit à chercher les voies; mais l'expérience conduisit à éliminer successivement toutes celles que l'on pourrait invoquer; l'action du chyme subsistait, en effet, après section de toutes les connexions nerveuses du duodénum. C'est alors qu'en 1902, Bayliss et Starling cherchèrent l'explication du fait dans un mécanisme humoral et la trouvèrent. Ils montrèrent que la sécrétion du suc pancréatique se produit abondamment, dès que l'on injecte dans le sang, indépendamment de toute digestion, le produit filtré d'une macération de muqueuse duodénale, faite au contact de l'acide chlorhydrique. Dans les conditions physiologiques, c'est l'acide du

chyme, qui, agissant sur la muqueuse, provoque l'émission par elle d'une substance qui passe dans le sang et détermine la sécrétion pancréatique. L'acide lui-même n'agit pas directement sur le pancréas, car, dans l'expérience précédente, l'effet subsiste si le liquide injecté a été préalablement neutralisé. L'agent efficace est un produit de sécrétion interne des cellules de la muqueuse; on l'a désigné par le terme de *sécrétine*[1]. Nous sommes donc bien en présence d'une action d'ordre chimique, émanant de la muqueuse duodénale et s'exerçant par la voie du sang, dans les conditions définies ci-dessus pour les sécrétions endocrines.

Quant à la nature chimique exacte de la sécrétine, elle n'est pas encore précisée. Comme elle joue, en somme, le rôle d'un excitant fonctionnel, Bayliss et Starling ont proposé, pour elle et pour toutes les substances analogues, la dénomination collective d'*hormones*, qui exprime cette idée.

Voilà donc un exemple très simple et très net de corrélation humorale entre organes, tout à fait indépendante de l'action du système nerveux, suivant la conception formulée par Brown-Séquard. L'exposé a été réduit ici à ses éléments essentiels. En réalité, cette question a fait l'objet, jusqu'à ces derniers temps, de multiples discussions et d'expériences, dont l'ensemble constitue un chapitre captivant de mise en œuvre de la méthode expérimentale en même temps que de logique serrée.

***

Le pancréas, organe récepteur dans le cas de la sécrétine, — qui déclanche sa sécrétion externe, le suc pancréatique, — va se montrer, à son tour, producteur d'une sécrétion endocrine, dont l'histoire appartient tout entière aux dernières décades; il s'agit de l'insuline.

Tout le monde sait que le diabète est une maladie se manifestant par la présence dans le sang d'un excès de sucre

1. De là le procédé actuellement consacré pour obtenir du suc pancréatique. On établit une fistule pancréatique, en abouchant le canal pancréatique à la peau. On injecte dans une veine superficielle de l'animal la macération de muqueuse duodénale acide (filtrée et neutralisée), le suc pancréatique se met immédiatement à couler goutte à goutte par la fistule.

(glucose) qui passe dans l'urine; le mécanisme régluateur du taux du glucose dans le sang est faussé. On a cherché pendant bien longtemps où était la cause du trouble. En 1877, Lancereaux reconnut que certaines formes graves du diabète, se traduisant par un amaigrissement rapide, étaient accompagnées de lésions du pancréas. Quelques années après, en 1889, les physiologistes von Mehring et Minkowski réussirent à enlever le pancréas à des chiens sans les tuer et constatèrent qu'il s'établit presque immédiatement chez eux un diabète du type de celui de Lancereaux, plus ou moins rapidement fatal. A peu de temps de là, en 1892, ces mêmes physiologistes, et, simultanément, Hédon, montraient que, si, en pratiquant l'ablation du pancréas, on a soin de conserver une partie de l'organe, le quart par exemple, que l'on greffe sous la peau, le diabète ne se montre pas. Il y avait dans ces résultats tous les éléments nécessaires pour admettre une sécrétion interne du pancréas, conservée grâce à la greffe, — c'est-à-dire indépendamment des connexions nerveuses de l'organe, — et faute de laquelle le mécanisme régulateur du glucose sanguin ne fonctionne plus. Hédon a achevé de prouver l'existence de cette sécrétion par des expériences précises et élégantes qu'il serait trop long d'analyser. D'autre part, le siège de cette sécrétion dans la glande était découvert, à la même époque, par un histologiste, Laguesse. Interposés entre les culs-de-sac glandulaires qui produisent le suc pancréatique, Laguesse distinguait, en effet, en 1893, sur le pancréas, des îlots cellulaires d'aspect spécial, bien irrigués par des vaisseaux et dont il suivait la différenciation chez l'embryon. Il était amené, par leur étude, à conclure formellement que c'étaient eux qui représentaient la partie endocrine de la glande pancréatique[1]. En ligaturant le canal pancréatique, on provoque, en effet, la dégénérescence progressive de toute la partie exocrine de la glande, celle qui sécrète le suc pancréatique; mais les ilôts endocrines ne sont pas atteints et

1. Ces ilôts, qui, en toute justice, devraient s'appeler *îlots de Laguesse*, sont connus sous le nom d'*îlots de Langerhans*. Ils ont été, en effet, aperçus, par ce dernier auteur, dans son premier travail d'étudiant (dissertation inaugurale de Berlin), en 1869; mais Langerhans avoue expressément qu'il n'a aucune idée de leur signification. C'est donc bien Laguesse qui a eu le mérite de les interpréter et d'en discerner l'importance.

persistent. Or, dans ces conditions, il ne se produit pas de diabète. On a donc réussi ainsi à dissocier les deux appareils, endocrine et exocrine, que rassemble le pancréas. Chez certains animaux, d'ailleurs, comme les poissons de nos rivières, les deux parties du pancréas sont topographiquement distinctes.

Ainsi l'on peut dire que, dès 1900 environ, le rôle endocrine du pancréas était définitivement établi; mais c'est seulement en 1921, que des physiologistes canadiens de Toronto, Mac Leod et Banting, ont réussi à isoler l'hormone pancréatique, qui, en raison de sa production dans les ilôts de Langerhans, a reçu le nom d'insuline. Sans entrer ici dans le détail des opérations par lesquelles cet isolement de l'insuline a été obtenu, j'indiquerai seulement, pour donner une idée de la difficulté de ces recherches, la raison pour laquelle toutes les tentatives précédentes avaient échoué. C'est que, dès que le pancréas est enlevé de l'organisme, la sécrétion exocrine détruit l'endocrine. C'est en s'adressant d'abord à des pancréas d'embryon de bœuf, où il n'y a pas encore de sécrétion exocrine, que les savants canadiens ont obtenu l'insuline. On sait maintenant préserver celle-ci, par des moyens chimiques appropriés, de l'action destructrice de la sécrétion exocrine et l'extraire du pancréas du bœuf adulte. C'est une substance extrêmement active et précieuse pour la thérapeutique, dans les formes graves du diabète, particulièrement quand menace le coma. Des injections d'insuline dans les veines permettent de véritables résurrections des malades. Pour donner une idée d'ailleurs de l'efficacité de l'insuline et une preuve décisive de son rôle de sécrétion interne présidant à la régulation du taux du glucose dans le sang, il suffira de dire que, moyennant des injections régulières d'insuline, Hédon a pu maintenir vivants et en parfaite santé, pendant deux ans et davantage, des chiens auxquels il avait enlevé complètement le pancréas. Dès que les injections étaient interrompues, le diabète se manifestait à nouveau; il cédait dès qu'elles étaient reprises.

Ainsi, comme Claude Bernard l'avait établi pour le foie, le pancréas est une glande à double fonction, exocrine et endocrine; ces deux organes sont étroitement associés, avec

des rôles complémentaires et jusqu'à un certain point antagonistes, pour régler le taux du sucre dans le sang, qui est un des éléments fondamentaux des échanges de matière et d'énergie à l'intérieur de l'organisme. La commande de ce rouage essentiel est l'hormone que le pancréas fournit au sang, par ses îlots de Langerhans, l'insuline. Reste toutefois encore à connaître la nature exacte de cette hormone.

***

On est plus avancé, à ce dernier point de vue, dans le cas des capsules surrénales. Ce sont de petits organes, placés à la face supérieure des reins et dont le développement embryonnaire et la structure définitive montrent la nature complexe. Ils sont en rapports étroits, en particulier, avec le système nerveux sympathique. Leur altération détermine une affection très grave, appelée la maladie bronzée d'Addison, en raison de la teinte foncée que prend la peau. On a extrait de ces organes une substance bien définie et cristallisée, nommée l'adrénaline [1], qui, injectée dans l'organisme, produit des effets caractéristiques et puissants, entre autres un resserrement énergique (ou vaso-constriction) des vaisseaux sanguins périphériques. Mais ici, si la substance hormonique est bien connue chimiquement, elle ne correspond pas à la totalité du rôle de l'organe. Car, si l'on enlève à un animal les capsules surrénales, on ne peut pas, comme dans le cas du pancréas et de l'insuline, suppléer à leur présence par des injections d'adrénaline : l'animal décapsulé meurt avec des symptômes convulsifs.

***

Une place importante dans la physiologie, comme dans l'histoire de l'endocrinologie, revient à la glande thyroïde. C'est un organe situé dans le cou, sur les faces latérales et ventrale du larynx, peu visible à l'état normal, mais dont l'hypertrophie constitue le goître [2]. Elle se montre constituée

1. Du nom anglais des capsules surrénales : *adrenal organs*.

2. En contact intime avec la thyroïde, se trouvent encore deux paires de minuscules organes (ils ne pèsent, chez l'homme, que trois centigrammes), d'une

par de nombreuses vésicules glandulaires closes, remplies d'un liquide qu'on appelle la substance colloïde, et largement irriguées sur leur paroi par des vaisseaux sanguins. L'intégrité de la glande thyroïde est essentielle chez l'adulte et plus encore chez l'animal jeune, où elle domine toute la croissance et la différenciation des organes et des tissus. Son atrophie, ou son état fonctionnel insuffisant, détermine, dans l'enfance, le crétinisme et, chez l'adulte, les lésions désignées sous le nom de myxœdème; celui-ci se réalise aussi après l'ablation totale de la thyroïde, comme on l'a, à certaine époque, pratiquée dans des cas de goître. Au contraire, un excès d'activité de la glande produit d'autres troubles non moins graves, qui constituent le goître exophthalmique, ou maladie de Basedow. Tous ces troubles sont liés à la fonction endocrine de la glande, qui laisse transsuder une hormone dans le sang, à partir de la substance colloïde. Dans le cas de la thyroïde, l'opothérapie se montre d'une très grande efficacité. On peut, en effet, agir avec beaucoup de succès sur la plupart des troubles thyroïdiens, même graves, par la simple ingestion convenablement dosée, de substance thyroïdienne, empruntée aux animaux, dans la pratique, au bœuf. C'est d'ailleurs une arme à deux tranchants, car l'ingestion de doses excessives entraîne des troubles analogues à ceux qui résultent de l'hyperactivité de la glande. Mais, à l'aide de la médication thyroïdienne pratiquée à temps, on a, en particulier, obtenu des améliorations surprenantes chez des crétins et des myxœdémateux.

La nature de l'hormone thyroïdienne est aujourd'hui à peu près complètement éclaircie et son élément essentiel est l'iode. La thyroïde retient et accumule l'iode de façon sélective. Des recherches successives, qui remontent à peu près à 1890, ont conduit peu à peu à préciser à quel état il se trouve dans la sécrétion thyroïdienne. Il y a environ cinq ans, Kendall a extrait de la thyroïde, à l'état cristallisé, un produit, la thyroxine, dont la formule est complètement connue et se rattache à celle de la tyrosine (avec de l'iode substitutif);

structure analogue, les glandules parathyroïdes. Ces organes endocrines ont leur rôle physiologique propre et essentiel, car leur ablation entraîne des troubles graves (tétanos) et même la mort. Je suis obligé de me borner à les signaler.

la thyroxine, à l'expérimentation, possède la plupart des propriétés de l'extrait thyroïdien. Mais d'autres composés iodés différents, préparés d'une façon tout à fait indépendante de la thyroïde, les possèdent aussi, et, d'autre part, il est quelques propriétés de l'extrait thyroïdien, telles que son action sur les nerfs vago-sympathiques, qui manquent à la thyroxine. Ce n'est donc pas encore la véritable hormone thyroïdienne et, à l'heure actuelle, on est plutôt tenté de voir celle-ci dans un produit plus complexe, tout récemment isolé, la thyroglobuline, dans lequel la thyroxine entre à l'état de composant moléculaire, associé à des substances albuminoïdes. Quoi qu'il en soit, nous possédons, sinon l'hormone physiologique elle-même, du moins son élément constitutif actif.

L'histoire de la thyroïde s'est enrichie, dans les quinze dernières années, d'un chapitre extrêmement intéressant : le rôle de cette glande dans la métamorphose des Batraciens. Personne n'ignore, me semble-t-il, que la grenouille passe, au sortir de l'œuf, par une première phase larvaire, qui dure plusieurs mois, où elle est un animal entièrement aquatique, le têtard; puis celui-ci se métamorphose graduellement en grenouille, par régression de la queue, poussée des pattes et modifications profondes de l'appareil respiratoire et de divers autres organes. La métamorphose est un phénomène général chez les Batraciens, sauf ceux qu'on appelle Pérennibranches et qui gardent toute leur vie la structure larvaire et le régime entièrement aquatique. En 1912, Gudernatsch fit la découverte assez inattendue, que, si on alimente des têtards de grenouille, même très jeunes, avec de la thyroïde de mammifères, leur croissance s'arrête, mais la différenciation des tissus se précipite et la métamorphose s'accomplit d'une façon prématurée. Gudernatsch a obtenu ainsi des grenouilles qui n'étaient pas plus grosses que des mouches. Ces résultats sont aujourd'hui classiques, à tel point que la métamorphose expérimentale sert de test pour l'étude des corps extraits de la substance thyroïdienne.

On obtient aisément, par le même procédé, la métamorphose d'une grosse salamandre mexicaine, l'Axolotl; cet animal, qui est élevé dans tous les laboratoires et dont tous les individus européens proviennent de spécimens rapportés

du Mexique, en 1864, par le général Forey, se reproduit maintenant toujours à l'état larvaire et a perdu à peu près entièrement la faculté de se métamorphoser en l'adulte qui est l'Amblystome. Or, la nutrition thyroïdienne fait reparaître chez lui, à coup sûr, la métamorphose. On obtient celle-ci, comme pour la grenouille, même sur des spécimens jeunes, encore éloignés de la taille définitive.

Il est prouvé aujourd'hui que la métamorphose naturelle de la grenouille est concomitante d'un degré déterminé de différenciation de la thyroïde. Enfin, en enlevant la thyroïde à des têtards, on les empêche définitivement de se métamorphoser; mais on peut ensuite déterminer la métamorphose par une greffe thyroïdienne ou par la nutrition thyroïdée.

La disparition de la métamorphose chez certains batraciens, dans la nature, doit avoir résulté d'un état de régression de la thyroïde. Il faut noter toutefois, qu'au moins jusqu'ici, on n'a pas réussi expérimentalement à produire par des actions thyroïdiennes, ingestion ou greffe, la métamorphose des pérennibranches[1].

***

Des données relatives à la thyroïde, il est intéressant de rapprocher celles, d'ailleurs actuellement beaucoup moins précises, qui concernent l'hypophyse. Celle-ci, placée à la face ventrale du cerveau et intimement soudée à lui, est un organe complexe. Son développement embryonnaire montre en effet qu'elle résulte de la fusion intime de deux ébauches distinctes : l'une est un diverticule ventral du cerveau, l'autre un diverticule de la voûte de la bouche. Et, en réalité, tout en étant ensuite étroitement associés, ces tissus de provenance différente ont des propriétés physiologiques distinctes. Il en résulte, pour l'ensemble de l'hypophyse, une complexité qui a introduit jusqu'ici pas mal de discordance et de confusion dans les résultats expérimentaux.

1. Toutefois, il vient d'être annoncé que l'on aurait réussi à provoquer un début de métamorphose, chez un gros Pérennibranche (*Necturus*) des grands lacs américains, sur de très jeunes individus, par l'administration combinée de thyroxyne et d'adrénaline.

C'est par des données d'ordre pathologique qu'a commencé la phase moderne de l'histoire de l'hypophyse. En 1886, Pierre Marie a rattaché à un fonctionnement excessif et à une hypertrophie de cette glande les anomalies de croissance connues sous le nom d'acromégalie; elles consistent dans un excès de développement des os et des muscles, d'où résulte un faciès très caractéristique. Si ces troubles surviennent dès l'adolescence, à un moment où les cartilages des os longs ne sont pas encore ossifiés, cette ossification ne se produit pas ou est retardée; les os des membres continuent donc à s'allonger et la taille de l'individu s'exagère en un véritable gigantisme. Ces anomalies de croissance sont accompagnées de troubles nombreux, sur lesquels il n'y a pas lieu d'insister ici.

De nombreuses recherches ont été faites sur les animaux, en étudiant les effets de l'ingestion ou de l'injection d'extraits hypophysaires, ou en pratiquant l'ablation de la glande; les résultats en sont encore assez confus, mais je dirai quelques mots de ce qu'ils ont fourni chez les Batraciens, parce que nous y verrons se manifester une donnée très importante en endocrinologie, celle des rapports complémentaires ou antagonistes de divers appareils.

En enlevant la thyroïde à des têtards de grenouille, on provoque un développement exagéré de l'hypophyse et on obtient des têtards géants, mais qui ne se métamorphosent pas. Au contraire, l'ablation de l'hypophyse arrête la croissance. Il y a donc un certain antagonisme fonctionnel des deux organes. J'ai déjà dit que les propriétés de l'hypophyse sont plus malaisées à analyser, parce que les parties dont elle est constituée sont en réalité des organes endocrines distincts, et, faute d'avoir opéré sur l'un ou sur l'autre exclusivement, on a des faits en apparence contradictoires. Parmi ces faits, l'un des plus significatifs est l'action de l'hypophyse sur la coloration des têtards — et en général des Batraciens. Celle-ci résulte de l'extension ou de la contraction plus ou moins grande des cellules pigmentaires de la peau, notamment des mélanophores, qui renferment un pigment granuleux mais insoluble, la mélanine. L'ablation de l'hypophyse, sur un têtard, détermine un pâlissement très intense et très

rapide, dû à une contraction énergique et permanente des mélanophores. L'hormone hypophysaire exerçait une action antagoniste, qui maintenait ces cellules à l'état d'expansion. On peut rétablir cet état d'expansion et la coloration normale de la peau, chez les Batraciens hypophysectomisés, à l'aide d'injections d'extraits d'hypophyse. Mais cet effet n'est que temporaire. Ainsi, chez les Amphibiens, la coloration de la peau est sous la dépendance de l'hormone hypophysaire, au moins dans une très large mesure, et relève ainsi de corrélations humorales, tandis que, chez les Poissons, elle est, comme on le sait depuis les recherches classiques de Georges Pouchet, sous la dépendance directe du système nerveux et des sensations visuelles.

Ces quelques données suggèrent combien sont multiples et complexes les mécanismes qui assurent la corrélation entre les parties de l'organisme. On voit aussi à quelle diversité de fonctions président les glandes endocrines et leurs hormones; celles-ci, dans les exemples précédents, ont en effet, tantôt la simple valeur d'excitants fonctionnels d'organes et de fonctions définitivement établies, — c'est le cas de l'insuline, — tantôt elles exercent une action directe sur la différenciation même des organes et la croissance, comme nous venons de le voir pour la thyroïde et l'hypophyse[1].

***

Il ne saurait être question, dans cet article, d'épuiser un sujet aussi vaste que l'endocrinologie; je laisserai donc entièrement de côté plusieurs organes et diverses fonctions endocrines. Je me bornerai, dans ce qui suit, à passer en revue une catégorie d'actions hormoniques, dont l'étude a été très fructueuse au cours des dernières années, celles qui émanent des glandes sexuelles, l'ovaire et le testicule.

L'influence de ces glandes sur le reste de l'organisme a été plus ou moins confusément soupçonnée de longue date, mais

1. En raison de ces différences, Gley a proposé de faire une catégorie spéciale des sécrétions endocrines qui, influant sur la croissance et la différenciation, ont ainsi une action morphogène. Il a proposé pour elles le terme spécial d'*harmozones*.

les physiologistes la concevaient comme s'exerçant par l'intermédiaire du système nerveux. L'expérimentation a prouvé aujourd'hui qu'elle rentre dans le cadre des corrélations humorales, parce qu'elle se manifeste même quand le tissu génital est coupé de ses connexions nerveuses.

De temps pour ainsi dire immémorial, la pratique de l'élevage a permis de constater les effets de la castration, chez le mâle. Le castrat diffère de l'entier par des particularités d'ordre physiologique, et aussi dans sa structure et ses formes. Il suffit, à titre de point de repère, de se rappeler le cas du bœuf et du taureau. Dans l'espèce humaine, le cas des eunuques atteste l'existence des mêmes corrélations. La castration, jusqu'à la période toute récente de l'endocrinologie, n'a pour ainsi dire pas été pratiquée sur les femelles, où elle est d'ailleurs beaucoup plus difficile à réaliser, mais les connaissances banales mettent en pleine évidence les corrélations étroites de l'ovaire avec le reste de l'organisme chez la femelle. Il suffit de songer aux transformations que subit, dès le début de la gestation, l'appareil mammaire, transformations qui aboutissent à la lactation, au moment précis où elle devient utile, après la mise-bas des jeunes. Tout cet ensemble de corrélations a été très étudié dans ces dernières années et est rentré sans peine dans le cadre des sécrétions endocrines.

Prenons d'abord le cas des Oiseaux à sexes nettement dimorphes, comme la volaille de nos basses-cours, ou les faisans, ou encore les canards. Là aussi, la pratique et la simple observation ont devancé la théorie et l'expérience. La castration du coq a été une pratique courante de la ferme; le chapon, privé de ses testicules, est gras, il a perdu le chant du coq, ses instincts combattifs, sa crête fièrement dressée, tout en gardant son plumage brillant et ses ergots. De temps en temps, d'autre part, on a vu une poule ou une faisane, sur ses vieux jours, acquérir le plumage du coq, ses ergots et, plus ou moins, ses allures. Tous les faits de cet ordre sont entrés maintenant dans le domaine de l'expérimentation précise et, parmi les nombreuses recherches auxquelles ils ont donné lieu, je citerai particulièrement celles de Goodale, aux États-Unis, de Pézard, à Paris, et de Zawadowsky, à Moscou.

Dans le cas du mâle, les effets de la castration étaient en somme bien connus. Mais l'expérience méthodique a montré qu'ils ne se manifestent que si la castration est totale. Si des fragments de testicule, mêmes petits, se trouvent laissés en place ou sont greffés, volontairement ou non, dans le péritoine et même sous la peau, le coq ne devient pas chapon, mais garde ses caractères d'entier, ainsi d'ailleurs que l'avait très nettement reconnu Berthold, dès 1849. Et ces faits de greffe montrent bien que l'action des testicules est d'ordre humoral et non pas nerveux.

L'ovariotomie de la poule, opération relativement difficile, a donné des résultats plus intéressants. En effet, la poule ovariotomisée prend entièrement le faciès du chapon, dont le plumage se substitue au sien propre, et dont elle acquiert progressivement les ergots; elle devient *chaponne*, et cela est vrai de la faisane, de la cane, et vraisemblablement de tous les oiseaux. On peut penser qu'en ovariotomisant les femelles au plumage insignifiant des oiseaux de paradis, on leur donnerait la brillante parure du mâle. Peut-être y a-t-il là une industrie d'avenir en Nouvelle-Guinée. Le plumage du coq n'est donc pas, dans la réalité, un attribut propre du sexe mâle, car il est indépendant du testicule, puisqu'il persiste en son absence et se réalise sur la femelle castrée. Pézard le considère comme un plumage neutre, sur lequel l'ovaire seul exerce une action empêchante, tout comme sur la poussée de l'ergot; par cette action, l'ovaire maintient, chez la poule, un plumage plus ou moins voisin de celui de l'animal jeune et commun aux deux sexes. Du chapon et de la chaponne, on peut d'ailleurs, à volonté, refaire extérieurement un coq ou une poule, en greffant dans le castrat, soit du testicule, soit de l'ovaire. Dans un cas, la crête grandit et se redresse, le chant et les autres instincts du mâle s'éveillent. Dans l'autre, le plumage femelle se substitue au plumage neutre, à l'époque de la mue. Seul l'ergot est une production irréversible. On voit donc qu'on peut ainsi littéralement inverser les sexes[1].

1. Extérieurement, mais non pas au point de vue fonctionnel. Il en va autrement chez le Crapaud, où, dans de remarquables expériences, Mademoiselle K. Ponse a, ces dernières années, effectivement transformé des mâles en

Ces remarquables altérations de la sexualité, si nettes et si précises, — Pézard en a dégagé les modalités d'ordre quantitatif, que je ne puis analyser ici, — par les conditions mêmes où elles se réalisent et par ce que je viens de dire des effets des greffes, relèvent, de toute évidence, d'un mécanisme humoral endocrinien. Elles doivent être attribuées à l'émission dans le sang, par les glandes génitales, de substances hormonales, qui vont modifier le fonctionnement et les rapports des autres parties de l'organisme.

La sensibilité de ces réactions hormonales est merveilleuse; leur effet instantané. C'est ce que montrent, dans les expériences précédentes, les plumes qui sont en train de pousser au moment de l'ovariotomie, ou de la greffe de l'ovaire sur un castrat. Dès que l'ovaire est supprimé ou greffé, le caractère de la plume change et on obtient des plumes composites, avec les caractères d'un sexe à leur extrémité formée avant l'opération, ceux du sexe opposé, à leur base, qui a poussé après; chacune des parties traduit, d'une façon frappante, la présence ou l'absence de l'ovaire, et les deux portions sont séparées par une ligne droite d'une netteté absolue[1].

femelles qui ont pondu et dont les œufs sont actuellement devenus de jeunes Crapauds. Cela tient, il est vrai, à ce que, chez cet animal, les testicules sont accompagnés d'ovaires rudimentaires — les organes de Bidder, — qui, après l'ablation des testicules, se développent en ovaires proprement dits et entraînent, en même temps, l'évolution de tout le reste de l'appareil génital femelle. Dans les conditions normales, le testicule exerce une action inhibitrice sur l'appareil femelle.

Chez les Oiseaux, il y a bien un fait assez analogue. Les femelles n'ont jamais qu'un seul ovaire, celui de gauche. La glande génitale droite reste, chez elles, à l'état rudimentaire. Mais, si on fait l'ablation de l'ovaire gauche sur de très jeunes poussins, — âgés de quelques jours, — la glande droite, cessant de subir l'inhibition normale par la gauche, se développe, et, dans certains cas au moins, évolue en un testicule plus ou moins parfait. Il arrive aussi que cela se produise dans les conditions ordinaires de la basse-cour, sous l'influence d'états pathologiques de l'ovaire gauche (tuberculose, tumeurs) et, dans ce cas, même l'ovaire gauche est parfois le siège de poussées de tissu testiculaire.

1. Au moment où j'écris cet article, je prends connaissance d'un travail qui vient de paraître et où se trouve montrée l'influence concomitante de la thyroïde sur le plumage. Si, en effet, on nourrit des volailles avec de la thyroïde, on ne constate pas de modification sensible chez les poules, mais, chez les coqs, les chapons ou les chaponnes, le plumage fonce nettement. On peut conclure de là que l'hormone thyroïdienne fait foncer le plumage, mais que son action est inhibée par l'ovaire. C'est un nouvel exemple très net des influences réciproques antagonistes, compensatrices, ou synergiques, des diverses hormones.

Des faits du même ordre que les précédents, c'est-à-dire des actions hormoniques des glandes génitales sur l'ensemble de l'organisme, ou sur certains de ses caractères, ont été constatés dans les diverses classes de Vertébrés et notamment chez les Mammifères. Mais la place me manque pour passer en revue tous les faits; je me limiterai à mentionner les corrélations entre l'ovaire et les manifestations du rut chez les femelles, le cycle de l'ovulation et celui des modifications de l'utérus, qui permettent à l'embryon de s'y greffer pour son développement.

Chez les Mammifères, l'œuf — extrêmement petit[1] — se différencie sur l'ovaire, dans une enveloppe épaisse et complexe, appelée follicule de de Graaf (du nom de l'anatomiste hollandais qui l'a découvert, au XVIIe siècle). Dans le follicule, s'accumule un liquide qui le distend et finalement le fait éclater, ce qui met l'œuf en liberté; celui-ci arrive, par l'oviducte, dans l'utérus. La paroi épaisse du follicule, restée en place sur l'ovaire, se cicatrise et y forme temporairement une sorte de petite tumeur jaunâtre, le *corps jaune*, qui se résorbe assez vite, si l'œuf qui s'en est détaché n'est pas fécondé, mais qui, au contraire, se développe et persiste pendant une grande partie de la gestation, si l'œuf a été fécondé et si le jeune embryon qui en résulte s'est greffé sur la paroi utérine. On voit déjà ainsi les corrélations étroites et les réactions réciproques qui s'exercent entre le corps jaune sur l'ovaire et la paroi utérine qui en est anatomiquement indépendante. Les recherches expérimentales récentes, — ablation ou cautérisation du corps jaune, injections de liquide folliculaire ou d'extraits de corps jaune, etc., — montrent que le follicule, et le corps jaune qui en dérive, sont de véritables glandes endocrines, dont la sécrétion agit, par la voie sanguine, d'une part, sur la paroi utérine, en la préparant à recevoir l'embryon qui s'y greffe, d'autre part, sur l'appareil mammaire, qui, sous l'influence de ces hormones, évoluera tout le long de la gestation, jusqu'à l'état de lactation. Ainsi, ces harmonies qui, au premier abord, évoquent une finalité merveilleuse,

1. L'œuf humain est une petite cellule sphérique, dont le diamètre est d'environ un dixième de millimètre. Il a été vu pour la première fois, en 1826, par l'anatomiste K. von Baer.

résultent entièrement, et d'une façon immédiate, d'actions purement physico-chimiques, toutes réalisables en dehors de la gestation, par l'action des hormones, comme dans le cas de l'action de la secrétine sur le pancréas. Mais sur la nature même des hormones génitales, nous n'avons encore aucun renseignement précis.

Une autre question, très âprement débattue, ces dernières années, spécialement en ce qui concerne le testicule, est de savoir quel est le siège de la sécrétion endocrine. Est-il dans le tissu sexuel proprement dit, — la lignée cellulaire qui aboutit aux spermatozoïdes, — ou bien dans des éléments cellulaires, qui en sont absolument indépendants, mais accompagnent constamment la lignée germinale dans les canalicules de la glande et servent d'éléments nourriciers, les cellules dites de Sertoli, — ou bien encore dans un tissu distinct des tubes glandulaires, interposé entre eux et constituant la charpente de la glande, ce que l'on a appelé le tissu interstitiel?

Dans une remarquable série de recherches histologiques, et histo-physiologiques, qui ont ouvert la voie à l'étude de tous ces problèmes et dont les premières remontent déjà à plus de vingt ans, Bouin et Ancel ont été conduits à attribuer les fonctions endocrines du testicule et leurs effets au tissu interstitiel. Des expérimentateurs, comme Steinach, en Autriche, dans des expériences qui ont eu un grand retentissement et qui ont réalisé, en particulier, sur des cobayes et des rats, de très intéressantes inversions sexuelles, ont émis la même théorie, sans rendre justice, comme il eût convenu, à l'antériorité de Bouin et Ancel. Plus récemment, cette interprétation a été assez violemment attaquée, notamment par Ch. Champy et par Pézard, qui, en se fondant sur divers arguments, attribuent l'action endocrine aux autres éléments constitutifs du testicule, lignée germinale et cellules de Sertoli. Comme les actions hormoniques subsistent, après qu'on a entièrement détruit la lignée germinale, soit par l'action convenablement conduite des rayons X, soit par d'autres artifices expérimentaux, il me semble qu'il faut en tout cas exclure la lignée germinale elle-même comme source de ces actions; mais nous n'avons pas d'argument décisif qui permette d'en faire autant en ce qui concerne les

cellules de Sertoli. Il n'est pas possible d'ailleurs d'approfondir ici cette discussion et, après tout, elle est d'importance secondaire; mais il était intéressant de la signaler, pour faire saisir la nature et la complexité des questions en face desquelles se trouve l'expérimentateur.

***

Les hormones génitales nous conduisent à un problème qui a un intérêt spécial pour le public, celui de la possibilité d'un rajeunissement de l'organisme vieilli, par des actions hormoniques et des greffes. Cela nous ramène d'ailleurs à l'origine même du mouvement de recherches endocrinologiques. Brown-Séquard, en effet, avait, comme on l'a vu, attribué aux injections de substance testiculaire un pouvoir efficace de régénération de la vigueur chez les vieillards. La lecture des notes publiées par lui, à ce sujet, à la Société de Biologie, en 1889 et 1891, avec une sincérité qui ne peut être mise en doute, après des expériences faites sur lui-même, prouve quelle netteté avaient à ses yeux les résultats obtenus. Les expériences elles-mêmes sont cependant très discutables et leur portée réelle a été depuis longtemps ramenée à sa juste valeur; mais, plus récemment, on s'est demandé si, par des artifices expérimentaux, on ne pourrait pas modifier ou renouveler les hormones génitales, stimuler les organismes affaiblis et obtenir ainsi un rajeunissement. Il va de soi que le problème n'a pas qu'un intérêt théorique.

Deux méthodes ont été employées à cet effet et les auteurs ont été certainement trop optimistes à l'égard de leurs résultats, alors qu'en ce sujet plus qu'en tout autre, il eût convenu de garder une très grande réserve.

L'une des deux méthodes pour obtenir le prétendu rajeunissement, méthode préconisée par Steinach et renouvelée d'expériences antérieures de Bouin et Ancel sur de petits Mammifères, consiste à ligaturer le canal déférent, par où s'écoulent les spermatozoïdes et à le réséquer en aval de la ligature. Cette opération a pour effet, au moins dans certaines conditions encore assez mal définies, de faire dégé-

nérer, dans le testicule, la lignée germinale, de provoquer un développement compensateur du tissu interstitiel, de stimuler la production des hormones génitales et d'agir ainsi sur le reste de l'organisme. Steinach dit avoir obtenu ainsi, sur les animaux, des résultats très nets, au moins temporairement. Mais ils sont loin d'être constants; ils n'ont pas encore été suffisamment vérifiés sur de vieux animaux. Sur l'homme, divers chirurgiens ont appliqué la méthode et annoncé des résultats favorables. Mais il y en a d'autres, dont les conclusions sont inverses et il convient d'attendre des faits plus sûrement démonstratifs pour considérer la méthode comme vraiment efficace.

L'autre procédé, pratiqué en France par Voronoff, est basé sur la greffe, à côté des glandes vieillies, de fragments des mêmes glandes, prises sur un sujet jeune. Sur l'homme, des opérations chirurgicales peuvent, à l'occasion, fournir un matériel approprié, mais qui est nécessairement rare. Voronoff y a suppléé par des testicules de singes anthropoïdes, et spécialement du chimpanzé, qui, par ses propriétés humorales, semble être le plus voisin de l'homme. Les greffes ainsi pratiquées persistent un certain temps, mais les canalicules séminifères s'y atrophient rapidement. Il a expérimenté aussi sur de vieux béliers, et il a annoncé des résultats favorables dans les deux cas.

Là encore, une critique serrée s'impose, car les résultats pourraient être qualifiés de trop favorables; Voronoff a, en effet, voulu utiliser cette méthode pour renforcer les animaux jeunes, — des béliers en l'espèce, — en leur greffant des fragments supplémentaires de testicules. Ces béliers seraient devenus plus forts et auraient fourni notamment plus de laine que les témoins normaux. Beaucoup des résultats énoncés sont assez déconcertants, parce qu'ils semblent en contradiction avec des données bien établies. Il est impossible d'entrer ici dans une discussion à cet égard; je veux seulement indiquer qu'il est bon, avant de se prononcer, d'examiner de près les faits et d'en attendre des confirmations de sources indépendantes.

A bien des points de vue, le sujet n'est pas de ceux qui peuvent se discuter de près dans la *Revue de Paris*, mais ses

lecteurs me semblaient devoir connaître l'impression qui se dégage pour le moment des résultats annoncés.

***

Parcouru, comme cela vient d'être fait, avec une extrême rapidité et examiné seulement dans ses très grandes lignes, le domaine des sécrétions internes n'en donnera pas moins, me semble-t-il, l'impression d'un champ extrêmement vaste, en pleine période d'exploitation et où la moisson s'annonce déjà comme extrêmement belle. L'endocrinologie, en même temps qu'une des plus nouvelles, est une des branches les plus vivantes de la physiologie contemporaine. Les travaux y foisonnent. Une mise au point récente de la seule question de l'insuline[1] fait état, dans son index bibliographique, de 1 377 mémoires relatifs à cette seule sécrétion interne et la grande majorité d'entre eux appartient aux dix dernières années. L'endocrinologie, dans tous les grands pays de recherche scientifique, a ses périodiques spéciaux. Elle a apporté à la thérapeutique des ressources nouvelles de premier ordre. Au point de vue de la biologie pure, elle a une importance plus grande encore, car elle nous permet de pénétrer au vif dans les problèmes de la corrélation entre les parties de l'organisme, problèmes qui sont parmi les plus fondamentaux de l'étude des êtres vivants. Elle nous rend compte, suivant un déterminisme rigoureux et strictement physico-chimique, de la réalisation actuelle de ces corrélations, sans naturellement résoudre le problème de leurs origines, et elle contribue ainsi à nous mettre en garde contre les séduisantes et dangereuses apparences de finalité immanente dans le fonctionnement vital.

Il ne pouvait être question ici que de présenter au lecteur un exposé très simplifié; dans la réalité de la recherche endocrinologique, les questions même les plus simples montrent, en fait, une complexité très grande. Aucune de ces actions n'est isolée; elles interfèrent toutes entre elles; les conditions dans lesquelles intervient une des sécrétions internes

1. André Choay, *la Sécrétion interne du pancréas et l'insuline*. Paris, Masson, 1926, in-8°, xx et 570 p.

dépendent de la présence simultanée des autres; nous avons pu entrevoir, par exemple, les réactions mutuelles de la thyroïde et de l'hypophyse, des hormones thyroïdienne et ovarienne. De plus, qu'il s'agisse d'employer expérimentalement des extraits d'organes par ingestion ou injection, ou d'extraire, par des procédés physiques ou chimiques, les substances actives des glandes, les procédés que nous utilisons — nous l'avons vu à propos de l'hormone thyroïdienne — sont toujours extrêmement grossiers et brutaux, par rapport à ce qui se passe dans l'organisme lui-même. Il est donc évident qu'une méthode très rigoureuse s'impose et il n'est pas étonnant que bien des résultats prêtent à la controverse. Un physiologiste français qui, depuis de longues années, s'est consacré aux problèmes de l'endocrinologie, Gley, a spécialement appelé l'attention sur la nécessité d'apporter aux recherches de cet ordre, des préoccupations de stricte méthode; il a insisté, en particulier, sur ce que les résultats simplement déduits de l'action des extraits d'organes, de l'opothérapie, avaient en soi de discutable. Les hormones, dont nous n'avons souvent pu encore trouver la nature exacte, sont probablement, dans le sang, à des états d'instabilité moléculaire très fugaces; sont-elles, même, dans le sang, entièrement individualisées les unes vis-à-vis des autres? Nous sommes seulement à l'aube de nos connaissances, en matière de structure des substances vivantes, ou émanant directement de la vie; les phénomènes de catalyse, qui jouent un si grand rôle dans toutes les transformations moléculaires à l'intérieur de l'organisme, sont loin d'être un domaine dont nous connaissions toutes les parties. Malgré les conditions précaires où nous sommes encore pour nous y orienter sûrement, n'est-il pas légitime de conclure cependant de l'exposé qui précède, que la physiologie a fait, en moins de quarante ans, dans le domaine endocrinologique, des progrès considérables; et rien ne semble annoncer présentement que ses succès doivent se ralentir.

MAURICE CAULLERY

LA MACHINE A CALCULER[1]

SCÈNE V

Un cimetière éclairé par des rayons de lune. C'est un cimetière modeste — pas de monuments ni de chapelles ouvragées, seulement quelques pierres tombales et, çà et là, une croix. Au fond un grille de fer avec porte.

Au lever du rideau la scène est vide, mais on entend de temps en temps (et jusqu'à la fin de l'acte) des sons tels que les hululements d'un hibou, le sifflement d'un engoulevent, le coassement d'une grenouille, le miaulement d'une sérénade féline.

Au bout de quelques instants on aperçoit deux silhouettes derrière la grille — un homme et une femme. Elle pousse la porte qui s'ouvre avec un grincement rouillé. Le couple entre. On les voit nettement sous un rayon lunaire. C'est Judy O'Grady et un jeune homme.

JUDY, *s'avançant.* — Allons, viens, nous y sommes.

LE JEUNE HOMME. — Ici? Mais c'est un cimetière.

JUDY, *ironique.* — Pas possible.

LE JEUNE HOMME. — Tu ne voudrais pas que...?

JUDY. — Qu'est-ce que tu reproches à cet endroit-là?

LE JEUNE HOMME. — Un cimetière!

JUDY. — Et puis après?

LE JEUNE HOMME. — Il faut que tu sois folle...

JUDY. — Je te dis qu'on y est très bien. Je suis déjà venue souvent.

LE JEUNE HOMME. — Très peu pour moi.

JUDY. — Est-ce que ça n'est pas aussi bien qu'ailleurs? De quoi que t'as peur? Y a rien que des morts, y ne vous embêtent pas. (*Avec un intérêt subit* :) Oh! regarde. Y en a un nouveau.

LE JEUNE HOMME. — Viens, sortons d'ici.

JUDY. — Un instant. Laisse-moi voir ce qu'il y a d'écrit. (*Elle s'agenouille sur une tombe et, s'approchant tout près de la pierre, épelle l'inscription* :) Z-é-r-o, Zéro, dis donc... c'est le type...

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février.

LE JEUNE HOMME. — Zéro? C'est le type qui a tué son patron, n'est-ce pas?

JUDY. — Parfaitement, c'est bien lui; mais ce que je disais, c'est que je suis allée en tôle à cause de lui.

LE JEUNE HOMME. — Pourquoi?

JUDY. — Toujours les mêmes blagues. J'ai fait du commerce à domicile (*d'un ton affecté*) article... hon-on... du Code pénal — troisième contravention, six mois.

LE JEUNE HOMME. — Et ce gaillard-là?...

JUDY. — Lui? (*Avec mépris.*) C'était le petit gosse à sa mère, avec ses cheveux gris. Nous habitions dans la même maison, de l'autre côté de la cour. Je le voyais souvent regarder par la fenêtre. Sa femme a dû le voir aussi. Enfin, n'importe comment, ils m'ont donnée aux flics. Et à présent, je suis dehors et lui dedans. (*Tout à coup.*) Dis donc... dis donc... (*Elle a une crise de fou rire.*)

LE JEUNE HOMME, *avec nervosité.* — Qu'est-ce qu'il y a de si drôle?

JUDY, *se tordant de rire.* — Dis donc, ce serait drôle, si... si... (*nouvelle explosion.*) Ça serait une bonne blague à lui faire quand même. Y ne pourrait plus protester, à présent, hein!

LE JEUNE HOMME. — Allons-nous en, je n'aime pas cet endroit-ci.

JUDY. — Ah! tu n'es qu'une nouille. Pourquoi veux-tu me gâter ma blague?

(*Un miaulement suave.*)

LE JEUNE HOMME, *très nerveux.* — Qu'est-ce que c'est que ça?

JUDY. — Ce n'est que les chats. Ils ont assez l'air de se plaire ici, eux... Mais viens, va, si tu as peur. (*Ils s'approchent de la grille. En sortant* :) C'est égal, vous autres hommes, vous êtes rudement embêtants avec vos nerfs! (*Ils sortent par la grille.*)

(*Comme ils disparaissent, la tombe de Zéro s'ouvre tout à coup et sa tête apparaît.*)

ZÉRO, *regardant de tous côtés.* — C'est curieux. Je croyais bien l'avoir entendue rire et parler. Mais je ne vois personne! Qu'est-ce qu'elle ferait ici, d'ailleurs? J'ai dû rêver... Mais comment donc que je pourrais rêver puisque je ne dors pas? (*Il regarde encore.*) Enfin ça ne sert à rien de se recoucher; de toutes façons, je ne peux pas dormir. Je ferai mieux de faire un petit tour. (*Il émerge du sol avec des gestes saccadés. Il porte un habit de coupe antique et ses mains sont jointes sur sa poitrine.*)

ZÉRO. *Il marche comme un automate.* — Aïe! je suis ankylosé (*Il fait lentement quelques pas, puis s'arrête.*) Ce que c'est solitaire par ici! (*il frissonne puis se remet à marcher machinalement.*) J'aurais dû rester où j'étais, mais j'avais cru l'entendre rire. (*On entend éternuer d'une façon sonore. Zéro reste immobile, tremblant de peur. Deuxième éternuement.*)

ZÉRO, *d'une voix rauque.* — Qu'est-ce que c'est?

UNE VOIX. *douce.* — Tout va bien; rien qui puisse vous effrayer.

(*Shrudlu apparaît derrière une pierre tombale. Il porte une jaquette*

de confection râpée, des lunettes à monture d'argent et fume une cigarette.)

SHRUDLU. — J'espère que je ne vous ai pas effrayé?

ZÉRO, *encore tout secoué.* — Non, non, ça va. Voyez-vous, je ne m'attendais pas à voir quelqu'un.

SHRUDLU. — Vous êtes nouveau venu, n'est-ce pas?

ZÉRO. — Oui, c'est ma première nuit; je ne pouvais pas arriver à dormir.

SHRUDLU. — Je ne peux pas dormir non plus. Si nous nous tenions compagnie, qu'en dites-vous?

ZÉRO, *avec enthousiasme.* — Ce serait chic! Je me sentais terriblement seul.

SHRUDLU, *secouant la tête.* — Je sais. Installons-nous confortablement. *(Il s'assied sur une tombe. Zéro tâche de suivre son exemple, mais toutes ses jointures sont raides et il pousse un grognement de douleur.*

ZÉRO. — Je suis tout ankylosé.

SHRUDLU. — N'y faites pas attention, c'est l'affaire de quelques jours. *(Il s'assied près de Zéro et lui tend un paquet de cigarettes.)* Une bleue?

ZÉRO. — Je ne fume pas.

SHRUDLU. — Je trouve que cela protège contre les moustiques. *(Il allume une cigarette.)* La fumée ne vous incommode pas, monsieur... Monsieur...?

ZÉRO. — Non, non, allez-y.

SHRUDLU, *continuant à fumer.* — Merci. Je n'ai pas saisi votre nom. *(Zéro ne répond pas.)*

SHRUDLU, *doucement.* — Je dis que je n'ai pas saisi votre nom.

ZÉRO. — Je vous avais entendu la première fois *(hésitant.)* Je crains que, si je vous dis qui je suis et ce que j'ai fait, ça ne vous rebute.

SHRUDLU, *tristement.* — Quels que puissent être vos péchés, ils sont aussi blancs que neige, comparés aux miens.

ZÉRO. — Vous ne savez pas tout *(une pause dramatique.)* Mon nom est Zéro. Je suis un assassin.

SHRUDLU, *secouant la tête avec calme.* — Parfaitement, je me souviens d'avoir lu quelque chose sur vous, monsieur Zéro.

ZÉRO, *un peu piqué.* — Et vous croyez encore être pire que moi?

SHRUDLU, *jetant sa cigarette.* — Cent fois pire, monsieur Zéro, mille fois pire.

ZÉRO. — Qu'est-ce que vous avez fait?

SHRUDLU. — Moi aussi je suis un assassin.

ZÉRO, *le regarde avec étonnement.* — Allons donc! Vous vous payez ma tête.

SHRUDLU. — Je ne dis pas un mot qui ne soit la pure vérité, monsieur Zéro. Je suis le plus coupable, le plus criminel des meurtriers. Vous n'avez tué que votre patron, monsieur Zéro. Moi... moi, j'ai tué ma mère! *(Il se cache la figure dans les mains et sanglote.)*

ZÉRO, *horrifié.* — Bon Dieu!...

SHRUDLU, *pleurant.* — Oui, ma mère, ma mère chérie.

ZÉRO, *tout à coup.* — Mais dites... vous ne seriez pas Mr...

SHRUDLU, *acquiesçant.* — Oui... *(Il s'essuie les yeux, encore tout ému.)*

ZÉRO. — Je me rappelle avoir lu des chosse sur vous dans les journaux.

SHRUDLU. — Oui, mon crime a été dévoilé au monde entier, mais que m'importerait cette bagatelle si je pouvais seulement laver mon âme de sa souillure?

ZÉRO. — Je n'ai jamais entendu dire avant qu'un type ait tué sa mère. Pourquoi avez-vous fait ça?

SHRUDLU. — Parce que j'étais un être dénaturé, il n'y a pas d'autre raison.

ZÉRO. — Est-ce qu'elle vous embêtait, ou bien quoi?

SHRUDLU. — C'était une Sainte, je vous dis, une Sainte! Elle m'aimait et s'occupait de moi comme seule une mère est capable de le faire.

ZÉRO. — Vous voulez dire que vous ne vous êtes jamais crêpé le chignon.

SHRUDLU. — Jamais un mot dur ou méchant. Rien que de tendres soins et de bons avis... Depuis ma petite enfance elle s'efforçait de me guider dans le droit chemin. Elle m'apprit à être économe, pieux, altruiste, à éviter les compagnies dangereuses et à boucher mes oreilles à toutes les tentations de la chair, enfin à devenir un homme vertueux, respectable et craignant Dieu *(Il pousse un gémissement.)* Mais c'était une tâche désespérée. A quatorze ans je commençais à donner des signes de ma mauvaise nature.

ZÉRO, *haletant.* — Vous n'avez tué personne d'autre, hein?

SHRUDLU. — Non, Dieu merci, mon âme n'est chargée que d'un seul crime. Mais je m'enfuis de la maison maternelle.

ZÉRO. — Pas possible.

SHRUDLU. — Oui, un de mes camarades me prêta un livre profane; le seul livre profane que j'aie jamais lu, je le dis avec joie. Cela s'appelait : *L'Ile aux trésors*! L'avez-vous lu?

ZÉRO. — Non, je n'ai jamais été porté sur les bouquins.

SHRUDLU. — C'était un mauvais livre, une lugubre histoire d'aventures, mais il éveilla dans mon cœur coupable le désir d'aller en mer. Alors, je me sauvai de chez moi.

ZÉRO. — Qu'est-ce que vous avez fait? Engagé comme mousse?

SHRUDLU. — Je n'ai jamais vu la mer, jamais jusqu'à ma mort. Heureusement, la tendre intuition maternelle l'ayant avertie de mes intentions, je fus renvoyé chez moi. Elle m'accueillit à bras ouverts. Pas un mot de colère, pas un geste de reproche. Mais je pus lire dans son regard sa muette souffrance, tandis que nous passions la nuit entière, tous deux, en prière...

ZÉRO, *avec sympathie.* — Pristi, ça devait être sévère!! Fichtre, les moustiques sont mauvais, hein? *(Il essaie maladroitement de les écraser avec ses doigts raides.)*

SHRUDLU, *absorbé par sa narration.* — Je crus que l'expérience m'avait délivré du mal et je commençais à chercher une carrière. Je voulais d'abord aller aux missions étrangères, mais nous ne pouvions supporter l'idée d'une séparation. Nous décidâmes finalement que je deviendrais correcteur d'épreuves.

ZÉRO. — Dites donc, passez-moi une de vos bleues, hein? Je suis tout dévoré.

SHRUDLU. — Avec plaisir. *(Il tend à Zéro des cigarettes et des allumettes.)*

ZÉRO, *allumant sa cigarette.* — Allez-y, j'écoute.

SHRUDLU. — Quand j'eus atteint ma vingtième année, j'entrai dans une firme où je lisais des épreuves de catalogues. Au bout d'un an, ils m'augmentèrent et me laissèrent me spécialiser dans les catalogues de chaussures.

ZÉRO. — Ça devait être une bonne place.

SHRUDLU. — C'était une très bonne place. Je fus aux catalogues de chaussures pendant treize ans. J'y serais encore si je... *(Il étouffe un sanglot.)*

ZÉRO. — Ils devraient bien mettre une goutte de citronnelle dans leur huile à embaumer.

SHRUDLU, *soupirant.* — Nous étions si heureux ensemble! J'avais ma situation bien assise, et le dimanche, nous allions à l'Office du matin, à celui de l'après-midi et à celui du soir. C'était une vie honnête et morale.

ZÉRO. — Pour sûr.

SHRUDLU. — Alors vint le fatal dimanche. Le Révérend Dr. Amaranth, notre pasteur, dînait avec nous. C'était une des seules âmes véritablement pures qui soient. Quand il eut fini de dire les Grâces, nous mangeâmes notre soupe. Tout se passait comme à l'habitude. Nous mangions notre soupe et nous discutions le sermon comme tous les dimanches dont j'aie gardé le souvenir. Alors, vint le gigot de mouton... *(Il s'arrête, puis reprend d'une voix tremblante)* je vois la scène si nettement! Ce souvenir ne me quitte pas! Le Dr. Amaranth à droite, ma mère à gauche, le gigot de mouton sur la table devant moi et le coucou sur une petite planchette entre les deux fenêtres. *(Il s'arrête et s'essuie les yeux.)*

ZÉRO. — Hé bien! qu'est-ce qui est arrivé?

SHRUDLU. — Comme je commençais à découper le gigot... Avez-vous déjà découpé un gigot?

ZÉRO. — Non, nous mangions plutôt du ragoût de mouton.

SHRUDLU. — C'est très difficile à cause de l'os. Et, quand il y a du jus dans le plat, on peut risquer de le renverser. Aussi ma mère me tenait-elle toujours le plat. Elle se penchait en avant, comme elle le faisait toujours et je vis son médaillon pendre à son cou; il contenait mon portrait et une de mes boucles d'enfant. Eh bien, je levai mon couteau pour découper le gigot... et je coupai la gorge de ma mère. *(Il sanglote.)*

ZÉRO. — Vous deviez être piqué!

SHRUDLU, *levant la tête avec véhémence.* — Non, n'essayez pas de me justifier! Je n'étais pas fou... mais le Dr. Amaranth savait la vérité; il l'a vue du premier jour. Il savait que c'était à cause de ma mauvaise nature et il m'avait prévenu de ce qui m'attendait.

ZÉRO, *essayant de le réconforter.* — Enfin, à présent, vos ennuis sont finis.

SHRUDLU, *élevant la voix.* — Finis! Croyez-vous donc que ceci soit la fin!

ZÉRO. — Sûrement. Qu'est-ce qu'ils peuvent nous faire de plus?

SHRUDLU, *d'une voix de plus en plus aiguë.* — Croyez-vous qu'il puisse jamais y avoir de paix pour des gens comme nous? Des pécheurs, des assassins? Ne savez-vous pas ce qui nous attend : les flammes éternelles?

ZÉRO, *nerveux.* — Te frappe pas, mon vieux, y ne nous feraient pas ça.

SHRUDLU. — Pas une chance de salut. Pas une, je vous le dis. Nous sommes condamnés à souffrir d'indescriptibles tourments durant toute l'éternité. *(Sa voix s'élève de plus en plus).*

(Tout à coup une tombe s'ouvre et une tête apparaît.)

LA TÊTE. — Dites donc, les gars, vous ne pourriez pas la boucler et laisser dormir les gens?

Zéro se lève péniblement.

ZÉRO, *à Shrudlu.* — Mets-y la pédale sourde!

SHRUDLU, *trop occupé pour entendre.* — Cela ne peut tarder, à présent. Nous serons bientôt appelés.

LA TÊTE. — Allez-vous calter, oui ou non? *(Il appelle quelqu'un à l'intérieur de la tombe.)* Dis donc, Billy, prête-moi ta tête un instant. *(Une minute après son bras apparaît brandissant une tête de mort.)*

ZÉRO, *obligeant.* — Attention! *(Il tire Shrudlu et l'écarte juste au moment où la tête lance le crâne.)*

LA TÊTE, *avec dépit.* — Manqués! Au diable ces vieux matous. La prochaine fois je les aurai *(Il bâille largement.)* O-o-um...

(La tête disparaît pendant que le rideau tombe.)

SCÈNE VI

Le décor représente un paysage d'un charme idyllique; une prairie parsemée de beaux arbres et couverte d'une pelouse pleine de fleurs des champs. Au fond, on aperçoit une quantité de tentes faites de soieries aux couleurs éclatantes et au delà une rivière sinueuse. Ciel sans nuage et atmosphère pleine de clarté. Musique douce au loin pendant toute la scène.

Au lever du rideau Shrudlu est assis sous un arbre au fond de la scène dans une attitude de profonde dépression. Ses genoux remontés soutiennent ses bras repliés; la tête entre les mains. Mêmes vêtements qu'à la scène précédente. Quelques instants après, Zéro entre par la droite.

Il marche lentement et regarde autour de lui avec une curiosité craintive. Lui aussi est habillé comme à la scène précédente.

Tout à coup, il aperçoit Shrudlu assis sous l'arbre. Il s'arrête et le considère avec frayeur; puis, croyant reconnaître en lui quelque chose de familier, s'approche. Shrudlu ne s'aperçoit pas de sa présence. Enfin Zéro le reconnaît et fait une grimace de plaisir.

ZÉRO. — Mais c'est...? *(Il frappe sur l'épaule de Shrudlu.)* Hé là, ma vieille branche!

(Shrudlu lève la tête lentement, puis, reconnaissant Zéro, se lève et gravement lui tend une main courtoise.)

SHRUDLU. — Comment allez-vous, monsieur Zéro? Je suis heureux de vous rencontrer.

ZÉRO. – J'en ai autant à ton service. Je ne croyais pas te rencontrer de sitôt. *(Regardant autour de lui.)* C'est un bel endroit ici. Ça ne me ferait rien d'y rester quelque temps.

SHRUDLU. — Vous le pouvez, si vous voulez.

ZÉRO. — Je suis comme qui dirait fatigué. Je n'ai pas été habitué à vivre au grand air. Je n'ai pas marché autant que ça depuis des années.

SHRUDLU. — Asseyez-vous ici, sous cet arbre.

ZÉRO. — Est-ce qu'on vous laisse asseoir sur le gazon?

SHRUDLU. — Oh oui!

ZÉRO, *s'asseyant.* — Mon fiston, ça fait du bien. J'ai les pieds fatigués. Je n'ai pas été habitué à marcher autant que ça. Dis donc, je me demande si je pourrais ôter mes souliers, j'ai mal aux pieds.

SHRUDLU. — Vous pouvez le faire, il y a ici des gens qui marchent pieds nus.

ZÉRO. — Non? Ce doivent être des originaux. Je vais les enlever un petit moment. Jusqu'à ce que ça aille mieux. Le gazon est doux et frais *(Il s'étire avec satisfaction.)* Dis donc, c'est une vie de boyard. C'est un bel endroit, y a pas à dire. Comment qu'ils appellent ce pays-ci?

SHRUDLU. — Les Champs-Élysées.

ZÉRO. — Les quoi?

SHRUDLU. — Les Champs-Élysées.

ZÉRO, *indécis.* — Enfin, n'importe comment, c'est un bel endroit.

SHRUDLU. — Il paraît que c'est l'endroit souhaitable entre tous. Les privilégiés seuls y demeurent.

ZÉRO. — Ah! ben, je suis certain de ne pas y rester alors. *(Tout à coup.)* Mais qu'est-ce que vous faites là? Je croyais que vous deviez êtes grillé?

SHRUDLU, *tristement.* — Monsieur Zéro, je suis le plus malheureux des hommes.

ZÉRO, *légèrement surpris.* — Pourquoi? Parce que vous n'avez pas été grillé?

SHRUDLU, *secouant la tête.* — Rien ne se passe comme je l'avais prévu. Je voyais si clairement les flammes, la torture, une éternité

de souffrances, comme la juste punition de mon affreux crime. Et tout a tourné si différemment!

ZÉRO. — Eh bien, c'est assez agréable pour vous, au fond.

SHRUDLU, *se lamentant.* — Non, non, non. Il était juste et raisonnable, il était équitable et salutaire que je sois puni. Je l'aurais supporté stoïquement. Durant ces éternités d'inexprimables tortures, j'aurais exalté la magnificence de la justice divine. Mais cela... cela, c'est à devenir fou! Que devient la justice? Que devient la morale? Que deviennent le bien et le mal? C'est à devenir fou, tout simplement. Ah! si le docteur Amaranth était là, au moins, pour me conseiller!... *(Il cache sa tête dans ses mains et gémit.)*

ZÉRO, *essayant de comprendre.* — Vous voulez dire qu'ils ne vous ont pas fait comparaître pour avoir tué votre mère?

SHRUDLU. — Non! C'est affreux... affreux... j'étais préparé à tout, à tout, mais pas à cela.

ZÉRO. — Mais qu'est-ce qu'ils vous ont dit?

SHRUDLU, *levant les yeux.* — Simplement que je devais venir ici et y rester jusqu'à ce que je comprenne.

ZÉRO. — Je n'y suis pas. Qu'est-ce qu'ils veulent que vous compreniez?

SHRUDLU. — Je ne sais pas! Si j'avais seulement un soupçon de ce qu'ils veulent dire... *(s'interrompant brusquement.)* Écoutez un instant. Est-ce que vous entendez quelque chose? *(Tous deux silencieux, écoutent, tendant l'oreille.)*

ZÉRO, *à la fin.* — Non.

SHRUDLU. — Vous n'entendez pas de musique, n'est-ce pas?

ZÉRO. — De la musique? Non, je n'entends rien.

SHRULDU. — Les gens d'ici disent que la musique ne s'arrête jamais.

ZÉRO. — Ils se fichent de vous.

SHRULDU. — Vous croyez?

ZÉRO. — Sûr, on n'entend pas un son.

SHRUDLU. — Peut-être. Ils sont capables de tout. Mais je ne vous ai pas dit ma plus amère déception.

ZÉRO. — Allez-y. Je commence à m'habituer à entendre de mauvaises nouvelles.

SHRUDLU. — Quand je suis arrivé ici, ma première pensée a été que j'ytrouverais ma chère maman. Je voulais implorer son pardon. Et je voulais qu'elle m'aide à comprendre.

ZÉRO. — Et elle n'a pas pu réussir?

SHRUDLU, *avec un profond soupir.* — Elle n'est pas ici, monsieur Zéro. Ici, où seuls les privilégiés sont admis, la plus pure et la plus honnête des âmes ne saurait être trouvée. Je ne comprends pas.

UNE VOIX DE FEMME, *à distance.* — Monsieur Zéro! Oh! monsieur Zéro!

(Zéro lève la tête et écoute attentivement.)

SHRUDLU, *continuant sans y faire attention.* — Si vous voyiez les gens d'ici, les choses qu'ils peuvent faire...

ZÉRO, *l'interrompant.* — Une minute s'il vous plaît! Je crois que quelqu'un m'appelle.

LA VOIX, *plus rapprochée.* — Monsieur Zéro, Oh! monsieur Zéro!

ZÉRO. — Qui diable ça peut-il être à présent? Je me demande si ma femme est déjà à mes trousses. C'est ça qui serait chic; je la croyais bonne pour une vingtaine d'années encore.

LA VOIX, *plus proche.* — Monsieur Zéro. You-ou!

ZÉRO. — Non, ça n'est pas sa voix. *(Appelant avec fureur.)* You-ou! *(à Shrudlu.)* C'est toujours pareil, hein? Quand un type commence à prendre un peu de bon temps! *(il se lève et regarde à gauche.)* La voilà qui vient. *(Soudain étonné.)* Dieu me... Ben, si on peut se figurer une chose pareille *(Il reste à regarder avec stupéfaction Marguerite Devore qui entre. Elle porte une robe de mousseline blanche très façonnée, qui est d'une taille trop petite et de quinze ans trop jeune pour elle. Elle est rouge et essoufflée.)*

MARGUERITE, *soufflant.* — Oh! Je croyais que je ne vous rattraperais jamais. Je vous ai suivi pendant des jours, en vous appelant... En vous appelant! Vous ne m'entendiez pas?

ZÉRO. — Pas jusqu'à présent. Vous avez l'air un peu essoufflée!

MARGUERITE. — Je crois bien.

ZÉRO. — Asseyez-vous donc et défatiguez-vous les pieds.

(Marguerite, apercevant Shrudlu pour la première fois, recule légèrement.)

ZÉRO. — Tout va bien, c'est un de mes amis. *(A Shrudlu.)* Ma vieille, je veux te présenter à une amie, mademoiselle Devore.

SHRUDLU, *se levant et tendant la main avec courtoisie.* — Bonjour mademoiselle. *(Marguerite avec dignité.)* Bonjour.

ZÉRO, *à Marguerite.* — C'est un de mes amis *(A Shrudlu.)* Je pense que ça ne te ferait rien qu'elle s'asseye pour se remettre, hein?

SHRUDLU. — Non, non, certainement pas.

(Tous trois s'asseyent sous l'arbre : Zéro et Marguerite un peu guindés. Shrudlu s'absorbe de plus en plus dans ses propres préoccupations.

ZÉRO. — J'étais justement en train de me reposer un peu. J'ai retiré mes bottines parce que les pieds me faisaient mal.

MARGUERITE. — Oui, je suis aussi comme fatiguée. *(Regardant autour d'elle.)* Dites, ce que c'est joli ici!

ZÉRO. — Oui, c'est assez gentil.

MARGUERITE. — Comment appelle-t-on ce pays-ci?

ZÉRO. — Voyons voir?... Il me le disait, il y a un instant. Les... je ne sais plus. Des sortes de prairies. J'ai oublié à présent... *(A Shrudlu.)* Dis donc, ma vieille, comment ils appellent cet endroit-ci? *(Shrudlu, absorbé, ne répond pas. A Marguerite.)* Il ne m'entend pas. Il est encore après penser.

MARGUERITE, *sotto voce.* — Qu'est-ce qu'il a?

ZÉRO. — Ben, c'est le type qui a tué sa mère. Vous vous rappelez?

MARGUERITE, *intéressée.* — Oh oui! c'est lui?

ZÉRO. — Oui, et y s'était tout imaginé, comment on allait le rôtir ou quelque chose comme ça, et, comme ils ne lui font rien du tout, ça le fiche en rogne.

MARGUERITE, *avec sympathie.* — Pauvre garçon.

ZÉRO. — Oui, y prend ça à cœur.

MARGUERITE. — Il paraît gentil garçon.

ZÉRO. — Ben, vous êtes bonne à regarder, tout de même. Je ne croyais pas vous voir ici.

MARGUERITE. — Je pensais bien que vous seriez étonné.

ZÉRO. — Étonné, je crois bien! Je vous croyais bon pied bon œil. Quand est-ce que vous avez passé l'arme à gauche?

MARGUERITE. — Oh! tout de suite après vous, un jour ou deux.

ZÉRO, *intéressé.* — Non? Qu'est-ce qui est arrivé? Accrochée par un camion ou quoi?

MARGUERITE, *hésitant.* — Non, vous voyez, voilà comment c'est arrivé : j'ai laissé mon robinet à gaz ouvert.

ZÉRO, *étonné.* — Non? Pour quelle raison?

MARGUERITE, *troublée.* — Oh, je ne sais pas, j'avais perdu ma situation.

ZÉRO. — Je parie que vous regrettez de l'avoir fait, à présent.

MARGUERITE, *avec conviction.* — Non, je ne regrette pas, pas le moins du monde. *(Hésitant.)* Dites, monsieur Zéro, je me disais... *(Elle s'arrête.)*

ZÉRO. — Quoi donc?

MARGUERITE, *dans un effort.* — Je me disais que ce serait gentil de pouvoir... reparler de certaines choses, tous les deux.

ZÉRO. — Oui, certainement; de quelles choses?

MARGUERITE. — Bien, je ne sais pas, mais... nous n'avons jamais reparlé de certaines choses... tous les deux.

ZÉRO. — Non, c'est vrai. Allons-y!

MARGUERITE. — Je me disais que si nous étions seuls... tous les deux... vous comprenez?

ZÉRO. — Oui, oui... je saisis *(Il se tourne vers Shrudlu et tousse assez fort. Shrudlu ne bronche pas.)*

ZÉRO, *à Marguerite.* — Il fait le mort. *(Il se tourne vers Shrudlu.)* Dis donc, ma vieille? *(Pas de réponse.)* Hé là!...

SHRUDLU, *sursautant.* — Me parliez-vous?

ZÉRO. — Comment que tu l'as deviné? Je pensais que tu serais bien aise, peut-être, de faire un tour, tout en cherchant ta mère.

SHRUDLU, *secouant la tête.* — C'est inutile, j'ai cherché partout. *(Il se replonge dans ses pensées.)*

ZÉRO. — Peut-être bien que, par ici, on pourrait se renseigner.

SHRUDLU. — Non, non, j'ai cherché partout. Elle n'est pas ici. *(Marguerite et Zéro se regardent navrés.)*

ZÉRO. — Écoute, mon vieux, mon amie et moi nous avons travaillé dans le même magasin et nous avons des choses à nous dire, des

questions d'affaires... Enfin des choses plutôt confidentielles. Alors si ça n'était pas trop demander...

SHRUDLU, *se levant précipitamment.* — Mais certainement, excusez-moi. *(Il salue Marguerite poliment et sort.)*

Marguerite et Zéro le suivent des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu.

ZÉRO, *avec un rire forcé.* — C'est un fameux type! *(A présent qu'ils sont seuls, tous deux sont assez gênés et restent silencieux un moment.)*

MARGUERITE, *pour rompre les chiens.* — C'est vraiment joli, ici, n'est-ce pas?

ZÉRO. — Pour sûr.

MARGUERITE. — Regardez les fleurs. Sont-elles belles! On dirait qu'elles sont artificielles, n'est-ce pas?

ZÉRO. — Oui, on dirait.

MARGUERITE. — Et ce qu'elles sentent bon! Comme du parfum.

ZÉRO. — Oui.

MARGUERITE. — Je suis folle de campagne, moi, et vous?

ZÉRO. — Oui, c'est un petit change agréable.

MARGUERITE. — Ces pique-nique... vous vous rappelez?

ZÉRO. — Vous parlez. On rigolait.

MARGUERITE. — Une fois... Je parie que vous ne vous rappelez pas,... nous deux, vous et moi, on s'était assis sur l'herbe sous un arbre, juste comme à présent.

ZÉRO. — Sûr que je me rappelle.

MARGUERITE. — Allons donc! Je parie que non...

ZÉRO. — Je parie que si : c'est l'année où ma femme n'est pas venue.

MARGUERITE, *dont la figure s'illumine.* — C'est ça! Je ne croyais pas que vous vous seriez rappelé.

ZÉRO. — Et en revenant, nous nous sommes assis à côté l'un de l'autre dans le camion de livraison.

MARGUERITE, *avec ardeur, rouge de confusion.* — Oui. Il y a quelque chose que j'ai toujours voulu vous demander.

ZÉRO. — Pourquoi vous ne l'avez pas fait?

MARGUERITE. — Je ne sais pas. Cela ne me paraissait pas délicat, mais je vais vous le demander tout de même, à présent.

ZÉRO. — Allez-y, marchez!

MARGUERITE, *troublée.* — Hé bien! Pendant le retour vous avez mis votre bras sur le banc derrière moi, et je sentais votre genou comme tout contre le mien... *(Elle s'arrête.)*

ZÉRO, *de plus en plus intéressé.* — Oui, et alors?

MARGUERITE. — Ce que je voulais vous demander, c'est... si c'était seulement par hasard?

ZÉRO, *riant.* — Sûr que c'était par hasard, un hasard fait exprès.

MARGUERITE, *ardemment.* — C'est vrai?

ZÉRO. — Sûr que c'est vrai. Vous voulez dire que vous ne le saviez pas.

MARGUERITE. — Non, je voulais vous le demander...

ZÉRO. — Alors, pourquoi que vous étiez fâchée?

MARGUERITE. — J'étais fâchée, moi? Mais non, quand ça?

ZÉRO. — Ce soir-là. Sûr que vous étiez fâchée. Si vous n'étiez pas fâchée, pourquoi que vous avez bougé?

MARGUERITE. — C'était pour savoir si vous le faisiez exprès. Je pensais que si vous le faisiez exprès, vous vous rapprocheriez encore plus. Et quand vous avez retiré votre bras, j'étais certaine que vous ne le faisiez pas exprès.

ZÉRO. — Et moi, je croyais tout le temps que vous étiez fâchée; c'est pourquoi j'ai retiré mon bras. Je pensais que si je bougeais, vous alliez vous mettre à crier et que je serais dans le pétrin comme ces types qu'on voit tout le temps dans les journaux et qu'on boucle pour avoir embêté les femmes.

MARGUERITE. — J'aurais bien voulu que vous mettiez votre bras autour de moi pendant tout le temps du retour.

ZÉRO. — Si on peut se figurer une chose pareille! Ça n'est vraiment pas de chance! Si au moins j'avais su! Savez-vous ce que j'avais envie de faire?... seulement, je n'osais pas.

MARGUERITE. — Quoi?

ZÉRO. — J'avais envie de vous embrasser.

MARGUERITE, *avec ferveur.* — J'aurais tant voulu que vous le fassiez.

ZÉRO, *étonné.* — Vous m'auriez laissé...?

MARGUERITE. — J'aurais tant voulu... ah! pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

ZÉRO. — Je n'ai pas osé. Sûr que j'ai été stupide!

MARGUERITE. — Je vous aurais laissé faire tout ce que vous auriez voulu. Je sais que ç'aurait été mal, mais tant pis. Je ne pensais pas au bien ou au mal le moins du monde. Ça m'était égal... Vous comprenez? Je voulais seulement que vous m'embrassiez.

ZÉRO, *avec sentiment.* — Si seulement j'avais su! Je voulais le faire, je vous le jure. Mais je ne croyais pas que vous faisiez seulement attention à moi.

MARGUERITE, *avec passion.* — Je n'ai jamais fait attention à personne d'autre.

ZÉRO. — C'est vrai ça? Bien vrai? Vous ne vous moquez pas de moi? n'est-ce pas?

MARGUERITE. — Non, je ne me moque pas. Je le pense, je vous dis la vérité, la vérité tout entière.

ZÉRO, *déprimé.* — Si seulement j'avais su!

MARGUERITE. — Écoutez, je veux vous dire encore autre chose. Je peux bien tout vous dire, ça m'est égal à présent. C'est au sujet du gaz. Vous savez pourquoi j'ai fait ça?

ZÉRO. — Oui, vous m'avez dit, parce que vous étiez renvoyée.

MARGUERITE. — Je vous l'ai dit, mais ce n'est pas la vraie raison. La vraie raison, c'est vous.

ZÉRO. — Vous voulez dire parce que j'étais...?

MARGUERITE. — Oui, c'est cela. Je ne voulais plus continuer à vivre. Pourquoi faire? Je n'avais plus de raison de vivre puisque vous

n'étiez plus là. J'avais souvent pensé à le faire avant. Mais jamais je n'avais eu le courage. Et puis, je ne voulais pas vous laisser.

ZÉRO. — Et moi qui vous embêtais parce que vous lisiez trop vite ou trop lentement.

MARGUERITE, *avec reproche.* — Pourquoi faisiez-vous ça?

ZÉRO. — Je ne sais pas. Je vous jure que je ne sais pas. J'ai toujours eu le béguin pour vous et, pendant que je faisais mes additions, je pensais que, si ma femme venait à mourir, nous pourrions nous marier tous les deux.

MARGUERITE. — J'y pensais aussi.

ZÉRO. — Et alors, avant que je sache pourquoi, je commençais à vous embêter.

MARGUERITE. — C'était ces fois-là que je pensais à laisser mon gaz ouvert, mais je ne l'ai fait que lorsque vous n'étiez plus là. Je n'avais plus de raison de vivre. Mais ça n'était pas facile. Je n'ai jamais pu souffrir l'odeur du gaz. Pendant que je préparais tout, que je bouchais les ouvertures, vous savez, comme on lit dans les journaux, je pensais à vous et j'espérais que peut-être je vous retrouverais. Et j'étais décidée à vous le dire, si jamais je vous revoyais.

ZÉRO, *lui prenant la main.* — Je suis content que vous me l'ayez dit. Je suis bien content *(sombre)*, mais ça ne nous avance guère à présent.

MARGUERITE. — Non, en effet. *(S'enhardissant.)* Pourtant il y a encore une chose que je veux vous demander.

ZÉRO. — Qu'est-ce que c'est?

MARGUERITE, *à voix basse.* — Je voudrais que vous m'embrassiez.

ZÉRO. — Je crois bien *(Il se penche sur elle et l'embrasse sur la joue.)*

MARGUERITE. — Pas comme ça. Je ne veux pas dire comme cela. Je veux dire m'embrasser pour de bon, sur la bouche. Je n'ai jamais été embrassée sur la bouche. *(Zéro la prend dans ses bras et l'embrasse sur la bouche. Longue étreinte. Enfin, ils se séparent et s'asseyent côte à côte en silence.)*

MARGUERITE, *portant les mains à ses joues.* — Alors, c'est cela? Je ne savais pas que rien pouvait être pareil.

ZÉRO, *lui caressant la main.* — Vos joues sont roses, toutes roses. Et vos yeux sont brillants. Je n'avais jamais vu vos yeux briller comme cela, avant.

MARGUERITE, *levant la main.* — Écoutez... Vous entendez? vous entendez la musique?

ZÉRO. — Non, je n'entends rien.

MARGUERITE. — Oui, de la musique. Écoutez, vous allez l'entendre. *(Tous deux sont silencieux quelques instants.)*

ZÉRO, *très animé.* — Oui, je l'entends. Il disait bien qu'il y avait de la musique; mais jusqu'à présent, je ne l'entendais pas.

MARGUERITE. — N'est-ce pas que c'est épatant?

ZÉRO. — Chic! Dites donc...?

MARGUERITE. — Quoi?

ZÉRO. — Ça me donne envie de danser.

MARGUERITE. — Oui, à moi aussi.

ZÉRO, *se levant.* — Venez, dansons. *(Il la prend par les mains et essaie de la faire lever.)*

MARGUERITE, *résiste en riant.* — Je ne peux pas danser, il y a vingt ans que ça ne m'est pas arrivé.

ZÉRO. — Ça ne fait rien. Moi, non plus. Venez, je me sens tout à fait comme un gosse. *(Il la force à se lever et la prend par la taille.)*

MARGUERITE. — Un instant. Attendez que j'attache ma jupe. *(Elle retourne le bas de sa jupe et la fixe avec des épingles au-dessus du genou. Zéro la prend par la taille. Ils dansent gauchement, puis avec un joyeux abandon. Les cheveux de Marguerite se détachent et tombent sur ses épaules. Elle se laisse prendre de plus en plus par le charme de la danse, mais Zéro, lui, se fatigue vite et danse avec de moins en moins d'ardeur.)*

ZÉRO, *s'arrête enfin tout essoufflé.* — Un instant, je suis tout essoufflé. *(Il lâche Marguerite, mais avant qu'il puisse s'éloigner, elle lui jette ses bras autour du cou et l'embrasse sur la bouche.)*

ZÉRO, *se libérant.* — Attendez que je reprenne mon souffle *(Il va en clopinant jusqu'à l'arbre sous lequel il s'assied. Marguerite le regarde légèrement désappointée.)*

ZÉRO. — Ouf... sûr que je suis essoufflé... je ne suis plus habitué à danser *(Il retire son col et déboutonne sa chemise. Marguerite s'assied près de lui, le regardant avec passion, mais il est fort occupé à reprendre sa respiration.)*

ZÉRO. — Aïe, mon cœur fait du cent à l'heure.

MARGUERITE. — Pourquoi, ne vous couchez-vous pas pour vous reposer, vous pourriez mettre votre tête sur mes genoux. *(Il s'étire, la tête sur les genoux de Marguerite.)*

MARGUERITE, *lui caressant les cheveux.* — C'était chic, n'est-ce pas?

ZÉRO. — Oui, mais faut y être habitué.

MARGUERITE. — Si nous pouvions seulement rester toujours ici tous les deux, ce que ce serait chic.

ZÉRO. — Oui, mais faut pas y compter.

MARGUERITE. — Ils ne vous y laisseront pas?

ZÉRO. — Non, cet endroit-ci est réservé aux gens de bien.

MARGUERITE. — Eh bien, nous ne sommes pas si mauvais.

ZÉRO. — Allons donc! Moi qui ai tué et vous qui vous êtes suicidée? N'importe comment ils ne supporteraient pas ce que nous venons de faire...

MARGUERITE. — Je ne vois pas pourquoi.

ZÉRO. — Vous ne voyez pas? Vous savez parfaitement que ça n'est pas bien. Est-ce que je ne suis pas marié?

MARGUERITE. — Vous ne l'êtes plus. Quand on est mort, ça ne compte plus. Est-ce qu'ils ne disent pas toujours : vous êtes unis jusqu'à ce que la mort vous sépare?

ZÉRO. — Ben, peut-être que vous êtes dans le vrai pour ça, mais ils ne nous garderaient pas ici.

MARGUERITE. — Ça serait chic, tous les deux; on rattraperait toutes les années perdues.

ZÉRO. — Oui, je voudrais bien.

MARGUERITE. — Nous avons été des idiots, mais ça m'est égal. Je t'ai maintenant. *(Elle l'embrasse sur le front, les joues, la bouche.)*

ZÉRO. — Sûr que je suis fou de toi. Je ne t'avais jamais vue si jolie avec tes joues toutes roses et tes cheveux dans le dos. Tu as de beaux cheveux. *(Il les caresse et les embrasse.)*

MARGUERITE, *en extase.* — Je t'ai et tu m'as à présent.

ZÉRO. — Oui, je suis fou de toi, Marguerite. Quel joli nom, comme un nom de fleur; c'est ce que tu es : une fleur.

MARGUERITE, *joyeuse.* — Nous pourrons toujours être ensemble, n'est-ce pas?

ZÉRO. — Tant qu'ils nous y laisseront. Je suis fou de toi. Sûr. *(Tout à coup il se redresse.)* Attention!

MARGUERITE, *alarmée.* — Qu'est-ce qu'il y a?

ZÉRO, *nerveux.* — Le voilà qui revient.

MARGUERITE. — Ah! ce n'est que cela. Et alors?

ZÉRO. — Vous ne voudriez pas qu'il nous voie couchés comme ça, n'est-ce pas?

MARGUERITE. — Ça m'est bien égal.

ZÉRO. — Vous avez tort. Vous ne voulez pas qu'il vous prenne pour une personne pas sérieuse, n'est-ce pas? C'est qu'il est terriblement moral, cet oiseau-là.

MARGUERITE. — Je me fiche de lui; je me fiche de tout, sauf de toi.

ZÉRO. — Sûrement, je sais bien. Mais c'est pas nécessaire de faire causer les gens. Vous feriez mieux de relever vos cheveux et de baisser votre robe. *(Marguerite obéit tristement. Tous deux sont silencieux quand Shrudlu entre.)*

ZÉRO, *avec une nonchalance voulue.* — Eh bien, vous voilà de retour?

SHRUDLU. — J'espère que je ne reviens pas trop tôt.

ZÉRO. — Non, pas du tout. Nous faisions un bout de causette...; vous savez au sujet des affaires et de tout ça.

MARGUERITE, *avec hardiesse.* — Nous disions que nous voudrions bien rester ici tout le temps.

SHRUDLU. — Vous le pouvez si vous voulez.

MARGUERITE ET ZÉRO, *étonnés.* — Comment?

SHRUDLU. — Mais oui, tous ceux qui le veulent peuvent rester ici.

ZÉRO. — Mais je croyais que vous disiez...

SHRUDLU. — Comme je vous le disais, seuls les plus favorisés y demeurent, mais n'importe qui le pourrait.

ZÉRO. — Je n'y suis pas. Il y a un truc quelque part là-dessous.

MARGUERITE. — Ça ne fait rien, du moment que nous pouvons rester.

ZÉRO, *à Shrudlu.* — Nous pensions à nous marier ensemble.

SHRUDLU. — Vous pouvez le faire ou non, à votre choix.

ZÉRO. — Vous ne voulez pas dire que nous pourrions rester ici sans être mariés?

SHRUDLU. — Si, ça leur est égal.

ZÉRO. — Alors il y a des gens ici qui ne sont pas mariés?

SHRUDLU. — Mais oui.

ZÉRO, *à Marguerite.* — Je me demande si ça n'est pas un milieu très mélangé.

MARGUERITE. — Ça m'est bien égal, du moment que nous sommes ensemble.

ZÉRO. — Oui, je sais bien, mais vous ne voudriez pas fréquenter des gens qui ne soient pas convenables.

MARGUERITE, *à Shrudlu.* — Pourrions-nous nous marier tout de suite? Il doit y avoir beaucoup de prêtres par ici?

SHRUDLU. — Pas autant que j'espérais en trouver. Ceux qui m'ont paru être les plus appréciés sont Dean Swift et Rabelais. On les admire beaucoup pour avoir écrit certaines histoires assez indécentes.

ZÉRO, *scandalisé.* — Comment? Des curés qui écrivent des histoires dégoûtantes? Quelle sorte de dépotoir est-ce ici?

SHRUDLU, *désespérément.* — Je ne sais pas, monsieur Zéro, tous ces gens sont tellement différents des gens bien que j'ai connus. Ils semblent ne penser qu'à se distraire ou à perdre leur temps en occupations inutiles. Certains d'entre eux peignent des tableaux du matin au soir ou sculptent des blocs de pierre. D'autres écrivent des chansons ou assemblent des mots pendant des jours et des jours, tandis que d'autres ne font rien que s'allonger sous les arbres et regarder le ciel.

Il y a des hommes qui passent tout leur temps à lire et des femmes qui ne songent qu'à se parer. Et ils ne cessent de raconter des histoires, de rire et de chanter, de boire et de danser. Ce sont des ivrognes, des voleurs, des vagabonds, des blasphémateurs, des adultères... Il y en a un...

ZÉRO. — En voilà assez, ça suffit. *(Il s'assied et commence à mettre ses souliers.)*

MARGUERITE, *avec anxiété.* — Qu'est-ce que vous allez faire?

ZÉRO. — Je vais fiche le camp, voilà ce que je vais faire.

MARGUERITE. — Mais vous disiez que vous aimiez être ici?

ZÉRO, *la regarde avec étonnement.* — Comment? Vous voudriez rester ici, vous? Avec un tas de drôles, de fainéants et de saligauds?

MARGUERITE. — Nous n'avons pas besoin de nous occuper d'eux. Nous pouvons nous asseoir ici ensemble, regarder les fleurs et écouter la musique.

SHRUDLU, *avidement.* — La musique? Vous avez entendu la musique?

MARGUERITE. — Certainement. Vous n'entendez pas?

SHRUDLU. — Non, ils disent qu'elle ne cesse jamais, mais je ne l'ai jamais entendue.

ZÉRO, *écoutant.* — Je croyais l'avoir entendue tout à l'heure, mais à présent je n'entends plus rien. Je crois que j'ai dû rêver. *(Regardant autour de lui.)* Quel est le chemin le plus court pour sortir d'ici?

MARGUERITE, *suppliante.* — Vous ne voulez pas encore rester un petit peu?

ZÉRO. — Vous ne m'avez donc pas entendu dire que je partais? Au revoir, miss Devore, je fiche le camp.

(Il va en boitant vers la droite. Marguerite le suit lentement.)

MARGUERITE, *à Shrudlu.* — Je ne le reverrai plus jamais!

SHRUDLU. — Est-ce que vous allez rester ici?

MARGUERITE. — Ça m'est bien égal à présent; sans lui, autant vivre... *(Elle sort à droite.)*

(Shrudlu la regarde s'éloigner, puis soupire et s'assied sous un arbre, cachant sa tête dans ses mains.)

SCÈNE VII

On entend, avant le lever du rideau, le claquement d'une machine à calculer. Le rideau se lève sur un bureau analogue à celui de la première scène, sauf qu'il y a une porte au fond par où l'on peut apercevoir au bout du corridor. Au milieu de la pièce, Zéro est assis, complètement absorbé par le maniement d'une machine à calculer. Il appuie sur les clefs et pousse les leviers avec une précision mécanique. Il est encore vêtu de son habit auquel il a ajouté des manches de lustrine et une visière verte. Un long ruban de papier se déroule régulièrement au fur et à mesure, et emplit la pièce, couvre le plancher, monte à l'assaut des meubles et des murs, bouche les ouvertures.

Au bout de quelques instants, le lieutenant Charles et Joë entrent par la gauche.

Le lieutenant Charles est un homme d'âge moyen, menacé par l'embonpoint. Il a un air d'éternelle lassitude. Il est pieds nus et porte un panama ainsi qu'un maillot rouge qui lui sied fort mal, sanglé par endroits, trop large à d'autres.

Joë est un jeune garçon à la figure charbonnée, vêtu d'une salopette malpropre.

CHARLES, *après avoir considéré Zéro quelques instants.* — C'est bon, Zéro, en voilà assez!

ZÉRO, *levant la tête avec surprise.* — Qu'est-ce que vous dites?

CHARLES. — Je vous dis de ne plus taper sur cette machine.

ZÉRO, *ahuri.* — Ne plus taper? *(Il continue machinalement.)*

CHARLES, *impatienté.* — Oui, vous ne pouvez pas vous arrêter? Joë, un coup de main, il ne peut pas s'arrêter. *(Joë et Charles prennent Zéro par le bras et, avec de violents efforts, réussissent à le séparer de la machine. Il résiste passivement. Enfin ils parviennent à le faire virevolter avec son tabouret. Charles et Joë s'essuient le front.)*

ZÉRO, *en colère.* — Qu'est-ce qu'il y a? Vous ne pouvez pas me laisser tranquille?

CHARLES, *sans lui répondre.* — Depuis combien de temps êtes-vous ici?

ZÉRO. — Juste vingt-cinq ans, 300 mois, 9 131 jours et 136 000...

CHARLES, *impatienté.* — Ça suffit, ça suffit.

ZÉRO, *avec fierté.* — Je n'ai jamais manqué un jour, une heure, une minute. Regardez tout ce que j'ai fait. *(Il désigne l'amas de papier.)*

CHARLES. — Il est temps de partir.

ZÉRO. — Partir? Comment? Je ne vais pas partir.

CHARLES. — Il le faut.

ZÉRO. — Pourquoi? Pour quelle raison?

CHARLES. — Il est temps que vous retourniez là-bas.

ZÉRO. — Où, là-bas? Qu'est-ce que vous racontez?

CHARLES. — Sur terre, sous-fifre; où croyez-vous donc aller?

ZÉRO. — Allons, capitaine, ne me charriez pas.

CHARLES. — Je ne charrie personne et puis, ne m'appelez pas capitaine. Je suis lieutenant.

ZÉRO. — Très bien, lieutenant, très bien. Mais qu'est-ce que vous me parlez de retourner?

CHARLES. — Je vous dis que votre temps est fait. Faut-il que vous soyez bouché! Combien de fois faut-il vous répéter la même chose?

ZÉRO. — C'est la première fois qu'on me parle de partir. Personne ne m'a rien dit jusqu'à présent.

CHARLES. — Vous ne pensiez tout de même pas rester ici indéfiniment?

ZÉRO. — Mais si, pourquoi pas? J'ai fait mon temps. Quarante-cinq ans! vingt-cinq ans au magasin. Alors le patron m'a renvoyé et je l'ai refroidi. Vous n'avez peut-être pas entendu parler de ça?...

CHARLES, *l'interrompant.* — Je sais tout cela, mais cela n'a rien à voir avec...

ZÉRO. — Hé bien, j'ai fait ma tâche. Ils devraient me tenir quitte.

CHARLES, *goguenard.* — Alors, vous croyez en avoir fini?

ZÉRO. — Sûrement. J'ai fait de mon mieux pendant que j'étais là-bas et puis j'ai passé l'arme à gauche. A présent, je suis assez tranquille, ici.

CHARLES. — Vous avez une belle idée de la façon dont les choses se passent. Croyez-vous qu'ils se donnent le mal de fabriquer une âme pour qu'elle ne serve qu'une fois?

ZÉRO. — Il me semble qu'une fois suffit.

CHARLES. — Il vous semble, vraiment? Allons, qui êtes-vous? Qu'est-ce que vous en savez? Mais, mon garçon, ils font resservir une âme une infinité de fois... Jusqu'à ce qu'elle soit usée.

ZÉRO. — Jamais personne ne m'a dit ça...

CHARLES. — Alors vous croyez en avoir fini? Elle est fameuse celle-là.

ZÉRO, *morne.* — Comment que je pouvais savoir?

CHARLES. — Réfléchissez. Où pourrions-nous les mettre toutes? Nous sommes déjà au complet comme ça. Cet endroit-ci n'est qu'une sorte de service de réparations et d'entretien, une sorte de blanchisserie cosmique, si l'on peut dire. Nous mettons les âmes ici dans un boisseau, puis nous nous occupons à les nettoyer. Il faudrait que vous voyiez certaines d'entre elles. Vase et fumier. Pouah! trouées comme des écumoires. Puis nous les fixons, nous les désinfectons, nous les frottons à l'essence, nous réparons les trous et les voilà reparties, remises à l'état de neuf... ou presque...

ZÉRO. — Vous voulez dire que je suis déjà venu ici?

CHARLES. — Ici? Mais, mon pauvre crétin, vous êtes déjà venu ici des milliers de fois. Cinquante mille au moins.

ZÉRO, *soupçonneux.* — Comment ça se fait que je ne m'en souvienne plus?

CHARLES. — Hé bien... d'abord parce que vous êtes stupide, mais surtout parce qu'ils en ont décidé ainsi. *(Rêveur)* Ils sont bizarres pour ça; de temps en temps, ils font une chose convenable comme celle-là, au moment où l'on s'y attendait le moins. Je suppose qu'au fond ce doit être par raison d'économie; ils s'imaginent que les âmes s'useraient plus vite si elles se rappelaient.

ZÉRO. — Il n'y en a pas qui se rappellent?

CHARLES. — Si, certaines. Voyez-vous, il y a différents types, celui qui s'améliore un peu à chaque voyage. Nous ne faisons que le savonner, et le renvoyer aussitôt. Et puis, il y a l'autre type, celui qui se détériore un peu chaque fois. C'est à celui-là que vous appartenez.

ZÉRO, *offensé.* — Moi? Vous dites que je me détériore.

CHARLES. — Oui.

ZÉRO. — Alors qu'est-ce que j'étais quand j'ai commencé? Un Roi, ou quelque chose comme ça?

CHARLES, *riant.* — Un Roi, elle est bonne! Puisque vous voulez le savoir, je vais vous dire ce que vous étiez la première fois : un singe.

ZÉRO, *choqué et offensé.* — Un singe?

CHARLES. — Oui, monsieur, un singe, un singe poilu, bavard et grimaçant.

ZÉRO. — Il doit y avoir longtemps de ça.

CHARLES. — Pas si longtemps. Un million d'années ou deux. Il me semble que c'était hier.

ZÉRO. — Alors qu'est-ce que vous voulez dire avec votre « détérioré? »

CHARLES. — Exactement ce que je dis. Comme singe, vous n'étiez pas si mal que ça. Il est évident que vous n'en faisiez pas plus que les autres singes, mais enfin vous viviez en plein air. Et les femmes ne vous faisaient pas peur. Il y avait une petite guenon à tête rouge... Enfin n'insistons pas. Oui, vous n'étiez pas si mal, à ce moment-là. Mais déjà à cette époque devait exister quelque singe plus grand et plus malin, devant lequel vous deviez faire des courbettes. Vous étiez marqué pour l'esclavage, dès le début.

ZÉRO, *morne.* — Vous n'êtes guère poli avec ce que vous appelez des hommes, vous.

CHARLES. — Vous vouliez savoir la vérité, n'est-ce pas? Si jamais une âme fut étiquetée esclave, c'est bien la vôtre. Tous les rois et les patrons du monde ont laissé leur marque de fabrique sur votre derrière.

ZÉRO. — Ça n'est pas juste, si vous voulez que je vous dise.

CHARLES, *haussant les épaules.* — Inutile de me dire ça, à moi. Je ne fais pas la loi. Tout ce que je sais c'est que vous avez dégénéré un peu plus chaque fois. Il y a six mille ans vous n'étiez pas encore trop mal. C'est l'époque où vous haliez des pierres pour une de ces énormes pyramides, dans un endroit qu'ils appellent l'Afrique. Déjà entendu parler des pyramides?

ZÉRO. — Ces grandes choses pointues?

CHARLES. — C'est ça.

ZÉRO. — Je les ai vues au cinéma.

CHARLES. — Eh bien, vous avez aidé à les construire. C'était un grand pas en arrière après les jours heureux de la jungle, mais c'était un fameux travail; d'ailleurs vous ne saviez pas ce que vous faisiez et votre dos était strié par le fouet du garde-chiourme.

Puis vous êtes descendu de plus en plus bas. Il y a deux mille ans, vous ramiez sur les galères romaines; vous étiez sur l'une des trirèmes qui vainquirent la flotte carthaginoise. Encore le fouet. Mais vous aviez des muscles, alors... muscles de la poitrine, muscles du dos, et des biceps! *(Il touche le bras de Zéro et se retournant avec dégoût)* Pouah! un sac de champignons. *(Il s'aperçoit que Joë s'est endormi et lui lance un coup de pied dans les jambes.)*

CHARLES. — Allons, réveille-toi, où te crois-tu? *(Il se tourne encore vers Zéro.)* Un millier d'années plus tard, vous étiez serf. Tas de boue sur tas de boue. Vous portiez un col de plomb; les faux-cols n'avaient pas encore été inventés. Encore un pas en arrière. Mais les pommes de terre poussaient à l'endroit où vous fouiniez et cela engraisse les cochons. Enfin, c'était quelque chose et je ne voudrais pas retourner le fer dans la plaie, mais...

ZÉRO. — Retourner le fer dans la plaie est le mot. Il me semble que j'ai de quoi me plaindre. Je n'ai pas été bien partagé. Des travaux forcés voilà tout ce que j'ai jamais eu.

CHARLES, *avec rudesse.* — A quoi d'autre étiez-vous bon?

ZÉRO. — Ça, c'est une autre question. La vérité est que j'en ai fini, j'en ai assez. Ils chercheront quelqu'un d'autre pour les sales ouvrages. J'en ai assez d'être le dindon de la farce, à présent je m'en vais et pour de bon. *(Il jette des regards pleins de défi autour de lui. Éclairs et coups de tonnerre.)*

ZÉRO, *criant.* — O. O. O. Qu'est-ce que c'est que ça? *(Il se cramponne à Charles.)*

CHARLES. — Ce n'est rien. Personne ne vous fera mal. C'est seulement leur manière de vous faire comprendre qu'ils ne sont pas con-

tents de vous entendre parler de cette façon. Allons, remettez-vous et soyez calme. Vous ne pouvez rien changer aux usages. Personne n'y peut rien. Ils ont tout fixé d'avance. C'est un mauvais système, mais qu'est-ce que vous y pouvez?

ZÉRO. — Pourquoi qu'ils ne me laissent pas tranquille? Je suis content ici, je fais ma petite journée de travail. Je ne veux pas retourner.

CHARLES. — Il le faut, je vous dis, il n'y a pas à sortir de là.

ZÉRO. — Quelle chance est-ce que j'ai de trouver une place à mon âge?

CHARLES. — Vous ne croyez tout de même pas, grand benêt, que vous allez retourner là-bas tel que vous êtes?

ZÉRO. — Mais si; comment donc alors?

CHARLES. — Eh bien, il faut tout reprendre du commencement.

ZÉRO. — Du commencement?

CHARLES. — Vous serez de nouveau un bébé, un petit animal rouge, chauve, ridé, et vous recommencerez tout du commencement. Il y en aura des millions d'autres comme vous, avec leurs petites bouches ouvertes, piaillant pour demander à manger. Et puis quand vous serez un petit peu plus grand, vous commencerez à apprendre et vous apprendrez toutes les choses inexactes et vous les apprendrez de travers. Vous mangerez des choses de mauvaise qualité, vous aurez de vilains habits et vous vivrez dans des antres dépourvus d'air et de lumière... Vous apprendrez à devenir un menteur, un crâneur, un vantard, un pleutre et un pied-plat. Vous apprendrez à craindre le soleil et à détester la beauté. A ce moment-là vous serez prêt à aller en classe. Là, on vous dira la vérité sur une quantité de choses dont vous vous fichez totalement; on vous dira des mensonges sur les choses que vous ne devriez pas savoir et, sur toutes les choses que vous devriez savoir, on ne vous dira rien du tout. Quand vous en serez sorti, vous serez équipé pour la vie. Vous serez prêt à travailler.

ZÉRO, *avidement.* — Qu'est-ce que je ferai? Une autre machine à calculer?

CHARLES. — Oui, mais pas une de ces machines antédiluviennes. Ce sera une superbe hyper-super-machine à calculer, aussi éloignée de cette vieille casserole que vous l'êtes de Dieu. Ce sera quelque chose qui vous assoira, je vous le garantis. Cette machine à calculer sera installée dans une mine et enregistrera la contribution individuelle de chaque mineur. Chaque fois que chacun des mineurs enlèvera une pelletée de charbon dans une des galeries inférieures, le contact de sa pelle mettra automatiquement en mouvement un crayon de plombagine dans votre galerie. Ce crayon fera un tracé blanc sur un tambour noirci et rendu sensible. Alors votre participation commencera. Avec le pouce de votre pied droit vous pousserez un levier qui projettera sur le tambour un rayon violet. Ce crayon, traversant les tracés blancs, tombera sur une cellule de sélénium qui, en tournant, actionnera les clefs de l'appareil à calculer. De cette façon, la contri-

bution individuelle de chaque mineur sera inscrite, sans aucun autre effort humain que la légère pression de votre pouce droit.

ZÉRO, *les yeux ronds, béant d'étonnement.* — Ce sera une machine, ça!

CHARLES. — Ce sera une machine, en effet. Ce sera le point culminant de l'effort humain, le triomphe de l'évolution. Pendant des millions d'années les gaz nébuleux tourbillonnèrent dans l'espace. Pendant des milliers d'années ces gaz se refroidirent et, pendant des siècles, ils se solidifièrent et devinrent des rochers. Puis, ce fut la vie. Des verdures flottantes sur les eaux qui couvraient la terre. Quelques milliers d'années encore et ce fut un pas en avant : un organisme animal dans l'ancien limon. Et, ainsi de suite, pas à pas, à travers les âges, une acquisition ici, une autre là, le mollusque, le poisson, le reptile, puis le mammifère, puis l'homme! Et tout cela pour que vous puissiez vous asseoir dans une mine et faire fonctionner l'hyper-super-machine à calculer avec le pouce de votre pied droit.

ZÉRO. — Et bien alors... je ne suis pas si mal que ça!

CHARLES. — Vous êtes un raté, Zéro, un raté, un déchet! Esclave d'une machine de fer et d'acier. Les instincts de l'animal mais non sa force et son agilité. Les appétits de l'animal mais non son indulgence éhontée envers eux. Il est vrai que vous agissez, mangez, digérez, et vous reproduisez. Mais n'importe quel organisme microscopique peut en faire autant. Eh bien, l'heure est venue. Vous allez rentrer dans l'obscure coulisse, matière première des asiles et des guerres, proie facile du premier démagogue braillard ou du premier aventurier politique qui prendra la peine de jouer sur votre ignorance, votre crédulité, votre provincialisme. Pauvre crétin, sans tête ni cervelle, je vous plains!

ZÉRO, *tombant à genoux.* — Alors gardez-moi. Ne me renvoyez pas, laissez-moi rester!

CHARLES. — Levez-vous! Ne vous ai-je pas dit que je ne pouvais rien pour vous! Allons, l'heure est venue.

ZÉRO. — Je ne peux pas, je ne peux pas; j'ai peur de recommencer tout cela.

CHARLES. — Il le faut, vous dis-je. Allons venez.

ZÉRO. — Alors pourquoi m'avoir dit tout cela? Ne pouviez-vous pas me laisser partir avec l'idée que tout irait bien.

CHARLES. — Vous vouliez savoir, n'est-ce pas?

ZÉRO. — Comment est-ce que je pouvais deviner ce que vous alliez me dire? Maintenant je ne peux plus m'empêcher d'y penser. Je ne peux plus. Je vais y penser tout le temps.

CHARLES. — Très bien; je vais faire tout mon possible pour vous; je vais envoyer avec vous une jeune fille qui vous tiendra compagnie.

ZÉRO. — Une jeune fille? Pourquoi faire? A quoi me servira-t-elle?

CHARLES. — Elle vous aidera à oublier.

ZÉRO, *avidement.* — Vraiment? Où est-elle?

CHARLES. — Attendez, je vais l'appeler. *(Il appelle à haute voix.)* Hé! Espérance! You-ou! *(Il détourne la tête et dit d'une voix de ventri-*

loque qui imite les intonations féminines.) Oui-i *(Puis de sa voix naturelle.)* Venez un peu ici. Il y a quelqu'un qui veut que vous l'accompagniez *(de sa voix de ventriloque.)* Très bien, j'arrive tout de suite, mon petit Charles. *(Il se tourne vers Zéro.)* Elle est un peu familière, n'est-ce pas? « Mon petit Charles! »

ZÉRO. — Comment dites-vous qu'elle s'appelle.

CHARLES. — Espérance. E-S-P-É-R-A-N-C-E.

ZÉRO. — Est-ce qu'elle est jolie?

CHARLES. — Si elle est jolie! Ah! mon ami, attendez seulement de l'avoir vue. C'est une blonde avec de grands yeux bleus, et des lèvres rouges, des petites dents blanches...

ZÉRO. — Dites donc, ça me paraît appétissant; est-ce qu'elle va venir bientôt?

CHARLES. — Elle vient tout de suite. La voilà... La voyez-vous?

ZÉRO. — Non, où ça?

CHARLES. — Dans le corridor... non, pas là... plus loin... à droite, vous ne voyez pas sa robe bleue, le soleil qui dore ses cheveux?

ZÉRO. — Mais si! A présent je la vois! Je me sens tout chose, moi! Ce qu'elle est chouette! Bébé vampire va!

CHARLES. — Elle vous fera oublier vos soucis.

ZÉRO. — De quels soucis parlez-vous?

CHARLES. — Rien. Allez. Ne la faites pas attendre.

ZÉRO. — Je crois bien. Oh! Espérance, attends-moi, j'arrive, me voilà. *(Il part précipitamment en trébuchant. Joë éclate de rire bruyamment.)*

CHARLES, *le regarde avec surprise et colère.* — Que diable avez-vous?

JOE, *qui se tord de rire.* — Avez-vous vu ça? Il a cru apercevoir une femme et il la suit! *(Il continue à se tordre.)*

CHARLES, *lui donnant un coup de poing dans la mâchoire.* — Ferme ta gueule!

JOE, *se frottant la joue.* — A quoi que vous pensez? Je ne peux même pas rire quand je vois quelque chose de drôle à présent?

CHARLES. — Drôle? Ferme ta gueule ou je te ferai voir quelque chose de drôle! Allez, file, va chercher un balai pour nettoyer tout ça. Il y a un autre type qui arrive. Dépêche-toi. *(Il fait un geste de menace. Joë sort précipitamment et Charles s'assied. Il paraît las et démoralisé.)*

CHARLES, *secouant la tête.* — Bon Dieu, Quel sale métier! *(Il sort un flacon de sa poche, le débouche et le vide lentement.)*

ELMER R. RICE

(Version française de madame JEAN PROIX.)

TABLEAUX D'ALGER

La casquette a la mer. — A bord du *Timgad*, trois heures de l'après-midi, après ving-sept heures de traversée. La côte d'Afrique approche, vaporeuse et bleue. Devant les rayons du soleil qui déjà décline, se dessinent les lignes rigides de l'Atlas Mitidjien et les cimes aiguës du Djurjura, couronnées de brume. Sur le pont, au-dessous de nous, depuis Marseille, des hommes peu et mal vêtus sont demeurés roulés dans des couvertures grises, la tête enfoncée entre les épaules, sans faire un mouvement, sinon pour ramener la couverture, de temps à autre, au-dessus de leur crâne, sur la casquette.

L'apparition de passagers dont la présence à bord n'était pas soupçonnée, l'animation qu'on voit soudain grandir sur les navires, lorsque la terre est signalée et que déjà s'apaise le mouvement des vagues, donnent l'impatience de toucher bientôt ce sol, qu'on ne devine point entre la masse des montagnes et la mer.

Les êtres qui somnolaient, roulés dans leur couverture de prison et dont on n'avait pas aperçu le bout du nez, se dressent et s'étirent. Ils sont minables, sans âge, l'épiderme coloré, brun ou safrané, la barbe folle ou la peau non rasée depuis trois jours... Arabes, Kabyles, métis... Ils ont beaucoup erré en France et sur le continent. Peut-être en est-il qui rapportent une petite fortune dans les deux sacs de toile qu'on voit à leurs côtés ...

J'en observe un, sans linge, le col du veston relevé, le bas du pantalon élimé, qui a ouvert l'un de ces sacs. Il en retire secrètement une chéchia d'un rouge vif, mais fané, qui a

pris un mauvais pli... L'homme la manie pour lui rendre sa forme primitive. Il regarde autour de lui; puis ôte sa casquette et se coiffe de la chéchia. En vue de la terre d'Afrique, le voici redevenu musulman... Mais il a gardé sa vieille casquette à la main. Il la pétrit, il en fait une boule... Il s'approche du bastingage. Il lève le bras. Il salue l'Islam. Adieu, terre lointaine des chrétiens, Europe! Le Kabyle lance à la mer sa casquette d'étoffe anglaise qui avait subi bien des intempéries, connu des pluies glacées et qui fut parfois aussi maculée après le sommeil, que les souliers après une journée de marche.

Le voici libéré de l'emprise des roumis parmi lesquels il est allé faire commerce. Il redevient fils d'Allah...

Sitôt débarqué, je le devine courant au bain. L'un de ses plus chers désirs en retrouvant la terre natale est d'en respirer la vapeur, d'en goûter la moiteur et l'engourdissement. Il montera la rue Sidi-Ramdan, dans la kasbah, pénétrant au bain, où il retrouvera l'odeur et le langage des siens, dès le vestibule aux céramiques vertes, jaunes et bleues.

... Un instant, je vois la casquette descendre avec la vague. Mais l'écume la mange et l'emporte. L'homme coiffé de la chéchia lève les bras et lui dit adieu. Il se retourne vers les passagers; son œil est brillant : — il a retrouvé son visage!

***

Matinée. — Grand soleil. Loin l'hiver d'Europe! La mer étale, pâle sous les rayons droits. Elle aveugle. Des cheminées rouges, noires, ocres, dans le port. Sur la place du Gouvernement, devant les trois palmiers de l'Hôtel de la Régence, des burnous blancs, des burnous de laine et de fine toile, des burnous de soie. Visages du temps des orientalistes — Dehodencq et Decaen — et des tragédies du Théâtre Français. Les yeux et la barbe de Mounet-Sully. Beaucoup de décorations sur le burnous, grand chef au beau regard de chèvre, à la lèvre ferme. Et soixante-dix ans. Démarche assurée. Le rythme des heures devant le désert. Peut-être a-t-il connu Abd-el-Kader?...

Des vestons. Et même un chapeau haut de forme, porté par un siffleur, un homme qui fait les miaulements du chat et

les grognements du lion... et les vocalises des oiseaux. Il porte le chapeau haut de forme. Autour de lui, des fez, des chéchias, des capuchons de burnous, — et la lie d'Alger.

Deux kiosques trop peinturlurés : tabac et cartes postales. Et les arcades tout autour de la place, bariolées, couvertes d'affiches multicolores. Toutes les publicités. Tous les quinquinas et les vignobles qui ont pris le parti — radical — de défigurer les villes, de les rendre toutes pareilles, infâmes...

Montons vers la kasbah.

Rue du Divan. Un bureaucrate poète, un administrateur qui avait un peu de goût, jadis, ont aidé à baptiser les rues de la ville arabe. Les plaques ovales et blanches portent les noms en noir...

Dès la rue du Divan : le palais d'hiver du Gouverneur. Deux grand palmiers, façade à deux étages, qu'on dirait vénitienne, pour représentation d'*Othello*. Vieille habitation. L'Administration se l'est appropriée. M. le Gouverneur y descend de Mustapha, une ou deux fois la semaine. C'est après-demain, vendredi, le premier *ricevimento!*... La porte est ouverte. Entrons, — avec les chaises, les gens à tablier et les balais. Patio. Cour intérieure, à laquelle on a fait un toit de fer et de vitres... D'anciennes plaques de faïence, hollandaises, revêtent les murs. Impôt des deys, pour leurs palais. Dîme prélevée sur les navigateurs. Faïences à décor bleu, décor mauve. Grands bouquets de style Versailles, dans des vases contournés : la tulipe, le frigidaire ou *couronne impériale*, et le lys... Tonalité charmante. Le concierge aimable : « Entrez, messieurs, entrez! »

Emil Jannings! Il ressemble à Jannings, dans le *Dernier des Hommes* ou *Quand la chair succombe*. En voyage, nous devenons très calés sur les cinés... Tout le monde peut entrer. Voici un guide, avec des Allemands. Jannings fait de grands saluts, son plumeau à la main : « Montez, messieurs, promenez-vous! »

Le palais est à nous! Le palais est à nous!... Premier étage. La galerie. Nous nous penchons à la rampe hideuse. De là, nous apercevons mieux les Allemands, Jannings, les balais, le ménage, les palmiers que l'on apporte dans des pots, les bananiers qui n'ont qu'une grande feuille et qui semblent

empruntés à un premier tableau de Dufresne. Mobilier doré, redoré. Mobilier pour le Châtelet. Féerie!... Mais quittons le balcon, la galerie et visitons... Nous visiterons jusqu'à la salle de bain où se trouve une baignoire en tôle, un chauffe-bain en cuivre et deux fontaines de marbres de couleur dans le genre italien, charmantes, au milieu des revêtements de faïence jaunes et bleues ou bleues et mauves, des dallages frais et ramagés. Le bureau, le salon d'attente. Décor d'opérette, mobilier de ministère. Toujours une feuille de bananier dans un pot et des ampoules électriques à des appareils de quatorze francs, en zinc doré. Splendeur et misère. Harem et cartons verts. En bas, Jannings se prodigue. Ce palais ne sert qu'aux réceptions administratives. M. Bordes, le Gouverneur, demeure à Mustapha. Voici d'autres visiteurs. Au mur, des tableaux, envoyés par l'État, au temps du Maréchalat. Des Bretonnes, des paysages de la Creuse. Dans de grands cadres de plâtre doré. Ils sont accrochés au-dessus des hautes cimaises faites de céramique mauve et bleue qui représentent des bouquets et que les navigateurs venus des Pays-Bas apportaient à fond de cale, pour décorer les demeures des riches Arabes d'Alger.

Fuyons. Quittons ce palais, qu'il vaudrait mieux laisser à jamais fermé aux étrangers, — et même aux indigènes. Cent sous à Jannings! Dehors, le soleil n'a point pâli.

***

Municipalité. — En 1930, l'Algérie célébrera le centenaire de la conquête. Alger conviera le monde entier à ses fêtes, dans deux ans. Plusieurs dizaines de millions ont été votés ou promis, tant par la France que par l'Algérie et les comités. Il y aura des carrousels et des expositions rétrospectives, et des congrès de toutes sortes...

Ce sera, sans doute, l'occasion de rendre à la Capitale de la plus voisine de nos possessions, un peu du lustre qu'elle devrait posséder et dont elle est totalement dépourvue.

Dès le pied mis à terre, Alger ne réserve plus au voyageur qu'une déception. Que la ville moderne s'agrandisse, s'allonge chaque jour, soit. C'est le signe de sa prospérité. Mais la ville

arabe, mais la première ville européenne, la place du Gouvernement, dessinée sur les remparts de jadis et jusqu'au square Bresson, les rues Bab-Azoum et Bal-el-Oued, la rue de Chartres, la rue de la Lyre! On ne saurait accuser la ville d'Alger d'exagérer ou même de surveiller le pittoresque de ses vieux quartiers. Il n'est de ville — où passent tant d'étrangers — dont la municipalité semble prendre davantage plaisir à détruire, à ruiner ce qui pourrait être facilement maintenu et protégé. Dès que l'on fait cette réflexion devant des Algérois, ils lèvent les bras au ciel et s'écrient : « Que voulez-vous, nous avons un conseil municipal socialiste! »

S'ensuit-il de ce qu'un conseil municipal est socialiste qu'une ville de 300 000 habitants doive tomber à l'ordure, qu'on n'y interdise rien de ce qui peut l'enlaidir stupidement et qu'on prenne plaisir, au contraire, à multiplier ce qui peut stupéfier le visiteur par son ridicule et son incohérence? Le socialisme est-il, dans l'esprit de ses membres, une tendance à l'amélioration et au progrès ou à la seule déchéance? Il y a, par exemple, entre le square Bresson et l'opéra, un bouquet de hautes plantes exotiques ayant du caractère, elles sont de ce climat. Bien que sortant d'un refuge, au long des rails, elles ont gardé de la grâce, avec leurs fleurs bleues dont les pétales s'ouvrent comme les ailes d'un oiseau. On s'est empressé de placer sur ce refuge un immense lampadaire-réclame, à compartiments, dans lesquels la publicité est si microscopique qu'on ne peut rien déchiffrer, sauf, au centre, un de ces mots de fabrication bien moderne qu'on croit faciles à retenir et que j'ai oublié. Le soir, le candélabre n'est même plus allumé. Il abîme irrémédiablement le bouquet de palmes, il est hideux, il ne sert réellement à rien... Partout ainsi.

Le soir, le boulevard de la République parallèle à la mer, en terrasse au-dessus du port, avec ses arcades qui rappellent celles de la rue de Rivoli, le boulevard de la République n'a qu'un tiers de ses réverbères allumés, inégalement. Certains manquent, ainsi que le long du trottoir opposé. Vu du port, cet alignement de lumières, qui donnait à la ville, comme à Nice, comme à Naples, au fond de leur baie, un air de fête, — cet alignement où se trouvent des espaces noirs, fait penser à une bouche édentée, à un collier où les pierres

manquent. La dépense d'une centaine de réverbères de plus pour la façade d'une ville telle qu'Alger, la capitale de la première de nos colonies, serait insignifiante... Et les placards qu'on a laissé placer sur les toits des immeubles qui encadrent, la place du Gouvernement, ces immenses inscriptions qui, gâtent la vue de la ville arabe! Elles détruisent l'harmonie de cette place à arcades, avec sa jolie statue équestre du prince d'Orléans et sa mosquée de la Pêcherie dont les murs blancs se détachent sur la mer. Toute photographie d'Alger, prise du port, n'est plus qu'une réclame pour un liquide quelconque. C'est monstrueux. Si c'est à de pareils méfaits qu'on peut reconnaître qu'une municipalité est socialiste — tant pis pour le socialisme! Alger, dont le nom était si évocateur, l'Algérie, peuvent préparer des fêtes pour 1930, en commémoration du centenaire de notre occupation. Si l'on ne commence pas par décrasser et dépouiller la ville de ces scandaleuses et ignobles publicités, si on ne s'en remet pas à quelques hommes de goût, fermement décidés à réaliser leur entreprise, toutes les fêtes du monde n'y feront rien, Alger, qui n'est déjà presque plus une ville d'hiver, ne sera qu'un port de débarquement, un peu plus sale que le plus négligé de tous...

***

Cosmopolis. — Le thé du mardi et du vendredi, à Mustapha Supérieur. L'Hôtel Saint-Georges, qui a des airs de villa qu'on agrandit chaque année sous ses parures de bougainvilleas violet et rouge et ses grappes de bignonias d'un jaune si vif. Végétation. Orangers chargés de fruits, palmiers. A l'approche du crépuscule, sur le ciel clair, invraisemblablement, les arbustes se détachent comme d'un trait à l'encre de chine. Les oranges paraissent entre les palmes. Les cinéraires violets qui fleurissent dans l'herbe rendent ecclésiastique cette proche nuit méditerranéenne.

Les transatlantiques qui trimballent sur les côtes des caravanes d'Américains, ajoutent cet après-midi un surcroît de pittoresque à un public déjà bien bigarré. Ce ne sont pas les Américains que nous connaissons de toujours, à

Paris, qui entreprennent ces croisières. Ce sont des nouveaux riches venus des États de l'intérieur. Ils désirent jouir de leur argent et naviguent pour quelques semaines, sur les vieilles eaux sans cesse rajeunies de la Méditerranée. Ils auront aperçu les côtes de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie et, plus loin, cette Terre Sainte dont la parole les guide encore.

Ces voyageurs, qui habitent les plus grands paquebots du monde qu'on voit le soir illuminés dans le port, ces voyageurs attendus aux escales par les marchands, n'ont ni beauté, ni intelligence. Passons les exceptions. Ce sont des commerçants enrichis, qui ont eu des débuts modestes... Ils visitent le vieux monde comme ils iraient voir les lieux où les opérateurs de cinéma peuvent prendre des vues, sans construire des cathédrales et des forums de carton et des acropoles ou des arcs de triomphe de toile peinte. Ils dépensent une fortune en six semaines et voyagent comme des souverains numérotés au départ et qu'on doit retrouver intacts, ou quasi, au retour. Quelles distances entre ce qui formait jadis les aristocraties sur le vieux continent et ce qui, aujourd'hui, représente une forme de l'élite du Vieux Monde!

La vaste salle du thé du *Saint-Georges* a la forme d'une galerie mauresque. Un jazz en occupe le fond. Entre les arceaux à colonnettes et le mur, les petites tables sont pressées. Le Tout-Alger de la jeunesse et le Tout-Univers des transatlantiques à l'ancre dans le port, dansent. Ce sont les pas à la mode dans tous les dancings d'Australie, de Londres, de la Floride, de Berlin — et d'ailleurs! De jeunes femmes élégantes portent la dernière robe de Chanel à Paris et le plus récent modèle de la *Cashabia* d'Alger où les passagères défilent, au débarqué.

Il y a de gros couples mûrs et débonnaires qui dansent, qui marchent, plutôt, par hygiène. De jeunes couples qui effarent. Des Algérois fin d'adolescence, se font la tête de feu Rudolph Valentino, les cheveux cirés et séparés par une raie, un léger commencement de favori le long de l'oreille... Les demoiselles sont le plus court vêtu qu'on puisse voir; elles dansent, sans appréhension, très rapprochées, je n'ose dire collées à leurs danseurs.

Et des couples charmants à voir, un peu mystérieux, auxquels bien des combinaisons du Hasard ont seules permis de se joindre. Ils offrent des différences d'âge, que la nature se plaît à ne vouloir pas marquer et que la volonté, la science d'une femme parvient à faire oublier. La Méditerranée met entre eux et les familles qui protestent et fulminent, un éloignement que les continents ne semblent jamais rendre si absolu. Ces lunes de miel fragiles, fugitives peut-être, et peut-être aussi plus ardentes, plus violentes, se dissimulent derrière les bouquets d'eucalyptus et sous les palmes voisines, dans des villas d'où la vue confond le ciel et la mer et d'où le mouvement des bateaux, l'arrivée, le départ des courriers, ne cause plus d'angoisse, tant il semble perdu, noyé, insaisissable dans l'immensité et l'infini. Mais les silences et la solitude de l'amour ont besoin d'être interrompus pour être mieux goûtés. Et le thé dansant, avec le bruit de son jazz, ses airs Paris-New-York, son kaléïdoscope, apporte une heure d'étourdissement entre des heures d'extase... Atmosphère de roman... Elle est ici plus poignante, sur cette terre d'Afrique, à l'extrême nord de ce grand continent brûlant qui a presque la forme d'un cœur. Notre temps l'a découvert. Son pittoresque sombre et âpre, son éblouissement si lourd, ont remplacé, dans la hantise des voyages, l'Asie qui, de la Perse au Japon, fut si longtemps le seul but de ces mélancoliques promenades à travers le monde...

***

Commerce. — La rue des Arcades qui monte, oblique, entre la cathédrale et un marché, une rue encore des premiers temps de l'occupation, avec ses boutiques grandes ouvertes et leurs étalages multicolores, leurs comptoirs qui séparent le passant et le vendeur. Les arcades européennes répandent là, aux heures de la grande clarté, une pénombre qui demeure chaude encore et préserve de la pluie, l'hiver.

Les marchands n'y sont pas tout à fait ceux de la rue de Chartres, plus rapprochée de la ville moderne, et encore moins de ceux de la rue d'Isly, qui ne vendent qu'aux touristes pressés. Un tailleur de la rue de la Marine, Elbaze Mouchi,

essayait un burnous en face de la vieille mosquée sur le seuil de laquelle, accroupis au milieu des nattes, des fidèles jouent à des sortes de jeux d'échecs, en attendant la prière. Elbaze Mouchi, sec et grisonnant, l'œil étrangement noir dans le visage blème des reclus, m'a dit : « Les Moabites de la rue de la Lyre viennent acheter chez moi... Ils te vendraient le double!... »

Les Moabites de la rue de la Lyre! Ils sont assis immobiles dans leur antre encadré de tapis marocains, bruns, blancs et gris, qui ont le poil épais et des tonalités de fauve, assis sous les écharpes et les foulards qui pendent du plafond, frise de soie légère et lamée, qui va du rose à l'azur, dans des nuances de pâtisseries et de bonbons, et sous laquelle leur teint ambré, leur barbe noire, leurs yeux obscurs et brillants, deviennent plus marqués. Tous ne sont point moabites. Il y a des *Koulouglis* qui représentent le vieil Alger, fils de Turc et d'Arabe, qui ont le teint plus pâle et quelquefois le cil blond et l'œil bleu. J'ai là un ami, — on a l'impression d'être très vite des amis et de payer un peu moins cher que d'autres étrangers; et puis, une charmante amie anglaise m'a « recommandé ». Il me donne à respirer, avec gravité de petits flacons qui contiennent de précieuses essences qu'il prétend être le seul à posséder. « Tu ferais tout Alger, tu ne trouverais rien de pareil. » L'œillet, la rose et le jasmin... Il faut envoyer le fils chercher de l'eau dans un petit récipient et la faire chauffer sur un réchaud, puis y tremper une bouteille, qui a mauvaise apparence, qu'on dirait emplie d'huile solidifiée, qui poisse, qui est trouble... Nous attendons que la chaleur de l'eau opère sur le contenu de la bouteille, Mohammed prépare une petite balance, dont les poids sont microscopiques. Une balance de lapidaire... Il pèse un flacon de poupée, dans lequel il va verser quelques gouttes de cette essence, dont je ne trouverais pas l'équivalent dans tout Alger... La rose vient de Tunis, le jasmin de Perse...

Dans l'ouverture de la boutique paraît un nègre au sang déjà mêlé d'arabe et dont l'épiderme est comme tissé de noir sur une trame d'argent. Il est repoussant de saleté avec ses amples culottes blanches, son vieux veston européen et son étrange turban dont le fond est blanc et qu'entoure une

écharpe de soie d'un vert véronèse à reflets d'or et dont l'extrémité pend sur l'épaule, — le turban vert de ceux qui ont fait le voyage de la Mecque. Il porte des babouches qui furent jaunes et qui le demeurent encore sous la poussière et la boue des chemins. Il balance une cassolette de fer pendue à trois chaînettes, dans laquelle se consument des charbons ardents... Je le reconnais. J'étais assis l'autre après-midi sur la marche de marbre blanc de la petite mosquée de Sidi Abderaman, je causais avec le gardien, au seuil de la chambre où il passe le jour, sur des tapis et des nattes, entre des cierges roses ornés de fioritures de cire, devant un grand carré de papier encadré de noir où sont représentés des navires, œuvres de son fils qui a dix-huit ans et qui travaille le dessin avec des Français... Autour de nous ce qui demeure des anciens jardins, aux flancs de la Kasbah, le vieux figuier et des amandiers couverts de fleurs roses, les lauriers, les cyprès, éloignaient les constructions modernes, les effaçaient. Dans le petit cimetière qui précède la mosquée voisine, des femmes voilées s'étaient rassemblées au milieu des enfants, qui faisaient de grands cris parmi les pierres funéraires. Le noir à l'épiderme argenté s'était dressé devant nous, contre le cyprès, agitant sa cassolette brûlante.

— Il est entré pour la première fois, hier. Il doit venir du Maroc, — me dit le gardien coiffé du fez et qui apostropha le noir dans la langue rauque. Celui-ci ne parut pas avoir entendu. Il quitta ses babouches et pénétra dans la mosquée, après avoir jeté quelques grains d'encens sur les charbons, qui dégagèrent aussitôt leur âcre vapeur. Ses cris ne ressemblaient plus à la prière ni à aucun chant. Il s'était dirigé vers le catafalque couvert d'étoffes précieuses qui recouvre le cercueil d'un saint marabout. Le regard implacable du gardien qui voit défiler chaque jour devant Allah tant de pèlerins et de fidèles, suivait cette danse plus profane que liturgique. Le gardien se frappa le front, pour m'avertir que le noir ne jouissait point de toute sa raison.

... Il est beaucoup plus calme, dans la boutique de Mohammed, aujourd'hui. Pour quelque pièce de monnaie, il encense le comptoir, comme il encensait l'autre jour les reliques sacrées et la petite mosquée sous sa coupole blanche... Nous

voici tout enveloppés de vapeurs résineuses... Il nous faut attendre qu'elles se soient dispersées pour nous délecter aux senteurs des jardins paradisiaques... Mohammed a pris le bouchon du flacon dans lequel l'essence de roses s'est attiédie. Il m'a fait ouvrir la main. Il la referme, il me replie les doigts à l'intérieur. Il m'oblige d'attendre un instant avant de respirer...

... A l'extrémité de la rue de la Lyre, un marché, construit à pic, sur une partie de quartiers plus bas, auquel on accède par des marches. Au pied des degrés, un magasin grand ouvert, comme tous ceux des Arabes, ici. Des choses imprécises. Le marchand est gras, la chair flasque. sans âge, imberbe, les joues ne portent point trace de rasoir... C'est une histoire. Je ne passe jamais devant la boutique sans m'arrêter.

Il y a trente ans ou davantage de cela, une Mauresque qui allait être bientôt mère décida que l'enfant attendu serait un fils. Elle voulait un fils. Un fils naîtrait. Une fille, pourtant, vint. La Mauresque n'en voulut point convenir. Un fils elle avait souhaité. Un fils elle admit. L'enfant du sexe féminin fut habillé en garçon, dès que l'âge permit d'établir une différence et, garçon, la fillette demeura. Aujourd'hui, femme, sa mère morte, Aoua, est demeurée un homme... Elle fréquente la salle des ventes. Le reste des jours, elle le passe accroupie sur un tapis, — *il* les passe, puisque Aoua, aux yeux des hommes, est homme... Il joue avec des cartes bigarrées, à un jeu espagnol, la *ronda*, entre de vieux commerçants turcs du quartier... C'est un spectacle plaisant. Je me suis laissé dire qu'Aoua était venu à Paris et qu'*il* avait été masseur, dans je ne sais quel bain. Mais *il* avait la nostalgie de la rue de la Lyre, et de ce marché de l'ancienne place Randon, devenue place du grand rabbin Bloch. Aoua joue aux cartes, mais à l'heure du repas, il redevient femelle. Il prépare le repas, comme une femme... Autour du petit fourneau arabe, la pièce est très propre. Aoua, de ses longues mains qui semblent révéler un lointain sang noir, prépare des plats à base de tomate et de poivre rouge, rouge comme le henné dont elle ne peut s'empêcher de se teindre l'extrémité des doigts, malgré ses habits d'homme...

***

Escale. — Dans le port, — à l'ancre devant les bâtiments de la Compagnie Transatlantique, — trois des plus grands navires de passagers du monde : la *France*, du Havre, le *Président Roosevelt*, de New-York, le *Laurentic*, de Liverpool. Durant l'hiver, où les traversées sont moins nombreuses entre l'Amérique et l'Europe, ces transatlantiques ont été affectés à des croisières en Méditerranée. Comme de gigantesques lévriers, leurs câbles que l'on voit se tendre lentement, puis se détendre, selon la respiration de la mer, les retiennent au granit des quais. Le soir, le mot *France*, écrit en lettres de plusieurs mètres de haut, brille à l'arrière du bateau. Les trois ponts éclairés, devant les deux autres bâtiments, moins longs, mais également illuminés de toutes leurs ouvertures, donnent l'impression d'une ville surgie de l'eau, — en pleine fête.

Cet après-midi, aussitôt après le repas, les touristes qui ne sont point partis en excursion, se dirigent vers la ville et la Kasbah, où ils vont faire des achats et prendre des instantanés. Je suis assis avec un ami, à la terrasse d'un café du boulevard de la République, qui longe en terrasse le port, où les trois immenses navires attirent une foule de curieux et toutes sortes de trafiquants.

A la table, devant moi, une femme aux larges épaules me tourne le dos. Elle est vêtue d'un costume solide, de couleur effacée. Elle donne l'impression d'une Américaine de souche allemande, récente. Son accent, d'ailleurs, — ce que j'entends, — le révèle. Elle a fait asseoir devant elle un interprète, un de ces guides comme il en existe au débarcadère de toute ville à renom de pittoresque, dans la Méditerranée et sur les côtes de l'Asie. Teint bilieux, visage osseux, grand nez, pommettes proéminentes, menton long, front bas, cheveux luisants, yeux noirs sous des cils courbes... Les narines se relèvent, la lèvre supérieure est mince. On devine l'astuce, l'impétuosité et beaucoup de prudence — et toutes les concupiscences et les concessions — dans le regard de cet homme, qui parle anglais comme un Arabe, à cette femme qui le prononce à l'allemande. Il semble que se soient mêlés tous les sangs de

la Méditerranée dans les veines de cet homme et beaucoup de ceux du nord chez cette voyageuse solitaire. Elle a deux heures devant elle. Ses compagnons sont partis en excursion. Elle a pris un guide. Elle se sent inconnue, passagère, elle veut réaliser un rêve. Il lui faut obéir à une hantise. Le dialogue est difficile à suivre dans le mot à mot. Mais le sens général ne saurait m'échapper. L'homme a compris, il a cru comprendre. Il n'est pas encore certain d'avoir deviné. Il ne quitte pas des yeux, — de ses perçants yeux noirs, — ceux de la femme, qui se dissimulent derrière les éclats de jour qui font miroiter le verre de ses lunettes. Il craint de se méprendre. Il a flairé une proie inhabituelle, il la considère, dorénavant, de tout autre façon. Ses terribles yeux noirs retrouvent le feu de la convoitise, pendant qu'à l'abri du front, le cerveau échafaude des combinaisons.

Je le vois qui sort de la poche de son veston, un livret militaire, bien usagé, bien souvent donné en témoignage d'honorabilité... Il le tend. La femme y jette à peine un lourd regard indifférent. Son visage demeure inexpressif. Mais de petits cireurs de souliers, tenaces et malpropres, des marchands de tapis, qui portent leur cargaison sur une épaule, des vendeurs de plateaux, interrompent le dialogue, dans lequel si peu de mots sont prononcés. La femme a commandé une tasse de chocolat, — à deux heures de l'après-midi, — l'homme un vermouth,... un alcool jaune. Tous deux se préparent. Évidemment, reste à choisir le lieu. Il propose. Le masque de la femme reste immobile. Le grand jour clair qui tombe d'un ciel léger, joue sur les verres des lunettes. Nous avons changé de table pour observer le visage de la robuste excursionniste, qui s'est promis pour cette dernière escale des satisfactions en dehors de l'esthétisme et du pittoresque. Foin des apollons, presque toujours mutilés et des hercules immobiles dans de froides galeries !

L'homme olivâtre, aux yeux de jais, aux mains agiles mais négligées, aux épaules maigres, aux reins creux, le premier, s'est levé, après que la femme a payé le chocolat préventif et l'alcool... Elle dit au garçon en lui tendant quelques sous : « Service »... C'est un mot français qu'elle connaît. Ils s'éloignent. Elle, avec son sac sous le bras, dépassant de toute la tête

son compagnon de hasard, lui, si fatigué d'avance, l'errant, le petit oiseau de proie, hideux, qui s'est trouvé sur le passage de la robuste commère qui s'était promis, d'avance, une aventure à Alger, — et qui la réalise, là, avec ce cynisme, — l'air d'une bête pesante, qu'un ruffian sournois conduit à l'abattoir.

***

Précurseurs. — Un petit musée, aux proportions d'une villa, dans un parc étagé à flanc de coteau, le parc Galland. Arbustes en fleurs, le rose et le mauve dominent parmi la verdure. Dans les salles du musée, des antiquités gréco-romaines, un Apollon trouvé à 70 kilomètres d'Alger, à Cherchell, avec d'autres statues mutilées, dont la forme est plus rude, tandis que certaines, évidemment apportées, ne révèlent point le sol africain, ni l'éloignement de Rome. Le buste d'une Vénus, dont la tête, les jambes et les bras manquent, est remarquable de grâce vivante, de sveltesse. Au centre de la pièce, il semble renvoyer la clarté. Il accueille; le frémissement de la vie lui est demeuré. Ces dieux répandent avec leur nudité sur ce coin d'Algérie, dont l'orientalisme est à vrai dire depuis bien longtemps exploité, le rayonnement d'une autre conquête, d'une autre civilisation. D'autres Latins étaient venus avant nous, s'implanter là, ils avaient construit à Tipaza, à Cherchell, leurs temples à colonnes, leurs blanches villas au sol couvert de mosaïques. Ils nous souhaitent la bienvenue. Ils sont moins éloignés de nous, depuis plus de deux mille ans qu'ils sommeillaient sous la terre, que ces Maures, ces Berbères, ces Kabyles qui passent dans la rue et que nous entendons s'interpeller.

D'anciennes broderies exécutées à Alger sous la domination turque. Les fleurs de soie sont plus grassement indiquées, les ornements tissés d'or. L'imitation en a été si souvent faite que nous hésitons à les admirer encore. Pourtant, elles ont leur fragile magnificence et la poésie de l'Orient fleurit en elles... Des glaces de Venise, dans de grands cadres de bois, qui ont été sculptés et dorés par des blancs pris aux galères vénitiennes, marseillaises ou génoises. Ces esclaves européens

travaillaient pour le Dey et les chefs. Ce sont des Vénitiens, des Provençaux, des Génois, des Espagnols, qui ont fabriqué ces cadres et ces coffrets dorés. Je les imagine regrettant la Lombardie ou les canaux de Venise, pleurant leur France ou leurs jardins d'Andalousie, sous le dur regard des hommes à la ceinture traversée de lames.

Entre les blancs vainqueurs romains et les blancs prisonniers qui ont sculpté ces cadres brillants, que de siècles avaient passé. Ce sont eux, ces lointains colons et ces prisonniers, qui habitent le musée. Au milieu d'eux, nous sommes venus un instant rêver, en essayant d'oublier les mauvais orientalistes... Et le tramway de Mustapha Supérieur, qu'on entend, tout près d'ici, grincer sur ses rails, dès qu'un visiteur — ou plutôt le gardien, ouvre la porte.

***

L'ombre de la Croix. — A quelques kilomètres d'Alger, Birkenem, une maison habitée par les *Sœurs Blanches*. Une sorte d'ouvroir précédé d'une cour plantée et, là, sur les nattes, alignées, des fillettes d'Afrique, au milieu desquelles battent les ailes blanches d'une large cornette de religieuse. Les enfants font de la broderie, leur ouvrage attaché au métier. Elles sont excessivement appliquées, dans leur costume berbère, certaines marquées sur le front d'un signe bleu. Les ongles déjà passés au henné. Elles ont les cheveux nattés, formant derrière la tête une queue pointue, toute raide, entortillée dans un ruban qui lui fait une gaine. Une écharpe nouée prend parfois des airs de turban, sur ces cheveux noirs dont la poussière des chemins atténue l'intensité. Elles sont vêtues d'oripeaux voyants. La sœur, qui est menue et jeune, a les yeux couleur de pervenche. Elle est pâle; elle est comme un lis fragile d'un jardinet de France. Autour d'elle, les braises de l'Orient couvent dans ces yeux noirs, qui nous regardent avec déjà presque trop de complaisance, de leurs prunelles où, dans l'expression de l'enfant, la femme se devine avec trop de précocité.

La sœur parle arabe. Elle donne des conseils à une travailleuse. Elle tâche d'obtenir le silence. Avec quelle dou-

ceur! Mais ce petit monde d'ouvrières est indiscipliné Quelques notions de morale : voilà ce que les religieuses ont seulement le droit d'enseigner. Elles ne cherchent pas à faire des chrétiennes de ces Berbères. Leurs parents les envoient le matin, elles s'en retournent avant la tombée du jour. Elles sont adroites, plus que ne le sont à leur âge les fillettes de France. Mais, à vingt-cinq ans, la maturité alourdira ces épaules fragiles et ces poitrines encore garçonnières. Elles nous écoutent parler à la sœur avec curiosité, nous observant, nous détaillant. Par les fenêtres, on aperçoit de tous côtés une herbe intensément verte, une végétation d'avril-mai, en Ile-de-France, mais plus poussée, montée de ton, comme le lavis de certaines cartes postales... Des ânes passent, flanqués de campagnards kabyles, au turban blanc grossièrement noué et qui ont le teint plus coloré, les joues plus remplies, le regard paisible.

Les murs de la pièce sont blanchis à la chaux. Une statuette de la Vierge de Lourdes est au mur, sur une console. On ne sait si l'on se trouve dans un couvent ou dans une salle d'exposition coloniale. Mais il y a l'atmosphère qui ne se transporte pas. Nous sommes bien dans un couvent. Trois heures passées : voici l'instant de congédier les travailleuses lilliputiennes. Certaines ont d'inconscients regards d'almée, qui contrastent avec les deux gouttes d'azur si frais enchâssées dans les paupières de la sœur.

Les aînées, les grandes de huit à dix ans, prennent pour s'en aller un morceau d'étoffe et l'élèvent au-dessus de leur tête des deux mains. Elles demeurent ainsi, bras tendus, en courant, ou s'en enveloppent, comme des femmes déjà, dont les ancêtres ont caché leur visage et qui peut-être, bientôt, devront voiler le leur.

La maison des *Sœurs Blanches* comprend une autre partie, en arrière, où les dames de l'Ordre fondé par monseigneur Lavigerie vendent des corbeilles et des objets de vannerie fabriqués par des femmes kabyles. Les sœurs en expédient aux grands magasins de Paris. Le goût prononcé de la mode pour ce qui est africain — et le manque de discernement et de connaissances de ceux qui s'engouent pour ce qui est décrété *actuel*, permettent de confondre le Marocain et le Soudanais et

de prendre pour du nègre, ce qui est arabe... La religieuse consacrée aux vanneries est d'âge. Elle évoque la fille de Philippe de Champaigne. C'est encore, dans la petite maison, un peu de France, malgré les ouvrages de rafia aux vives couleurs. J'entends une porte s'ouvrir. Je n'ai surpris aucun bruit de pas. La religieuse s'en est allée à la rencontre de quelqu'un...

— Oui, ma Mère, — dit-elle.

Je me retourne. La *Supérieure* a la tête couverte d'un voile noir. C'est le symbole de son pouvoir. Je devine rapidement un profil de jeune femme qui a des manières de salon.

Tout ce que j'aperçois dans la pièce voisine est destiné au *Bon Marché* ou au *Printemps*... Pendant que les religieuses s'entretiennent à voix basse, je traverse une chambre, à la fenêtre de laquelle un ouvrier est occupé à sceller des barreaux. Je me trouve dans un autre ouvroir, vide à cette heure, avec sa statue d'un saint évêque de plâtre colorié, la mitre dorée, le manteau rouge sang... Dans un angle, un matelas sur deux tréteaux, une couverture grise, — un lit. Il ne semble point possible d'en imaginer de plus étroit, de plus inconfortable, de plus hostile au sommeil.

Sur une console, une vierge de plâtre le veille.

On entend les enfants kabyles ou berbères, qui s'égaillent sur la route prochaine.

La Supérieure, voilée de noir sur les habits blancs, s'est éloignée à travers la petite cour, avec des airs de dame de l'ancien régime. Alors, nous reprenons la conversation avec la sœur qui ressemble au portrait de la fille de Philippe de Champaigne du musée du Louvre. Elle sort pour moi entre les vanneries, d'un placard, une photographie du Père de Foucauld, dans un petit cadre de métal. Visage ravagé, vieillard aux pommettes soulignées par l'ombre des tombeaux, saint marabout chrétien, dont les Arabes vénèrent le cercueil.

Je n'ose demander à cette exilée de quelle province de France elle est venue. Elle doit demeurer anonyme. Elle sort le livre des commandes. Elle prend l'adresse. Elle fait une addition. Je me crois à l'école. Dehors, c'est le torrent du printemps de la terre d'Afrique, le printemps en avance, le printemps vert et bleu et chaud et qu'une averse demain va

glacer. Il emporte, dans la cour, au delà de la petite chambre, au delà de la Supérieure voilée de noir, dont le visage est demeuré mystérieux, au delà de la dernière petite Berbère de dix ans, vêtue d'oripeaux voyants et qui dressait sur sa tête un châle rose broché de blanc, — il emporte dans un tourbillon de soleil et d'azur des forces invincibles, sur ce vieux sol, depuis si longtemps disputé par les conquérants. Il court, il s'enfle, le printemps. Il brûle, il emplit les veines de désirs. Il poudre de rose la joue des jeunes filles. Il blesse, il panse, il parfume, il angoisse, il réjouit, il désespère. Il semble que tout crie : je t'aime... Et que l'écho réponde : meurs!

Et, dans sa cellule, la sœur qui ressemble au Champaigne du Louvre, auprès de moi, recommence, paisible, son addition.

***

Nocturne. — Le soir, tard, dans la Kasbah. Des ruelles à pic, entre des habitations arabes qui ne semblent tenir encore debout qu'en s'appuyant les unes aux autres. Les pièces du premier étage débordent sur le rez-de-chaussée, soutenues par des rangées de bois inclinés. Les ruelles sont des escaliers aux marches inégales. Vers leur milieu, le sol se creuse, un filet d'eau s'y écoule, roulant des immondices, à la suite d'une averse. Sous les pas, le pavé gras est poreux, comme dans les marchés, où les talons ont écrasé des fanes de carottes et des feuilles de choux. Des senteurs immondes émanent de certains coins et, subitement, des fissures d'une porte, des odeurs d'encens. La ville semble désertée. Pourtant, derrière les vantaux et les volets clos, on surprend des chuchotements, des voix, à ras du sol ou en contre-bas. Par quelque petite fenêtre grillée, sous la clarté d'une ampoule électrique fixée à une poutre, nous devinons, dans ces sortes de caves que l'hiver rend humides, des hommes et des femmes au teint bis, aux yeux noirs, accroupis sur des nattes, discutant, mangeant et fumant. Un enfant fait des cris. Un chien aboie. Si l'on monte ou descend une ruelle, les réverbères sont toujours à demi invisibles. Ils sont, d'ailleurs, tout pareils à ce qu'ils seraient à Lons-le-Saulnier...

Nous suivons dans le silence et les grandes pénombres,

entre les maisons qui ne gardent entre elles qu'une étroite bande de ciel strié d'étoiles, des ruelles aux noms charmants : rue de la Mer-Rouge, rue des Lotophages, rue de la Grue, rue du Diable, rue du Lion, rue de la Grenade, rue des Abencerages, place de la Bombe... Parfois, les constellations nous apparaissent dans un champ plus vaste, avec une intensité qu'elles n'ont pas, semble-t-il, dans l'atmosphère de nos climats. Ainsi, nous gravissons la Kasbah, tête levée. Dans certain quartier plus à l'ouest, des formes féminines nous frôlent, devant des portes, comme ces oiseaux de nuit qu'on n'entend point voler. Des parfums de santal, de benjoin, et de roses, se glissent dans le soir. Des voix chuchotent. Par une porte ouverte, la clarté rosit le foulard lamé d'argent qui enveloppe le crâne d'une négresse dont les seins sont soutenus par une brassière bleu céleste. De vagues musiques s'entendent, accompagnées en sourdine par ce tam-tam, qui est, d'un bout à l'autre de l'Afrique, comme le rythme de la respiration unique d'un peuple immense et divers... Puis un accordéon halette, en susurrant une java...

Aux fenêtres supérieures, — perroquets dans une cage — trois femmes rient derrière des barreaux. Elles sont multicolores et jeunes. Un matelot descend la rue. Il est aussitôt hélé. Il lève la tête. Je pense que c'est un Danois du *Hohenzollern*, l'ancien yacht de Guillaume II, acheté par une compagnie de tourisme de Copenhague, arrivé ce matin dans le port, tout blanc avec sa cheminée ocre. Le navigateur montre les dents. Il sourit. Il est clair comme son bateau. Les oiseaux bigarrés se penchent entre leurs barreaux... L'invisible accordéon module sa java, comme un chanteur qui aurait gravi la kasbah en courant....

Nous revenons par la rue de Sidi-Ramdan, où loge un autre de nos amis qui tisse de si belles ceintures rayées, de soie et de fils de métal, dans deux chambres où tiennent, par paire, quatre métiers. Je suis allé m'asseoir là, déjà, pour entendre le claquement rythmé du bois, tandis que, chargée de sa soie brillante, la navette polie glisse entre les fils tendus. A cette heure, les fenêtres du tisserand sont obscures : Mohamed Chaouchaoui sommeille...

... Il sommeille, comme ces hommes étendus, ces errants,

enveloppés dans le burnous de laine, jadis couleur de crème, qui dorment, dans le doux rayonnement d'une lampe, devant la porte d'un marabout. Tant que durera la nuit, leur sommeil est protégé. Ils semblent pétrifiés dans leurs linceuls couleur de hautes montagnes. Ils dorment là, sur les pavés, comme les patriarches, les grands Hébreux farouches et paisibles..., comme, devant une étable obscure, d'autres qui avaient surgi de la profondeur des poussières levées à l'horizon, jadis, ont dormi...

Devant le vestibule d'un bain maure, ouvert jusqu'à quatre heures du matin, nous faisons halte. Des plaques de céramiques bleues, jaunes et vertes, le décorent. Un Arabe en sort, qui porte, plié sous le bras, le linge qu'il vient de quitter. La porte, au fond, que nous avons poussée, laisse apercevoir l'animation des hommes d'étuve à demi nus, qui plient les serviettes usagées, dans une écœurante et moite atmosphère de linge humide. C'est un tableau qui n'a rien de préparé ni de conventionnel et qui fait penser, avec le dos musclé d'un des hommes au premier plan, ses bras aux biceps allongés, à un Delacroix ou à un Chassériau. Rien n'a changé. On nous crie d'entrer. Mais je referme la porte. Les faïences vertes et bleues des céramiques peu éclairées créent une sorte de bosquet... Dehors, la nuit est sereine. Et dans l'écharpe irrégulière qui forme le ciel entre les maisons, les étoiles tremblent, immuables... L'homme qui sortait du bain maure, un paquet sous le bras s'est arrêté pour dire au revoir à un passant attardé qu'il connaît. Il lui annonce son départ demain pour la France L'autre l'étreint et lui souhaite bon voyage... Le burnous s'efface dans l'ombre de la rue étroite, — tandis que le passant vêtu à l'européenne et coiffé d'un fez se retourne, une dernière fois, pour lui crier adieu!...

ALBERT FLAMENT

LES LIVRES D'HISTOIRE

Comment l'Afrique du Nord est devenue musulmane.
L'apparition du sentiment national dans notre histoire.
La légende de « bon sauvage ».

On ne voit jamais ce qui est intéressant. Comment l'Afrique du Nord, romaine depuis sept siècles, chrétienne depuis cinq, est-elle devenue musulmane et plus ou moins arabisée du VIIe au XIe siècle? On n'en sait trop rien et on ne se l'est pas beaucoup demandé. Le sujet est neuf. Le pays de l'Atlas n'a même pas de nom : nous l'appelons Maghreb, pensant lui donner son nom arabe, mais le Maghreb arabe comprend aussi la Tripolitaine et la Cyrénaïque. Le Maghreb est une île avec son océan saharien au sud, son océan méditerranéen, au nord. Mais, par un paradoxe unique, ce pays fermé où l'immobilité aurait dû être la règle, a changé depuis l'antiquité, au point d'être physiquement méconnaissable. Les plantes qui le caractérisent, les animaux qui y semblent inséparables du paysage, sont d'importation récente; l'oranger, le mandarinier sont venus de Chine au moyen âge; l'aloès, le cactus sont venus d'Amérique; l'eucalyptus est un nouveau riche venu d'Australie. Modernes sont les nappes de fleurs qui tapissent l'horizon et captent les yeux; le bougainvillier et tant d'autres qui parent de leur splendeur les murs naguère dénudés datent d'hier. Le chameau a suivi la conquête romaine et précédé la conquête arabe comme pour permettre la double erreur dont il peut être l'objet; erreur de ceux qui le croient un Africain immémorial, erreur de ceux qui le croient amené par les Arabes.

Il n'est pas très fréquent qu'un pays change de religion, de langue, de mentalité à la suite d'une conquête. Les Romains n'avaient romanisé la Berbérie qu'en surface, les Arabes l'ont conquise en profondeur. Et pourtant, ils n'étaient pas nombreux, pas plus nombreux que les Vandales qui n'ont rien laissé. Leur apport ethnique est très limité. Ce sont des Berbères, ceux qui ont colonisé l'Espagne et envahi la Gaule. Comment en quelques années le prosélytisme religieux a-t-il complètement réussi, comment en trois siècles la transformation sociale, nationale et linguistique s'est-elle effectuée? Ce n'est pas simple, car il ne faut pas prendre les Berbères pour une race molle et passive, ils ont à toutes les époques réagi vigoureusement contre les conquérants. Au point de vue religieux, ils ne sont pas venus à l'Islam comme des ralliés; ils ont plutôt joué le rôle de protestants, de puritains.

Les historiens arabes ne s'intéressent pas beaucoup à cet ordre de questions; les modernes historiens français s'en sont longtemps désintéressés. Grâce à quelques-uns d'entre eux nous commençons à y pénétrer : M. Marçais, hier, dans l'*Histoire d'Algérie*, M. Émile Gautier, dans son volume d'aujourd'hui, l'*Islamisation de l'Afrique du Nord* (Payot).

Les historiens arabes, il fallait d'abord les connaître, les lire, les traduire. Il en est un tout au moins dont le nom devrait être familier à quiconque touche à ces matières : Ibn-Khaldoun. C'est un grand esprit et un grand Africain, mais il arrive un peu tard. Il est du XIVe siècle, contemporain de notre guerre de Cent ans, de notre Froissart. Il connaît le monde musulman de Grenade à Damas. Ses ancêtres ont vécu à Séville, lui-même est né à Tunis, où sa famille avait émigré et joué un rôle : son aïeul avait été ministre des finances, puis, comme il arrivait communément, frappé de mort et de confiscation. Lui-même a servi, avec plus d'éclectisme que de loyalisme, les souverains de Tunis, de Bougie, de Fès, de Tlemcen, de Grenade, d'Égypte. Il a été ambassadeur auprès de Pierre le Cruel comme auprès de Tamerlan. Il a vu du pays, il a le sens des réalités, il n'a pas le préjugé de la fidélité dynastique ni de la solidarité nationale. Il a le caractère essentiel du Berbère, l'individualisme, aboutissant naturellement à l'instabilité. Il finit par vivre chez les Arabes du désert.

Il a beaucoup lu, comme il a beaucoup vu, mais il n'a pas toujours eu de bibliothèque sous la main. Il a un certain sens de la critique historique, il pèse les témoignages « à la balance de son propre jugement », dit-il dans ses *Prolégomènes*. Il fait parfaitement la différence entre l'histoire sainte, où un fait, même incroyable, doit être admis s'il est attesté par un témoignage dont la valeur morale est établie, et l'histoire profane où cette règle n'a pas à s'appliquer. Ainsi, Ibn-Khaldoun ne croit pas qu'Alexandre soit descendu au fond de la mer dans une cage de verre pour exorciser les monstres marins avant de construire le phare d'Alexandrie; il ne croit pas davantage à la ville légendaire bâtie en or et en pierres précieuses, mais invisible à qui n'est pas un saint ou un magicien. Bien plus, il sait la valeur des chiffres; il ne croit pas que l'État juif ait jamais levé 600 000 hommes, comme l'affirme un de ses devanciers. Il a même des lumières en économie politique. Il sait que l'or et l'argent ne sont pas la richesse mais « des moyens d'acquérir ce dont on a besoin ». Il professe que la richesse est le produit du travail économisé et accumulé. Tout cela, chez un musulman du XIVe siècle, a quelque chose de moderne et d'occidental qui surprend et qui est en effet unique. Ibn-Khaldoun n'a pas eu de disciples.

Malgré l'intelligence d'un Ibn-Khaldoun, les siècles où eut lieu l'islamisation de l'Afrique du Nord restent obscurs. Ce n'est pas sans raison que le volume de M. Gautier a pour sous-titre : *les Siècles obscurs du Maghreb*. Les historiens arabes n'essayent ni de comprendre ni, bien entendu, d'expliquer. Ils se copient sans critique. Tous les faits sont sur le même plan. Notre besoin d'aérer, de choisir, de grouper, leur est inconnu. Le point capital leur échappe. C'est de montrer comment les Berbères, tout en étant musulmans, ne sont pas arabes, ne veulent pas l'être, résistent longtemps à le devenir à moitié. Ils adoptent les doctrines des « kharidjites », ceux qui n'admettent pas que le khalifat soit l'apanage d'une famille, ou même d'une race. L'égalité entre les croyants les séduit, eux qui ne descendent pas des croyants de la première heure. Le khalife doit être irréprochable dans sa foi et dans ses mœurs, cela seul importe. La naissance à leurs yeux ne doit pas compter. Mais elle compte terriblement

aux yeux de ceux qui sont « nés ». De là des luttes monotones et terribles contre les représentants des khalifes héréditaires de Damas et de Bagdad. L'Afrique du Nord est vite musulmane, mais longtemps en dehors de l'orthodoxie : les kharidjites, c'est mot à mot les « sortants ».

Toute cette histoire peut paraître à première vue trop locale et trop étroitement confessionnelle pour intéresser les profanes. Elle pose pourtant un problème bien actuel. Nous voyons combien il a été difficile, malgré la toute-puissance du facteur religieux, d'orientaliser l'Afrique du Nord, occidentalisée pourtant bien incomplètement par Rome. Peut-on aujourd'hui, sans le levier de la religion, se flatter d'opérer le phénomène contraire? Dans quelle mesure? A quelles conditions? Le Maghreb a été le point de contact, de conflit, entre les deux modes de civilisation. Peut-on les y concilier? La cloison entre la chrétienté et l'islam, même en orient, est moins étanche. Le « mur psychologique » se laisse lézarder. La lézarde ouvrira-t-elle un passage? L'interpénétration a-t-elle des chances de succéder à l'impénétrabilité? Ne croyez pas d'ailleurs que M. Gautier traite tout cela du haut du Sinaï. Nul n'est moins pontife, moins doctoral, moins glacial, que cet éminent professeur de l'université d'Alger, ferré à glace.

***

Que le sentiment national se soit éveillé en France au moment de la guerre de Cent ans, Michelet l'a dit il y a longtemps. Le danger commun donne l'idée de la patrie commune : « Le cœur me saigne, dit Jeanne d'Arc, quand je vois le sang d'un Français. » Les rois avaient commencé à faire l'unité politique, la présence de l'étranger fait l'unité morale.

« L'ère nationale de la France, dit Michelet, est le XIVe siècle. Les États généraux, le Parlement, toutes nos grandes institutions commencent ou se régularisent. La bourgeoisie apparaît dans la révolution d'Étienne Marcel, le paysan dans la Jacquerie, la France elle-même dans la guerre des Anglais. » Une école historique plus récente, qui se pique d'être plus réaliste, ne veut voir dans ce sentiment national qu'un senti-

ment dynastique. Et certes, il est vrai que le sentiment national alors n'est pas abstrait, il s'incarne en une personne, qui est celle du roi. Mais peut-on aller jusqu'à dire que l'ancienne France, même à la fin du moyen âge, n'est encore qu'un agrégat historique, géographique, dynastique, où le sentiment national comme nous l'entendons n'a pas encore pris corps? Peut-on même dire que ce sentiment n'a pris conscience qu'à la suite de nos désastres? C'est ce que se demande M. Georges Grosjean : *Le Sentiment national dans la guerre de Cent ans* (Bossard).

Dès le début, dès l'avènement de Philippe de Valois, les deux peuples s'opposent nettement. Le prétendant d'Outre-Manche ne laissait pas d'avoir des droits à la couronne. « Beaucoup de gens, versés dans la science du droit canon et du droit civil, inclinaient vers le parti d'Édouard », dit Guillaume de Nangis. Mais, ajoute son continuateur, « ceux de France supportaient avec indignation la pensée de se soumettre à la domination des Anglais ». Déjà, tout est là. La loi salique n'est invoquée que pour la montre. « On s'en réclame, avouera plus tard Commynes, pour éviter que le royaume ne fust dans la main de prince de nation estrange. » L'instinct populaire l'emporte sur les scrupules juridiques. « Le Prince, commente M. Grosjean, montait au trône porté par un puissant sentiment national : sa domination, librement acceptée, bien mieux, délibérément voulue, était, pour le peuple tout entier, un signe visible d'indépendance. »

Cet accord de la nouvelle dynastie et de l'opinion s'affirme dès l'ouverture des hostilités. Un poète, Jubinal, presse le roi de profiter de l'occasion pour reprendre la Guyenne :

> Soit la mer borne et desservrance
> De l'Angleterre et de la France.

Et Philippe s'adresse directement à la masse de ses sujets. Comme plus tard Louis XIV, il fait lire au prône de chaque paroisse son manifeste : il résistera à la « servitude, bien et vertueusement à l'aide de Notre Seigneur et de bonne et loyale gent de notre royaume... Nous avons très grande pitié et compassion de ce qu'il faut, par droyte et vraie nécessité, notre peuple si grandement frayer et despendre... mais... la

nécessité est telle... que chacun y doit secourir prestement. »

La France répond à l'appel : dès les premières campagnes, spontanément, abbés et communes lèvent des troupes bien au delà de leurs obligations féodales. L'abbé de Corbie amène cinq cents hommes à Crécy : à la rigueur, il n'était tenu qu'à fournir deux chevaux tout équipés. La ville de Crécy sollicite du roi, dès 1336, dix ans avant la menace directe, l'autorisation de s'imposer extraordinairement.

Dans ces conditions, Édouard ne peut empêcher ses soldats, harcelés par les populations, d'exercer de sauvages représailles; il renonce vite à pendre les pillards, c'est à la lueur des incendies qu'il poursuit sa marche sur Crécy. Ces horreurs, dans la France pacifiée et civilisée du XIVe siècle, excitent l'indignation générale; elles expliquent sans l'excuser la fureur folle de Philippe et des siens à la vue de l'ennemi. Ils se jettent dessus contrairement à tout bon sens. « A cette époque, remarque M. Grosjean, une si farouche animosité est tout à fait remarquable. Elle s'oppose pleinement à la courtoisie chevaleresque... elle ouvre dans les temps modernes, la série des luttes nationales... Aux joutes des féodaux succèdent les rivalités des peuples. » A vrai dire, l'auteur lui-même atténue, en ce qui concerne les seigneurs, ce que ce jugement, à cette date, aurait de trop général. Jusqu'à Azincourt, les grandes batailles ne seront encore que trop des joutes chevaleresques, mais au mauvais sens du mot.

Le peuple, lui, n'y met pas tant de raffinement; volontiers il chasserait à l'Anglais comme au loup. Avant Crécy, à trois lieues de l'ennemi, ne voyant encore rien, la « piétaille » des communes brandit les armes en hurlant : A mort! La fougue aveugle des uns vaut pratiquement l'individualisme anarchique des autres; le tout ne vaut rien. Ce n'est pas dans les grandes batailles, mais dans les embuscades ou les sièges, qu'on voit parfois coopérer chevaliers et bourgeois, et que nettement l'esprit national l'emporte sur celui de caste. A Calais, le gouverneur répond aux premières conditions de capitulation posées par le roi d'Angleterre : « Nous sommes résolus à souffrir ce que oncques gens d'armes n'ont souffert, plutôt que de consentir que le plus petit garçon de la ville eût autre mal que le plus grand de nous. »

C'est après Poitiers, le roi pris, la noblesse décimée et déconsidérée, que se montra le mieux la persévérance et l'ardeur de la masse bourgeoise ou rurale. La défaite fouette la haine de l'Anglais, forme grossière du patriotisme. Quand le régent Charles et son Conseil reçoivent de Londres le désastreux projet de traité accepté par Jean le Bon, on en donne lecture sur les marches du palais « en présence de tout le peuple », qui répond qu'il aime mieux « endurer et porter encore le plus grand méchief et misère... que consentir à laisser le noble royaume de France ainsi amoindri et défraudé ».

Et partout s'organise la résistance locale, plus redoutable, aux époques d'organisation rudimentaire, que les grandes concentrations d'armées. Les villes voisines s'entr'aident, les paysans s'arment un peu partout, en Beauvaisis (le Grand-Ferré), en Normandie. Des marins osent attaquer les côtes anglaises. Ces efforts dispersés, mais énergiques et soutenus, ne sont pas vains : au traité de Brétigny de 1360, Édouard doit abandonner les plus excessives de ses prétentions.

Toute la suite des événements nous montrerait le même spectacle : un gouvernement souvent médiocre, presque toujours faible, parfois indigne; mais une nation énergique, divisée sans doute en castes et pays, mais à certaines heures secouée de mouvements d'ensemble, d'autant moins facile d'ailleurs à abattre d'un coup qu'elle est moins centralisée : c'est un peu l'Espagne en face de Napoléon.

Le livre de M. Grosjean nous aide à mieux comprendre ce qu'on pourrait appeler le paradoxe de la guerre de Cent ans : comment un État vaincu dans toutes les grandes batailles contraint à signer des traités désastreux jusqu'à l'abdication, où les dirigeants furent trop souvent incapables, lâches, égoïstes ou traîtres, a-t-il pu survivre? C'est que les grandes défaites ont été réparées par mille petits succès locaux, obscurs, anonymes, dédaignés ou ignorés des chroniqueurs. En fait, la domination anglaise fut toujours plus apparente que réelle, mais pour que ce peuple martyrisé n'ait jamais perdu confiance et courage, quelle ardeur patriotique lui a-t-il fallu?

Ce patriotisme, la France du XIVe siècle l'a manifesté surtout par ses actes, mais aussi parfois en termes d'une singulière véhémence. Le poète Eustache Deschamps appelle le jour où les Français passant le canal détruiront l'Angleterre au point que les générations futures diront en visitant l'île : « Au temps jadis, estait cy l'Angleterre ». Et Deschamps n'est pas ce qu'on appellerait un fougueux nationaliste, c'est un écrivain aimable et spirituel, un compatriote de La Fontaine, à qui il inspirera une de ses meilleures fables par sa fameuse ballade des souris conspirant contre les chats :

Qui pendra la sonnette au chat?

***

Voici un document intéressant à plusieurs titres. M. Charly Clerc réédite (chez Payot) le *Voyage au Brésil* de Jean de Léry (1556-1558). Ce n'est pas de l'inédit, mais c'était à peu près de l'introuvable. Le texte est orné des « bois » de l'édition originale, celle de 1578 à la Rochelle. Le texte est orthographié et ponctué à la moderne. Il est en outre allégé de maintes longueurs. C'est dire que cette réimpression n'est pas pour les érudits mais pour le grand public. Ces libertés de présentation sont, en ce cas, admissibles. On rend difficiles à lire, et par conséquent peu lus, les auteurs du XVIe siècle par le scrupule qu'on met aujourd'hui à respecter tout l'extérieur de leur forme originelle. On arrive ainsi à faire croire qu'il y a un abîme comme langue entre œuvres quasi contemporaines : Malherbe et Mathurin Régnier paraissent d'un siècle différent, alors que Régnier est né près de vingt ans après Malherbe; d'Aubigné, qui a vu les débuts de Corneille, paraît un écrivain préhistorique.

Ce Jean de Léry ne paraissait pas prédestiné aux lointains voyages. Né en 1534 dans un village de Bourgogne (la Margelle, près l'abbaye de Saint-Seine), il adhère aux idées nouvelles et nous le trouvons à Genève auprès de Calvin avant 1555. Bien que féru de théologie, il exerce encore le métier de cordonnier lorsqu'il part dans un convoi de quatorze huguenots pour fonder une église réformée au Brésil,

sous la férule de Villegagnon. Ce Villegagnon est une figure de cape et d'épée. Né à Provins, condisciple de Calvin à l'Université de Paris, théologien et chevalier de Malte enclin à l'hérésie, coureur d'aventures qui sent l'aventurier, il a suivi Charles-Quint au siège d'Alger, bataillé contre les Turcs en Hongrie, contre les Anglais dans la Manche, et finalement conduit une expédition coloniale au Brésil sous le patronage commun — et peu commun — du cardinal de Lorraine et de l'amiral de Coligny.

N'ayant comme colons que des vagabonds et des repris de justice recrutés dans les prisons, il éprouve le besoin de recruter quelques honnêtes gens. A-t-il écrit directement à Calvin? Léry le dit, mais la lettre n'a pas été retrouvée et est contestée. Est-ce par l'intermédiaire de Coligny que la chose s'est faite? Il est possible. Toujours est-il que quatorze « frères », suivant le mot employé par Villegagnon dans une lettre postérieure qui est à la bibliothèque de Genève, lui sont envoyés. Ils s'embarquent à Honfleur avec une femme et six jeunes filles, recrues indispensables à l'avenir de la colonie, car Villegagnon interdisait tout commerce avec les femmes indigènes et il n'y en avait pas d'autres. On appelait Villegagnon « le roi d'Amérique ». En réalité, il s'était cantonné dans une petite île de la baie de Rio-de-Janeiro, qu'il baptisa île Coligny et qui s'appelle aujourd'hui l'île Villeganhon. Les calvinistes, d'abord bien accueillis, se brouillent bientôt avec le dictateur pour incompatibilité d'idées sur le mystère de la transsubstantiation. Ils demandent à être débarqués sur la terre ferme en attendant qu'un bateau puisse les rapatrier.

Les voilà chez les Topinambous. Ils y passent deux mois dont le récit est pour nous la partie capitale du volume. Léry admire fort les mœurs des indigènes, les excuse quand elles ne sont pas admirables et y voit comme un reflet de l'innocence du paradis terrestre. C'est le point de départ de la légende du « bon sauvage », classique depuis lors de Montaigne à Jean-Jacques Rousseau. Le chapitre des « Cannibales » dans les *Essais* fait à Léry des emprunts manifestes. Rien n'indique absolument que Montaigne ait connu son ouvrage, car il n'en parle pas et on ne le voit pas parmi les volumes de sa bibliothèque dont on a retrouvé trace. Mais Montaigne

avait bien d'autres volumes que les quelque quatre-vingts qui ont été répérés et il n'est pas dans ses habitudes de citer ses sources modernes. M. Villey, dans ses deux volumes sur les sources et les citations des Essais, n'indique pas Léry. Il cite surtout l'Espagnol Gomara, mais remarque que ce témoignage n'est pas très direct. « Je crois, avoue-t-il, sans pouvoir le prouver, que la source de Montaigne est ailleurs. » Dans ses notes de l'édition de Bordeaux, parue postérieurement, il est mieux renseigné. Il cite à plusieurs reprises Léry. A lire les textes de Léry et de Montaigne, — qu'on pourrait souvent confronter presque par paragraphe, — il n'y a aucun doute. Le livre de Léry a paru en 1578, la première édition des *Essais* est de 1580.

Montaigne, il est vrai, indique comme son informateur « un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cest autre monde qui a esté découvert en nostre siècle, en l'endroit ou Vilegaignon print terre qu'il surnomma la France Antarctique ». Cet homme n'est pas un des compagnons de Léry, puisqu'il a séjourné là-bas dix ou douze ans. Si peu précis que soit Montaigne en matière de chiffres, il n'aurait pas pris des mois pour des années. C'est plutôt un de ceux qui ont servi de guides ou d'interprètes à Léry, un de ces « truchements normands » qu'il signale comme l'ayant précédé dans le pays, très au fait des mœurs comme de la langue des indigènes.

La précision et la concordance des textes sont pour le moins troublantes. L'édition de 1595 porte même une correction qui renforce cette impression. Montaigne raconte que le prisonnier qu'on se prépare à manger est attaché au milieu d'une corde dont son maître et un de ses amis tiennent les deux bouts. Léry non seulement nous décrit la même scène, mais la reproduit dans une de ses principales gravures. Or l'édition de 1595 remplace le mot cordon par celui de corde, ce qui ne serait pas très significatif, et ajoute la raison pour laquelle on oblige la victime à rester à distance égale de chacun de ceux qui la tiennent. On « le tient éloigné de quelques pas de peur d'en être offensé ». Léry insiste longuement sur cette scène où l'on voit la victime autorisée à se venger avant de mourir et à jeter des pierres et des tessons sur les assistants.

On comprend la nécessité de la tenir à distance. Certes, un récit oral a pu suffire à documenter Montaigne, mais cette précision renforcée suppose plutôt un livre sous les yeux. De même, Montaigne signale que la langue topinamboue « a le son agréable, retirant aux terminaisons grecques ». Le même rapprochement est fait par Léry. Il ne devait pas être banal dans ce monde d'aventuriers peu familiers avec la langue des dieux. Or, Montaigne dit que son informateur à lui est « un homme simple et grossier », donc incapable d'une pareille remarque.

On pourrait s'étendre sur ce sujet, mais la cause nous paraît jugée. Quant à l'admiration de Montaigne pour les cannibales, elle est identique chez Léry. On connaît le thème, c'est celui de Rousseau attribuant à la civilisation tous les vices des hommes et tous les malheurs de l'humanité. Les sauvages sont polygames, mais ils ne connaissent pas l'adultère et leurs femmes s'entendent fort bien, tandis que chez nous elles ne manqueraient pas de se crêper le chignon. Ils vivent nus, ils n'en sont que plus décents. Cette nudité « en telles femmes est beaucoup moins attrayante qu'on cuiderait ». Ce n'est pas qu'elles soient mal bâties : « Quant au naturel, elles ne doivent rien aux autres en beauté. » Mais « les attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillés, grands collets fraisés, vertugales, robes sur robes, et autres infinies bagatelles dont les femmes et filles de par deçà se contrefont et n'ont jamais assez, sont sans comparaison cause de plus de maux que n'est la nudité ordinaire des femmes sauvages! »

De même, les sauvages abusent du caou-in, sorte de boisson alcoolique. « Et après qu'ils étaient si saouls et ivres qu'ils n'en pouvaient plus, et quand ils en avaient à rendre gorge, c'était à recommencer de plus belle qu'avant. » Mais ils ne boivent pas en mangeant, et nos Allemands, Flamands, Lansquenets, Suisses et autres « qui font carousse » sont-ils plus exemplaires? Ils vivent, dit-il, cent ou cent vingt ans, en gardant leurs cheveux, et qui ne sont souvent ni blancs ni gris. Peut-être, mais comment connaît-il leur âge? Et comment le connaissent-ils eux-mêmes? Car, nous dit-il, ils n'ont aucune écriture, « ne comptent semaines, mois, ni années, mais seulement nombrent et retiennent le temps par lunes ». Le parti

pris d'optimisme est visible. Et ainsi du reste. L'anthropophagie est assurément regrettable, mais ils ne mangent que des prisonniers de guerre. Dans les guerres de religion, on a vu des scènes aussi répugnantes. Et nos gros usuriers qui « sucent le sang et la moelle » de la veuve et de l'orphelin, ne sont-ils pas eux aussi des cannibales?

Tous ces développements et lieux communs ont alimenté les moralistes et les réformateurs durant deux siècles. C'est aussi au Brésil que se place l'île de Robinson Crusoé, et Vendredi est un exemplaire du « bon sauvage ».

A. ALBERT-PETIT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Le Vertueux condottière, par **Robert de la Sizeranne** (*Hachette*).

Federigo de Montefeltro, comte puis duc d'Urbino, dont M. R. de la Sizeranne nous conte l'histoire avec autant d'esprit que d'érudition, fut un des plus fameux capitaines de l'Italie du xve siècle. En l'espace de quarante ans, on le vit changer quatorze fois de camp, ce qui ne l'empêcha point d'acquérir une universelle réputation de loyauté. C'est que ce valeureux seigneur, par goût de la gloire, amour des aventures et plus encore besoin d'argent s'était fait condottiere. Rien de plus naturel, par conséquent, que, une fois sa condotta expirée, il acceptât d'être loué par son ennemi de la veille. Telles étaient les mœurs du temps. Ce qui était plus rare c'était que les condottieri attendissent la fin de leur contrat pour abandonner celui qui les employait : et, là-dessus, Federigo se montra toujours incorruptible. Nous n'entreprendrons pas de résumer ici les guerres auxquelles il prit part. Venise, Florence, Rome, Naples et Milan se livraient alors à une série de combinaisons politiques si astucieusement échafaudées que, tous les deux ou trois ans, on assistait à un renversement général des alliances. Après 1460 pourtant une ligue entre Milan, Naples, Florence et Rome se maintint pendant quelques années; elle domina l'Italie grâce à Montefeltro, chef suprême des troupes confédérées. Puis il n'y eut de nouveau que confusion et anarchie. Du point de vue militaire, les talents de Montefeltro furent toujours mis en valeur par le destin : successivement il défit les troupes de son ancien maître, le célèbre condottiere Piccinino, celles de Sigismondo Malatesta, seigneur de Rimini, son adversaire personnel, avec qui il se trouva en lutte pendant plus de vingt ans, celles même du célèbre Colleone, auquel le monument de Verocchio a valu une si brillante renommée posthume. Du point de vue de la stratégie et de la tactique, Montefeltro fit toujours preuve d'un grand éclectisme : tantôt il déplaça ses troupes avec une rapidité étonnante, tantôt mérita par ses lenteurs calculées d'être comparé à la tortue; de l'artillerie naissante on le vit au cours de vingt sièges faire un emploi excessivement habile, mais

ce par quoi surtout cet homme loyal surprit ses contemporains, ce fut son étonnante aptitude aux ruses militaires. On croirait avoir affaire, en lisant l'amusant récit de ses aventures, à quelque nouvel Ulysse. Embuscades, travestissements, faux bruits, espionnage, intelligences avec l'ennemi et illusions d'optique, tout servit à Montefeltro, aussi courageux au combat que soucieux d'éviter les combats inutiles. Car ce capitaine eut une vertu assez rare en tout temps chez les chefs militaires : il tint à la vie de ses hommes au moins autant qu'à sa gloire propre. Au reste, compatissant et humain, on le vit toujours traiter ses ennemis avec douceur, ménager les prisonniers et s'opposer dans la mesure du possible au sac des villes. Sur ce dernier point il ne pouvait pourtant pousser le respect du bien d'autrui jusqu'où il l'eût souhaité : le sac des cités prises était en effet la récompense normale des mercenaires; tout ce qu'un Montefeltro pouvait obtenir c'était que le pillage fût limité et les assassinats, viols, etc., évités. Il paraît que c'était quelque chose, puisque par cette conduite le Feltrien acquit une réputation d'homme magnanime.

Ce fut, sans nul doute, un « héros sympathique ». M. de la Sizeranne nous le dépeint vivant au milieu de ses sujets — entre deux guerres — comme une sorte de bon roi d'Yvetot, toujours prêt à secourir les malheureux, et littéralement passionné de justice. S'il accepta tant de *condotte*, ce fut, en partie, pour alléger les charges de ses sujets, en gagnant de l'argent par ses talents propres : les sommes que lui versaient les villes qui l'employaient étaient en effet considérables et elles lui permirent non seulement de respecter les biens des Urbinates, mais de se faire construire pour lui-même un immense château, où humanistes et artistes affluèrent bientôt. Ce militaire était en effet un lettré, qui réunit la plus belle bibliothèque du temps et protégea les « grammairiens » et les peintres. Grâce à quoi il nous est possible de voir aujourd'hui dans les musées de nombreux portraits du bon duc au nez cassé, qui vécut de la guerre — réussit, par elle, à tripler l'étendue de ses terres — mais chérit la paix.

La lutte de Montefeltro et de Malatesta, les étonnantes combinaisons politiques et militaires qu'elle fit naître, les campagnes du condottiere, sa vie d'administrateur et de mécène permettent à M. de la Sizeranne d'étudier sous des aspects très divers cette Italie du xve siècle, qui, par la surabondance de ses forces, sa rude ardeur et sa subtilité, sa passion du plaisir, son raffinement, son goût pour toutes les sciences de l'esprit et pour les arts, apparaît comme un résumé magnifique de l'histoire du monde, une sorte de « concentré » de vie et de civilisation.

Les Dieux du Ciel, par **James George Frazer.**
Traduit par M. Pierre SAYN (*Librairie de France*).
Anthologie nègre, par **Blaise Cendrars** (*Au Sans Pareil*).

Une série de bonnes traductions nous fait connaître, une à une, les œuvres essentielles du grand folkloriste anglais. Celle que nous présente aujourd'hui M. Pierre Sayn est consacrée au culte de la nature dans les religions non révélées.

On retrouve en tous pays une même vénération pour les phénomènes de la nature considérés comme animés et conscients. Leur « anthropomorphisation » est extrêmement variable : cependant, d'une manière générale, les hommes considèrent les dieux des forces naturelles comme assez semblables à eux-mêmes : c'est-à-dire malveillants, vaniteux, et susceptibles d'être « achetés » par des cadeaux. Une exception à cette règle : certaines tribus nègres jugent que Dieu ne peut être que bon : mais la divinité ne tire aucun avantage de cette flatteuse conception, car on la néglige totalement, sachant qu'on n'a pas à la redouter.

Après avoir imaginé une série innombrable de dieux, dieux des astres, des sources, de la pluie, des nuages, les hommes de toutes races, suivant une même progression, en sont venus à imaginer un grand dieu, supérieur à tous les autres, sinon unique : le dieu du ciel. Les Hindous l'ont vénéré sous deux aspects : Dyaus et Varuna. Dyaus, représentant de forces physiques assez incertaines, était conçu sous une forme extrêmement vague et ne bénéficiait que de marques d'honneur espacées. Varuna, en qui toute la majesté divine paraissait incarnée et qui faisait vraiment fonction de maître des consciences, était l'objet d'un culte universel — mais en lui la qualité de dieu du ciel s'était graduellement atténuée. Chez les Grecs au contraire, par un phénomène inverse, c'est Zeus — héritier de Dyaus — qui devait symboliser les aspirations les plus hautes de la religion et cesser d'être considéré exclusivement comme un dieu de la voûte céleste, tandis qu'Ouranos — dont le nom procède étymologiquement de Varuna — demeurait aussi confusément figuré et aussi négligé que le Dyaus hindou.

Pour les Grecs comme pour les Hindous, le dieu du ciel était censé avoir épousé la terre : mythe inspiré par la croyance que le ciel avait tout d'abord touché notre sol. Les Polynésiens professent aujourd'hui encore une opinion du même genre : d'après eux, c'est le héros Maui qui a séparé le ciel de la terre, pour permettre la vie des êtres, geste à quoi correspond dans la mythologie grecque, l'entreprise, autrement plus cruelle, de Cronos, mutilant son père

Ouranos. A en croire les nègres, le ciel s'est éloigné spontanément de la terre, offensé de la familiarité d'une vieille femme qui avec son couteau avait coupé un morceau de la voûte céleste, pour le mettre dans sa soupe. Chez les Iraniens, les Sumériens (prédécesseurs des Sémites en Babylonie) et les Égyptiens, nous retrouvons sous des noms divers les grandes divinités célestes et le même accouplement de la terre et du ciel. En Chine *Ti'en*, le ciel, est presque exclusivement vénéré par l'empereur qui se considère comme son descendant; par contre, en Annam il jouit d'une plus grande popularité et est universellement invoqué par le menu peuple, qui le nomme « le Grand-père Ciel » ou « l'Empereur de Jade »...

Il est malaisé de résumer en quelques mots les idées religieuses des nègres sur les dieux du ciel : les croyances varient en effet de tribu à tribu, bien que dans toutes les parties du continent africain apparaisse cette notion qu'il existe un grand dieu *Ciel*, qu'il importe de vénérer, mais auquel il est inutile d'adresser des vœux précis, car il ne s'intéresse pas aux affaires des humains, dont la gérance est abandonnée à des génies inférieurs, qui sont souvent les esprits des morts.

M. Frazer passe en revue fort minutieusement les religions des diverses tribus africaines : et c'est même à cette étude que se trouve consacrée la partie la plus importante de son ouvrage. Bien que cet amoncellement de légendes et de mythes ne laisse pas parfois de nous écraser un peu, les enseignements qu'on en peut tirer ne sont pas de médiocre importance. Il apparaît comme possible, par exemple, qu'une importante partie des récits de la Genèse ait été inspirée par des mythes nègres, dont les hommes d'Israël auraient pris connaissance, lors de leur séjour en Égypte.

Autour du Tanganyka, on répète depuis des siècles, en effet cette étrange histoire : Dieu avait interdit à l'homme de manger la plante Ula sous peine de perdre le bénéfice de l'immortalité. L'homme désobéit. Dieu, indulgent, ne se décida pas encore à le livrer à la mort et lui laissa le bénéfice de l'éternité, — à condition qu'il changeât de peau, de temps en temps, comme les serpents, et que, pendant cet exercice de desquamation, aucune femme ne l'aperçût. Mais la petite-fille de l'homme, qui était curieuse, le suivit dans sa cabane, quand il voulut renouveler son enveloppe — et c'est ainsi que le malheur arriva. Ce triple thème du fruit défendu, du serpent et de la femme se seraient amalgamés, comme l'on sait, dans le récit biblique. Mais, dira-t-on, qui prouve que le conte de la plante Ula soit antérieur? Il n'y a, en vérité, que des présomptions — que M. Frazer énonce avec prudence...

Une légende purement africaine, en tout cas, c'est celle des mes-

sagers, qui circule sous cent formes différentes sur le continent. Dieu voulait donner à l'homme l'immortalité : pour l'avertir il lui envoya un caméléon (d'autres disent un canard) : la commission fut mal faite et l'homme mourut. Voici une autre version : Dieu confia à la taupe une potion conférant l'immortalité, potion qu'elle devait remettre à l'homme. Mais l'hyène qui pensait avec regret aux cadavres qui allaient lui manquer substitua à la drogue bienfaisante un poison.

Comme on ne nous a pas graduellement préparés à recevoir la bonne parole, les croyances religieuses des nègres nous paraissent rejoindre les contes de bonnes femmes avec une rapidité particulière. De ce point de vue il est bien instructif de lire l'*Anthologie nègre* de Blaise Cendrars, dont on vient de publier une nouvelle édition.

Les récits philosophiques, les mythes, les fables, les proverbes, les récits épiques et humoristiques y sont fort aimablement rassemblés — parfois en un même morceau, la distinction des genres n'étant pas, en Négritie, des plus rigoureuses. Tout, au reste, se lit avec une égale facilité, charme par un certain sens poétique et un bon sens souriant, amusée par l'extravagance de l'invention.

Le problème de la nourriture joue dans tous ces récits un rôle important. Être gras apparaît aux yeux des nègres comme la preuve flatteuse de l'opulence et du bonheur. Si l'on est protégé des dieux, on reçoit les services d'un animal miraculeux — oiseau-à-lait ou bœuf — qui se charge de vous nourrir. Si l'on a de beaux sentiments, on se coupe froidement de petits morceaux de cuisse et on les fait frire pour nourrir son prochain.

Dans toutes les parties de l'Afrique les hommes conservent le souvenir d'une catastrophe qui coûta aussi cher à l'humanité que le déluge israélite. Un monstre en fut responsable qui dévora paisiblement tous les êtres humains. Toujours la hantise de l'estomac! Mais, combinant les hauts desseins philosophiques de Noé avec l'astuce de Jonas, un nègre eut l'idée de percer, dans les flancs du monstre, qui commençait de le digérer, un vaste tunnel. Et les hommes se répandirent de nouveau sur la terre.

On n'en finirait pas de relever les ressemblances qui existent entre les contes rassemblés dans cette anthologie et tels récits d'Europe, anciens ou nouveaux. Ce n'est pas en vain que M. Cendrars invoque, dans la préface de son intéressant recueil, « la loi de constance intellectuelle entrevue par Rémy de Gourmont ».

Contre le Communisme, par **François Coty** (*Bernard Grasset*).

M. François Coty a rassemblé dans cet ouvrage une partie des articles qu'il a publiés dans le *Figaro* depuis plusieurs années. Les

campagnes que M. Coty a menées courageusement contre le communisme ont eu trop de retentissement pour qu'il soit nécessaire d'insister ici. Successivement on a vu M. Coty préconiser une entente avec l'Angleterre pour combattre le communisme, un rapprochement avec l'Italie nécessaire à notre sécurité, la lutte contre les agents de propagande communistes auxquels la complaisance du gouvernement laissait une excessive liberté, le renvoi de M. Rakowsky, ambassadeur des Soviets, qui paraissait avoir oublié certaine spécieuse distinction entre le gouvernement soviétique et la IIIe internationale, enfin la répression des menées communistes dans l'armée. Les Français soucieux de la prospérité de leur pays ne peuvent qu'approuver les initiatives prises par M. Coty, et il en est beaucoup, sans doute, qui lui savent gré de rappeler inlassablement que la faillite russe coûte à l'épargne française vingt milliards-or, soit cent milliards papier : c'est-à-dire le prix des réparations. Les relations avec Moscou resteront, sans nul doute, difficiles et stériles, tant que les Soviets ne se seront pas résignés à interrompre leurs menées à l'étranger et à payer leurs dettes...

En lisant l'ouvrage de M. Coty, on demeure frappé du contraste qui existe entre un passé très récent, où l'agitation communiste revêtait les formes les plus variées, et un présent des plus paisibles. A la veille des élections, les agitateurs redoutent d'inquiéter le public. Aussi fera-t-il bien de songer à la bague de Mérimée et à sa devise : Μέμνησο ἀπιστεῖν.

Les Cafards, par **Maxime Gorki** (*Calmann-Lévy*).

Dans un de ses derniers ouvrages (*Notes et souvenirs*) Maxime Gorki, parlant d'écrivains célèbres, nous les représentait accomplissant, dans la solitude, certains gestes, qui eussent parfaitement convenu à des fous. L'un saluait un personnage invisible, l'autre conversait avec une fourmi, un troisième cherchait à entendre le bruit d'un flocon d'ouate tombant sur une coupe. Ces grands hommes étaient-ils donc détraqués? Question bien grossière. Il y avait dans leur vie des bizarreries fréquentes, surtout lorsqu'ils se trouvaient seuls. Qu'est-ce qu'une bizarrerie? Une question originale, une attitude audacieuse... Maxime Gorki est invinciblement attiré par toutes les manifestations d'activité que l'on peut situer à la frontière de la raison et de la folie. Ses plus modestes héros, des ouvriers, des paysans, parlent sans cesse de leur âme, sont préoccupés du sens des choses. Comme des philosophes? Exactement. Mais nos philosophes à nous disent : « Le monde est illusion », et dans la pratique n'en tiennent aucun compte. Ils vivent en bon ménage avec des certitudes effarantes. Un personnage de Gorki —

on pourrait dire tout simplement un Russe — est tourmenté de questions métaphysiques plus ou moins confuses et mêle à sa vie son inquiétude. Il est peut-être plus logique que nous et il a l'apparence d'un insensé. Nous ne pouvons le regarder sans ressentir une horrible gêne, parce que loin d'être très différent de nous, Latins sages, il est très proche, mais il est tout ce que nous refusons, chaque jour, d'être...

On a réuni trois contes dans ce volume des *Cafards*. Le premier présente l'ouvrier Platon. Ce n'est pas un sot. Il est horloger et les montres l'ennuient. Il rêve de mieux. Mais qu'est-ce que le mieux? Difficile de sortir de sa vie. Celle-ci est absurde. Un jour Platon, dans un incendie, fait figure de héros. Pourquoi? Il n'en sait rien. Ainsi le héros de Shaw (*Le héros et le soldat*) est courageux sans le vouloir. Mais l'Anglais en tire un effet comique, le Russe un dramatique : nous ne savons pas pourquoi nous agissons. L'homme est ballotté par des forces mystérieuses... et Platon est assassiné par son patron, qui fait de la fausse monnaie et craint d'être dénoncé par lui. Platon n'y songeait pas. Il a vécu pour rien et a été tué par erreur.

Voici dans *Le Héros* un grand penseur. Un historien doublé d'un homme politique. Il est enveloppé de mystères et de machiavélisme. C'est une puissance, une force. On s'agenouille devant lui. La Révolution vient, et le danger. L'idole s'effondre, l'homme meurt de peur, ce n'était qu'un faux dieu.

Le troisième récit *La vie en bleu* nous présente un relieur qui a peint sa maison en bleu « pour vivre plus gaiement ». Pourquoi pas? Nous demandons des plaisirs aux couleurs. Auprès du relieur vit un peintre, farceur et mystificateur célèbre. Et vous devinez à quoi peuvent servir des farceurs dans de pareils récits : à nous montrer qu'entre une farce et un acte raisonnable il n'y a que cette différence : la farce est une incohérence, œuvre du farceur, l'acte raisonnable est une farce du Destin.

Tout se vaut. Tout s'annule. Du premier des contes l'auteur n'a pas voulu dire s'il était réel ou imaginé. Du dernier nous ne saurons s'il est la relation exacte d'une aventure vécue ou le rêve d'un fou. D'ailleurs la vision d'un fou vaut la vision d'un sage. Voyez l'axiome pirandellien « A chacun sa vérité. »

Il est difficile d'échapper à l'émotion qui se dégage de ce livre. Maxime Gorki a un très grand talent, c'est un des écrivains les plus originaux de notre époque. Il s'apparente, par bien des traits, aux écrivains réalistes. Mais il ne voit du monde que sa face d'ombre, il n'est attiré que par ce qui déroute l'intelligence. La vie, telle qu'il la voit, est absurde, sans joie, morne et *fatale*. Une seule atti-

tude pourrait convenir à la race d'hommes qu'une pareille vision habite : le renoncement. Mais en eux se combinent le pessimisme asiatique et le besoin de mouvement de l'Europe. Combinaison dangereuse : on en fait aujourd'hui l'expérience.

Danses et Musique romantiques, par **Marcel Bouteron.**
Villégiatures romantiques, par **Jules Bertaut** (*Le Goupy*).

M. Marcel Bouteron songe beaucoup moins, dans le charmant ouvrage qu'il nous présente, à la théorie de la danse ou de la musique romantiques, qu'aux spectacles que le public de la Monarchie de Juillet affectionnait. Ce n'est pas, on l'imagine, tout à fait la même chose, les braves bourgeois que le pharmacien-directeur-de-l'Opéra-docteur Véron cherchait à attirer n'étant pas tous, il s'en faut, partisans de l'école nouvelle. Il est de fait, cependant, que l'événement le plus sensationnel de la dictature véronienne, dans cet Opéra de la rue Le Peletier que le feu devait détruire en 1873, fut l'apparition de la Taglioni dans le ballet de *La Sylphide*. D'après Gautier la danseuse introduisit ce jour-là le romantisme « dans le domaine de Terpsichore ». C'en était fini des danses « laborieusement voluptueuses » des disciples de Vestris; la danse « ballonnée » venait de naître, qui se pratiquait dans des paysages noyés de lune, au milieu des nixes et des elfes. Quant à Fanny Elssler, la célèbre Autrichienne, qui détrôna la Taglioni, elle séduisit surtout le public par l'ardeur de ses danses, qui semblaient importées d'Andalousie bien plutôt que du Mittel-Europa... M. Bouteron qui nous fait faire un tour assez complet dans les coulisses de l'Opéra n'oublie pas, après les étoiles, le célèbre claqueur *Auguste*, un amusant bonhomme, qui contribua à maints succès dans la salle de la rue Le Peletier et fut une des figures populaires de l'époque.

Dans le monde où l'on s'amuse une célébrité d'une autre sorte était milord l'Arsouille. Après avoir traversé les bals de l'Opéra, de Musard, des Variétés, des Vendanges de Bourgogne, M. Bouteron s'arrête devant le mystère de milord l'Arsouille. Car il y eut un mystère... ou plutôt de perpétuels quiproquos autour de ce personnage. Le vrai milord l'Arsouille fut lord Seymour, qui acquit par quelques gestes amusants une certaine célébrité; mais dans l'ombre de Seymour s'agita longtemps un certain La Battue, qui faisait cent folies, avec l'espoir de devenir le grand farceur de la capitale. Bien vainement. On acclamait ses fantaisies, mais la foule le prenait éternellement pour l'autre... le vrai milord l'Arsouille...

Quant aux bals « mondains », ils furent extrêmement nombreux alors dans la société bourgeoise et c'est à ceux-là qu'on est tenté de rattacher les bals des Tuileries, que le Faubourg Saint-Germain

jugeait abominablement « mélangés ». Les légitimistes au reste refusèrent de danser durant les premières années du règne : il fallait bien marquer par quelque abstention le regret de Charles X. Mais cette pénitence ne tarda pas à sembler difficilement supportable, aussi fut-on vivement reconnaissant à quelques Américains, dont le colonel Thorn, de réunir la « bonne société » chez eux. On avait le droit de s'amuser « en salon neutre ». Quand l'habitude en fut prise, tous les hôtels ouvrirent leurs portes. Celles de l'ambassadeur d'Autriche Apponyi offraient cet avantage de s'ouvrir de bonne heure : ce diplomate avait inventé le bal du matin, qui commençait à midi et ne se terminait que le soir. On dansait, dix heures durant, la valse et la polka-Cellarius, que ce maître de danse avait lancée avec un succès inouï. Comme l'écrivait madame de Girardin : « Il faut s'amuser beaucoup pour s'amuser si longtemps. »

M. Jules Bertaut, lui, passe en revue les villégiatures romantiques. Elles n'étaient pas très nombreuses. On voyageait peu alors. Et les bourgeois, quand ils prenaient des vacances, se tenaient le plus souvent dans leurs propriétés. La grande station à la mode était Bade, carrefour de l'Europe, capitale d'été. Ems rivalisait avec elle sans l'égaler. En France Aix-les-Bains représentait la villégiature de montagne-type. De là on partait en excursion pour Chamonix et le Léman, comme de Bade on gagnait les villes du Rhin, Wiesbaden, Mayence, Cologne, alors fréquentées par les touristes français. Une seule plage attirait le public aristocratique : Dieppe, lancé par la duchesse de Berry. A Trouville on ne rencontrait que quelques artistes attirés par les déclamations enthousiastes de Dumas père, célébrant les extraordinaires menus de la mère Oseraie, chez qui l'on prenait pension pour deux francs par jour — mais la vraie célébrité de cette plage ne date que du Second Empire. Quant aux Parisiens « moyens », ils se contentaient de Romainville, de Saint-Cloud et de Robinson, le Bois de Boulogne étant alors universellement dédaigné...

Passant aux voyages à l'étranger, M. Jules Bertaut indique quelques itinéraires alors classiques en Italie et en Angleterre. Venise, Florence et Naples représentaient les principales étapes du premier. On s'arrêtait moins volontiers à Rome. En Angleterre deux pèlerinages s'imposaient : l'un à Abbotsford, chez W. Scott, l'autre à Holyrood, où l'on tentait d'obtenir une audience de Charles X... De nombreuses descriptions, tirées des auteurs de l'époque, apportent une note vivante et pittoresque dans l'amusant essai de M. Bertaut.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

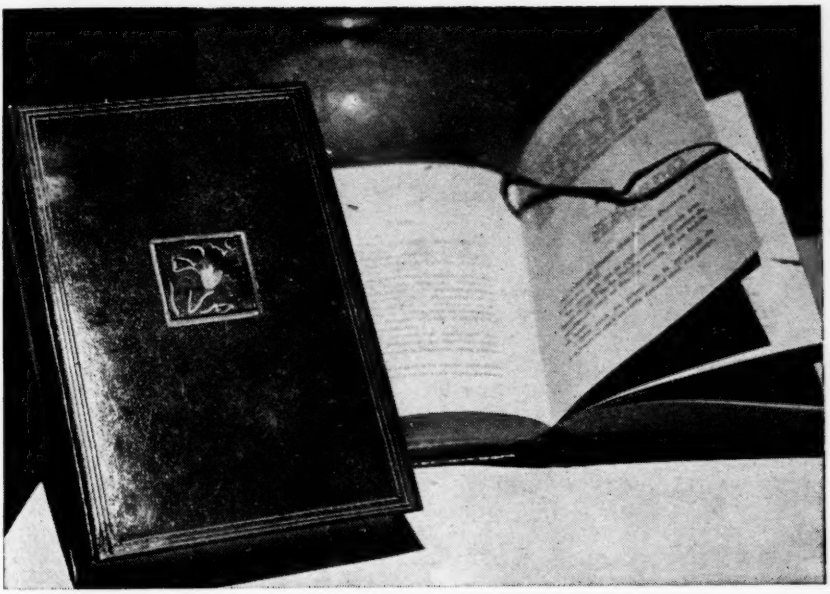
L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA RELIURE "A LA FLEUR"

Un volume à **12** fr., mais relié!..



Le livre que l'on garde...

La reliure " à la fleur ", qui vient d'être créée, recouvrira non seulement la plupart des ouvrages de la Bibliothèque Contemporaine mais aussi presque toutes les nouveautés qui paraîtront par la suite chez les Éditeurs Calmann-Lévy. Cette reliure fera sensation et par l'apparence qu'elle donnera au livre — laque verte avec ornement floral rouge et or, tête du volume vermillon ancien, garde rouge, signet rouge — et par son prix : le volume de **9** francs avec cette reliure sera vendu **12** francs.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.